
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Widener Library



3 2044 095 127 445

Harvard College Library



FROM THE FUND BEQUEATHED BY
Archibald Cary Coolidge
Class of 1887
PROFESSOR OF HISTORY
1908-1928
DIRECTOR OF THE UNIVERSITY LIBRARY
1910-1928

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ORNE

TYPOGRAPHIE E. RENAUT-DE BROISE

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ORNE

TOME IV



ALENÇON
TYPOGRAPHIE RENAUT-DE BROISE
PLACE D'ARMES

1885

BUREAU ET COMMISSION DE PUBLICATION

<i>Président</i>	LÉON DE LA SICOTIÈRE.
<i>Vice-Présidents</i>	Le Comte DE VIGNERAL.
	Le Comte DE CONTADES.
	Eugène LECOINTRE.
<i>Secrétaire général</i> ...	Gustave LE VAVASSEUR.
<i>Secrétaire</i>	Louis DUVAL.
<i>Secrétaire-Adjoint</i> ..	Reynold DESCOUTURES.
<i>Trésorier</i>	Henri BEAUDOUIN.
<i>Trésorier-Adjoint</i> ...	Charles CHARPENTIER.
	L'abbé ROMBAULT.
<i>Membres de la Com-</i>	Jules APPERT.
<i>mission de publi-</i>	ARNOUL.
<i>cation</i>	Louis BLANCHETIÈRE.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

ACHARD DES HAUTES-NOES, maire de Saint-Mars-d'Egrenne, à Alençon, rue de Bretagne, 29.
ACHON (Charles d'), au Mans, 4, rue Monplaisir.
ADIGARD, avocat, à Domfront.
ALEXANDRE, bibliothécaire de la ville, à Alençon, rue de l'Ecuson, 40.
ALMAGRO-DESCHAMPS, ancien pharmacien, à Laigle.
ANTOINE, vicaire de Saint-Pierre-de-Montsort, à Alençon.
ANTONIN, pasteur de l'Église Évangélique, à Alençon, rue du Jeudi, 32.
APPERT (Jules), à Flers, rue d'Argentan, 10.
ARNOUL, architecte du département, à Alençon, rue de la Mairie, 11.

AVELINE, avoué, à Alençon.

AUBERT, rue Chatelain, 1, Plaisance (Paris).

AUDIFFRET-PASQUIER (duc d'). sénateur, de l'Académie française, au château de Sassi (*Orne*) ; — à Paris, avenue Latour-Maubourg, 11.

AUDIFFRET-PASQUIER (marquis d'), au château de Sassi.

AURIAC (d'), conservateur-sous-directeur à la Bibliothèque nationale, à Paris, 3, rue Ventadour.

AVESGO DE COULONGES (comte d'), au château de Coulonges-sur-Sarthe.

BAILLANCOURT (DE), à Mortain (*Manche*).

BARRET, curé de Mieuxcé.

BEAU (Amédée), ancien député, au château de Tubœuf, par Chandai.

BEAUCHAMPS (baron DE), au château de Beauchamp, par la Ferté-Bernard (*Sarthe*) ; — à Versailles, avenue de Saint-Cloud, 52.

BEAUCHÈNE (comte DE), au château de Torcé, par Ambrières (*Mayenne*).

BEAUCHÈNE (DE), ancien commandant de gendarmerie, à Alençon.

BEAUDOUIN (Henri), rue Lakanal, 2, à Grenoble (*Isère*).

BEAUREGARD (DE), au château d'Aché, par Alençon.

BIDARD-HUBERDIÈRE, docteur-médecin, à Lonlai-l'Abbaye ; — à Paris, rue de Suresnes, 9.

BLANCHETIÈRE, membre de l'Institut des provinces, maire de la ville de Domfront.

BLIN, chanoine honoraire, curé, à Durcet, par la Carneille.

BOIVIN-CHAMPEAUX, avocat à Alençon.

BOIZENOU, conseiller général, à la Chapelle-Viel.

BOURMONT (comte Amédée DE), à Paris, boulevard Saint-Michel, 89.

BOUL (Georges), agent-voyer, à Carrouges.

BOURGOIN, négociant, à Mortagne.

BRES DIN, conseiller général, maire de Longni.

BRETÈCHE (Alexandre DE LA), au château de Tercei, à Saint-Loyer-des-Champs, par Almenèches.

BRIDREY, ancien pharmacien, à Argentan.

BROC (vicomte DE), au château des Feugerets, par Bellême ; — rue de Las-Cases, 12, à Paris.

BUQUET, ancien notaire, à Almenèches.

BUREL, curé à la Lande-Patry.

CACHET, docteur-médecin, à Domfront.

CANIVET, conseiller général, à Chambois.

CAPLAT, conseiller d'arrondissement, à Damigni.

CAUDECOSTE (vicomte DE), à Notre-Dame-d'Apres; — à Paris, Cours-la-Reine, 14.

CHALLEMEL (Wilfrid), à La Ferté-Macé.

CHAMBAY, docteur-médecin, adjoint au maire, à Alençon.

CHAMPAGNE (Marquis DE), à Ménil-Jean, par Putanges.

CHANCEREL, notaire, à Alençon.

CHARENCEY (comte DE), conseiller général, au château de Champ-Thies, à Saint-Maurice-lès-Charencey; — à Paris, 3, rue Saint-Dominique.

CHARPENTIER, receveur de l'enregistrement, à Alençon.

CHARPENTIER, curé doyen de Briouze.

CHENNEVIÈRES (marquis DE), directeur honoraire des Beaux-Arts, membre de l'Institut, à Bellême; — à Paris, rue Paul-Louis-Courrier, 3.

CHENNEVIÈRES (Henri DE), attaché à l'administration des Beaux-Arts, à Paris, rue Paul-Louis-Courrier, 3.

CLOUET (Gaston), à Putanges.

CONTADES (Comte Gérard DE), maire, à Saint-Maurice-du-Désert.

CROPAT, receveur municipal, à Argentan.

DALLET (Alexandre), Conseiller municipal, à Saint-Aubin-de-Bonneval, par le Sap.

DARPENTIGNY, greffier de la Justice de Paix, à Putanges.

DÉ BROISE, ancien imprimeur, à Alençon.

DESCHAMPS (Emile), adjoint au maire, à Alençon, rue du Château, 33.

DESCOUTURES (Reynold), greffier du Tribunal de Commerce, à Alençon.

DES DIGUÈRES (Victor), maire de Sévigni.

DES DIGUÈRES (Alexandre), maire de Batilli.

DELALANDE, fabricant de serrurerie artistique, à Tinchebrai.

DESMOUSSEaux (fils), quincaillier, à Alençon, rue du Bercaill, 9.

DEVAUX (l'abbé), au Sap.

DONON (A.), consul général de Turquie, au château de Lonrai; — à Paris, avenue Gabrielle, 42.

DOUCIN, préfet de l'Orne.

DUBOIS-GUICHAN (Gaston), archiviste-palcographe, au Mans (Sarthe), rue de Ballon, 33.

DUFOUR, maître-d'hôtel, à la gare de Domfront.

DU HAYS (Ch.), attaché à la direction des haras au ministère de l'Agriculture, à Paris, 244, boulevard Saint-Germain; — à Saint-Germain-de-Clairefeuille, par Nonant.

DUMAINE, curé-doyen de Tourouvre.

DUPLESSIS-D'ARGENTRÉ (comte), à Saint-Julien-de-Terroux, château de la Bermondière (Mayenne); — à Versailles, 6, rue d'Anjou.

IV

- DUPUY, aumônier du lycée, à Alençon, rue de l'École, 7.
 DURAND (Charles), rue de la Billardièrre, à Alençon.
 DUVAL (Louis), archiviste du département de l'Orne, à Alençon, rue de Cazault, 47.
 FARCY (Paul DE), à Château-Gontier (*Mayenne*).
 FONTAINE, professeur de rhétorique, au collège d'Argentan.
 FOUCAULT (Eugène), antiquaire, à Flers, rue de Messei.
 FLEURY, curé, à Tessé-la-Madeleine.
 FREBET, professeur au Petit-Séminaire de la Ferté-Macé.
 FROMONT (DE), au château de Frébourg, commune de Coptilli, par Mamers (*Sarthe*).
 GALPIN (Gaston), conseiller général de la Sarthe, à Alençon, rue de Bretagne, 31.
 GATRY, curé, au Bouillon.
 GAULIER, curé, à Marmouillé, par Nonant.
 GIET, aumônier de l'hospice, à Vimoutiers.
 GIRARD, secrétaire général de l'Évêché, à Seès.
 GODET, curé, du Pas-Saint-l'Homer.
 GOMAS, agent-voyer, à Exmes.
 GOURDEL (l'abbé), curé de Saint-Hilaire-de-Briouze.
 GOUVERNEUR, maire de Nogent-le-Rotrou (*Eure-et-Loir*).
 GUÉRIN-BEAUPRÉ, maire de Boucé.
 GUILLEMIN, officier en retraite, à Alençon, rue Saint-Blaise, 69.
 GUILLOUARD, professeur à la Faculté de Droit de Caen.
 HAREL (Paul), maître-d'hôtel, à Echauffour.
 HÉDIN, conservateur du Musée, à Alençon, rue Saint-Blaise, 63.
 HOMMEY (Achille), banquier, à Alençon, rue de Bretagne, 7.
 HOMMEY (Léon), banquier, à Alençon, rue de l'École, 5.
 HOMMEY (Charles), notaire, à Alençon.
 HOMMEY, prêtre, à Saint-Léonard d'Alençon.
 HOUSSIN DE SAINT-LAURENT (baron), conseiller général, à Lonlai-l'Abbaye.
 HUET, vicaire, à Saint-Étienne-de-Caen (*Calvados*).
 HUPIER, docteur en médecine, à Alençon, rue de l'École, 6.
 JAMET, curé-archiprêtre d'Argentan, chanoine honoraire.
 JOSSE, professeur au Petit-Séminaire, à Seès, chanoine honoraire.
 JOUAULX, curé, à Ménil-Guyon, par Courtomer.
 JOUSSELIN, propriétaire, à Alençon, rue du Collège, 11.
 JOUSSET, docteur en médecine, associé correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France, à Bellême.
 LA FORTINIÈRE (Paul DE), juge au Tribunal civil, à Alençon, boulevard Lenoir-Dufresne.
 LA GENEVRAYE (comte DE), au château de la Genevraye.

- LA JONQUIÈRE** (marquis DE), ancien préfet, à Mauves (château de Landres).
LANGÉ, docteur-médecin, à Flers.
LAPORTE, ancien sous-préfet, à Alençon, rue de Bretagne.
LA RAILLIÈRE (Marc DE), à La Ferté-Macé ; — au Mans, avenue Thiers, 42.
LA RAILLIÈRE (Gustave LE MEUNIER DE), conseiller général et maire, à La Ferté-Macé.
LA SICOTIÈRE (DE), sénateur, ancien directeur de la Société des Antiquaires de Normandie, à Alençon, rue Marguerite-de-Navarre ; — à Paris, rue de Fleurus, 3.
LEBRETON (Th.), chanoine, à Seès.
LEBEY (Daniel), licencié en droit, à la Carneille.
LECHEVREL (Ernest), maire de Chanu.
LECOINTRE (Eugène), membre de la Commission des Archives départementales, à Alençon, rue du Château, 35.
LECOINTRE-DUPONT (G.), Président d'honneur de la Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers (*Vienne*).
LECOMTE, au château de Montigni (*Sarthe*).
LECORNU (Emile), rue de Tinchebrai, à Flers.
LEFAIVRE, bibliothécaire au Grand-Séminaire, chanoine honoraire, à Seès.
LE FAVERAIS, président du Tribunal civil de Mortain (*Manche*).
LEFEBVRE, marchand tapissier et antiquaire, à Argentan.
LE FERON DE LONGCAMP, ancien président de la Société des Antiquaires de Normandie, rue de Geôle, à Caen.
LE GALLOIS, docteur-médecin, à La Ferté-Macé.
LE GRIX (Amédée), maire et conseiller d'arrondissement, à Rânes.
LE HARDY (Gaston), secrétaire de la Société des Antiquaires de Normandie, à Rots (*Calvados*).
LE HOULT-COURVAL, supérieur du Petit-Séminaire, à Seès.
LEMARQUANT, licencié en droit, à Écouché.
LEPAGE, imprimeur, directeur du *Courrier de l'Ouest*, à Alençon.
LE PELLETIER (Rodolphe), filateur, à Athis.
LE ROUILLÉ, à Alençon, rue du Château.
LEROY (Mme), à Alençon, rue du Cours, 48.
LEROY (Paul), à la Carneille.
LE SEIGNEUR, curé de Saint-Hilaire-la Gérard.
LETAILLIEUR, docteur-médecin, à Alençon, rue du Jeudi.
LEURSON, agent-voyer en chef, en retraite, à Alençon.
LEVAIN (Charles), à Caorches (*Eure*).
LE VAVASSEUR (Gustave), Conseiller général de l'Orne, lauréat de l'Institut, à La Lande de Lougé.

- LEVEILLÉ (Marcel), à Alençon ; — 17, rue Duphot, à Paris.
 LIBERT (Marcel), sénateur, conseiller général, à Alençon, rue des Grandes-Poteries, 13 ; — à Paris, 66, rue Bonaparte.
 LIVACHE, notaire, à Ceaucé.
 LORIOT (Florentin), avocat, à Alençon, Grande-Rue, 112
 LOUVEL, ancien chef d'institution, à Rémalard.
 MACAIRE, chef de division à la préfecture de l'Orne, à Alençon, rue de Cazault, 118.
 MACKAU (baron DE), député, conseiller général, à Guerquesalles ; — à Paris, avenue d'Antin, 22.
 MALLET, professeur d'archéologie au Petit-Séminaire de Sées.
 MARAIS (Emeric), vicaire général de l'Évêché, à Sées.
 MARAIS (Paul), attaché à la Bibliothèque Mazarine, à Paris-Passy, rue Mozart.
 MARCÈRE (DE), sénateur, à Paris, rue Montaigne, 23.
 MARCHAND, conseiller d'arrondissement, maire d'Alençon.
 MARIÈRE, curé, à Omméel, par Exmes.
 MARSAULT, pasteur protestant, à Rouillac (*Charente*).
 MARTIN LE NEUF DE NEUVILLE, président honoraire du Tribunal civil, à Alençon.
 MAUNOURY, chanoine, au Petit-Séminaire de Sées.
 MELLION, professeur à la Société pour l'instruction élémentaire, à Paris, rue Custine, 3.
 MÉRIEL (Amédée), à Falaise, Grande-Rue-Saint-Gervais.
 MÉROU, boulevard de la Gare, à Chelles (*Seine-et-Marne*).
 MOISSON, à Vaucottes, par Yport (*Seine-Inférieure*).
 MONTAMBAULT, curé à Hauterives, par Alençon.
 MONTAUZÉ, imprimeur, à Sées.
 MONTOSON (DE), ancien sous-préfet, à Château-Gontier (*Mayenne*).
 MORTAGNE (Clovis), notaire à Alençon.
 MURIE, architecte, conservateur de la bibliothèque et du musée, à Flers.
 NUGUES, curé, à Neauphe-sur-Dive.
 PARMENTIER, sous-préfet, à Domfront.
 PATOU (Urbain), avocat, à Avrilli, près Domfront.
 PIGEARD, vicaire, à Rémalard.
 PITOU (Ch.), greffier de la Justice de paix, à Senonches (*Eure-et-Loir*).
 PORQUET, sénateur, Conseiller général de l'Orne, à Montmerrei, château de Blanche-Lande ; — à Paris, rue d'Astorg, 4 bis.
 POUPET, avocat, Conseiller général de l'Orne, à Alençon, rue du Jeudi, 26.
 PRÉBOIS (Paul), notaire, à Sées.
 PREMPAIN (Ch.), architecte, à Sées.
 RACINET, ancien notaire, à Alençon, rue Saint-Blaise.

RENAULT DU MOTÉY (Henri), docteur en droit, avocat, à Argentan.

RENAUT-DE BROISE, imprimeur, à Alençon.

RICHER, professeur au Petit-Séminaire de Seès.

ROBILLARD DE BEAUREPAIRE, ancien conseiller à la Cour d'appel, secrétaire de la Société des antiquaires de Normandie, à Caen.

ROEDERER (comte), au château de Bois-Roussel, commune de Bursard, par Essai.

ROMANET (vicomte Olivier DE), à Versailles, 52, rue St-Martin.

ROMBAULT, supérieur au Petit-Séminaire de Seès.

ROUILLÉ (LE), propriétaire, rue du Château, à Alençon.

ROULEAUX (Albert), à Domfront.

ROULEAUX-DUGAGE, à Domfront.

RUALT-DUPLESSIS, ancien conseiller à la Cour d'Appel, à Caen.

RUPRICH-ROBERT, architecte diocésain de l'Orne, inspecteur général des monuments historiques, à Paris, rue d'Assas, 10.

SABINE-D'ANDEVILLE (H.), architecte, membre de la Société Nationale des Architectes, fondateur du journal *l'Architecte*, à Paris, avenue des Ternes, 30.

SAFFRAY, curé de Saint-Aquilin-du-Corbion.

SALLES (Auguste), élève de l'Ecole Normale supérieure, à Paris.

SAUVAGE (Hippolyte), rue du Boucry, à La Chapelle (Paris).

SCHALCK DE LA FAVERIE (M^{me}), membre de la Société des gens de lettres, à Paris, rue des Acacias, 12.

SEMALLÉ (comte DE), à Semallé ; — et à Aillères (Sarthe), château de la Gastine.

SEVRAY, chapelain de l'Immaculée-Conception, à Seès.

THIBOUT, propriétaire, rue Julien, à Alençon.

THOUIN, agent-voyer inspecteur, à Alençon.

TIRARD (Jules), à Condé-sur-Noireau (Calvados), rue du Chêne.

TOMERET, chef de division à la préfecture de l'Orne, à Alençon, rue de Lancrel, 18.

TOURANGIN, ancien trésorier général, maire de Vingt-Haaps.

TRIGER (Robert), docteur en droit, au Mans (Sarthe), 5, rue de l'Evêché.

TURENNE (vicomte DE), conseiller général, au château de Courtoimer.

TURGEON (Charles), professeur à la Faculté de droit, à Rennes.

VAUDICHON (DE), ancien préfet, au château des Tourailles.

VAUDORÉ (Alfred), 16, place Royale, à Caen.

VEILLON, photographe, professeur de dessin au lycée d'Alençon.

VÉNIARD, notaire, à Domfront.

VIII

VIGNERAL (comte DE), ancien chef d'escadron d'état-major, au château de Ri.

VIMONT, professeur de mathématiques, directeur de la Société Flammarion, à Argentan.

WOLF, capitaine en retraite, à Argentan.

YVART, notaire, à Alençon, rue de Bretagne.

MEMBRES CORRESPONDANTS

DANIEL, quincaillier, au Sap.

DESEFRICHES, curé, à Ussy (*Calvados*).

GALLE, président de la Société polymathique du Morbihan, à Vannes.

LEBOUCHER-DUTAILLIS, propriétaire, à Argentan.

MAYAUD, membre de la Société Archéologique de la Creuse, à Villeneuve-sur-Yonne.

NIQUET, curé, à Villers-Canivet (*Calvados*).

PINÇON, instituteur communal à Echauffour, canton du Merlerault.

POLI (Vicomte DE), à Paris, rue des Acacias, 37.

ROCHET (Charles), statuaire, à Paris, rue Monsieur-le-Prince, 62.

SOCIÉTÉS SAVANTES ET ÉTABLISSEMENTS PUBLICS

Auxquels la Société Historique et Archéologique de l'Orne adresse ses Publications et ses Correspondances.

Archives Départementales de l'Orne, à Alençon.

Bibliothèque Publique d'Alençon.

Bibliothèque Publique d'Argentan.

Commission Météorologique de l'Orne.

Comité des Travaux Historiques et des Sociétés savantes, Paris.

Société Archéologique, Artistique, Littéraire et Scientifique de l'arrondissement de Valognes.

Société Archéologique et Historique de la Charente, à Angoulême.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, au Mans.

Société des Antiquaires de Normandie, à Caen.

Société Historique et Archéologique du Maine, au Mans.

Société Industrielle de Flers.

Société Scientifique Flammarion, à Argentan.

Cercle de Saint-Simon, Boulevard Saint-Germain (Paris).

Société des Antiquaires de l'Ouest.

LE COLLÈGE DE CEAUCÉ

VERS 1684.

Ceaucé (1) — *Celsiacus* — était, avant 1789, une de ces communes mixtes dont on disait qu'elles appartenaient au dieu du Maine et au diable de Normandie. Le Paige (2), dans un moment d'oubli sans doute, lui a décerné dans son Dictionnaire le titre de « petite ville : » mais le titre n'a point fait fortune, l'épithète est restée sans écho, et Ceaucé est resté gros bourg, comme devant. C'est pourtant une des plus jolies, une des plus riantes, et, ce qui ne saurait gâter les choses, une des plus antiques bourgades de la contrée. Peu de paroisses, en effet, dans notre Passais ou même dans notre Bas-Maine, pourraient revendiquer des origines plus vénérables, une histoire plus suivie, et des états de service aussi brillants. Centre d'une réunion de chrétiens (3) sous l'apostolat de Saint-Julien, premier évêque du Mans, au iv^e siècle, Ceaucé possède, au sixième, un monastère (4) de trente moines fondé par Saint-Ernier, où l'on s'applique à l'étude des lettres, et qui, selon Dom Piolin (5), le sagace historien de l'Eglise du Mans, « ne cessa d'être un foyer de lumières pendant plusieurs siècles et subsista jusqu'aux invasions des Normands » ; si l'on en croit M. l'abbé Guibé (6), qui n'appuie d'ailleurs son affirma-

(1) Ceaucé, comme l'indique l'étymologie latine *Celciacus*, *Celseium*, et non Céaucé, mot d'origine récente et bureaucratique (voir sur l'orthographe de ce mot *Journal de Domfront*, n° du 10 février 1884).

(2) Le Paige. *Dictionnaire du Maine*. Le Mans, 1777, art. Ceaulcé.

(3) Dom Piolin. *Histoire de l'Eglise du Mans*. t. I, p. 15.

(4) *Acta Sanctorum des Bollandistes*, 9 août, p. 425-427. *De Sancto Erneo Abbate*.

(5) Dom Piolin. *Op. cit.*, t. I, p. 213.

(6) *Semaine Catholique* du diocèse de Sées (18 octobre 1883).

tion sur aucune preuve écrite, les écoles de Ceaucé au ^x^e siècle auraient été à ce point florissantes qu'un diacre aurait été envoyé de Chartres pour étudier leur constitution et leur régime (1); enfin au ^{xvii}^e siècle, Jean Potier fonde dans son bourg natal un collège qui eut son heure de célébrité et d'éclat. Les deux personnages qui ont le plus honoré Ceaucé se sont voués l'un et l'autre à l'enseignement : le premier, Jean de Landisson (2, était curé de Ceaucé en 1420, chanoine de l'église cathédrale du Mans et professeur d'Écriture Sainte; le second, Ambroise Paccory, était un simple diacre, natif de Ceaucé, qui fut successivement principal du collège de Ceaucé, où il avait sans doute été élève, et supérieur du Petit Séminaire de Meung, près Orléans, et qui a laissé un nom dans les annales du Jansénisme. Ainsi l'histoire de Ceaucé commence par un monastère et finit par un collège. C'est le collège qui va faire l'objet de cette courte notice.

Il est presque impossible d'étudier le collège de Ceaucé sans parler d'Ambroise Paccory, qui en fut pendant neuf années le principal (1676-1685). C'est des jansénistes, amis de Paccory, que proviennent en grande partie les renseignements que nous avons jusqu'ici sur le collège de Ceaucé; c'est à Paccory lui-même que nous emprunterons les documents nouveaux qui composent cette étude. Les monographies du collège et celles de Paccory — c'est tout un —, qu'ont données La Crochardière (3), Rondet (4), Dom Piolin (5), B. Hauréau (6), Liard (7) et quelques

(1) Dans son article sur le Collège de Ceaucé (*Revue Historique et Archéologique de l'Orne*, t. II, 4^e Bulletin, p. 334, note 1) M. Louis Duval dit que ce renseignement, « inconnu à Le Paige, à Cauvin et à M. Hauréau aurait besoin d'être « appuyé sur des preuves. » Il est tout simplement emprunté à Dom Piolin (*Hist. de l'Egl. du Mans*, t. I, p. 219), qui, dans ce passage, rapporte et commente un paragraphe de la vie de Saint-Emanus, diacre chartain (v. *Acta Sanctorum*, 16 mai). Sans connaître la page de Dom Piolin, nous avions (*Journal de Domfront*, n° du 17 février 1884), rapproché ce texte du fait mentionné par M. l'abbé Guibé, et ne l'avions pas trouvé suffisamment concluant. Dom Piolin n'avait parlé que des « cloîtres » de Ceaucé : M. l'abbé Guibé a lu « écoles florissantes. » Nous ne sommes plus en présence d'une erreur, mais d'une paraphrase.

(2) Inventaire des Archives de la Sarthe (*Archives Eccl.*, t. II, p. 17 et suiv.)

(3) La Crochardière *Catalogue des Manceaux illustrés*. Bibl. du Mans, mss. 351.

(4) *Vie de Pacori*, d'après Morel, dans l'édition que Rondet donna d'un ouvrage de Paccory, *Journée Chrétienne*, etc. Paris, Desprez, 1769, in-12.

(5) Dom Piolin *Hist. de l'Eglise du Mans*, t. VI, p. 286 et p. 315.

(6) B. Hauréau. *Histoire littéraire du Maine*. Paris, nouv. éd., t. IX, p. 1, art. Paccori.

(7) Liard. *Histoire de Domfront*, 2^e éd. Domfront, Liard, 1865.

autres, n'ont fait que répéter, en les accompagnant naturellement d'erreurs et de bévues, l'article nécrologique consacré à Paccory par les *Nouvelles Ecclésiastiques* du 11 mars 1730 et la biographie qu'on lit dans le supplément de l'abbé Goujet au Dictionnaire de Moréri. Depuis, M. l'abbé Guibé (1) a publié l'acte de fondation du collège de Ceaucé, mais d'une façon incomplète et avec de nombreuses fautes de lecture. Enfin, en dernier lieu, M. Louis Duval, dans un des fascicules de la *Revue Historique et Archéologique de l'Orne* (2), a condensé d'une façon lumineuse les renseignements épars sur le collège, rectifié quelques erreurs, émis quelques doutes bien fondés, et apporté son contingent de documents nouveaux, entr'autres le marché passé en 1663, entre M^e François Le Genissel, s^r de Mongaucher, notaire royal, représentant du fondateur, et Julien Dujarrier, maître maçon de Saint-Julien-du-Terroux. Pour compléter l'indication des sources, nous demanderons la permission de rappeler, pour mémoire, trois articles du *Journal de Domfront* (n^o du 4 novembre 1883, 10 et 17 février 1884), où se trouvent esquissées plusieurs des observations et des rectifications qui vont être réunies et développées dans la suite de cette notice.

Il y a lieu de s'étonner, pour qui connaît l'érudition de M. Louis Duval, qu'en écrivant sur le collège de Ceaucé, il ait laissé quelque chose à glaner après lui. La raison en est facile à donner ; elle est des plus simples ; c'est qu'il n'arrive pas à tout le monde de mettre la main sur le manuscrit 1443 de la Bibliothèque de la ville de Troyes (3). La sagacité de M. Louis Duval ne s'est point trouvée en défaut : il n'est coupable que d'avoir manqué de chance. Nous avons trouvé l'indication de ce manuscrit 1443 dans le tome 39 de la *Nouvelle Bibliographie Générale* du docteur Hoefer (4) et dans le tome II p. 604 du *Catalogue Général des Manuscrits des Bibliothèques Publiques des Départements*. On ne pourra plus dire dorénavant que les archivistes ne dressent des catalogues que pour les archivistes, leurs con-

(1) *Semaine Catholique* du diocèse de Sées, n^o du 18 octobre 1883,

(2) Louis Duval. Le Collège de Ceaucé. *Revue Hist. et Arch. de l'Orne*, t. II, 4^e Bulletin, 1883, p. 332, 341.

(3) Le ms. 1443 est intitulé : « Recueil concernant l'empoisonnement de M. Paccory, alors principal du Collège de Ceaucé et maintenant Supérieur du Petit-Séminaire de Mgr le cardinal de Coislin, évêque d'Orléans. Recueilli en 1700. »

(4) Paris, Didot, 1862.

frères : les curieux y font parfois d'agréables trouvailles. Le ms. 1443, dont nous ferons ailleurs une description plus détaillée, contient 56 pièces relatives à l'empoisonnement de Paccory en 1684 et au procès qui suivit, de nombreuses lettres échangées entre Paccory et son ami Anjubault, janséniste comme lui et principal du collège de Mayenne, des billets originaux et des copies de lettres d'Anjubault. Il est naturellement très-souvent question du collège de Ceaucé dans cette curieuse correspondance, et nous avons extrait tous les renseignements qui vont nous permettre de confirmer, pièces en main, ce que nous savions déjà sur le collège et de rectifier les exagérations ou les erreurs commises par toute une légion d'historiographes. Nous traiterons deux points seulement : la constitution intérieure du collège vers 1684 et les causes de la décadence du collège, sous le principalat de Paccory (1676-1685), nous réservant de raconter bientôt plus en détail l'empoisonnement de Paccory et l'interminable procès qui suivit.

I

CONSTITUTION INTÉRIEURE DU COLLÈGE EN 1684

Le testament de Jean Potier, fondateur du collège, ne nous a fait connaître que les grandes lignes, les clauses principales de l'acte de fondation, les précautions minutieuses prises en vue de régler le détail des nominations, et jusqu'aux mille scrupules d'un testateur, né normand, qui veut limiter la part de l'imprévu et mettre obstacle aux chicanes du dehors et aux intrigues du dedans ; grâce aux lettres de Paccory, nous pénétrons dans l'intérieur même du collège, nous le voyons fonctionner sous nos yeux, nous assistons à ses difficultés, à ses embarras de toute sorte, aux incidents de chaque jour qui mettent aux prises le principal et les régents avec les élèves et les parents des élèves, avec les électeurs, avec le curé et l'autorité ecclésiastique. Le tableau ne laisse pas d'être piquant.

Disons quelques mots du collège avant 1684. Nous possédons deux copies du testament de Jean Potier : la première, qui figure au 31^e Registre des Insinuations Ecclésiastiques du diocèse

du Mans. n° 509-515 (1) et qui a été résumée dans l'article Collège de Ceaucé du Pouillé du diocèse du Mans, en 1772, folio 134, verso (2); la seconde, qui appartient à une bibliothèque particulière (3), et d'après laquelle a été faite la publication de M. l'abbé Guibé. Nous avons adressé dans le temps (4) à cette publication de nombreuses critiques, que nous reproduisons d'une façon sommaire. Le testament a été écourté et publié par extraits seulement, et non *in extenso*; de plus, l'auteur a commis de nombreuses fautes de lecture qui altèrent trop souvent le texte ou même dénaturent le sens (5); enfin, il eût fallu commenter ce document capital et en faire ressortir les principales dispositions. Nous avons eu, à la vérité, quelques notes à la suite, mais elles avaient peu ou point de rapport avec l'histoire locale, et avaient l'air d'une pieuse réclame bien plutôt que d'un commentaire explicatif. Nous publions en appendice le texte complet revu sur les deux copies du testament (6).

Le fondateur du collège de Ceaucé, Jean Potier, n'était pas sieur de Lozé en Saint-Front, comme le qualifie dom Piolin (7) et après lui M. Liard dans son Histoire de Domfront (8). M. Louis Duval a eu raison de faire des réserves sur ce point. Il existait bien un Jean Potier sieur de Lozé, mais ce n'est pas le nôtre, puisqu'il avait vendu au fondateur du collège « la closerie de la Haulte Fanouillière. » Le fondateur de notre collège nous apprend dans les premières lignes de son Testament qu'il était « natif de la paroisse de Sceaucé, diocèse du Mans (9). » Il créait

(1) Cette collection précieuse se trouve aux Archives de la Sarthe. C'est une mine inépuisable pour tout ce qui concerne l'histoire ecclésiastique de l'ancien diocèse du Mans.

(2) Bibl. du Mans, ms. 273.

(3) M. Levêque, de Ceaucé, a bien voulu nous communiquer cette copie, et nous sommes heureux de lui adresser ici nos remerciements.

(4) *Journal de Domfront* (n° du 4 novembre 1883).

(5) M. l'abbé Guibé a justement négligé de publier une chose fort importante, les legs établis pour chacun des régents et chapelains; il a omis le détail des terres de chaque legs, les rentes allouées à chaque régent, et plus d'un détail curieux pour les formalités de l'élection et pour l'histoire locale.

(6) V. à la fin de la notice l'Appendice I.

(7) Dom Piolin. Op. cit. t. VI. p. 286.

(8) Liard. *Histoire de Domfront*, 2^e éd., p. 157.

(9) Il est question d'un Jean Pottier, docteur et bachelier de Sorbonne, comme représentant avec plusieurs autres la Sorbonne dans un contrat de donation passé le 17 mars 1646 entre Michel Le Masle et le Collège de Sorbonne (v. *Bib. et Collège de Paris*. Imp. nat. t. I. p. 316). Nous ne savons s'il s'agit ici de notre com-

dans sa paroisse natale un collège, comme d'autres créent un hospice, pour y laisser un souvenir durable, ou encore, comme dit Jean Potier lui-même, « pour reconnaissance des biens qu'il a pleu à Dieu me faire pendant ma vie et pour obtenir de sa bonté pardon de mes fautes et enfin mourir en sa grace, »

Le testament est daté du 10 avril 1661, et fait à Saint-Malo, où Jean Potier était théologal et chanoine de l'église cathédrale. Le nouvel établissement fut confirmé par l'évêque du Mans, Philibert-Emmanuel de Beaumanoir de Lavardin, les 25 et 27 avril 1661, et par lettres patentes de Sa Majesté vérifiées en Parlement le 2 juin 1662 et en la Chambre des Comptes le 16 février 1663. Aussitôt ces formalités remplies, le représentant du fondateur conclut avec le maître maçon Julien Dujarrier, de Saint-Julien-du-Terroux, un marché par lequel ledit Dujarrier s'engageait à travailler, lui et trois maçons, moyennant 12 sols chacun par jour, à la construction ou réfection des bâtiments du collège, sans discontinuer, pendant les mois de juin, juillet, août 1663 et les suivants sans doute (1). Les traces du collège n'ont pas totalement disparu : il en reste quelques vestiges à proximité d'une place qui a gardé le nom de « place du Collège : » il joûtait la vieille rue de Régale, qui existe encore en partie et qui dut être une voie très-passante de l'ancien Ceaucé.

Le collège dut commencer à fonctionner en 1664. Dans un mémoire de la fin de février 1684, Paccory écrit : « Je pense qu'il y aura vingt ans à la fin de l'année que le collège a commencé. » Le premier principal du collège de Ceaucé fut probablement M^e Louis Gaultier, que nous voyons figurer dans les registres paroissiaux à titre de simple prêtre le 3 juin 1668 et comme principal du collège dans un acte de mariage du 10 février 1670. Nous le retrouvons plusieurs fois encore dans les actes des

patriote. Le nom de Jean Pottier ne figure qu'une seule fois dans les registres paroissiaux de Ceaucé : il est, le 19 juillet 1658, parrain de Charlotte, fille de M^e Jean Collin, docteur en médecine, sieur de la Hameriais. La famille Pottier était une des plus importantes de Ceaucé, v. à ce sujet, Louis Duval. *Rev. Hist. et Arch. de l'Orne*, t. II, 4^e Bulletin, p. 335, en note et L. Blanchetière. *Les Pierres Tombales*, aj. passim.

Les registres paroissiaux de Ceaucé font souvent mention de membres de la famille Pottier.

(1) Cette pièce existe aux Archives de l'Orne, série E, minutes du Tabellionage de Ceaucé, année 1663, f^o 58. Elle a été reproduite par M. Louis Duval dans son étude sur le Collège de Ceaucé, op. cit. p. 338. Nous renvoyons à sa notice.

années suivantes, entr'autres dans l'acte de prise de possession de la cure de Ceaucé par M^e Jean Olivier, licencié ès loix, le 15 avril 1674 (1). Nous voyons figurer dans ce procès-verbal les deux noms de Jean Coupel et de Pierre Canu, que nous retrouverons encore comme régents en 1684, dix ans après. La mention de « prêtres habitués » qui accompagne les sept derniers noms d'ecclésiastiques assistant à la prise de possession, s'applique aux régents du collège aussi bien qu'aux autres ecclésiastiques de la paroisse. Le second régent, Jean Coupel, entra en fonctions dès les commencements du collège : il figure dans un acte passé au tabellionage de Ceaucé le 5 décembre 1664, que cite M. Louis Duval. Le troisième régent, Pierre Canu, avait dû succéder à M^e Brice Thibaut, qui est qualifié « regent au collège de Ceaulcé » dans les registres paroissiaux à la date du 16 mai 1670. De même, Ambroise Paccory serait devenu principal du collège de Ceaucé après Louis Gaultier, qui dut diriger le collège pendant douze ans, de 1664 à 1676.

C'est Paccory lui-même, qui dans sa correspondance nous apprend qu'il entra en fonctions en 1676. Dans un long mémoire daté du 30 mai 1685, il dit qu'il y a neuf ans qu'il est au collège. Ce témoignage péremptoire et plusieurs fois répété, à défaut d'acte de prise de possession, réduit à néant la légende imaginée par les Nouvelles Ecclésiastiques (2) et propagée depuis par l'abbé Goujet, Hauréau, Dom Piolin et tous les autres, d'après laquelle Paccory serait devenu principal du collège à l'âge de 23 ans. Si l'on s'en tient à 1650 comme date extrême de sa naissance, on voit que ce ne serait pas à 23 ans, mais bien à 26 ans qu'il aurait été élu principal du collège de Ceaucé. De ce second principal nous dirons fort peu de chose, parce qu'on lui a consacré de nombreuses notices, et aussi parce qu'il sera l'objet d'une plus longue étude de notre part. Au reste, il sera difficile de ne point parler souvent de Paccory, lorsqu'il sera question des causes de la décadence du collège. C'est Ambroise Paccory qui était principal en

(1) 34^e Registre des *Insinuations Ecclésiastiques*, p. 117.

Le précédent curé de Ceaucé, Christophe Buais, était en fonctions depuis 1661 ; il avait lui-même succédé à Nicolas Hayrie, curé dès 1652 et inhumé le 28 mai 1661. L'acte de résignation de Christophe Buais en faveur de Jean Olivier, prêtre du diocèse d'Avranches, est daté du 4 avril 1674. (31^e Registre des *Insinuations Eccl.* p. 109).

(2) N^o du 11 mars 1730.

1684 : c'est cette année-là même que se produisit sur la personne de Paccory une tentative d'empoisonnement par l'arsenic qui donna lieu à un long procès et à l'échange de correspondances déjà mentionné.

Le Paige (1) estime à 100 livres la charge du principal et indique cette fonction comme étant à la nomination des parents du fondateur Jean Potier. Il commet en cela une double erreur. D'après les termes du testament, le revenu du principal consistait en une maison habitable à son usage, en une métairie dite de Regalle et quelques pièces de terre, le tout contenant 27 journaux de terre environ, enfin en une rente de 131 livres 15 sols. Le Pouillé du diocèse de Mans évalue plus justement à 350 livres le revenu total du principal.

Quant à la nomination du principal, Jean Potier y avait veillé dans son testament. Comme les principaux de nos collèges actuels, le principal du collège de Ceaucé était premier régent en même temps que principal : en tant que régent, il était soumis au mode de nomination fixé par le fondateur. Les régents étaient choisis par un corps électoral, composé du curé de Ceaucé, de deux ou trois prêtres habitués de la paroisse délégués par leurs collègues, des deux chapelains et de quelques notables habitants. Il n'est aucunement question que les parents du fondateur autres que les chapelains aient contribué en quoi que ce soit à l'élection des régents (2).

D'après l'acte de fondation le personnel enseignant du collège devait se composer de trois régents. Le premier régent devait enseigner « le grec, latin et françois, et principalement le latin, « prose et poésie, jusqu'à la dialectique, conformément aux col-
« leges réglés. » Ainsi, le collège de Ceaucé n'était pas un collège de plein exercice, comme on dit de nos jours. Comme dans la plupart des collèges d'alors, on n'y enseignait point la dialectique (3), et l'enseignement n'allait que jusqu'à la rhétorique (4).

(1) Le Paige. Art. Ceaulcé.

(2) Nous publions (Appendice II), *Un acte d'élection d'un Régent*, obligeamment communiqué par M^e Livache, notaire, à Ceaucé.

(3) « On n'enseignait dans ce collège ni la philosophie ni la théologie. » B. Hauréau. *Hist. lit. du Maine*, 2^e éd., t. IX, p. 1. Paccory était allé lui-même à Angers faire sa philosophie et sa théologie.

(4) « Cela n'étoit point de mon ressort de donner des attestations pour aller « aux ordres, mais seulement pour aller dans les autres collèges, n'enseignant « que la rhétorique. » Mémoires de Paccory, 30 mai 1685.

Les écoliers allaient terminer leurs études dans des collèges plus importants, comme celui du Bueil à Angers et les collèges de Paris, où des bourses étaient réservées aux écoliers de certaines provinces. C'est ainsi que Paccory était allé achever ses humanités à Angers. Dans une lettre d'un certain Boisgontier, prêtre, au Père Foucquet de l'Oratoire, qui figure au n° 47 du manuscrit de Troyes 1443, on lit la phrase suivante : « Monsieur Paccory est connu du R. P. de Sillons si particulièrement que quand il va des écoliers de son collège en celui d'Angers, pourvu qu'ils aient une attestation de lui, le père de Sillons leur donne la classe qu'ils demandent sans même les interroger. Ils ont étudié ensemble en philosophie (1). » M. Hauréau (2) a tort de faire un mérite à Paccory d'avoir laissé joindre à sa charge l'obligation d'enseigner la rhétorique : sa fonction lui en faisait un devoir. Il était avant tout professeur d'humanités, et principal par surcroît. Les *Nouvelles Ecclésiastiques* (3) disent avec raison qu'il était seul chargé de la seconde et de la rhétorique, ce qu'on appelait les humanités, ce qu'on appelle encore les hautes classes.

Le second régent jouissait du revenu de la closerie de la Haulte Fanoullière, environ quinze journaux de terre plus deux petits prés, et d'un revenu de 50 livres, le tout estimé par le Pouillé à 300 livres de revenu. Il devait enseigner « effectivement et continuellement dedans ledit bourg la jeunesse du pays non encore capable des leçons du susdict Régent les principes de la langue grecque, latine et françoise et principalement de la latine jusqu'à composer congruement et prononcer avec mesure, comme il convient... » C'est à peu près le programme de nos classes de grammaire, quatrième, cinquième et sixième.

Le troisième régent jouissait, d'après l'estimation du Pouillé, d'un revenu égal à celui du second régent, soit treize journaux de terre environ dépendant de la closerie de la Basse Fanoullière, et 50 livres de rente. Il devait enseigner « la jeunesse du pays non encore capable des leçons des régents susdicts et leur apprendre à lire en latin et en françois jusqu'à construire les noms et les verbes et composer en latin avec quelque con-

(1) 16 juin 1685.

(2) Hauréau. *Hist. litt. du Maine*, Paris, nouv. éd. t. IX, p. 1, art. Paccori.

(3) 11 mars 1730.

« gruité... » En d'autres termes, le troisième régent était chargé d'enseigner les éléments du latin aux écoliers et de les perfectionner dans l'étude du français, ce qui est toujours la tâche des professeurs de septième et de huitième.

Comme nous ne possédons pas tous les procès-verbaux d'élection des régents, il faut avoir recours aux registres paroissiaux pour connaître les noms. Jean Coupel, qui est mentionné comme régent le 5 décembre 1664 figure souvent et à des dates variées dans les registres paroissiaux, le 17 mars 1668, en janvier 1676, le 23 janvier 1682, le 14 décembre 1688, et le 27 juillet 1691, soit comme prêtre, soit comme régent du collège : il porte encore ce dernier titre en 1691. Ainsi Jean Coupel — il n'y a pas lieu de supposer qu'il y ait eu successivement deux régents portant le même nom — remplissait les fonctions de second régent depuis la fondation du collège, c'est-à-dire depuis 27 ans (1664-1691). Le troisième régent était M. Pierre Canu, qui assistait déjà à la prise de possession de la cure de Ceaucé par M^e Jean Olivier le 15 avril 1674, et qui figure, dans les registres paroissiaux, comme simple prêtre, le 29 août 1676, comme régent, en juin 1683. Il ne faudrait pas en conclure que Pierre Canu ne fut nommé régent qu'en 1683. Les rédacteurs trop pressés et parfois assez ignares des registres paroissiaux ne se piquent pas d'une exactitude parfaite. Il est souvent question, dans la correspondance de Paccory, d'un M. de Royes, qui paraît bien être un des régents. Ce devait être plutôt un prêtre ami, qui venait suppléer les régents malades ou en congé : il ne pouvait pas être régent titulaire, puisque nous connaissons d'une façon certaine les noms des trois régents, y compris le principal, et que Paccory cite le nom d'un quatrième ou petit régent, qui n'était pas M. de Royes.

Ce quatrième régent, qui n'avait point été prévu par le testament de Jean Potier, faisait la « petite école, » celle des commençants. Un certain Thomas Leprovost devait être quatrième régent en 1682 (1). Son successeur, Louis Dupin, est mentionné dans les registres paroissiaux, comme prêtre en février 1691, et comme régent, le 17 juillet de la même année, ce qui prouve bien qu'il ne faut pas avoir une absolue confiance dans les indications

(1) Registres paroissiaux, 5 mars 1682. Il dut, la même année, échanger sa charge de régent contre la place de vicaire en l'église de Ceaucé.

de ces registres, puisqu'on donne le simple titre de prêtre à un homme qui était régent depuis six ans au moins. Ce quatrième régent semble avoir été fort attaché à Paccory. « Il n'y a, » dit-il (1), que le petit regent nommé M. Dupin qui m'aime. »

Le personnel du collège comprenait encore deux chapelains, richement dotés, le premier de la métairie de la Ferme, soit 14 journaux de terre environ, et de 131 livres 15 sols de rente, comme au premier régent ; le second de 30 journaux de terre pris dans la métairie de la Basse Guiberdière et dans celle de la Vairie, sans rentes. Le Pouillé évalue l'un et l'autre revenu à 240 livres. Le donateur avait réglé d'une façon minutieuse les conditions à remplir pour obtenir ces grasses fonctions de chapelain : les deux chapelains devaient être pris parmi les parents de Jean Potier « encore propres à l'escolle et d'inclination » à la dévotion et aux lettres, tonsurés en dessein d'estre pres- « tres. » Ce devaient être de jeunes gens, de 24 ans accomplis, qui étaient tenus, grâce à cette douce prébende, de se préparer à recevoir la prêtrise, au plus tard à l'âge de trente ans : ils devaient être dépossédés, si, à cet âge, ils n'avaient été promus à cet ordre ou s'ils s'éloignaient de leur devoir.

La charge étant bien rétribuée, et les Potier formant la plus nombreuse famille de Ceaucé, on ne dut point manquer de candidats, pas plus qu'on ne manquait d'écouliers revendiquant la gratuité de l'enseignement, en tant que parents du fondateur. C'étaient moins des traitements de chapelains résidant près du collège, que des bourses destinées à parfaire les études de quelque parent pauvre de Jean Potier. Un seul est désigné à la date du 15 juin 1691 ; il était premier chapelain et s'appelait René Potier. Ils n'avaient d'autre mission que d'apprendre à bien connaître Dieu et à le bien servir, et de dire un certain nombre de messes, à jour fixe, pour le repos de l'âme du généreux donateur.

L'instruction chrétienne tenait tout naturellement une grande place dans ces collèges, destinés à former directement ou indirectement (2) des prêtres pour le sacerdoce. C'étaient les régents eux-

(1) Lettre de Paccory, 22 mai 1685.

(2) On faisait un crime à Paccory de détourner les jeunes gens du sacerdoce. Il s'en défend en plusieurs passages comme d'une imputation calomnieuse. En réalité, Paccory, sévère pour lui-même, l'était également pour les autres et croyait de son devoir d'exiger beaucoup des jeunes gens qui se destinaient à la prêtrise.

mêmes qui en étaient chargés. D'après les volontés du testateur, le premier régent devait « faire leçon de la doctrine chrétienne en sa classe au moins une fois la semaine » et faire sermon ou leçon à vêpres tous les dimanches et fêtes depuis le premier dimanche de Carême jusqu'à la Toussaint ; le second régent devait enseigner la doctrine chrétienne « deux fois en chaque semaine, à « certains jours et heures, afin que d'autres enfants que les escoliers le puissent entendre si le veulent : » de même pour le troisième régent. Paccory s'acquitta toujours avec ardeur de cette fonction, à Ceauce et à Meung près Orléans, où il alla depuis. C'est du moins ce qu'assurent ses biographes : à Meung, en plein hiver, on venait des communes voisines pour assister à ses instructions du dimanche matin (1). Le curé François Olivier, second du nom, grand ennemi de Paccory, reprochait à ce dernier de fermer la porte et les fenêtres de sa classe, lorsqu'il faisait des instructions à ses écoliers, procédé habile, ajoutait-il, quand on enseigne de mauvaises doctrines. Notre diacre, qui n'était certainement pas capable d'une pareille noirceur, eut beau prétendre qu'il faisait ainsi « de peur d'être incommodé du bruit « des autres classes qui sont tout proches et d'incommoder les « autres en parlant : » on n'ajouta pas foi à une explication aussi naturelle : un homme qui enseignait la catéchisme à des enfants, les fenêtres fermées, ne pouvait être qu'un hérétique. Pourtant, si l'on en croit Paccory, le curé Olivier n'était pas très-orthodoxe quand il faisait lui-même des instructions sur la religion. Un jour qu'il faisait le catéchisme à la place de Paccory, ne s'avisa-t-il pas de dire « aprez avoir expliqué le péché d'Adam, voilà « le péché que Dieu a fait, et que Dieu avoit envoyé le serpent « pour tenter Eve ? (2) »

M. de Coislin, évêque d'Orléans, dut lui faire violence pour l'obliger à prendre la direction de son séminaire. « M. de Coislin eut besoin de toute sa patience, de « toute sa douceur, de la connaissance qu'il avait lui-même des bonnes règles « et de l'estime singulière qu'il faisait de M. Paccori, pour soutenir les longs « délais dont celui-ci usait pour éprouver les sujets de son Séminaire... Il en renvoyait grand nombre après plusieurs années d'épreuves, sans qu'il ait jamais « eu, a-t-il dit depuis, aucun lieu de s'en repentir. » (*Nouvelles Ecclésiastiques* du 11 mars 1730). Paccory, comme son ami Anjubault, n'était que diacre.

(1) « Il avait un talent si extraordinaire pour proportionner la sublimité des « vérités Évangéliques à la portée des moins intelligens qu'on a vu pendant dix ou « douze ans la salle où il faisait à Meun les instructions de la communauté pleine « de gens de la campagne que ni le froid ni les neiges des plus rudes hyvers n'empêchoient point de s'y rendre tous les Dimanches et toutes les Fêtes avant la « jour. » (*Nouvelles Ecclésiastiques*, n° du 11 mars 1730).

(2) *Mémoire de Paccory*, 24 décembre 1684.

Les exercices religieux étaient nombreux et en grand honneur : Paccory les énumère complaisamment pour prouver sa parfaite orthodoxie et se disculper du reproche de tiédeur.

Nous n'avons plus que fort peu de chose à dire du régime intérieur du collège. Les vacances étaient fixées par les électeurs. Lors du procès de l'empoisonnement (1684-85), les électeurs, presque tous partisans du curé coupable, avancèrent les vacances pour disperser les écoliers qui auraient pu donner des témoignages compromettants pour les quatre accusés (1). Les régents ne pouvaient pas prendre plus d'un mois de vacances par année. Les écoliers n'avaient congé qu'une fois la semaine, après-midi seulement. La discipline y paraît avoir été assez sévère, du moins sous la direction de Paccory. La correspondance de Paccory est pleine de détails relatifs aux châtiments et au renvoi des écoliers. Je cite une anecdote entre vingt, empruntée à Paccory lui-même (24 février 1685). « Un nommé Buais de Ceaucé étoit en troisiè-
« sième quand je vins au collège. Il fut trois ans, comme je pense,
« en cette classe sans pouvoir avancer, et aussi remarquable par
« son libertinage que par son ignorance. A la quatrième il ne se
« trouva guère plus capable de monter : cependant je lui fis
« grâce et le mis en seconde, c'est à dire en notre classe, où il
« étoit un des plus ignorants. Comme je le connoissois pour un
« jureur, un menteur achevé, et enfin pour un frippon capable
« de beaucoup de mal, s'il avoit un jour été quelque chose, je ne
« cherchois que les moyens de lui faire quitter les études. Au
« mois de may un jour de Dimanche ou d'Ascension on plantoit
« ce qu'on appelle un may en ce païs dans le bourg de Ceaucé au
« bout de la halle pour faire honneur à M. le comte (2). Il se
« trouvoit là de toutes sortes de gens avec des armes aprez
« vèpres ; il s'y passoit des désordres, et même quelquefois il y en
« avoit qui se blessoient avec leurs armes. Je parlai là dessus le
« jour precedent à nos écoliers, et leur représentai que l'on pro-
« fanoit les saints jours de festes par ces ceremonies, et que l'on

(1) « Ces Messieurs ont voulu qu'on donnât vacances. » 22 mai 1685, *Mémoire de Paccory*.

« Pour ces vacances avancées, je me doute que c'étoit pour faire dissiper tous les Écoliers, que ces Messieurs ont pressé. Mais Dieu connoit tous ces artifices..... » *Id.*

(2) M. le comte de Tessé, baron d'Ambrières. De nombreuses terres de Ceaucé étaient dans la mouvance féodale de ce seigneur.

« eût dû faire ces choses à d'autres jours, et pour ces raisons, et
 « à cause des maux qui en pouvoient arriver, si les écoliers y
 « étoient, je leur défendis d'y assister. L'on me dit cependant
 « que ledit Buais n'avoit pas laissé d'y être. Le lendemain, lui en
 « demandant raison, il répondit avec fiéreté et arrogance : « Quel
 « mal y avoit-il ? les prêtres n'y étoient-ils pas bien ? » Je voulus
 « lui donner une ferule pour son arrogance ; il ne voulut pas
 « donner la main. Je lui dis qu'il ne seroit point mon écolier s'il
 « ne vouloit être soumis. Il sortit de la classe en disputant contre
 « moi. On me dit ensuite qu'il vouloit amener un autre frippon
 « du bourg pour rentrer de force, ou pour me maltraiter si je
 « résistais. Mais quelques jours [après], ce me semble, je le trouvai
 « un matin en ma classe lorsque j'entrai, et lui ayant demandé
 « qui l'avoit ainsi remis en classe sans m'avoir seulement parlé,
 « il dit que c'étoit son père et qu'il avoit plus de droit d'y être que
 « moi, étant parent de M. notre fondateur. Je repartis que s'il y
 « vouloit être en qualité d'écolier, il falloit donc que je fusse son
 « maître, et qu'il souffrit le châtiment et qu'il se mit en son
 « devoir pour avoir le fouet, ayant agi de la sorte. Il répondit qu'il
 « aimoit donc bien mieux sortir, et s'en alla en s'emportant con-
 « tre moi ; et on me dit qu'il faisoit des sermens execrables.....
 « On disoit que son pere me menaçoit d'un coup de couteau en
 « ce tems là. Je ne voulus plus, voyant cela, entendre parler
 « de lui, croyant commettre un grand peché, si j'avois contribué
 « à faire cet homme là prêtre. Comme il est parent du fondateur
 « il se plaint fort, croyant qu'il auroit eu droit d'être regent ou
 « chappelain. »

Dans les dernières années du principalat de Paccory, alors que, de l'aveu même de Paccory, le nombre des élèves avait notablement diminué, on note, parmi les noms d'écoliers, des enfants de Saint-Front, Saint-Brice, Ambrières, Couesmes, Saint-Fraimbault, Chantrigné, Niort, Le Ribay, Geneslay, Dampierre, Barenton et même de Vire. La clientèle du collège s'étendait, comme on voit, à un assez vaste rayon. Mais de là à conclure, comme on a fait, à la présence de 300 à 500 écoliers, il y a loin. Tous les écrivains qui ont parlé du collège de Ceaucé et de Paccory, les *Nouvelles Ecclésiastiques*, l'abbé Goujet, la Crochardière, Dom Piolin, B. Hauréau, Liard, et après eux M. Louis Duval, ont accepté, les uns à la suite des autres, ce

chiffre fabuleux. Il eût fallu que le Passais tout entier eût envoyé sa jeunesse uniquement au bourg de Ceaucé. Paccory, s'il est vrai qu'il ait fait ses études à ce collège, devait y étudier vers 1668-1670. Est-il admissible qu'un collège, fondé depuis cinq ou six années seulement, ait été fréquenté déjà par une multitude de 4 à 500 écoliers ? Il y a là une exagération manifeste, et il faut beaucoup rabattre de cette prétention. Deux cents élèves au plus sous le principalat de Louis Gaultier, et, dans les premières années de la direction de Paccory, une centaine seulement nous semblent des chiffres plus en rapport avec la réalité. Paccory écrit fin de février 1685..... « Il y a bien vingt écoliers en chacune « des trois classes latines, et 30 dans la petite école, autant que je « puis m'imaginer. » « M. le curé, est-il dit dans un autre « mémoire en date du 22 mai 1685, s'informa du nombre des « écoliers. Il dit qu'il y en avoit eu bien davantage autrefois et « même au commencement que j'y fus établi. »

Nous sommes peu renseignés sur le régime du collège et sur la manière de vivre des écoliers. A voir dans les lettres de Paccory le nombre de jeunes gens qui se prévalent du titre de parents du fondateur (1), il est certain que quelques-uns y recevaient, selon les désirs de Jean Potier, l'instruction gratuite (2). Le collège comprenait des internes et des externes, les externes étant, non pas seulement des jeunes gens de la localité, habitant chez leurs parents, comme cela se voit dans nos lycées, mais des jeunes gens des bourgs voisins logeant et prenant pension chez des habitants du bourg et dans les familles, comme cela se pratique aujourd'hui en Angleterre et en Allemagne. Les prêtres habitués — qui foisonnaient dans la paroisse (3) — les régents eux-mêmes

(1) Le jeune Buais, écolier renvoyé, « dit qu'il avoit plus de droit d'y être que « moi, étant parent de M. notre fondateur..... Comme il est parent du fondateur, « il se plaint fort, croyant qu'il auroit eu droit d'être regent ou chapelain. »

Mémoire de Paccory déjà cité. 24 février 1685.

(2) « En chacune de ces classes les enfans de ceux de ma parentelle seront « enseignés gratuitement dans tout le temps qu'ils desireront y estre. » *Testament de Jean Potier.*

(3) Sept prêtres habitués figurent à l'acte de prise de possession de M^e Jean Olivier, nommé curé de Ceaucé. Les registres paroissiaux de 1682 (baptêmes, inhumations et mariages), mentionnent Jean Olivier, curé; Jean Jamelin, son successeur; Thomas Le Provost, régent, puis vicaire; Coupel et Cann, régents; m^{re} Jean Le Genissel, prêtre, bachelier de Sorbonne; François Legenissel, Julien Chastelier, Guillaume de Mongodin, Jean Lebossé, Henry Desaulnais, Pierre Couppe, prêtres habitués. En comptant Paccory, on arrive au chiffre de douze prêtres pour la paroisse de Ceaucé, qui possédait moins de trois mille habitants.

et les particuliers donnaient asile à un certain nombre d'externes qui suivaient les cours du collège. C'est ainsi que le jeune Périer de Domfront habitait chez la femme Gaubert, veuve de l'apothicaire François Gaubert, et impliquée dans l'affaire de l'empoisonnement de Paccory. La maison de l'armurier Pierre Desclos et de Guillemine Mallet, sa femme, autre accusée, était une petite succursale du collège. Un certain Brice Crosnier habite chez M. Boulant, prêtre habitué qui demeurait à la Ferme. Quatre écoliers logent chez un des régents, M. Jean Coupel. Paccory fut, en 1684, victime d'une tentative d'empoisonnement de la part d'un certain Joseph Fourneau, fils d'un aubergiste du bourg, à qui il donnait la chambre. L'externat devait être, au sentiment de Paccory, une des causes de la ruine du collège.

Telle était, vers 1684, la situation du collège de Ceaucé, du principal, des régents et des écoliers. Mais déjà le collège, à peine vieux de vingt années, dépérissait et marchait à son déclin. Il y eut crise pendant le principalat de Paccory. Faut-il attribuer cette précoce décadence à la méthode de direction de Paccory et aux mesures vexatoires qu'il ne cessa de prendre contre les mauvais élèves, ou à des causes tout extérieures diminuant d'autant la responsabilité de Paccory ? En d'autres termes, qui est responsable de cette décadence incontestée, le janséniste Paccory ou d'autres ? Tel est le petit problème que nous voudrions résoudre.

II

DÉCADENCE DU COLLÈGE

Aujourd'hui comme autrefois, c'est encore à la quantité des élèves qu'on mesure la prospérité d'un établissement d'éducation : un collège va toujours bien, quand ses salles d'études sont pleines. Ceux des directeurs ou principaux qui préfèrent au nombre la qualité passent aisément pour des originaux ou des cerveaux brouillés. Ces gens-là, d'ordinaire, ne sont goûtés ni de leurs supérieurs, ni du public, ni des pères de famille, ni des élèves. Paccory était un de ces rêveurs-là : les écoliers ignorants ou paresseux, il les faisait, comme on dit, redoubler leur classe ; les écoliers libertins et jureurs, il les renvoyait sans pitié, malgré cris

et menaces des parents. De là émigration continue des écoliers de Ceaucé vers les collèges voisins, et diminution du nombre des élèves. C'était là un signe infaillible de décadence. De 200 écoliers que le collège de Ceaucé avait dû posséder sous le principalat de Louis Gaultier, il était tombé à 90 sous Ambroise Paccory. D'ailleurs, Paccory avoue volontiers que le collège baisse de jour en jour : il diffère seulement d'avis avec ses adversaires sur les causes de cette ruine. « Il est vrai qu'il y a eû beaucoup de « monde *olim*, mais a présent peu, » écrit-il le 28 mai 1685. Paccory nous a exposé abondamment dans de nombreux passages de ses lettres les causes de la ruine du collège, qui sont multiples et variées. On ne peut le soupçonner de partialité, car il ne dissimule en aucune façon sa règle de conduite et ses manières d'agir, et il est le premier à fournir des armes contre lui.

Dom Piolin (1) n'est pas éloigné d'attribuer au jansénisme de Paccory la ruine du collège. « Malheureusement — dit-il — le « collège fut confié à Ambroise Paccory, fameux dans les annales « du Jansénisme..... 4 à 500 élèves fréquentaient cet établisse- « ment où *Paccori commença à répandre les doctrines du* « *Jansénisme*, si elles ne s'y étaient pas déjà implantées depuis « longtemps. En 1684, un élève essaya d'empoisonner le prin- « cipal : cet événement fit beaucoup de bruit, et la *doctrine fut* « *accusée à cette occasion* (2). » Il est bien vrai que lors du procès de l'empoisonnement, on accusa la doctrine de Paccory, mais sans rien prouver contre lui qui ne fût pas orthodoxe. Le comte de Tessé, averti par certaines personnes intéressées du bourg, avait écrit en cour contre le principal de Ceaucé, que d'ailleurs il ne connaissait pas. Mieux renseigné, il écrivait à Anjubault, principal du collège de Mayenne, qui avait pris la défense de Paccory, son confrère et ami, et un peu aussi son coreligionnaire : « Il est bien vrai que bien des gens m'ont assuré « qu'il débittoit une doctrine assez extraordinaire et qu'on en « faisoit plusieurs contes (3)..... » Le mot est juste : c'étaient

(1) Dom Piolin. *Histoire de l'église du Mans*, t. VI, p. 286 et 345.

(2) C'est en rapprochant cet empoisonnement de l'accusation de jansénisme que M. l'abbé Guibé a imaginé et glissé cette antithèse inoubliable : « Paccori a com- « posé une douzaine d'ouvrages *tous infectés de l'erreur Janséniste*. Il fut lui- « même empoisonné par ses élèves. »

(3) Lettre de M. le comte de Tessé à Anjubault, du 7 février 1685.

des insinuations malveillantes et des contes bien plutôt que des preuves et des faits précis. On l'accusa d'un simulacre de la Cène faite à la table du collège, de bris des images du roi et de la reine, de tiédeur dans le culte rendu à Marie, de propagation de mauvaises doctrines. On lui fit même un crime, comme on l'a vu, de fermer les fenêtres de sa classe aux heures d'instruction. On mit sur son compte des propositions hétérodoxes comme : « que les pères jésuites sont les persécuteurs des gens de bien, « que le Saint-Père est du sentiment des jansénistes, que le scapulaire est une dévotion sans fondemens, etc.... » Dans un mémoire du 3 juin 1685, Paccory écrit : « On me considère comme un « herétique, et on se fait un sujet de gloire de dire tout ce qu'on « peut contre moi, en tournant en crimes les choses les plus « innocentes..... on voit l'oppression toute visible... je ne suis plus « qu'un sujet de scandale à presque tous..... » Dans les enquêtes dirigées contre Paccory, on demandait aux écoliers s'il ne leur faisait point écrire des matières de la grâce et s'il leur parlait de Jansénius. Entre les criailleries des adversaires de Paccory, intéressés à le perdre, et les dénégations du principal, il y a un milieu à prendre. Sans vouloir épuiser le débat, nous dirons que les jansénistes eurent raison de compter parmi les leurs le diacre Paccory. Janséniste, il ne l'était peut-être pas encore à cette date : mais il était imprégné, sinon de la doctrine, du moins de l'esprit du jansénisme. C'est sans doute à Angers, au collège de Bueil (1) et à l'Université, où enseignaient quelques philosophes remuants, et les pères de l'Oratoire enclins, comme chacun sait, au jansénisme, qu'il apprit à connaître et à apprécier les idées nouvelles. Ajoutons que les titres des livres pieux mis entre les mains des élèves (2), les craintes qu'il émet d'une perquisition

(1) Son dimissoire à tonsure étant daté du 27 août 1673, il dut être écolier à Angers, dans les années 1672, 1673, 1674, à l'époque où Bernard Lamy faisait publiquement profession de philosophie cartésienne — ce qui naturellement scandalisait fort les Thomistes — et où le principal du collège des oratoriens, Cocqueri, était notoirement janséniste. Il y eut, pendant ces années, entre cartésiens et thomistes une lutte très vive où l'autorité royale dut intervenir, et conflit grave entre professeurs. La ville se partagea en deux camps, comme la Faculté. Paccory et son ami de Silhons durent prendre parti pour les oratoriens, leurs maîtres. (V. Hauréau. *Hist. litt. du Maine*, 1^{re} éd., t. II, p. 117. — Bouillier. *Hist. du Cartésianisme*, t. I, p. 473, 477. — Dumont. *L'Oratoire et le Cartésianisme en Anjou*. (Mémoire de la Société académique d'Angers, t. XV et XVI ; 1865).

(2) Les *Instructions chrétiennes* approuvées de MM. Piroz et Petitpied, docteurs de Sorbonne. On verra qu'à Mayenne, les écoliers avaient entre les mains la bible et les œuvres de MM. de Port-Royal.

dans sa bibliothèque (1), certaines phrases obscures à dessein, les précautions prises pour ne rien laisser paraître de suspect, les conseils demandés à son ami Anjubault pour ne point commettre d'imprudences, tout cela indique assez clairement qu'il faisait partie de la secte. Ses pieux mensonges et ses protestations chaleureuses ont pour excuse l'époque où Paccory vivait et les dangers que faisait courir alors une profession de foi janséniste. En 1724, six années avant sa mort, guéri de sa timidité et de ses tergiversations, il écrit dans son Testament spirituel : « Je suis « et je veux être inviolablement attaché, jusqu'au dernier soupir, « au siège de Saint Pierre etc..... Mais en même temps je proteste que je rejette toutes les alterations dans la Doctrine de « l'Église, et tous les relâchements dans la Morale et dans la « Discipline, que des auteurs nouveaux se sont efforçés d'introduire..... Que je ne prétends en aucune manière recevoir la « Constitution de Clément XI qui commence par ces paroles : « *Unigenitus Dei Filius*, dans la forte persuasion où je suis « qu'elle condamne la doctrine apostolique de Saint Augustin et « de Saint Thomas touchant l'opération toute puissante de la « grace victorieuse de J.-C..... » Mais en réalité les convictions jansénistes de Paccory n'ont aidé en rien à la décadence du collège, d'autant mieux que les accusations dirigées contre la doctrine de Paccory ne se produisirent que dans la dernière année de son principalat. Toutefois, si la doctrine de Paccory ne fut pour rien dans la ruine de notre collège, nous pouvons avancer, sans crainte d'erreur, que l'esprit même du jansénisme y fut pour beaucoup. M. Louis Duval a dit avec raison que, malgré toutes ses vertus, il est possible que Paccory « n'eût pas été exempt de « cette âpreté de mœurs habituelle aux saints du jansénisme (2). » C'est cette âpreté de mœurs toute janséniste, bien plus que le jansénisme lui-même, qui contribua à la décadence

(1) « Pour mes livres, j'ai envie qu'on les tire du pays. Quand ils seront là, il n'y aura plus rien à craindre. On en fera des ballots que mon frère, qui est bien secret, mènera jeudi matin .. En emmenant le ballot, il ne faudrait pas qu'il allât par le chemin ordinaire. Car si on allait découvrir ce que c'est on ferait du bruit. Il faudrait qu'il allât à la traverse si cela se pouvait... » Lettre de Paccory, du 3 juin 1685.

« Si on me demandait ou sont mes livres que faudrait-il répondre ? Car on a demandé à ces enfants quels livres ils lisaient... » 26 mai 1685.

(2) *Revue Hist. et Arch. de l'Orne*. Article cité.

du collège. On ne peut atteindre Paccory ni dans son enseignement ni dans sa conduite, qui étaient irréprochables ; mais on peut le blâmer d'avoir gouverné son collège avec une sévérité excessive et d'avoir poursuivi un idéal trop élevé comme principal de collège. Il eût voulu ne recevoir chez lui que des anges tout faits, oubliant que c'était à lui de les faire. Il parle en maint endroit de son horreur pour le vice et le libertinage : il ne peut souffrir dans sa classe les élèves paresseux ou débauchés ; il les renvoie volontiers de son collège ; il refuse de les recevoir quand ils reviennent, ramenés par leurs parents ou escortés de prêtres amis. Sa correspondance est pleine d'exemples de cette nature. C'est cette fermeté obstinée et cette raideur indomptable qui froissent les parents des écoliers et qui lui aliènent l'esprit de la population. Il voulait réformer son collège coûte que coûte et y faire relleurir la vertu, dussent les élèves s'en aller un à un, dût le principal rester seul avec ses régents, pour imposer le respect de la discipline à un collège désert et à une maison abandonnée. Le bourg entier retentit des plaintes des parents et des logeurs...

« Les femmes commencerent a dire que je détruisois le college, « que j'avois chassé des ecoliers qui demeuroient chez elles, que « j'avois tant de cruauté que je n'avois compassion de rien, « qu'avant que j'y fusse on avoit tant d'écoliers qu'un sergent « n'eust osé venir dans la paroisse, que tout se vendoit bien, et « qu'on étoit a son aise dans ce tems là etc..... (1) » Les lettres de Paccory sont pleines de scènes de haute comédie entre les prêtres de la paroisse et le principal, ayant toutes pour objet la réintégration au collège d'un élève qui en avait été chassé. Tout n'était pas exagéré dans ces malédictions, et la sévérité inflexible de Paccory contribua beaucoup à faire prendre aux élèves le chemin des autres établissements.

La décadence du collège de Ceaucé tenait à des causes d'ordre plus pratique, par exemple à la fondation de collèges dans les villes voisines. Paccory ne se fait pas faute de le faire remarquer à ceux qui lui reprochent la ruine du collège. « M. le curé s'in-
« forma du nombre des écoliers..... Je repondis que les peuples
« ne faisoient pas tant étudier et qu'il s'étoit érigé deux colleges a
« Barenton et a Mayenne, que les écoliers venoient de Nor-

(1) *Mémoire de Paccory*, 24 décembre 1684.

« mandie..... (1) » Et quelques jours plus tard :..... « Personne
 « n'étudie presque plus, le peuple se plaint que c'est a cause du
 « seminaire et de Barenton d'ou venoient les écoliers (2). » Le
 collège de Mayenne était alors dirigé par Louis Anjubault, ami
 de Paccory, simple diacre et janséniste comme lui. Il avait été
 fondé ou plutôt rétabli par le duc de Mazarin, duc de Mayenne,
 en 1667, et pourvu de 425 livres de rente (3). Anjubault en avait
 été nommé principal le 18 avril 1676, la même année que Pac-
 cory à Ceaucé. Il était tenu d'avoir trois régents à son choix, ou
 quatre s'il n'enseignait pas (4). Le ms. 2200 de la bibliothèque de
 Troyes contient trois copies, inégalement importantes, d'une
 lettre écrite de Meudon, le 4 avril 1692 (5). L'auteur y donne de
 curieux renseignements sur les règlements de la maison concer-
 nant les pensionnaires et les écoliers. J'en extrais le passage sui-
 vant, qui se rapporte, par une heureuse coïncidence, à l'époque
 qui nous occupe. « Lorsque je demeuroid au college de Mayenne,
 « c'est a dire en 1683, 1684 et 1685, il y avoit 18 ou 20 pen-
 « sionnaires, et environ 200 écoliers. Ils étoient separez en
 « 4 classes. M. Anjubault fesoit la 1^{re}, et trois vertueux et savans
 « ecclesiastiques, M. Garreau, M. Godebert et M. Fournier
 « fesoient les trois autres..... On nous fesoit apprendre après
 « souper une histoire de la Bible dans les figures de la Bible de
 « Port-Royal..... On nous lisoit à diferens temps quelques home-
 « lies ou explications de l'Evangile, comme sont celles de
 « [M. Singlin, de M. Feydeau etc] (dans la 1^{re} copie) [de M. Sin-
 « glin, de M. Le Tourneux et de M. Nicolle] (dans la 3^e)..... »

Nous ne savons rien du collège de Barenton, sinon qu'il y
 avait entre les deux collèges de Barenton et de Ceaucé comme

(1) *Mémoire de Paccory* du 22 mai 1685.

(2) Autre mémoire du 28 mai 1685.

(3) Guyard de la Fosse. *Histoire des Seigneurs de Mayenne*, réimpression. Le Mans, Monnoyer, 1850, p. 179. Je crois que Guyard de la Fosse fait erreur en attribuant le don du duc de Mazarin à la considération qu'il avait pour le principal, Louis Anjubault, « diacre d'une excellente piété. » La fondation du duc de Mazarin remonte à 1667, et Anjubault ne devint principal du collège de Mayenne qu'en 1676.

(4) Tous ces détails, avec d'autres, se trouvent dans une lettre d'Anjubault au chancelier Le Tellier, en date du 3 juin 1685. Pièce 43 du ms. de Troyes, n° 1443.

(5) Cette lettre, de source évidemment janséniste, paraît être de Jean Louail, ami d'Anjubault.

un perpétuel échange d'élèves renvoyés, un commerce d'importation et d'exportation assez peu profitable aux deux collèges. Enfin un troisième collège, celui de Domfront, allait s'établir quatre ans après le départ de Paccory de Ceaucé (20 mai 1685) et enlever au collège de Ceaucé une partie de ses écoliers de Normandie. Nous n'en parlerons point, et pour cause, M. Louis Duval nous ayant promis, depuis quelque temps déjà, une étude complète sur l'ancien collège de Domfront.

Une autre cause de décadence, c'est — Paccory le dit en propres termes — « le libertinage et la négligence des régents. » Doit-on croire sur parole notre principal incommode ? Paccory trouvait les régents « point bien intentionnez » à son égard et les accusait de lui faire froid plus que jamais, sans doute parce que, dans l'affaire du poison, ils n'avaient point fait de dépositions accablantes contre les accusés. Cela explique et atténue en partie la sévérité de son jugement. « Ces messieurs les regents perdent « tout le college plus que jamais, en appuïant les ecoliers libertins « et ivrognes, et en temoignant de la froideur à ceux qui ne sont « pas de leur cabale..... (1) » La seconde phrase, toute de méfiance et d'aigreur, enlève de sa valeur à la première. Il n'y a pas jusqu'au petit régent qui ne pactise avec la cabale, et qui ne se mêle de vouloir ramener au collège les écoliers jureurs. M. Canu est faible de caractère. Dans cette lettre du 22 mai 1685. Paccory laisse voir que sur le compte des régents il en sait plus long qu'il ne veut dire..... (M. le curé) « me recommanda de tra-
« vailler à remplir bien le collège, a l'édification et l'éducation de
« la jeunesse etc. Si j'avois eu la liberté de lui dire les causes de
« cette desertion plus en detail, comme le libertinage et la negli-
« gence des regens etc..... mais il n'etoit pas a propos. Si les
« choses continuent de même qu'elles vont a present, il n'y aura
« bientost plus rien, on n'a presque plus aucun soin des ecoliers,
« ils font ce qu'ils veulent, je porte tout le fardeau, et s'il n'y a
« pas d'écoliers, on jette tout sur moi. Il faut en benir Dieu
« comme de toute autre chose. Je n'y souffrirai pourtant que le
« moins de frippons que je pourrai..... »

Paccory se montre moins réservé en ce qui concerne le libertinage et l'indiscipline des écoliers, les détails abondent sous

(1) *Mémoire de Paccory* du 22 mai 1685.

sa plume et les plaintes ne cessent jamais. A l'entendre même, le collège ne serait plein que de fripons, de jureurs et de débauchés. Ce sont de perpétuelles scènes de renvoi, des querelles avec les parents, des menaces de la part des écoliers chassés, une impudence extrême à tout faire et à tout oser. Nous avons vu le jeune Buais prêt à tenter l'assaut du collège, à rentrer de vive force dans la place, et à se faire réintégrer sur les bancs *etiam manu militari*. On dirait des échappés de maisons de correction. Le grand Ruppé d'Ambrières, un rhétoricien (1), dut quitter la classe de M. Canu, qui était « ennuyé de son libertinage. » Paccory, qui connaissait « sa langue medisante, sa frequentation « daus une maison avec des femmes et filles, et son entière inap- « plication à l'étude, » ne l'admit dans la sienne qu'avec des conditions. Le petit frère de Ruppé ne fut reçu qu'après un châ- timent exemplaire : « ayant tiré le couteau sur son frere avec des « sermens execrables, » il fut prié d'émigrer à Barenton. Le grand Ruppé, dont le nom revient souvent, est décidément le plus indiscipliné et le plus débauché du collège. On dit de la famille Desclos « qu'ils font boire et jouer leurs écoliers, et que « la jeunesse s'y perd et la plus part de ceux que j'ai eu de chez « eux etoient libertins (2). » Si l'on en croit les indiscretions quelque peu osées de Paccory, il se passait bien d'autres sottises chez la veuve Gaubert. Ils jurent « comme des sauniers » et répondent fort insolemment à leurs maitres. « Notre pauvre « college est tout en desordre, écrit Paccory, et plein de frippons. « Ceux de ma classe m'ont consolé en partie. Mais si j'y etois « l'année prochaine j'aurois en seconde cinq ou six ivrognes ou « libertins : voilà presque tout (3). » Comme Paccory n'est point d'humeur à souffrir les fripons et les débauchés dans son collège, il les chasse, il les renvoie à Barenton, d'où ils lui reviennent bientôt, ramenés par des protecteurs influents et ballottés de collège en collège, ce qui n'était point de nature à plaire aux parents.

(1) Ce libertinage dut s'en aller avec la fougue de la 20^e année, car nous voyons (39^e Registre des *Insin. Eccl.*, f^o 273, v^o), que le curé d'Ambrières, M^e Antoine Lemarchand, résigna sa cure en faveur de M^e François Ruppé, prêtre du diocèse du Mans, l'ancien rhétoricien tapageur de Ceaucé. Ledit Ruppé prit possession de cette cure le 19 novembre 1692 (*ibid*).

(2) Mémoire déjà cité, du 24 décembre 1685.

(3) Mémoire du 22 mai 1685.

Enfin, une dernière cause de décadence et d'insuccès — elle est exposée tout au long dans la correspondance de Paccory — c'est l'ingérence incessante dans les affaires du collège de prêtres voisins et de personnalités brouillonnes. Que les parents des écoliers expulsés aient recherché l'appui de protecteurs influents pour avoir raison de l'intraitable sévérité du principal, rien de plus naturel et de plus légitime : mais ces protecteurs ne se contentaient pas d'intercéder, ils avaient le verbe haut, la bouche pleine de menaces, ils cherchaient à intimider, ils parlaient en maîtres, ils eussent volontiers dit au principal comme le personnage de Molière :

La maison est à moi : c'est à vous d'en sortir.

Ils le disaient même au pauvre Paccory, qui se demandait parfois si la maison était vraiment à lui ou à ses adversaires. C'étaient, chaque semaine, des interventions hautaines et peu justifiées en faveur de quelque mauvais sujet, des visites jalouses faites pour surveiller le principal bien plutôt que les études, jusqu'à des enquêtes semi-officielles, à l'intérieur ou même en dehors du collège, dirigées par les supérieurs immédiats du principal, enfin une perpétuelle inquisition pendant toute la durée du procès de l'empoisonnement (1685). Il est vrai que l'on ne savait pas trop à qui appartenait la maison : le fondateur du collège lui avait donné une certaine indépendance, mais non une complète autonomie. Le corps électoral composé de quelques prêtres et de notables habitants du bourg avait des pouvoirs en somme restreints : à part l'élection des régents, ils n'avaient qu'un droit de contrôle sur la conduite des régents choisis par eux, et l'obligation assez facile, il est permis de croire, de les remplacer par d'autres « s'ils menoient une vie scandaleuse et negligeoient leur « devoir. » C'est le curé de Ceaucé qui avait voix prépondérante dans ce collège électoral ; c'est lui qui convoquait au prône de la grand'messe les électeurs désignés ; c'est lui sans doute qui choisissait au préalable et faisait ensuite ratifier son choix par l'assemblée réunie. De plus, d'après le testament de Jean Potier, l'Évêque du Mans était prié de « protéger cet établissement et de « lui donner force par son autorité, de vouloir bien estre juge « de toutes les difficultés et contestations qui en pourroient « naistre ;..... » enfin on devait « tenir a son jugement, soit qu'il

« juge par luy-mesme ou par autre qu'il luy plaira commettre..... » Etait-ce mettre le collège sous la dépendance directe de l'Évêque ? Non sans doute. Le fondateur avait seulement voulu que l'établissement nouveau fût protégé, mais non dirigé souverainement par l'autorité ecclésiastique. Le conflit ne devait pas tarder à sortir de ce texte mal défini, qui ouvrait la porte à de grands abus. Les prêtres habitués, le curé, le grand-vicaire ont libre accès dans le collège : ils s'improvisent inspecteurs pour le salut des jeunes âmes et pour la satisfaction de leurs animosités personnelles. M. François Olivier, à peine arrivé à Ceaucé comme curé (il prend possession de sa cure le 19 juin 1684), se pose en adversaire de Paccory et veut à tout prix mener le collège. Paccory manquait de souplesse et de servilité : il voulait rester maître chez lui et il refusa de subir l'ascendant du curé Olivier. C'est le curé Olivier qui ramène au principal les écoliers congédiés et qui insiste pour qu'on les reprenne ; sinon, il menace d'écrire à M. le grand-vicaire de Boismotté. A l'enfant à qui il confie l'arsenic destiné au potage du principal, il dit « qu'il « n'avoit que faire de craindre, qu'il le feroit monter deux [fois « l'an, et qu'il le protegeroit. » Paccory avait refusé trois fois d'accepter de nouveau un écolier jureur chassé de Barenton. « M. le curé vint avec M. le grand-vicaire et le prêtre susdit « (sans doute M. Dupin) amener cet écolier. M. le curé me pria « bien doucement de le recevoir, a quoi je repondis assez douce- « ment mes raisons. Sur cela il s'emporta et dit en se retirant « qu'il seroit retabli sans chatiment, qu'il avoit tout pouvoir sur « moi..... (1) » L'aveu est dénué d'artifice. Que pouvait-il rester d'autorité à Paccory si le curé avait tout pouvoir sur lui ? Maître du corps des électeurs et de l'élection des régents, le curé Olivier prétendait encore être maître du principal et de l'administration. C'est d'ailleurs l'avis d'Anjubault, qui écrit au chancelier Le Tellier : « Ceci (l'empoisonnement) est fondé sur ce que M. le curé « veut absolument dominer dans le college..... (2) » Quand le curé Olivier quitta Ceaucé pour aller se constituer prisonnier au Mans, le grand-vicaire de Boismotté vint à son tour inquiéter et contrecarrer le principal, diminuer son crédit, et s'il le fallait,

(1) Mémoire du 24 décembre 1684.

(2) Lettre du principal du collège de Mayenne, Anjubault, au chancelier Le Tellier. 14 décembre 1584.

l'enlever de son siège. Le grand-vicaire vint en personne le 26 mai 1685, diriger l'enquête contre Paccory. « La Chambre de M. le vicaire de Ceaucé ou se faisoit l'interrogation étoit pleine de prêtres de la paroisse. » Et Paccory, encore peu sûr de son droit, ajoute : « Je ne sais pas si cela est selon les formes. » Paccory s'attend à ce qu'on l'expulse de vive force, tant ses ennemis sont acharnés contre lui, et, dans sa timidité ordinaire, il demande conseil à son ami Anjubault, qui répond : « Si M. le grand vicaire vous dit : Je vous deffens de faire classe, demander acte sur lequel on se pourvoira. » Ainsi, ce que voulaient et le curé Olivier et le grand-vicaire, son protecteur, c'était, par d'incessantes poursuites, anéantir Paccory et le remplacer par un principal qui fût leur créature dévouée. Paccory restait presque seul au milieu de parents mécontents et de prêtres hostiles ; les habitants du bourg l'accusaient tout haut de perdre le collège et de ruiner le commerce ; l'autorité supérieure tenait en suspicion son enseignement et sa personne et l'accablait de ses informations et de ses enquêtes ; les élèves trouvaient en lui un censeur désagréable et un principal « barbare, » comme ils disaient ; accusé de jansénisme, mal secondé par ses régents, impuissant à réprimer les désordres du collège et le libertinage des écoliers, assailli par des adversaires audacieux qu'avait surpris et froissés son humeur fière et indépendante, harcelé par ses supérieurs ecclésiastiques, abandonné de tous, sauf d'Anjubault et de quelques amis, Paccory trouvait encore dans le curé Olivier, auquel il avait tenu tête, un adversaire de chaque jour, acharné et impitoyable. La guerre avait éclaté, depuis longtemps déjà, entre les deux prêtres : elle avait commencé par des altercations et devait se terminer par un empoisonnement. On avait déjà menacé Paccory de l'assassiner sur les chemins (1) ; mais le procédé dut paraître dangereux, peu pratique, et de nature à éveiller les susceptibilités des gens de justice. On eut recours à un moyen plus discret et fort en honneur à l'époque, le poison, et celui qui se chargea de cette charitable besogne, ce fut le curé de Ceaucé en personne, François Olivier. Nous publierons prochainement les détails de

(1) « On menace bien de m'assassiner sur les chemins, mais Dieu me fait la grâce de ne le pas craindre... » Billet du 28 mai 1684.

cet empoisonnement et du procès qui suivit : nous n'avons voulu ici que représenter l'intérieur du collège, pour ainsi dire le cadre dans lequel se meuvent nos personnages, et donner la préface avant le livre.

A. SALLES.

APPENDICE

I

TESTAMENT DE JEAN POTIER

Nous publions le testament de Jean Potier d'après une copie appartenant à une bibliothèque particulière. Notre transcription a été revue sur la seconde copie que nous connaissons (Registre des Insinuations Ecclésiastiques du diocèse du Mans) et collationnée par M. Duchemin, archiviste de la Sarthe, qui s'est mis à notre disposition avec une parfaite bonne grâce. Nous mettons en note les principales variantes qu'il a bien voulu nous signaler, bien qu'aucune n'ait par elle-même une véritable valeur.

Le 10 avril 1661.

AD GLORIAM DEI

IN NOMINE PATRIS ET FILII ET SPIRITUS SANCTI

Je soubssigné prestre docteur en theologie de la maison et société de Sorbonne, theologal et chanoine de l'église cathedrale de Saint Malo, natif de la paroisse de Ceaucé, diocese du Mans, déclare et veut que, pour recognoissance des biens qu'il a pleu a Dieu me faire pendant ma vie et pour obtenir de sa bonté pardon de mes faultes et enfin mourir en sa grace, ce qui suit soit faict et executé après ma mort.

Je legue et donne a un homme de vertu et science qui enseignera actuellement et continuellement dedans le bourg dudict Ceaucé la Jeunesse du pais le grec latin et françois et principalement le latin prose et poesie jusqu'a la dialectique conformement aux colleges reglez, et qui fera leçon de la doctrine chrestienne en sa classe au moins une fois la semaine,

et qui en fera autre sermon ou leçon dedans l'église dudict Ceaucé au peuple y convoqué ès jours de dimanches et festes solennelles dedans le temps de vespres ou avant ou apres immédiatement au choix de monsieur le curé, depuis le premier dimanche de Caresme jusqu'à la feste de Tous-saincts, la maison que j'ay faict bastir dedans ledict bourg sur mon propre, la cour devant et les petits bastiments y joincts, autre cour a l'entour du jardin au long du petit logis qu'on appelle l'escolle, le jardin derriere ladicte maison, et la metairie de Regalle que j'ay acquis de feu maistre Ernier Gallet propriétaire, Jean Leprovost et autres proche la maison cy dessus et ès environs dudict bourg qui consiste en une maison composée de salle celier grange estable et greniers four et fournil et des terres dont les noms suivent sçavoir du jardin derriere ceste maison clos de mur d'un costé de Louche qui est devant ceste maison, du petit champs de la Garsonniere, de deux champs qui se tiennent l'un l'autre appelés les Mou-chards, du champ du bois du Sablon, du champs Cornu, du champ des Portières, du pré qui le touche, du pré de l'estang avec une petite brosse, d'autre petite brosse sur le pré qui fut a feu maistre Jean Remon, du champs Chardeau, du pre de la fontaine, d'une piece apellée la pepinière, du champs de la Croix avec une petite place qui le joint plantée en arbres, de la vallée Chalibourg avec le pré au dessous, de la vallée Vaulo-quet, de deux champs dicts de la Marre, du champs dict Soudoin, d'autre dict la Challiere et du pre Gallet, comme j'en ay jouy cy devant et le tient de moy Ernier Bignon et Suzanne Joan sa femme, a la reserve de deux champs dicts cy devant le champ Gaubert et de la Rousselliere maintenant les champs du Bois dont l'un touche d'un costé une piece de terre aussi dicte le champ du Bois qui appartient a Nicolas Potier le bois et l'autre le bout de ladicte piece et tous deux vers les pres du lieu de la Ferme, les-quels deux champs seront du legs du premier chapelain en dessous nommé. J'adiouste a ceste metairie de Regalle le champ de Louche et la petite piece de terre qu'on appelle l'Aguison dont j'ay jouy cy devant et le tient de moy François Paysant veufve de Pierre Paccory, toutes ces pieces ensemble y compris le jardin de la premiere maison font vingt et sept journeaux ou environ, les deux champs ou bois exclus. Un homme souvent employé en mesurage de terre m'en a faict raport. Je m'en raporte a mes contracts comme je fais aussi de ce que contient chacune piece et des tenants et aboutissants. Toutes les maisons et terres que dessus relevent des Seigneurs de la Berraudière et de la Busnache et n'y a sief ny justice. Je donne encoré a ce regent cent trente une livres quinze sols de rente hypotecque a prendre ou et comme je dirai cy après.

Je donne encore a un autre homme de probité et science, qui enseignera effectivement et continuellement dedans ledict bourg la Jeunesse du pais non encore capable des leçons du susdict Regent les principes de la langue grecque, latine et françoise et principalement de la latine jusqu'à composer congruement et prononcer avec mesure comme il convient, et qui fera leçon en sa classe deux fois en chacune semaine de la doctrine chrestienne a certains jours et heures afin que d'autres enfans que les escoliers le puissent entendre s'ils veulent, la petite

metairie ou closerie de la Haulte Fanoullière que j'ay acquise de Jean Potier dict de Lozé et de damoiselle Marie Eudes sa femme, composée d'une maison manable grenier dessus, d'une portion de verger derriere icelle maison, d'une petite portion de jardin a chous, d'une piece de terre nommee le Mallais, d'autre pièce dicte le Champs Neuf, d'autre dicte le Grand Goulanton et une portion au grand pré de la Fanoullieres à recours aux contracts d'acquest et aux partages que j'en ay faict et comme j'en ay jouy cy devant et le tient de moy Jean Boisgontier. Toutes ces pieces ensemble font environ quinze jorneaux. Le tout relève du Seigneur comte de Tessé et n'y a sief ny justice, j'y adioust (1) deux petits pres tenants l'un l'autre qui sont aussi en pres dicts de la Fanoulliere, l'un est appelé le pre Long l'autre le pre de la Roelle qui contiennent un tiers de jornal ou environ (2) et relevent du mesme Seigneur. J'en jouys et le tiens par mes mains. Je donne encore a ce regent cinquante livres de rente hypothecque a prendre ou et comme je dirai cy apres.

Je donne encore a un autre homme de probité et science qui enseignera effectivement et continuellement dedans ledict bourg la Jeunesse du pais non encore capable des lecons des Regents sndicts et leur apprendra a lire en latin et françois jusqua construire les noms et les verbes et composer en latin avec quelque congruité, et qui fera lecon en sa classe de la doctrine chrestienne comme le second Regent doit faire, la petite metairie du closerie de la Basse Fanoulliere située en la susdicte parroisse que j'ay acquis de Brice Gandais sieur de la Sebaudiere et autres, qui consiste en une maison manable et estable et estrages au devant avec une piece de terre, une portion de jardin derriere ceste maison une petite portion de jardin au jardin nommé de la Fontaine, la pièce nommée le Chardonnay, autre nommée le Frische, autre nommée le Quernault, autre nommée le Closet, autre nommée le Grand Champ, le champs Perrin, le Petit Froc, le champs Bonne Femme, le Grand Poulion, le Petit Poulion, le champs de la Croix, le pré de Loriere et autre pre appelé le pré Gras autrement appelé les petis pres comme j'en ay jouy et le tient de moy René Martel fils d'Ernier, a la reserve du champs Michelot qui estoit de ceste metairie et sera desormais de la metairie de la Basse Guyberdiere (3), et la moitié du champs dict de Lessart qui estoit de la Basse Guyberdiere (sera de la Basse Fanoulliere) (4). Toutes ces pieces de ceste metairie font treze jorneaux ou environ, recours aux contracts comme aussy pour les tenants et aboutissants. Je n'y pretens rien contre l'équité. Toute ceste metairie, le champ Michelot exclus, relevant du Seigneur comte de Tessé, ny a sief ny justice. Je donne encore a ce regent cinquante livres de rente hypothecque a prendre ou et comme je dirai cy apres.

Tous ces Regents, mais le second et troisieme indispensablement, feront que les escoliers soubz leur conduite ou de l'un d'eux pour le moins au soir après les classes chantent en la susdicte Eglise devant l'image de la

(1) On adjouste.

(2) Un journau de pré ou environ.

(3) A tort écrit dans la copie du Mans « Giberdiere. »

(4) Ces cinq mots en glose et approuvés à la fin de la copie.

tres Sainte Vierge mere de Dieu notre seigneur et sauveur ou pour cause legitime d'excuse en la chappelle de Saint Georges l'antienne *Inviolata* etc ou autre selon le temps avec le verset et oraison qui suivent, apres quoy ils feront prier Dieu et dire pour le repos de mon âme et de tous fideles defuncts les oraisons *Deus qui inter apostolicos sacerdotes* (1) *famulum tuum Joannem sacerdotali* etc et *Fidelium Deus* etc.

L'élection de ces Regents sera faicte par monsieur le curé de la susdicte parroisse et par deux ou trois des prestres habites en l'eglize d'icelle nommés par les autres pour ce faire et par quelques notables habitants et par les chapelains cy dessous nommés s'ils sont agés de plus de douze ans, s'ils sont dedans le pais a jour prefix (2) et l'un designé fait scavoir par l'ordre de mondict sieur curé dedans la prosne de la grande messe ou par le soin des sieurs procureurs de l'eglize au mieux qu'on pourra faire en une chose de si grande importance, et celuy sera eleu qui sera le plus capable recogneu par l'experience ou par l'examen qui en pourra estre fait par la prudence et diligence des electeurs et sur l'estime quil aura acquis d'une sainte vie et vraiment chrestienne, et qui ne sera point engagé en benefices ou office qui le divertiroit de l'emploi pour lequel on le doit elire. A quoy seront preferes ceux de ma parentelle en egalité de merite. Et en toutes et chacune de ces classes les enfans de ceux de ma parentelle seront enseignés gratuitement dans tout le temps qu'ils desireront y estre.

Sy ces Regents n'estoient installés ou estoient morts ou destitues et que personne ne suppleast sufisamment aux exercices susdicts, pendant qu'on y pourvoiroit plus murement, je veux qu'apres trois mois passes dedans lesquels on y peut donner ordre et on ne l'auroit pas fait, les chapelains cy dessous nommés jouyssent par moitié de tout ce que je leur ay assigné jusqua ce que on y ait pourveu dignement comme j'ay dict. Et je ne veux pas qu'en aucun temps le logis destiné au premier regent avec les petits y jointcs avec le jardin derriere soient habites ny occupes par autre que par les regents ou chapelains ou par quelque eclesiastique de bonne vie pour quelque cause que ce soit ; et sy les regents installés et en exercice menent une vie scandaleuse et negligent leur devoir, je veux qu'apres qu'ils auront esté advertis par messieurs les Electeurs deux ou trois fois, s'ils ne se corrigent plainement, d'autres soient eleus en leur place ainsy que j'ay dict, comme au contraire je veux que ceux qui auront bien servi en ceste qualité qui par vieillesse ou longue maladie provenue autrement que de vice seroient devenus sy infirmes qu'ils ne puissent plus faire cest exercice pour quoy faire ils avoient esté eleus, ou sy bien qu'il est requis, jouissent du tiers du revenu que je leur ay assigné s'ils nont d'ailleurs plus de cent livres de rente, et ceux qui seront eleus en leur place jouyront de l'autre plus grande partie attendant le tout. Ces regents ne pourront prendre vacance de plus d'un mois par chacun an, et ce mois

(1) La copie de Ceaucé porte à tort « sacerdotales. »

(2) « Jour prefix et lieu designé » dans la copie du Mans, supprime le sujet de « fait scavoir. »

non interrompu sera pris avec aggreement des susdits electeurs pour arester avec eux en quel temps on le pourra plus convenablement prendre et ces messieurs les Regents ne donneront conge a leurs escoliers qu'une fois la semaine apres midy seulement et s'il y a feste ils n'en donneront point.

Je legue encore laisse et donne a deux enfans de ceux de ma parentelle yssus d'eux par legitime mariage encore propres a l'escolle et d'inclination a la devotion et aux lettres, tonsurés en dessein d'estre prestres, les choses qui suivent : a l'un d'eux la petite metairie ou closserie située au bout du bourg dudict Ceaucé vers le lieu de la Ferme au dessous du logis du premier regent que j'ay acquis, partie de mes parents heritiers de feu Julian Ribay mary en secondes noces de Julianne Perret notre ayeulle, partie de messire Ernier Gallet prestre, partie de Provost et autres. Ceste metairie consiste en une maison manable, celier, chambre et greniers dessus, grange, pressouoir, estable, four et fournil proche, cour derriere ladite maison close de mur et terre adjacante et es environ qui sont en clos et contre ceste cour qui s'estent jusqu'a la ruelle du Bois, autre closet planté d'arbres qui touche d'un bout le susdict et d'un costé les murs des jardins du premier regent et de son metair de Regalle et d'autre bout le chemin dudict bourg vers le ruisseau d'Ortelles, deux pieces de terre le long de la rue Creuse, autre piece plantée en arbres qui touche d'un bout les pres de la Ferme et d'autre le closet susdict contre la cour un petit closet au dessous d'autre closet qui fut a Julian Lebarillier, d'autre bout les pres de la Ferme, un pre au dela du ruisseau d'Ortelles qui joint d'un costé et bout (?) d'un bout ce ruisseau et d'autre costé les terres de la Garconniere une partie du pre d'Ortelles contre le susdict ruisseau vers le pre de la Ferme et touche d'un costé une partie du bout du champs du bas de ceux dicts le long de la rue Creuse et d'autre bout l'autre partie qui est au sieur de Moniable (1), un closet vers la grange des Memers et touche d'un bout le chemin du bourg vers la Ferme, deux petites parties du verger qui le touche au costé de la partie du milieu qui est a l'eglise, et une place a fumier qui est devant ladite maison et pressouoir avec trois poiriers sur un costé d'icelle comme j'en ai jouy cy devant, et le tient de moy Michelle Remon veufve d'Estienne Potier le Tertre. J'adiuste a ceste metairie les deux champs cy dessus dicts les champs Gaubert ou de la Rousseliere et maintenant nommés les champs du Bois dont jay parle cy dessus traictant de la metairie de Regalle qui sera au premier regent comme jay dict la ainsi. Ces deux champs joints a ceste metairie de ce chapelain et les autres pieces y designees font ensemble quatorze journeaux environ. Toute ceste metairie releve des seigneurs de la Berraudiere et de la Busnache et ny a sief ny justice. Sy le mesureur de ces terres avoit manqué, ce que je ne croi pas, et si chacune piece n'est pas assez designée, je m'en raporte a mes contracts, je ny

(1) Nom douteux (note de M. Duchemin). Nous trouvons pourtant dans les registres paroissiaux, à la date du 25 mai 1653, la mention d'un certain Jean Pottier, sieur de Moniable.

veux que justice. Je donne encore a ce chapelain cent trente une livres quinze sols de rente hypothecque a prendre ou et comme je dirai cy après.

Je donne a l'autre chapelain la metairie de la Basse Guyberdiere que j'ay acquis de monsieur de la Boufferrerie par contract passe devant M^e François Legenissel Mongaucher lunzième octobre mil six cent cinquante neuf comme jen jouis et la tient de moy Jeanne Duval veufve de Jean Gaubert, a la reserve de la moitié du champ dit de Lessart qui sera de la Basse Fanoulliere, et le champs Michelot qui estoit de la Basse Fanoulliere sera de ceste metairie comme jay desia dict designant la part du troisieme regent. Ceste metairie sise en la susdicte parroisse consiste en une maison manable une grange et une estable et en ces terres scavoir le jardin a choux proche et joignant ladicte maison, le closet qui touche ledict jardin, autre closet dict dessus le grand chemin, le champs Foucault, autre le petit closet au bould, le champs de la Croix, le Vieil Champs, le champs Poussé, les Corniers, le pré de la Maison, le pré de la Brosse avec un petit bois au bould, le champs Bertault, le champs Meslier, le Rocher, le Fraiche avec une portion de terre au bould plantée de chesnes et foustaux apelée la Commune de la Noirerie, quelles pieces avec le champs Michelot adjousté font ensemble dix sept journeaux environ. Les contracts font paroistre plus de distinction de ces pieces. Je me raporte de tout comme jay dict pour les precedentes parties. Toute ceste metairie releve des seigneurs de la Busnache et de la Berraudiere et n'y a ny fief ny justice. Je donne encore a ce second chapelain la petite metairie ou closerie de la Vairie située en la mesme parroisse que jay acquis du susdict sieur de la Sebaudiere et de quelques autres qui consiste en une maison manable cellier a costé chambre et grenier dessus les estrages et terres qui sont une portion du verger derriere ladicte maison, le Petit Courril, le closet qui est sur le pre, le petit champs de la Croix, le champs Chardon, Lepsarton, le Bergeron, et le pre gras. Toutes ces pieces ensemble font treze journeaux. Et en cecy et pour une plus ample distinction des pieces je me raporte comme dessus jay dict. Toute ceste metairie releve du seigneur de la Berraudière; les voisins l'assurent et sy mes contracts ne le portent on ny trouve rien de contraire. Je la donne comme j'en ay jouy et comme la tient de moy et l'exploite Jeanne Duval veufve de Jean Rivière. Il ny a fief ny justice. Je donne desia (1) ceste metairie avec toutes ses circonstances et despendances, franchises et usances ce que jay faict pareillement de toutes et pour toutes les autres cy dessus.

Le legs et donation faict aux deux enfans que dessus est afin que par bonnes estudes ils aprennent a bien connoistre Dieu et le bien servir, commencants bien pour bien continuer jusqu'a estre prestres dignes de qualite aultant qu'ils pourront, a quel ordre ils tascheront d'estre promeus quand ils auront l'age qu'il faut attendre selon les canons de l'Eglise, et le seront en effect au plus tard en l'age de trente ans; après quel temps s'ils ne le sont, d'autres seront mis en leur place tels et comme jay dict, s'ils n'en estoient empesches par malveillance d'autrui ou notable injustice,

(1) Dis-je (copie du Mans).

ou s'ils n'estoient detenus en longueur de maladie provenüe autrement que de vice, ou long temps languissants et tellement incommodés qu'ils n'auroient pas on ne pouroient encore se rendre capables, ou reduicts en tel estat par maladie ou cas fortuit sans leur faulte qu'ils ne se pouroient estre rendus inhabiles et tels que l'eglize ne recoit point. Les chapelains introduicts l'un et l'autre aagés de vingt quatre ans accomplis et des le commencement du vingt cinquième diront ou feront dire pour mon intention en l'eglize de Ceaucé ordinairement une messe par chacune semaine, le premier au dimanche, l'autre au vendredy s'ils ne veullent changer de leur gre ou faire l'un pour l'autre pour quelque cause aussi raisonnable et chacun d'eux toutes les messes des misteres et festes qui suivent dedans les mesmes jours que l'eglise les celebre, scavoir de la Tres Sainte Trinité, de la Nativité de Notre Seigneur Jésus Christ, de son Adoration par les Mages, de sa Présentation au Temple, de sa Résurrection, de son Ascension, de la Pentecoste, du Saint Sacrement de l'autel, de la Nativité de la Très Sainte Vierge, de son Annonciation, de son Assomption, de Saint Joseph, de Saint Jean Baptiste, de Saint Jean Evangeliste et de Toussaincts l'un toutes et l'autre toutes chacun an et pendant qu'ils jouyront de ces legs et en cas de concours de ces messes avec les precedentes celles cy seront celebrees, les autres transferees ou obmises. Les introduicts au dessoubz de vingt cinq ans honoreront Dieu par eux mesmes et luy rendront gloire au mieux qu'ils pourront. Quoy qu'ils ne puissent estre prestres en cet aage la, néantmoins je desire d'eux et veux que pour glorifier Dieu plus haultement et pour lui rendre plus parfaitement grace pour moy et pour eux de ce que je leur ay legué et pour autres miennes intentions ils fassent dire en la susdite église ordinairement chacun an chacun douze messes une par mois, le premier le premier dimanche, l'autre le premier vendredy, s'ils ne veullent changer de leur gré au desir de ceux par lesquels ils les feront dire. Je les engage a moins au dessous de vingt quatre ans que je ne fay au dessus en faveur de leurs estudes particulièrement, mais je les engage et tient obliges devant Dieu aux charges dictes et au dessous et au dessus de vingt quatre ans je ne veux pas les engager a autres pour en rendre conte a Dieu en justice. Pour moy je m'en remets a leur devotion et espere d'eux que leur affection ne me manquera point.

Le plus antien de ma parentelle du nom de Potier apres en avoir communiqué aux autres antiens introduira les enfans en ce legs dont les pourvus auront acte devant notaire et ainsi introduicts en jouyront, et je veux qu'on y prefere ceux desquels on espère une meilleure vie sans aucun egard dequel costé ils soient de ma parentelle. Sy le nom de Potier manque en madicte parentelle, tout autre le plus antien de toute ma parentelle aura mesme pouvoir d'introduire comme j'ay dict. L'introduction de ces enfans sera faicte le plus tost qu'on le pourra bien faire, mais tousjours dedans douze mois qui commenceront en le jour de mon deceds. Sy je n'y pourvois moy-mesme ou autre en quelque mutation ou changement qui pourra estre et sy cet antien collateur du nom de Potier manque d'y pourvoir dedans ledict temps. La collation d'autre antien de toute ma paren-

telle dedans les considerations et conditions que j'ay dict sera bonne et aura effect aultant de fois que tel manquement pourra estre. Le revenu des choses en tout le temps qu'on n'aura pas pourveu a ces legs sera employé pour satisfaire à toutes les messes cy dessus et dedans les reparations des logis pour lesquels on n'auroit pas pourveu en augmentation bien requise. Je veux bien aussy que celui qui sera pourveu en aie quelque partie pour fournir a ses besoins selon que deux ou trois de madicte parentelle des plus antiens jugeront raisonnable, mais sans prejudice des messes pour lesquelles on satisfera par preference sans exception aucune. Sy quelqu'un des Introduits en ces legs devient riche jusques a jouyr paisiblement de plus de cinq cens livres de rente d'ailleurs en benefice ou autrement, je veux qu'un autre soit mis en sa place de tels et comme j'ay dict, ces legs estants principalement pour eslever les enfants qui n'auront pas moyen de les nourrir et entretenir aux escholes et prestres qu'ils pourroient estre (?) avoir quelque chose pour vivre honnestement mais simplement. Sy les introduits deviennent vitieux ou s'esloignent de leur devoir et qu'après avoir esté advertis notablement par deux ou trois fois par deux ou trois des antiens de la parentelle, s'ils ne vivoient autrement et comme il convient, je veux qu'ils soient dépossédez et que d'autres soient mis en leur place tels et comme j'ay dict.

Ceux qui jouyront des choses que dessus Regents ou chapelains entretiendront leurs maisons de clostures et principalement de murs en bonne et suffisante reparation. Les Eslecteurs pour les Regents, et les plus antiens de ma parentelle ou l'un d'eux par leur choix pour les chapelains y donneront ordre. Après leur visite s'ils y manquoient, y pourvoiront par distraction de leur revenu d'aautant qu'ils jugeront necessaire et feront en sorte par leurs bons soins que les uns ny les autres n'usent pas des choses dont ils jouiront qu'en les conservant bien et y edifiant, comme de bons et sages peres de famille feroient sur leur propre, les clostures et principalement de murs sont (?) seulement ou notablement du premier Regent et premier chapelain. Le premier Regent entretiendra ses clostures de cours et jardins tant du grand jardin que de celluy de son metaier de Regalle, seul excepté en la partie du grand jardin qui le separera d'avec la cour de ce chapelain jusqu'a la galerie que luy et le chapelain entretiendront et repareront a frais communs par moitié, en sorte que l'un ny l'autre n'en souffrira perte ny dommage. J'ai faict oster les fenestres des petits cabinets qui sont au boult du logis du premier Regent vers la cour de ce chapelain. Je ne veux pas qu'on y prenne aucune veüe pour quelque pretexte que ce soit, et je desire et veux que ce regent fasse bouscher la fenestre du boult de sa gallerie d'ou l'on peut voir sur ceste cour sy le chapelain le desire, et ainsy autre sy on en faisait faire qui eussent veüe directe sur cette cour. La porte de la galerie qui sert pour entrer dans la cour de ce chapelain sera bouschée ou tellement fermée qu'elle n'ouvrira point sy le regent ou le chapelain ne veulent. Mais s'ils trouvent bon de s'en servir mutuellement, je veux que, comme le regent la peut tenir fermée au chapelain, aussy le chapelain puisse empescher le Regent et ses gens d'entrer en sa cour et pour

ce y pourra faire mettre de son costé serrure ou tournail pour la tenir fermée, et ainsy ils n'entreront l'un chez l'autre que de mutuel consentement.

Les trois cens soixante trois livres dix sols que j'ay cy dessus donné au premier chapelain et aux Regents me sont deues par plusieurs personnes, soixante deux livres dix sols par madam^{lle} de la Ferme du vingt uniesme octobre l'an mil six cens quarante un, trente sept livres dix sols par elle mesme et par monsieur de la Boufferrerie (1) son fils du vingt uniesme octobre mil six cens quarante cinq, cent livres par monsieur et madam^{lle} de la Sebaudiere du vingt six octobre mil six cens cinquante six, cinquante livres par messieurs de la Mauvoisinière et de la Touche Hault Mesnil de Boishuart du vingtiesme aoust mil six cens quarante huit, vingt cinq livres par monsieur de la Normandrie du dix huitiesme juin mil six cens trente, trente trois livres dix sols par monsieur de Gousnay le vingt uniesme may mil six cens cinquante cinq, dix sept livres six sols par Martel et consorts du vingt huitiesme octobre mil six cens vingt neuf, douze livres dix sols par feu Francois Duval du trentiesme mars mil six cents trente cinq et vingt cinq livres par le sieur Villette du dix huitiesme octobre mil six cens cinquante neuf, contracts passés par messieurs Francois et Francois Legenissel Mongaucher pere et fils.

Tous ces Regents et avec eux le premier chapelain et chacun d'eux auront droict sur tous les debiteurs de ces rentes et sur chacun d'eux sans distinction de personne. Ce que je veux ainsy afin que chacun pense a la conservation du tout et je veux aussy que sy diminution advenait sur ces rentes tous en souffrent a proportion du droict qu'ils y ont.

J'ay disposé cy devant de l'aage et condition des enfants de ceux de ma parentelle qui jouyront des choses que je leur ay leguées selon mon inclination et selon que je voudrois absolument pouvoir estre faict. Sy neantmoins il arriroit qu'il n'y eust point d'autres eleves en toute ma parentelle que des prestres ou autres plus aagés que je ne faict veoir que je voudrois d'ailleurs capables d'estre prestres dedans le temps que j'ay dict, je desire et veux qu'ils soient preferés en ces legs a des personnes d'autre famille, mais je ne veux pas qu'aucun y entre qui ne soit de bonne vie. S'il arriroit qu'en toute ma parentelle on ne peust trouver personne capable de ces legs, d'autres mais tels et comme j'ay dict seront institués, mais apres leur decebs et dedans les causes de rebut que dessus ; s'il s'en trouve de ma parentelle on les introduira comme auparavant.

Sy ma parentelle manquoit absolument, le premier Regent aura et jouyra de ce que j'ay destiné pour le premier chapelain, le second ce que j'ay legue au second chapelain, le troisieme jouyra seul de la Haulte et et Basse Fanoulliere et le second n'y aura plus de droict et ce transport en ce cas aura effect par ce que chacun des Regents entrera en pareille obligation de dire ou faire dire les messes cy dessus designées tant des festes que de chacune semaine chacun toutes les festes et chacun une messe par chacune semaine le premier au dimenche, le second au mercredi, le troisieme au vendredy. Sy pour quelque raison ils vouloient

(1) Boufferie à tort.

changer de jour, qu'ils changent, mais je ne veux pas que les messes soient dictes a autres jours ordinairement. Monsieur le curé a pouvoir d'en connoistre et messieurs les eslecteurs auront la bonté d'y prendre garde. Ces regents en ce cas passeront encore en l'obligation des chapelains pour le bon entretien des choses. Messieurs les eslecteurs (1) y feront pour tout comme ils eussent fait pour la part qu'ils avoient auparavant. Sy les rentes cy dessus estoient amorties messieurs les eslecteurs des Regents et les collateurs des chapelains y donneront ordre par leur prudence au mieux qu'ils pourront remploiant le fonds en *heritages* ou autres rentes pour la gloire de Dieu et au bien des uns et des autres en leur conscience. Sy on pouvoit scavoir le temps de l'admortissement a faire auparavant qu'il fust fait, cela pourroit aider a mieux faire. Sy on ne peut s'asseurer de terres ou personnes pour l'employer en fonds aussy tost qu'on l'auroit receu, on le mettra en main seure jusqu'a ce que on trouve ou le bien remettre. Le publicq y est interessé mesme pour la part des chapelains puisque leur droict peut venir aux Regents dedans le cas dit cy devant. Ceux qui jouyront des maisons et terres que dessus rendront respect aux seigneurs desquels elles relevent et leur paieront les rentes ordinaires comme auparavant et en cas qu'avant mon decebs je n'aye peu affranchir par quelque voie que ce soit les heritages par moy legues de l'indemnité duee aux susdicts seigneurs. Les Regents et chapelains qui en jouyront leur paieront sans recours vers mes heritiers ladite indemnité ou y satisfieront autrement comme il plaira au Roy estre fait, en tout cas ne pourront inquieter mesdicts heritiers pour raison de ce sous quelque pretexte que ce soit. J'adjouste contre qui que ce soit que je ne veux pas que mesdicts heritiers soient inquietez pour aucune chose des dons et legs cy dessus par quelque maniere que ce soit. Ceux qui jouyront s'ils sont attaquez se deffenderont par autre voie comme ils verront bon estre par l'advis des collateurs et eslecteurs. Ceux cy ont droit de sy mettre pour tout puisque ce que je donne aux chapelains passera pour les Regents sy ma parentelle manque.

J'espere de la bonté de Monseigneur l'Illustrissime et Reverendissime Evesque du Mans qu'il protegera cet établissement et qu'il lui donnera force par son autorité. Je le supplie tres instamment et tres humblement de m'honorer de cette grace et de vouloir bien estre juge de toutes les difficultés et contestations qui en pourroient naistre, et sur l'assurance que je me donne qu'il ne m'en refusera pas, je veux qu'on luy en donne cognoissance et qu'on tienne a son jugement soit qu'il juge par luy mesme ou par autre qu'il luy plaira commettre ; et s'il y avoit lieu de requeste civile on n'en traictera que devant luy mesme. Je revoque tout autre escrit cy devant fait touchant les choses que dessus j'avois bien voulu escrire icy touchant ce que je veux estre fait sur le temps de ma mort pour le salut de mon âme et sepulture de mon corps et touchant les biens qui pourront rester miens jusqu'a mon deceds et touchant la connoissance qu'on doibt avoir pour n'estre trompé en ceux qui se diroient de ma parentelle et touchant les livres que je veux donner aux Regents et chape

(1) Directeurs.

lains et touchant la conservation et communication de mes tiltres et touchant quelques instructions pour ceux de ma parentelle et autres choses ; mais estimant que cela seroit mieux en autre escrit ou autres escrits ou codiciles, je m'y reduicts declarant seulement icy que je veux qu'on l'observe ou les observe comme celuy cy que je veux estre suivi executé et observé inviolablement sans prejudice l'un de l'autre ou l'un des autres.

J'ay prié cy devant monsieur François Legenissel sieur de Mongaucher, notaire royal, qui me continue la faveur d'agir en mes affaires en qualité de procureur, d'avoir agreable d'entreprendre l'execution de ce mien testament en qualité d'executeur d'iceluy. Je m'attends a luy pour ce faire ; je croi qu'il fera tout ce qu'il pourra pour le faire subsister et avoir effect. Il scait ou sont mes tiltres. Je tiens pour asseuré qu'il en disposera au mieux qu'il pourra faire.

Faict a Saint Malo le dixieme d'avril mil six cens soixante et un.

Signé : J. POTIER.

Et au dessoubs est escrit :

Philbert Emanuel de Beaumanoir de Lavardin par la grace de Dieu et du Saint Siege apostolique Evesque du Mans, veu par nous l'acte de fondation cy dessus avons icelluy loüe, approuvé et homologué comme par ces presentes nous le louons, approuvons et homologuons, voulons qu'il sorte son plain et entier effect et que pour y avoir recours lorsque besoin sera il soit transcrit dans les registres de notre greffe.

Faict a Paris le vingt septieme jour d'avril mil six cens soixante un.

Signé : Philbert Emanuel de Beaumanoir de Lavardin Evesque du Mans et plus bas : par le commandement de mondict Seigneur. Signé Lombard et scellé.

II

MINUTE D'ÉLECTION D'UN QUATRIÈME RÉGENT

Le quatorzieme jour du mois d'octobre an mil sept cent huit avant midy au bourg de Ceaucé devant nous François Gaubert notaire royal tabellion garde notte hereditaire au pais du Maine demeurant et residant en la paroisse de Ceaucé soussigné,

Furent presents en leurs personnes chaquns messire René Pottier, messire Thomas Leprovost prestre, Electeurs, messire Nicolas Duval prestre Regent, messire René Boudin prestre Regent, messire René Boudin sieur de la Pousserie, Electeur, François de la Rocque escuier sieur du Neuf Bourg, André Hochet sieur de Suvaraine procureur et marguillier de ladite paroisse, Jacques Chenu procureur....., Jean Baptiste le Marchand sieur du Rocher, François Martel sieur de la Bichennière, Jean le Provost sieur du Hau Rocher, René Boudin sieur de Launay, Jean Fave-

ris, messire Guillaume Dubois, Jean Baptiste Goussin, Christophle Le Genissel, messire chirurgien, François Robilliard, Julien Levesque, Guy Derauld, Pierre Provost sieur de la Chaingniardiére, Gabriel le Tourneur, Simeon Legenissel, René Manceau, François Morin, Pierre Crosnier, Simeon Louveau, René Libert, tous prestres et principaux habitans de ladite paroisse de Ceaucé, lesquels sieurs prestres et habitans sous-nommes, s'estants assembles ce jourd'huy a l'issus de la grande messe parrochiale en consequence du billiet publié ce jourd'huy au prosne par lequel messire Estienne Couriot esleü pour quatriesme Regent pour instruire la jeunesse dans la chapelle Saint George a fait dire a messieurs les habitans dudit Ceaucé qu'ils eussent a nommer un autre Regent en son lieu et place pour enseigner la jeunesse en la quatriesme classe dudit colleige, et s'estants lesdits sieurs prestres chapelains et habitans sous-nommes assembles et apres s'estre deubment informés de la bonne vie et mœurs capacité et suffisance de maistre Jean Baptiste Drault soudiacre, natif de cette paroisse demurant au bourg dudit Ceaucé, et ne s'estant presentant autre si capable que luy pour faire cet exercice, chachant parfaitement escrire, ils ont d'un commun avis presentemens eleü et nommé et par ces presentes nomment et etablissent ledit sieur Drault pour enseigner en la quatriesme classe en ladite chapelle de Saint George, a la charge par luy de s'y comporter et agir, suivant et conformement au contract de fondation dudit colleige et status faite par deffunt messire Jean Pottier vivant docteur de Sorbonne, teologal de Saint Malo, fondateur dudit colleige, ce que ledit sieur Drault, present en personne, a accepté et promis faire, et est expressement accordé que ledit sieur Drault ne pourra s'absanter dudit colleige en aucuns jours de classe sans excuse legitime et de grande importance, et sera tenu d'entrer dans ladite classe à l'heure designée par ladite fondation et status dudit colleige et de s'y tenir aussy longtemps, et enseigner les escolliers de sa classe qu'il est ordonné par lesdits status, et aura ledit sieur Drault les profits et revenus appartenants audit quatriesme Regent, tout ainssy qu'ont fait ses predecesseurs Regens. De tout ce que dessus avons jugé lesdites parties au nom de leur Requeste et de leur consentement. Fait et aresté a l'issus de la grande messe parrochiale dudit Ceaucé au lieu ordinaire et a la maniere accoustumée en pressance de messire Jean le Baptiste Le Herissé sieur de la Baudererie et de Christophle le Mercier sieur de la Brière de la paroisse de Cigné et Lonlay tesmoins requis et appellees.... et ont tous les soubdits déclaré que le revenu des rentes que doit toucher et avoir ledit quatriesme Regent n'est que de la vailleu de cent livres, fait et aresté presance desdits tesmoins.

(Suivent 30 signatures)

et declarons nous estre transportés avec lesdits tesmoins cy dessus nommes a la maison de René Boudin Electeur dudit colleige atandu qu'il est detins au liet.

Signé : LE HERISSÉ et LE MERCIER.

Signé : F. GAUBERT.

Contrôlé à Ambrières le 19 octobre 1708.

PHILOLOGIE

Nouvelles remarques sur quelques expressions usitées en Normandie et particulièrement dans le département de l'Orne.

Les remarques qui suivent sont le complément d'un travail dont le premier essai fut inséré dans l'*Annuaire de l'Orne*, pour l'année 1874, sous le titre de « PETIT GLOSSAIRE NORMAND » et dont une seconde édition, revue et corrigée, fut d'abord publiée dans l'*Annuaire normand* de 1878, puis tirée à part et mise en vente chez M. Le Blanc-Hardel, à Caen.

En attendant une nouvelle édition qui complètera les deux premières, revues et corrigées de nouveau, l'auteur renvoie à son travail précédent le lecteur pour les mots au sujet desquels des remarques ont déjà été faites.

A

Mots sur lesquels des remarques ont été faites dans le travail de 1878 :

Abaie, accoter (s'), acertener, achée, aç'theure, à dents, adject, ahan, ahanner, alèze, aloser, amainbonir, à-matin, à-ce-soir, amiquié, amont, aval, anemi, anglais, anuy, aoûteron, à-quant, à-quel'raison, arusmétique, assasins, assiner, aurnoire, avenir (verb.), averats, av'ous.

Abaisse. — MM. Duméril signalent ce mot comme faisant partie du vocabulaire patois de l'arrondissement de Mortain,

où il signifie *table basse, buffet de service*. Roquefort et du Cange donnent la même signification au vieux mot *abace*. Si l'on se reporte au premier vers des racines grecques de Lancelot, le mot viendrait du grec : *Abax, comptoir, damier, buffet*, en passant par le latin où *abacus Pythagoræ* signifie table de Pythagore et où *abacus argentea vasa ad conviviorum magnificentiam sustinens* veut dire évidemment *crédence, dressoir, buffet*. En ce cas, le *bacul* ou *bacus* qui désigne dans l'arrondissement de St-Lô un crapoussin bas sur jambes pourrait bien venir d'*abacus* et *bahut* ne serait pas loin. Le mot *abaisse* ne paraît pas être en usage dans le département de l'Orne. En revanche, certain buffet à tiroirs superposés y est appelé un *Jan sus bout*, littéralement *layettes dressées*. *Jan* est un vieux mot français qui veut dire *compartiment, tiroir*.

Abienner. — *Abienner* ne veut pas dire seulement *améliorer*, il signifie plus exactement *faire valoir* et par extension *employer*.

On dit *abienner* un arbre quand il s'agit de le débiter.

On appelait dans la coutume de Bretagne *abienneurs* ou *abianneurs* les commissaires séquestres commis à la garde d'immeubles qui peuvent porter des fruits.

Abot. — (s) *abot*, morceau de bois qu'on attache au cou des chevaux pour leur servir d'entraves.

Le billot que l'on pend au cou des chiens pour modérer leur train et les empêcher de chasser s'appelait jadis un *london*.

« Ge ne doi priser un *london*
Moi, ne mon arc, ne mon brandon. »

(Rom. de la Rose, v. 16712-16713).

Abrier pour *abriter* — Usité dans les vieux coutumiers et dans les baux. *Abrier* est d'ailleurs beaucoup plus régulier qu'*abriter*, où le *t* euphonique semble avoir été introduit par pur caprice ou cette manie des liaisons dangereuses que le français académique reproche au patois sans voir la poutre de son œil. *Cri* fait *cri-er*, *défi*, *défi-er*, *ennui*, *ennuyer*, *épi*, *épi-er*, *mari*, *mari-er*, *oubli*, *oubli-er*, *pari*, *pari-er*, *pli*, *pli-er*, *souci*, *souci-er*, *tri*, *tri-er*, etc.

Accot, Accotas. — Apocope et forme vicieuse d'*accotoir*, qui se trouve dans tous les dictionnaires.

Accourser, *achalander*. — MM. Duméril et Chrétien, de Joué-du-Plain, citent cette expression comme étant du patois normand, usité spécialement dans le département de l'Orne.

Bien qu'elle ne soit pas dans les dictionnaires classiques, le sens en est tellement clair qu'on doit la rencontrer dans différents dialectes. L'expression vulgaire : boutique bien *courue* n'équivaut pas tout à fait comme énergie à notre boutique bien *accoursee*. Celle-ci vient d'ailleurs en droite ligne de Cicéron, dont le *concursare tabernas* est affaibli par notre traduction *courir les boutiques*. *Accoursé* est un mot que la lettre de grâce de 1383, citée par MM. Duméril, avait bien fait d'essayer d'introduire dans la langue française et que l'on a eu tort de n'y pas conserver.

Accoursé a son pendant qui s'applique au marchand ou au magasin abandonné du public et *décoursé*. Le patois normand a de ces répliques qui sont de vraies richesses. C'est ainsi qu'un homme enrichi qui fait de mauvaises affaires s'appelle un *dérichi*. *Dérichi* est excellent. Avec sa pointe de malice il est plus poli que ruiné et plus technique qu'appauvri. L'argot qui s'amuse à jeter une périphrase au nez d'un pauvre diable dans la *dèche* n'a pas su s'approprier notre verbe. L'argot a eu tort.

Achetise, *acquisition*. — Employé le plus souvent quand on veut distinguer une marchandise achetée d'une chose semblable, préparée ou élevée à la maison.

Le pain d'*achetise* est du pain de boulanger, par opposition au pain de *cuisse* qui est pétri à la maison et « cuit » au four domestique.

Les bœufs d'*achetise* ont été « achetés » maigres au marché pour être engraisés, tandis que les bœufs d'*élève* sont nés et ont été « nourris » à l'étable ou au pâtis, d'où ils sortent pour aller au marché.

Acommicher. — Communier au propre et au figuré, unir pour une action commune.

Cette expression est complètement tombée en désuétude et le souvenir n'en est resté que dans cette locution, ordinairement prise en mauvaise part : *être de méche*, ou mieux : *être de miche*.

Acquat (Pluie d') — MM. Duméril, dans leur dictionnaire du

patois normand, indiquent *pluie d'abat* comme une locution usitée dans l'arrondissement de Caen. Sous cette forme, elle n'a besoin ni d'explication ni de commentaire.

Ils signalent aussi *pluie d'aca* (sic) et font dériver la locution normande de l'Islandais *Kafa-rekia* qui aurait une signification analogue.

Sans aller chercher dans les langues étrangères l'étymologie d'une expression toute locale, ne pourrait-on dire que la *pluie d'acquat* est une pluie d'*acquêt* ou d'*achat* et voici comme :

Rien de plus commun en Normandie que de dire : *Il tombe de l'eau comme si on la jetait*. La *jetait* ou l'*achetait*? L'allitération a dû tenter l'oreille goguenarde du Normand. Le dicton est d'ailleurs acceptable dans les deux sens et plus piquant dans le second que dans le premier. Evidemment cette étymologie est purement littéraire et n'est pas même conjecturale, grammaticalement parlant.

Acquitoure. — Le mot est usité dans le patois bas-normand et veut proprement dire : *manière d'acquit*, travail suffisant tout juste pour se faire tenir quitte. Un patron honnête, dont l'ouvrage n'a été reçu qu'à correction, peut et doit dire à son ouvrier : Il ne s'agit pas de *faire un acquitoure*, il faut faire un ouvrage solide.

Actonner, mieux Hacquetonner. — « Bégayer, hésiter en faisant quelque chose, » suivant Chrétien, de Joué-du-Plain. On trouve aussi les formes *Haquetigner, Haquetaignier, Hoquetonner, Hoquetiner*.

Littéralement : *ânonner* avec un petit hoquet.

On ferait un dictionnaire avec les onomatopées qui désignent les défauts de prononciation.

On *ânonce* quand on cherche ses mots sans les trouver et qu'on remplit les vides de sa phrase par des hoquets et des interjections vagues comme l'*ânon* qui brail, plus exactement quand on met un *n* (autrefois on appelait un *enne* un *âne*) entre tous ses mots.

On *bégaye* quand on accroche sa langue aux ronces de certaines syllabes et qu'on essaye de la décrocher avec impatience et maladresse. *Bégayer* en patois se dit *bauber*.

Bauber, c'est épeler indéfiniment *ba, be, bi, bo, bu*. En *baubant*, on aboie plusieurs fois sur la première syllabe d'un mot : « — M. Colombat, votre élève bégaye-t-il toujours ? — Beau... beau... beaucoup moins, répond l'imprudent. » *Baubari, baubare*, aboyer, basse latinité, onomatopée et analogie. Le mot *baube* a été français.

« Il me souvient, dit Henri Estienne, d'avoir leu en une chronique *Charle li baube*, au lieu de Charles le bègue. »

(H. Estienne, *Préexcellence du langage françois*).

On *blaise* (mouiller l'l) quand on mouille l'l simple ou double, chaque fois qu'on le rencontre dans le discours.

On *bredouille* quand au lieu d'une phrase nette, correctement ponctuée et rangée à la parade, on lâche un petit troupeau de syllabes effarouchées sans discipline et sans ordre, cabriolant, caracolant et bondissant mêli-mélo comme agneaux et brebis au sortir de la bergerie. En patois picard, on *bafouille*.

On *grasseye* en faisant vibrer la luette paresseuse au lieu de la langue agile. La glotte est autrement onctueuse et *grasse* que le voile du palais. Le *gr* arabe demande, pour être bien prononcé, les deux vibrations successives. Il y a beaucoup de variétés dans le grasseyement. La luette « engasée » du faubourien de Caen donne une autre note que le palais bien fourbi de la Parisienne. Les violents crachent l'r, les paresseux le suppriment, les glorieux se gargarisent avec. Il y a une nuance entre la *pa-ole* panachée de l'*inc-oyable* et la *raggole* *sucjée* du *cjéole*. L'un arrache l'r sans douleur, l'autre cherche à le guérir avec un sirop de *g* dur et de *g* doux, mélangés suivant la formule.

On *mangonne* quand on mâchonne ses mots comme s'ils « revenaient au runge, » *more ruminantium*. Les bec-de-lièvre mal opérés ou affligés d'une perforation de la voûte du palais sont *mangons*.

On *suceye* ou *susseye* quand pour prononcer l's on fait museau avec les lèvres comme un enfant qui *tête* et qui *suce*, qui *tutte*, dans le patois des nourrices. Au lieu de détendre les lèvres comme pour sourire et d'appuyer les deux coins de la langue contre les canines, la personne qui *suceye* met le bout de sa langue entre les incisives. Celle au contraire qui

Sauceye ou *chaucheye* rapproche la langue de la voûte du

palais et enfle un peu les joues, ce qui change le sifflement de l's en une sorte de *charabias* informe et grassouillet. Toutes les charges d'Auvergnat comportent le *chaucheyement*.

On *zézaye* à la vénitienne en mettant la langue entre les molaires et à l'enfantine en la glissant entre les incisives, etc., etc.

Certains chanteurs et certains orateurs *nasillent*, les uns parlent du bout des dents, d'autres de la gorge. Il est certains gosiers d'où les mots *dégobillent* comme les *effluves* d'une gargouille.

Thersite *piaille*, Stentor *gueule*, Démocrite *miaule*, Héracite *piaule*. Le gros de la troupe *cancanne* ou *quanquanne*, *balbutie*, *jargonne*, *chuchote*, *barbotte*, *s'embarbouille*, *criaille*, *persiffle*, *tâtonne*, *hurle*, *jappe*, *mugit*, *rugit*, *vagit*, *aboie*, *bêle*, *grogne*, *glousse*, *gazouille*, *pépie*, *roucoule* et *s'emballe*. Les phrases *frétilent*, les mots *pétillent*. Sous certaines influences, l'huissier de service *ronfle*, le tribunal *roupille*, le président *pionce*. Certains traits d'éloquence *épatent* ou *épantent* le public. Dans le premier cas, il écarquille les yeux et ouvre les pattes dans une stupéfaction admirative, ou il est *pat* comme un roi d'échecs en détresse. Dans le second cas, *expavescit*, il n'en revient pas.

Adelaisi ou **Adlaisi**, qui a de l'aise ou en prend à son aise.

Cet adjectif que je n'ai jamais entendu employer est donné par MM. Duméril et Chrétien de Joué-du-Plain comme synonyme de *fainéant*, paresseux, homme de loisir, dans le patois du département de l'Orne.

Ce serait une forme de participe passé du verbe imaginaire à l'*aiser*, mettre à l'aise et un paronyme d'*Alassi* qui se dit pour signifier : languissant par lassitude.

Un *adelaisi* serait un homme mis à même de prendre de l'aise et qui en prendrait à son aise.

Adresse et mieux **Radresse**, sentier de traverse, chemin secret, raccourci qui cherche la ligne droite.

Radresse qui implique l'idée de redressement est plus souvent employé que *Adresse*, dont on trouve toutefois des exemples dans nos vieux auteurs.

« Je vous command que vous le (Guillaume) conduisiez à Falaise et leur raie les « a lreches » sans entrer en ville ne en chemin. »

(*Chronique de Normandie* de Bigot).

On trouve « radresse » dans Vauquelin de la Fresnaye.

Affaité. — On appelle en patois bas-normand pain *affaité*, du pain salé, quelquefois poivré, un peu plus apprêté que le *Garot*. Le pain *affaité* se vend comme lui dans les foires et assemblées avec la *gâche* et la *galette*. Dans les paroisses où l'on donne le pain bénit dominical, on distribue souvent du pain ordinaire aux dimanches de la *férie* et du pain *affaité* aux jours de grande fête.

Vauquelin de la Fresnaye employe le mot *affaiter* dans le sens d'*apprivoiser*.

Rabelais écrit *afester* dans le sens de *parer*. C'est la vraie orthographe.

Notre pain *affété* est du pain *ad festam paratus*.

Agonir, Agoniser, ne se dit ordinairement que dans cette phrase : *Agoniser* quelqu'un de sottises, c'est-à-dire le cribler d'injures et de coups de langue.

Agonir veut dire proprement : *Combattre*.

Agoniser est le fréquentatif.

Agosé. — Rassasié, plein jusqu'au nœud de la gorge.

A force de chanter, le virtuose *s'égosille*. Il se force. et s'arrache le gosier.

A force de manger, le glouton *s'agose*. Il en prend tant qu'il s'engoue. « Il s'en fourre jusque là. »

Le Napolitain, qui se vante de manger du macaroni jusqu'à ce qu'il puisse y toucher en mettant le doigt dans sa bouche, est le type de l'*Agosé*.

« Pour moi, j'ai beu *tanquàm sponsus* ; j'en ay jusqu'au goulot. »

Comédie des Proverbes, sc. III).

Aguigner, guigner, guetter.

Vauquelin de la Fresnaye emploie le mot dans le sens d'*aniqueter*, provoquer de l'œil.

« Jamais ne soit que j'oublie

Combien fidelle tu fus...

Quand Amour sus toy branché

Nous aguignoit my-panché. »

(Baif, *Amours de Méline*).

Aguigner est la première amorce de la tentation ; il n'y a pas loin souvent d'*aguigner* à *engigner* et à *enguignonner*.

« Si est de vous comme de la seraine,
Qui par son chant a plusieurs *engigniez*. »

(G. Vignier, 1240).

« Par tel party qu'Amour qui gens *engigne*
De vos filles vous a fait approcher. »

(Villon).

En patois normand on l'applique aux personnes et aux choses. On *aguigne* une affaire, une succession, un coin de pré, etc.

Ahi, ou mieux **Aïe** ! — Interjection pour exciter les chevaux à marcher en avant.

Dans certains patois, le charretier dit : *Arri* !

Aïe ne sera-t-il pas par aphérèse l'ancien cri de guerre normand : (*Dex*), *Aïe* !

Aigrap. — Petite trappe pour attraper les oiseaux; principalement en temps de neige.

MM. Duméril écrivent : *Agrap* et *Egrat*. Chrétien, de Joué-du-Plain, écrit : *Aigra* et *Egra* avec la double signification d'appât pour les oiseaux et de traînée de paille de van pour attirer les oiseaux.

L'*Aigrap* est un véritable piège, une trappe, un 4 en chiffres ou toute autre combinaison.

On dit aussi d'un homme. « happé » par surprise au propre ou au figuré qu'il a été « prins à l'aigrap. »

Cette orthographe doit être la bonne. *Aigrap* ou *agrip* par transposition de lettres, doit venir d'*agripper* qui signifie attraper à la dérobée, par surprise, braconner. Faute de grives, on *agrippé* les merles et faute de merles on prend les oisillons à l'*aigrap*.

Ainder, **Ainde**, pour *aider*, *aide*.

« Bon dret a besoin d'*ainde*. »

Nous disons en patois *ainder* pour *aider*, comme *prins pour pris*, *mins pour mis*, *cheminse pour chemise*.

La prononciation la plus habituelle et probablement la plus ancienne est *ider*, *ide*. Elle se rapproche ainsi beaucoup de l'ancienne forme normande du verbe : *Aider*.

Dex aïe ! Dieu nous *ide* !

Aïtres et non Êtres. — On appelle ainsi en Basse-Normandie ces petits hameaux ou agglomérations de maisons portant le nom patronymique du principal habitant ou de la famille qui habitait le hameau lors de sa création. L'*Aître* est un peu plus petit et moins important que le *Ménil* qui évoque l'idée d'une demeure, habitation ou logis principal. L'*Aître-aux-Maclous* ou l'*Aître-Jean* est ordinairement un groupe de mesures d'égale importance.

Aître vient d'*Atrium*. *Cour* dans le sens normand du mot *Cour*, est d'ailleurs employé dans les villes avec la même signification que *aître* dans les campagnes. A Argentan la *cour Besnier*, ou demeurait le père de Charlotte Corday; A Ecouché, la *cour Bailleul*, etc.

Alassi. — Las, fatigué de vieux, *mate*. Le suffixe *a*, indique l'état acquis et permanent de lassitude. On dit ainsi en vieux français *alanguï* pour languissant et aujourd'hui *abêti* pour rendu bête, etc.

Alleu, Allou, Alloue, tâche.

Allouer une besogne à quelqu'un, c'est en patois normand, lui commander une besogne à la tâche.

Allouer un travail de quelqu'un, c'est l'entreprendre, — on dit *faire un allou, travailler à son allou*.

Allicier. — *Allécher*, attirer par avances et caresses, *séduire*.

Un arrêt de la Cour de Rouen, cité par Terrien, condamne au fonet, au bannissement et à 400 livres d'intérêts envers le père sans contrainte par corps, une servante qui avait *allicié* le fils d'un riche marchand de Rouen et l'avait épousé clandestinement.

Autrefois on disait, à peu près dans le même sens : *Allucher*.

« Luxure est un péchié que gloutonnerie *alluche*. »

Voir à ce mot le *Dict. comique* de Le Roux, t. I, p. 32.

A main. — Substantif plutôt qu'adjectif. *

On dit : Cet outil est à mon *à main*, au lieu de : *Cet outil est à ma main*.

Pour distinguer un « droitier » d'un gaucher, on dit : *Ils ne sont pas du même à main*, au lieu de : *Ils ne se servent pas de la même main*.

Ami. — *M'n ami.*

Un touriste Gascon faisait une promenade matinale dans notre bocage. Un lièvre débouque d'un hallier. Notre chasseur platonique l'ajuste des deux mains, cligne un œil et lance cette apostrophe au gibier. — Toi, mon gaillard, si aussi bien j'avais mon Lefauchaux, je te « cameperais o croque. » — Ah ! *m'n ami*, dit en gouaillant un bon Normand qui « réparait » la haie, c'est pas si sù qu' du vinaig', l'lieuvr' est eun anima bé subti.

L'ancienne locution goguenarde, *mon ami*, *notre ami*, se trouve dans tous les bons contes ; Rabelais en est farci. Voir le marché de moutons de Panurge et de Dindenault. Pant. liv. 4, chap. 6 et 7. « *Agua, men ami, men frère, agua men ami* » dit Panurge en patois tourangeau au Frère Jean au dernier chapitre du même livre.

Amis comme *çoichons*. — C'est bien le cas de rétablir la cédille que le proverbe irrévérencieux supprime en Normandie comme ailleurs, ou plutôt de mettre la véritable orthographe qui est : **Amis** comme *sochons*.

Ly beaux robechons
Ne tous ses *soichons*
N'ont pas si bon temps,
Nou, que nous avons.

(Ch. d'Amour du xv^e siècle).

Sochon ou *soichon* vient de *socius*, compagnon, associé. Les *sochons* étaient particulièrement des associés ayant la permission de cuire leur pain ailleurs qu'au four banal et formaient une *socine*.

(Voir la curieuse dissertation de M. Nisard, *Revue de Paris* du 15 octobre 1864, reproduite dans les *Chansons populaires*, tom. I, 39-42, en note).

Amouillante ou **Amoliente**. — Se dit d'une vache « prête à vèler » et qui, comme le remarque Chrétien, de Joué-du-Plain, est d'une vente facile et avantageuse.

L'appelle-t-on *amouillante* à cause de l'humidité de ses mamelles gonflées de lait ?

On trouve dans les vieux auteurs *amolier* dans le sens d'*adoucir*.

Une vache *amoliente* ou adoucie serait en ce cas une vache

pleine à coup sûr et pour laquelle il n'y aurait plus à redouter pendant tout le temps de la gestation aucune folie causée par *stimulum veneris*.

On trouve dans le sire de Gouberville : *amouillères*.

Amourette. — Camomille sauvage infecte.

Le nom d'amourette a-t-il été donné par antiphrase à cette sorte d'*Anthémis*, dont l'odeur est à celle de la menthe ce que le miasme du souci est au parfum de la violette.

La forme *amarotte* relevée par MM. Duméril dans le patois de la Vendée, indiquerait-elle une étymo'logie venant de sa saveur ?

Une troisième forme était usitée au seizième siècle. Le sieur de Gouberville faisait « oster » avec soin et brûler les *amouroques* du Clos-Neuf et de son temps, comme du nôtre, la fumée en « estoit fort puante. »

Angarier — Engager soi-même ou autrui dans une affaire qui pourra vous attirer une vilaine corvée.

Angarius, corvéable.

Angariare, prendre pour faire corvée.

« ... Exeuntes autem, invenerunt hominem Cyrenæum, nomine Simonem : hunc ANGARIAVERUNT ut tolleret crucem ejus. »

Le cyrenéen fut « angarié » dans la Passion.

Angarier et ses dérivés *Angaries*, etc., se trouvent dans les vieux auteurs et en particulier dans Rabelais.

Ange de la terre, **Ainge**, **Aingoux**.

« A Dijon, dit M. Fertiault, (*Glossaire alphabétique pour l'intelligence de mots bourguignons et autres*), *anvié* une *ainge*, c'est envoyer un sergent.

Les Normands disent et prononcent à peu près de même ce qui chez eux veut dire la même chose. Seulement, ils ajoutent la qualité terrestre de l'*aingé*, pour faire comprendre que l'huissier n'est pas un pur esprit.

Il faut lire dans M. Fertiault l'histoire du pauvre homme recevant une cédula sur papier « marqué » à l'effigie de deux anges par le ministère d'un sergent et se plaignant de ce qu'on lui eût *anvié* trois *ainges*.

En Normandie les mauvais coucheurs, les rancuniers, les chi-

caniers sont *aingeux* les uns contre les autres. On dit aussi qu'ils ont de l'*ainge* ou de la *hainge*. J'ai longtemps cherché l'étymologie du mot entre la *Haine* et l'*Injure* sans arriver même à une solution spécieuse. Ne serait-il pas bien Normand d'appeler par excellence *Aingeux*, ceux qui ne parlent que par assignations et protêts et s'envoient, à tout bout de champ, des lettres du juge de paix et des *ainges* à la mode de Dijon ? Ceci, bien entendu, n'est pas une étymologie, c'est une analogie ; s'il fallait chercher une étymologie littéraire, on la trouverait dans les dérivés du verbe *Angere* et du substantif *Angor*.

Les créanciers sont aussi tyranniques que les passions et le débiteur poursuivi est semblable au Tytius de Lucrèce.

Quem volucres lacerant atque exest anxius angor.

Les sergents, les huissiers et les porteurs de contraintes sont des messagers d'*angoisse*.

Aniqueter. — Attirer, reluquer, choyer ; à proprement parler : faire l'œil

Adnictare veut dire plus particulièrement : *Cligner de l'œil*.

Adnucltare : *faire signe par un clin-d'œil*.

Avant la *Galatée* de Virgile, certaines bergères « aniquetaient » avec plus ou moins d'impudence.

Adnictat soepe et leviter oculo annuit.

(Ennius, de quâdam impudicâ).

Adnictat Petro, *adnictat* Paulo, pede quærit Alexim.

(Anon).

Annouillière. — « Vache qui n'a pas produit dans l'année, » suivant Chrétien, de Joué-du-Plain. Et il cite en exemple « une vache annouillière brindelée, de 45 pistoles. »

Les vaches *annouillières* n'ont pas toujours valu ce prix-là. Le journal du sire de Gouberville nous indique le prix de cette sorte de marchandise, de 1557 à 1560.

1557, 10 avril. — « A la fère de la Fleurye à Montebourg, 2 vaches annouillières, — 12 l. 10 s. »

1558, 7 mai. — « Arnould vendi à Montebourg, une vache annouillière rouge, — 7 l. 17 s. »

1560. — « A la fère de la Fleurye à Montebourg, 3 vaches annouillières. — 22 l.

C'est en moyenne 7 l. par tête. Un bœuf maigre valait environ moitié plus qu'une vache annouillière et un bœuf gras de 18 à 20 l.

Annuler. — Réduire à rien, mettre à sec, ruiner.

Un homme *annulé* est incapable de se tourner et de se tirer d'affaire.

On disait autrefois : *Annichiller*.

Je puis bien dire : hélas ! pourquoi suis-je oncques née
Mieux me vaulsist assez que fusse *annichillée*.

(Débat du corps et de l'âme. Moralité du xvi^e siècle).

Aquigner, — au participe présent *aquigné*. On dit aussi : *équigné*.

Quand il s'agit des personnes, *aquigné* veut dire *accroupi*.

Les commères de la belle « Heaulmière » du grand testament de Villon,

Pauvres vieilles sottes,
Assises bas, à *croppelons*
Tout en un tas comme pelottes
A petit feu de chenevrottes.

étaient *aquignées* dans les cendres ou sur leurs *potes*.

Quand il s'agit des choses, *aquigné* veut dire *avachi*, *fripé*, *éculé*.

Une paire de souliers *aquignés* n'est plus bonne qu'à mettre en savates, et encore...

Araser ou **Éraser** un mur. — Terme de maçonnerie. Mettre au ras chaque rang et surtout le dernier rang de pierres sous le larmier, lequel doit porter sur l'arrase ou l'érase.

On appelait *راسière* une mesure de solides qui, comme le bois-seau et la *baratée* servait à mesurer les grains et les fruits.

La *somme* (charge d'un cheval ou d'un homme) variait de contenance suivant les contrées. La somme de pommes était de six *baratées* dans le pays d'Auge.

La *somme de blé*, d'orge ou d'avoine, était et est encore sur tous les marchés de l'Orne où l'on ne vend pas au poids. composée de quatre *baratées* ou *راسières*, dont les trois premières sont *arasées*, tandis qu'on laisse à la quatrième le *comble*, c'est-à-dire

tout le grain qui peut coiffer la rasière ou baratée sans se répandre.

Le comble de la quatrième barattée répond à l'*adjet* ou au *par-dessus le marché*, usité dans certaines branches de trafic.

Baratée vient en apparence de *baratte* ou du moins les deux vaisseaux, ayant la même forme semblent avoir la même étymologie.

Toutefois, si *baratte* vient de l'espagnol *barattar*, brouiller, ou du roman *barate*, bruit, *barattée* se rapprocherait de *baril* qui vient de toutes les langues, y compris le grec et qui a droit de bourgeoisie chez nous depuis le treizième siècle, témoin l'ordonnance de Saint-Louis de l'an 1261, dans laquelle il est mention du *Barillar*. Le *barillar* ou *barillier* était un officier de bouche, commis aux soins et à la garde des barils, contenant le vin destiné à la table du prince. Dans l'état de Maison du duc de Bourgogne, Philippe le Hardi le *barilier* est aussi chargé du service de l'eau pour la bouche.

Argalancier. — Eglantier. La forme patoise est, à une lettre près, l'ancienne que l'on trouve à la scène XI du « Mystère de la Conception et Nativité de la Glorieuse Vierge Marie, avec le mariage d'icelle, la Nativité, Passion, Résurrection et Assencion de Notre Sauveur et Redempteur Jesu-Christ, jouée à Paris, l'an de grâce mil cinq cens et sept, imprimée au dict lieu pour Jehan Petit, Geuffroy de Marnef, et Michiel le Noir, libraires-jurez en l'Université de Passy, demeurant en la grant rue S. Jacques. »

Quatre bergers revenant de la crèche rencontrent deux de leurs compagnons, Garnier et Gombault. Gombault est gros et asthmatique et comme il souffle et n'en peut mais, Garnier lui offre son bras.

« Tais-toi, »

Répond le vieux « quoquart »

« Tais-toi. »

Quand je voi dessous l'*Arglantier* la bergère...

Argealête. — Silex. On appelle le schiste *pierre morte*, vraisemblablement parce qu'elle n'a pas « de feu dans les veines » et particulièrement *argealête* le silex roulé ou en tête de chat qui se trouve dans l'*argile*.

Arid. — Rideau inculte. Chrétien, de Joué-du-Plain écrit : *Ari* et donne cette définition et cet exemple, fort incomplets, mais d'un patois assez pur.

« *Ari*, s. m. talus d'un fossé. Se laisser décroûler aval l'*ari*. »

MM. Duméril adoptent la même orthographe et font venir le mot de l'*Aria* de du Cange, *locus qui nec colitur, nec aratur*. L'*aria* correspondrait à ce que les matrices cadastrales nomment : « terre vague. »

Ce n'est point là proprement l'*arid* que l'on appelle en d'autres pays le *larri*. L'*arid* est une variété « escarpée » d'*aria*, un ados inculte. Le *bosc* ou *bos* du pays d'Auge est un *arid* boisé dont le fonds supérieur est censé propriétaire à défaut de titre. L'*Arid* s'appelle en Picardie *rideau*.

Il est dit quelque part de Démosthènes que, pour forcer son bredouillement, il allait déclamant par la campagne, *arida loca scandens*. *Arida* rend bien l'idée d'escarpement et de jachère de nos *arids* normands.

Arnest pour Ernest. — Prononcez *Harnais*.

« Et là dessus, les brigues estoient pour l'archiduc **ARNEST**, à qui elle estoit destinée femme ; puis, quand ils se sont apperceus que *cest Arnest* n'étoit point *harnois* qui nous fust duysant, ils ont parlé d'une prince de France... »

(Satire, Ménippée. Harangue de M. d'Aubry).

On trouve aussi *Anatoile* pour Anatole.

Anathoille est le « tiers-filz », de la moralité des frères de Maintenant.

Aroci, Arossi, rabougri.

Dans les anciens baux normands le fermier est tenu de *dérocer* (dérocher ? déroncer ?)

On trouve dans Vauquelin de la Fresnaye *abrouiti* en parlant d'un taillis, brouté périodiquement par la dent des animaux.

Rien n'*abroutit* ou n'*arrocit* les haies vives comme la dent du mouton.

Arondelle ou plutôt *Eronnelle*.

Les paysans du département de l'Orne disent encore aujourd'hui une *éronnelle*, que les analogies d'orthographe voudraient que

l'on écrivit : *héronnelle*. C'était la forme préférée de Vaugelas. Il s'est donné la peine perdue d'en faire l'objet d'une dissertation ; l'Académie lui a donné tort et tout le monde s'est mis du côté de l'Académie.

Urbi causa placet victrix sed victa colonis.

Aronde et *Arondelle* paraissaient être les formes poétiques. On trouve *aronde* dans Marot et *arondelle* dans Vauquelin de la Fresnaye.

Asticoter, — picoter, agacer à petits coups de langue ou d'épingles.

Verbe fréquentatif, formé du substantif *astic*. L'*Astic* est un os creusé renfermant de la graisse dans laquelle les cordonniers piquent fréquemment le bout de leur alène pour la faire glisser plus facilement dans le cuir.

Atout. — Horion.

Un homme qui a reçu un *atout* en jouant au vilain jeu de main a eu affaire à plus fort, plus adroit ou plus « veinard » que lui.

Attraiter un poulain, c'est l'habituer peu à peu au trait, ce qui se fait d'ordinaire au commencement en l'attelant à la charrue ou à la herse.

Au droit de — vis-à-vis.

« Quand je vins à la campagne de Gouberville, *au droit de* Néville, je trouve deux garçons qui menoyent des chevaux à boire. »

(Mises et recettes de Gilles de Gouberville, octobre 1554).

On disait aussi autrefois *en droit*.

« Le jedy xii^e au matin (juin 1554). Je fys descrouer ung chesne qui estoit tombé sur la couverture du manoyr, endroyet la grille de devers la chesnée... »

(Id. j. 1554).

Auré. — Doré. — On écrivait jadis *Aoré*.

Se dit surtout des céréales coupées attendant la parfaite maturité en moyettes ou sur l'éteule.

Pour les lier et les rentrer à la grange, on attend qu'elles soient suffisamment *aurées*.

L'étymologie ne paraît pas douteuse. Toutefois, il se pourrait qu'on eût coupé des pailles et des épis suffisamment dorés, auxquels les brouillards du matin et les caresses de ce vent de l'aurore que nos pères appelaient l'aure peuvent donner seuls la maturité parfaite. En ce cas les javelles seraient dorées sans être suffisamment aurées.

Avenas, — paille d'avoine.

On trouve *fourmentas* dans le registre de Gouberville.

« Le sabmedy xx* (avril 1555), j'envoyai Grigars Hubert et Le Marchant à Tourlaville à la grange Levesque quérir une chartée de *fourmentas*. J'envoyé aux batteurs qui avoyent lié led. estrain 11 s. »

Avheurif, ive, et, par corruption *Avheurible*, par aphérèse *Heurif, ive*.

C'est sous cette dernière forme seulement que l'adjectif *heurif* est employé dans certains patois de la Normandie pour signifier *hâtif*. Pommes *heurives*, pommes précoces de première fleur.

Peut-être y aurait-il à faire une distinction qui se serait effacée par l'usage. Les pommiers à cidre ont trois fleurs distinctes. Les premières donnent des fruits *anté horam*, *Avheurifs*; les secondes, *ad horam*, *heurifs*. Les pommes tardives ont le même nom dans le Dictionnaire de l'Académie et dans le Lexique du patois Normand.

Auribus. — Petite chandelle de résine.

MM. Duméril écrivent *Oribus*.

Les farauds qui s'éclairaient à la chandelle au moule avaient appelé ce lumignon : *Pétoche*, à cause de son pétillement continu.

Un malin chrétien qui savait quelques bribes de latin a-t-il écrit : *Auribus, quia fax percipitur minus oculis quàm Auribus*? Il y a d'aussi puériles étymologies qui courent notre petit monde de lexicographes et il n'est pas impossible qu'on ne doive cette innocente calembredaine à quelque moine de Lonlay l'Abbaie ou à quelque régent du collège de Céaucé. Ce serait à tout prendre et dans un autre genre, du véritable *Esprit de Tinchebray*.

Avriller. — Verbe impersonnel.

On raconte dans les *veilleries* bas-normands que, certain jour de Pâques-fleuries, il *avrillait*. Répondant au premier appel du renouveau, les habitants de la commune de saint Maclou « bouissaient » à l'envi la croix de leur « sumetière » et les tombes de leurs parents.

Le vent d'ouest soufflait aux pommes ; l'air était si doux, la petite pluie fertilisante qui tombait par « arrosées » était si tiède et si pénétrante qu'un gamin naïf s'écria tout à coup : Qué beau temps ! tout va sortir de terre !

Ce qu'entendant, le grand Nicolas, qui était en train de réciter deux *de profundis* et de piquer deux rameaux sur la tombe des deux femmes qu'il avait successivement enterrées, fut pris de peur subite, se releva en s'essuyant les genoux et court encore.

A suivre.

QUELQUES MOTS

SUR UN SEIGNEUR DE LA BOUTONNIÈRE

A SAINT-GERMAIN-DE-CLAIREFEUILLE, AU XVII^e SIÈCLE

Dans les premiers jours du mois de janvier 1638, une triste nouvelle arrivait à Saint-Germain-de-Clairefeuille. Messire Jacques du Bouillonney, écuyer, seigneur de la Boutonnière, Malnoyer, le Bouillonney et autres lieux, baron de Mirville-en-Caux, le bienfaiteur attitré de l'église et des pauvres du pays, venait de mourir en la ville du Mans. Il y était allé, nous dit naïvement le bon curé François du Quesne dans le long acte de décès qu'il consacre au défunt, « pour se faire traiter, opérer et médicamenter d'un abcès fort douloureux, » sans doute par quelque praticien habile et renommé de l'époque. Là où il avait espéré trouver la guérison, il trouva la mort. L'abcès ouvert, la fièvre le saisit, la gangrène vint ensuite, et, malgré les soins dont il fut l'objet, il mourut le 3 janvier, « entre les mains des médecins et chirurgiens. » Prévoyant sa fin prochaine, le bon seigneur avait fait son testament le 22 décembre 1637. Il prescrivait que son corps fût transporté en la chapelle où reposaient ses pères, attendant à l'église de Saint-Germain, et inhumé près d'eux dans le caveau de famille. (1)

Ce désir fut exécuté, et le corps de Jacques du Bouillonney embaumé avec soin, fut transporté du Mans en l'église des PP. capucins d'Alençon, où il resta le vendredi huit et une partie du

(1) Cette chapelle, où se trouve un autel du xiii^e siècle, existe encore et sert de sacristie.

samedi neuf. Il arriva à Séez ce jour, « viron sur les douze heures ou midi et arrêté il reposa dans le cœur de l'église des R. PP. Cordeliers. »

Le curé de Saint-Germain, messire François du Quesne (1) accompagné de messire Jacques Chausson (2), prêtre et chapelain du défunt, avait été, nous dit-il, au devant du corps de son ami. Il célébra le dix à son intention la messe haute de Notre-Dame, la mère des douleurs, et fit la levée du corps. Les charités de Saint-Gervais et de Saint-Pierre accompagnèrent le convoi « avec grand nombre et quantité de personnes de toute condition » et ce jusqu'au gros ormeau qui est ung demi cart de lieue hors « de la ville. Auquel lieu les pères Cordeliers et le clergé de la » ville prirent congé et s'en retournèrent. »

Le bon curé ajoute : « Beaucoup d'assistants, tant gentils- » hommes qu'autres, accompagnèrent le corps, les uns jusqu'au « Buot, les autres jusqu'à Chailloué, où attendait la charité du « lieu, les autres jusqu'au pont de Pierre. » Là se trouvait grand nombre de personnes de toute la contrée accompagnées des charités du Merlerault, d'Exmes et de Gacé. Le convoi s'arrêta et le chaperon du défunt qui était maître, prévôt et échevin de la Charité de Gacé, fut solennellement déposé sur le cercueil.

A l'arrivée à Saint-Germain, on déposa le corps du seigneur de la Boutonnière dans sa chapelle attenant au chancel de l'église du côté de l'évangile, et son cœur, porté par le curé, fut mis à côté. Un double cercueil de plomb et de bois renferma ces dépouilles, devant lesquelles pendant trente jours on célébra l'office des morts : un nocturne avec les laudes et trois messes hautes. Le dimanche 7 février, le corps fut descendu dans le caveau, et le lundi 8, le service du bout de trentain fut célébré en présence de trente prêtres, qui tous dirent la messe pour le repos de l'âme du défunt.

Le jour de ce service, la dernière messe fut chantée par le curé de Saint-Germain. Les charités des environs étaient rangées autour d'une chapelle ardente et accompagnées de trente pauvres infirmes qu'on avait vêtus pour la circonstance. Une foule consi-

(1) Messire François du Quesne, de la famille du célèbre amiral, fut de longues années curé de Saint-Germain ; il eut pour successeur M^e Jacques de Godet.

(2) Messire Jacques Chausson appartenait à la famille des Chausson des Orgeries et de Courtillolles connue dès 1458.

dérable de personnes de toute condition remplissait l'église et le cimetière qui l'environne. On y remarquait messires de Villars, des Fontaines, de Castillon, (1) de Courmesnil, des Mottes et les notables de la paroisse et des environs : Jehan de Corday, sieur du lieu ; Bonaventure du Hamel, sieur de Sourure ; Germain Renault, sieur des Molands (2) Laurent Quinerit, prêtre, sieur des Recouvrés, licencié ès lois ; Léon du Mesnil, sieur du lieu ; Pierre du Mesnil, Guillaume Collet et Fabian Quinart, archers.

Parmi les dames : la marquise de Nonant, la comtesse de Grancey, la baronne de Marcy, madame de la Roque, madame de Courmesnil. Après le libéra et l'absoute, le Révérend Père Bernase, capucin et gardien du couvent d'Alençon, « homme fort disert et célèbre prédicateur, fit l'oraison funèbre, qui fut fort lugubre, pleine de déductions et hors du commun, » et la cérémonie se termina par l'aumône qui fut faite à tous les pauvres présents.

L'acte d'inhumation qui contient la majeure partie des détails qui précèdent nous a paru digne d'un haut intérêt. Il révèle en effet avec la vérité la plus scrupuleuse le cérémonial dont on accompagnait sous Louis XIII, dans notre contrée, l'inhumation d'un grand personnage et nous apprend en même temps le rang et l'importance de celui à qui l'on rendait de tels honneurs. Mais connaître un homme par son acte de décès, c'est le connaître fort peu, n'est-il pas vrai ? Aussi avons-nous désiré en savoir plus long sur Jacques du Bouillonney, d'autant plus que connaître ce qui se rattache à un seigneur de la Boutonnière, c'est retracer quelques lignes de l'histoire de Saint-Germain-de-Clairefeuille. Aussi, de ci de là quêtant, avons-nous recueilli sur messire Jacques des renseignements qui font un peu le jour autour de sa mémoire.

La terre de la Boutonnière, dont l'antique logis, presque en ruine, subsiste encore, était le fief le plus ancien et le plus considérable de la paroisse : Fief de haubert et sergenterie noble, il étendait sa juridiction sur la partie nord de Saint-Germain et de très-nombreux vassaux étaient soumis à ses plaids. Plusieurs

(1) M. de Castillon avait épousé une sœur du sieur de la Boutonnière.

(2) En 1391, la famille Renault, qui possédait les Vavassories de la Renaudière et des Orgeries, était déjà fort ancienne à Saint-Germain, et en 1417, Colin Renault était seigneur de Montchauvel.

alnesses ou vavassories en relevaient, et, dès le *xiv^e* siècle, nous connaissons des aveux rendus à ses seigneurs. Aussi, à Saint-Germain et aux environs, le sieur de la Boutonnière était le personnage le plus important du pays. (1)

Jacques du Bouillonney, seigneur de la Boutonnière, naquit vers la fin de l'année 1594. Son père, noble et honoré seigneur Jacques du Bouillonney, premier du nom, seigneur de la Boutonnière, Orgères, Malnoyer, baron de Mirville-en-Caux, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, enseigne de la compagnie de cinquante hommes d'armes du maréchal de Fervaques, tenait un rang très-élevé dans la noblesse du pays; sa mère, Catherine de Ménildot, était d'aussi bonne origine et hautement apparentée. Son grand-père, Guy du Bouillonney, chevalier de l'Ordre du Roi, fils d'une Hautemer-Fervaques et marié à une Roussel de Médavy-Grancey, était mort à l'armée le 5 avril 1578. Jacques du Bouillonney naissait donc, on peut le dire, dans une famille marquante. Cette maison devait du reste en partie son illustration à ses mérites personnels, car tandis qu'elle fournissait des officiers distingués à la France, elle donnait à l'église René du Bouillonney, chevalier de Malte, François du Bouillonney, religieux Prémontré, abbé de Mondaye, qui réforma son monastère, et Catherine du Bouillonney, première prieuse du couvent des Bénédictines d'Exmes.

A une époque lointaine où il est difficile de reconstituer la physionomie d'un homme, de le placer dans son vrai milieu, de le rendre à lui-même sans détails suffisamment précis, les documents recueillis sur la famille ont un prix inestimable. Aussi quand nous dirons qu'à la mort de ses père et mère, Jacques du Bouillonney fut placé sous la tutelle et garde noble de sa grand-mère paternelle, Anne Roussel de Médavy-Grancey, nous ne laisserons aucun doute sur l'éducation et l'instruction qu'il reçut.

Au commencement du *xvii^e* siècle, on voisinait beaucoup : les châteaux et les manoirs abondaient aux environs de la Boutonnière, mais à tous ceux des environs, Jacques préférerait le château du marquis de Nonant, où il rencontrait de temps en temps une charmante personne, mademoiselle Marie le Conte de Nonant-

(1) Le fief de la Boutonnière entra dans la maison du Bouillonney avant 1387 par le mariage de Richard du Bouillonney avec Anne du Mesnil-Froger, dame de la Boutonnière.

Brucourt, qu'il épousa en juin 1618, au château de Malou, paroisse de Saint-Pierre-de-Cormeille. Elle était fille de messire Louis le Conte de Nonant, chevalier, seigneur de Brucourt, Villers, Mondrainville et autres sieuries et de noble dame Catherine Féret. Le contrat de mariage fut passé le 8 juin 1618, devant les notaires le François et Touffelet. Le seigneur de Brucourt constituait en dot à sa fille la somme de quarante-deux mille livres et le fief d'Apremont à lui provenant de la succession de feu Philippe le Conte, baron de Nonant. Le mobilier de la future consistant en carosse, chevaux, chambre garnie, tapisseries, hardes, accoutrements, bagues et joyaux, était estimé à 32,000 livres. Ce contrat fut passé en présence de noble dame Jehanne de Launay, veuve de messire Jehan Féret, vivant chevalier, seigneur de Dur-Ecu, conseiller du Roi en ses conseils d'Etat et privé, aïeule maternelle de la future, des seigneur et dame de Brucourt, de messires Charles du Bouillonney, sieur d'Orgères, frère du futur ; Anne d'Ascher, sieur du lieu et de Cerquigny, son oncle maternel ; Estienne de la Roque, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, vice-amiral de Normandie, gouverneur de la ville et château de Honfleur, Antoine de Brosset, sieur de Fonthébert, et noble homme Jacques Samson, sieur de la Villaine, gentilhomme servant du sieur de la Boutonnière, demeurant à Saint-Germain.

Au moment de son mariage, Jacques du Bouillonney avait 24 ans ; il mourut, comme nous l'avons vu, à 44 ans, laissant trois fils, tiges des marquis de Mirville, des seigneurs de Saint-Pierre-Azif et de Champaubert, encore représentés de nos jours. Ses enfants et lui, comme en font foi les registres paroissiaux de Saint-Germain furent les bienfaiteurs de la contrée, sur laquelle s'exerçait leur utile influence. Dans plusieurs actes, sur lesquels nous reviendrons plus tard, les curés rendent hommage à leur générosité et à celle de Jacques avant tout. Faute de documents, nous ne connaissons point les détails intimes de sa vie, mais nous connaissons les bienfaits dont il combla l'église de Saint-Germain.

Le mercredi 17 février 1628, il avait, nous dit François du Quesne, fait faire à ses frais la clôture ou cloison qui sépare la nef du chœur de l'église. On remarque en effet sur la balustrade qui ferme le sanctuaire, les armes de Jacques du Bouillonney : d'azur à neuf croisettes d'argent et celles de sa femme : d'azur au

chevron d'argent accompagné en pointe de trois besants d'or, 2 et 1. Elles sont découpées dans le bois et surmontées de l'anagramme I H S.

En parlant de la *cloison* ou *clôture* qui sépare le chancel de la nef, le curé de Saint-Germain a-t-il voulu parler seulement de la balustrade armoriée ? Nous sommes persuadé du contraire et nous pensons qu'il a voulu ainsi indiquer surtout la magnifique boiserie qui sépare le sanctuaire de la nef et qui forme de véritables dentelles découpées dans le bois. Jacques du Bouillonney seul pouvait à cette époque, dans la paroisse, faire un semblable don, qui prouve ses goûts artistiques, et le curé en comprenait l'importance en le mentionnant dans son acte d'inhumation. Le seigneur de la Boutonnière donna-t-il également les treize grands panneaux peints dans le style de l'Ecole flamande, qui ne font qu'un avec la cloison du chœur ? C'est fort probable. Sa donation de la *clôture* ou *cloison* de l'église le fait supposer aussi bien que sa générosité. Le curé ajoute, en effet : « Il se promettait de faire encore beaucoup de dons à notre église si Dieu eût prolongé ses jours. »

Il donna encore en mourant à sa paroisse deux prés et une somme de 75 livres à charge de dire toutes les semaines deux messes basses pour le repos de son âme, et joignit à ce don celui d'une custode et d'un ciboire pour l'église de Saint-Vincent-du-Mans. Enfin, dans son testament présenté par messieurs de Courmesnil (1) et de Castillon, il recommanda tous ses domestiques, grands et petits serviteurs, fit à chacun un legs, et voulut que l'aumône fût libéralement faite aux pauvres le jour de ses funérailles, comme il l'avait faite pendant sa vie.

De tout ce qui précède, nous concluons que Jacques du Bouillonney est de ces hommes dont la mémoire mérite d'être sauvée de l'oubli.

HENRY DU MOTÉY.

Docteur en droit, Avocat.

(1) Messire Jacques de Bernard, écuyer, sieur de Courmesnil, avait épousé une demoiselle du Bouillonney.

Les documents qui ont servi à la rédaction de cette notice sont : l'acte de décès de Jacques du Bouillonney conservé à la Mairie de Saint-Germain, son contrat de mariage que nous avons sous les yeux, un extrait du contrat de mariage de son père avec Catherine de Ménéildot du 20 août 1593, un extrait des lettres patentes du roi Henri IV adressées à Jacques du Bouillonney le 20 octobre 1589, et des relevés d'actes exercés devant les tabellions de Nonant.

LIVRES NOUVEAUX

M. ROBERT TRIGER. — *Étude historique sur Douillet-le-Joly*. (Canton de Fresnay-sur-Sarthe). — Mamers. G. FLEURY et A. DANGIN, 1884, in-8°, xviii-586 pages.

Vous m'avez chargé, Messieurs, de vous lire un rapport sur la très complète monographie de Douillet-le-Joly, par M. Robert Triger. Après que nous avons entendu, de la bouche savante de notre honorable Président, l'éloge de cet ouvrage, présenté par lui-même au nom de l'auteur ; c'est une tâche périlleuse et découragée que la mienne ; le rapport sûrement ne vaudra pas la présentation. Mais vous l'avez voulu, j'aurais mauvaise grâce à vous refuser.

Malgré la renommée modeste et paisible de la jolie localité qu'a si généreusement parée de la gloire littéraire, son jeune historien, cette œuvre n'en a pas moins une haute portée. C'est en effet, avec l'appui constant des faits journaliers, particuliers, successifs, une étude philosophique sur les origines, l'évolution, les développements progressifs de ce petit organisme social qui de l'atelier servile et de la clientèle de la villa gallo-romaine est devenu le village moderne. Toutes les influences générales, les autorités génératrices, les centres moteurs de l'organisation de la société ont participé à cette formation. Dans ce champ restreint, dont l'œil le moins exercé embrasse d'un seul coup et à la fois l'ensemble et les détails, il est facile de suivre jour par jour, pour ainsi dire acte par acte, leur action soit isolée et exclusive, soit commune et concertée.

C'est, à ce point de vue, un problème assurément fort intéressant. Votre bienveillance éprouvée, me permettra, je n'en doute pas, de vous en présenter, même avec un peu de détail, les principaux résultats.

Telle a été, bien exactement la pensée inspiratrice du patient et érudit historien. « Nous nous proposons, dit-il, de rechercher « les origines de la civilisation sur le territoire de Douillet, d'étudier les développements successifs de sa population, enfin, de « montrer quel concours d'efforts et de vertus il a fallu aux générations passées pour constituer la commune dans son état « actuel. » — « L'essai, ajoute-t-il, sera peut-être téméraire ; « dans tous les cas, il sera utile (1). »

La témérité, c'est la prétention d'atteindre un but avec des moyens insuffisants. Je n'imagine pas que personne soit tenté de faire pareil reproche à M. Robert Triger. Muni de toutes les ressources de l'érudition moderne, maniant l'arme de la critique avec plus de sévérité qu'une mollesse, apportant à la recherche la plus minutieuse des textes et des documents la passion impitoyable d'un élève de l'Ecole des Chartes, metteur en œuvre habile et exercé, il a savamment distribué jugements, documents, textes, faits, dates et chiffres dans le cadre d'un récit où le style ne paraît qu'une simple et sévère sertissure. M. Robert Triger a découragé pour longtemps à venir les futurs historiens de Douillet. Après lui, s'il reste quelques rares épis à glaner, il n'y a plus de gerbes à faire, et ses émules, j'ose le prédire, borneront toute leur ambition à le continuer.

Cette étude est divisée en deux parties. « Jusqu'en 1789, c'est « l'église qui sera le centre des tableaux que nous aurons à « esquisser. C'est à l'église que nous trouverons les générations « successives priant sur les mêmes dalles, apprenant leurs devoirs « et aussi leurs droits, recevant les enseignements qui leur permettront ensuite d'accomplir chacune un nouveau progrès, de « corriger quelque abus, et de s'élever peu à peu à un état social « moins défectueux..... L'histoire de la civilisation, disait Donoso « Cortès, est celle de la paroisse : en écrivant l'une on écrit « l'autre. »

A partir de 1789, « au double point de vue administratif et « politique, la Paroisse cède le pas à la Commune, et c'est alors « la Commune que nous devons prendre pour centre de notre « étude (2). »

(1) Introd. p. vi.

(2) Introd. p. ix et x.

Notre guide parcourt ces étapes de la vie de Douillet, au travers des siècles : comme on suit les pas d'un ami dans un voyage périlleux. » C'est avec de pareils sentiments que nous allons le suivre, et noter, d'après ses indications sur notre itinéraire les faits et les lieux mémorables, à propos de quoi, j'indiquerai seulement de temps à autre quelques réflexions personnelles.

Après un aperçu de la formation et de l'aspect du sol, très savant et très complet, comme il était naturel de la main d'un écrivain qui puisait à des sources de famille (1), il nous faut prendre le bâton de l'archéologue et chercher, à travers la forêt primitive de Sillé, les rares débris des époques gallo-romaine et mérovingienne ; heureux quand, dans nos courses, la pioche du maçon ou du pionnier, le soc ou le hoyau du laboureur nous feront reparaitre au jour, les ruines de la villa de Roullé, des restes de mosaïque, quelques médailles, une curieuse statuette gauloise. Tout en passant, nous avons fouillé encore de la pointe ferrée de notre bâton les amas de scories d'antiques forges à bras.

Au VII^e siècle, quand partout rayonnent des essains de moines, emportant avec eux les germes de la civilisation rurale, l'historien de Douillet, sur l'appui d'une tradition savamment et longuement discutée, et qu'il faut reconnaître pour authentique jusqu'à preuve du contraire, plante enfin sa tente sur l'emplacement actuel du village. Un de ces évêques agriculteurs comme le fut Charlemagne, Saint-Hadouin, du Mans, reçoit en don funèbre le domaine de « Douillet (1), » et y développe l'alliance féconde de la croix et de la charrue. Mais ce n'est encore qu'une tente, sans aucune de ces fondations victorieuses des tempêtes et du temps, aux formes indécises, que le tourbillon furieux des invasions normandes emporte, sans en rien laisser qu'un souvenir.

Après l'an mil, l'année d'épouvante, le monde semble renaître, et secouant son linceul d'effroi, il se revêt de la robe blanche des églises. Douillet aussi, jette, dans les profondeurs du sol, les bases désormais indestructibles de son église ; les générations éteintes, couchées dans leurs cercueils de pierre, forment autour la garde des tombeaux ; on voit paraitre, conservés dans les

(1) R. Triger. Carte géologique du département de la Sarthe.

chartes de quelques monastères, les noms des premiers seigneurs, sans que Douillet ait eu pourtant l'honneur périlleux de posséder une de ces forteresses féodales, dont les alentours retentissaient, au XI^e siècle, du cliquetis des armes, plus souvent que des chansons du laboureur. Au XII^e siècle, la société semble s'asseoir et se reposer un peu, l'organisation paroissiale se rétablit et se complète ; enfin, les succès de Philippe-Auguste, s'emparant des pays enlevés à Jean-sans-Terre, font rentrer le territoire de Douillet « sous l'autorité directe du Roi de France et le délivrent pour « toujours de l'influence anglo-mormande. C'est assurément un « des événements les plus heureux de son histoire au point de « vue politique et au point de vue national (1). »

Puis voici venir le XIII^e siècle, le grand siècle du Moyen-Age, où la foi chrétienne, victorieuse de toute résistance, triomphatrice des Barbares, maîtresse de la Chrétienté, gardienne de la paix publique, manifeste sa puissance incontestée par la plus magnifique floraison d'œuvres d'art et de poésie qu'ait jamais connue peut-être aucun autre âge.

Cet enthousiasme joyeux et civilisateur gagne jusqu'aux membres les plus reculés de ce grand corps chrétien. De petites paroisses élèvent ces églises qui rivalisent d'élégance sinon de richesse avec les cathédrales ; on recouvre les murs de ces fresques voyantes et naïves dont on a trouvé de nos jours, les débris sous le grossier badigeon qui les remplaça.

Tel a été le cas à Douillet. M. Triger a donné, dans son livre, un dernier asile à ces peintures qui ne subsistent plus que là. Un simple habitant de Douillet, Guillaume Bouteville (il n'est pas noble), se fait élever, l'an 1340, dans son église, un magnifique tombeau gothique, rivalisant pour la pureté du dessin des arcatures, l'élégance du gable, le fouillé délicat des crochets des rampants, la beauté même de la scène du tympan, avec les meilleures œuvres des grandes villes. Il est vrai que trois statues, celle de la Vierge-Mère, du défunt et de sa femme, sont moins achevées.

Cependant, par l'effet même de l'égalité religieuse, la distance sociale des classes diminue, le servage disparaît, la petite propriété s'organise, le sol est aussi largement exploité qu'aujourd'hui. « Au commencement du XIV^e siècle, dit M. Triger d'après

(1) I^{re} Part. Ch. V, p. 41.

« M. Saint-Luce, la population est au moins égale à la population
 « actuelle, de toutes parts, se construisent de nombreux hameaux
 « dont les maisons faites de terre et de lattes entrecroisées, cou-
 « vertes de chaume, éclairées par d'étroites ouvertures ou par des
 « portes qu'on laisse ouvertes, diffèrent peu des habitations rurales
 « d'il y a quelques années ; le mobilier lui-même est à peu près
 « semblable à celui de nos jours, et « on ne couche plus sur la
 « paille que dans les cachots. » L'usage du linge, des habitudes
 « de propreté plus grandes, indiquent, en même temps, un ac-
 « croissement sensible de l'aisance et de la prospérité publi-
 « ques (1). »

Au milieu des fêtes joyeuses de cette société artistique et prospère, la nouvelle de la défaite de Crécy (1346) et l'apparition de la terrible peste noire (1348) retentissent, comme le son du tocsin épouvantant les rires d'une bruyante réunion de convives, au sein d'une luxueuse maison qui prend feu.

Aussi bien on s'ingéniait à tourner tout en amusements et en plaisirs. De la cour royale jusqu'à l'imitation minuscule de la cour de village, en passant par toutes les cours princières ducalcs et autres, ce n'était plus qu'une parade ininterrompue de carrousels, tournois, festins, chansons, rondeaux, et virelais. Le plaisant de la vie en avait chassé le sérieux. La guerre était devenue une occasion de beaux coups d'épée que payait au chevalier victorieux un sourire de sa dame ; l'amour lui-même s'était tourné en jeu, tandis qu'en revanche, la corruption et l'immoralité s'étendaient comme une honteuse réalité.

M. Triger nous a fort bien indiqué le but final de la guerre de Cent-Ans qui était « de provoquer l'union des unités locales pour
 « former peu à peu une société nationale ou mieux la Patrie fran-
 « çaise (2). » Mais il a négligé de nous signaler cet état des hommes et des choses, cette disposition des esprits et des mœurs qui avaient préparé et rendu possible l'invasion de la France, et son oppression pendant un siècle sous le joug abhorré de l'Anglais. Il nous fait passer sans transition de l'époque glorieuse et prospère du XIII^e, à la décadence et à l'humiliation des XIV^e et XV^e siècles. J'ai pensé qu'il convenait de rappeler et rétablir cette causalité des événements. Notre érudit et sympathique confrère

(1) I^{er} Part. Ch. VI, p. 51.

(2) I^{er} Part. Ch. VII, p. 55.

me pardonnera cette remarque qui n'enlève rien à l'estime méritée qu'accordera tout lecteur sérieux à sa consciencieuse étude.

Nulle part ses remarquables talents d'investigation, sa patience infatigable de recherches ne se montrent plus ouvertement que dans ce Chapitre VII. Tous les accidents de la lutte séculaire dans les alentours d'Alençon, Fresnay, Saint-Cénéry, les alternatives de succès et de revers, les mouvements de ces petites garnisons, commandées par leurs divers capitaines, l'oppression, la misère, la dépopulation des campagnes environnantes, toute cette lugubre scène se déroule à l'œil attristé du lecteur, sous la lumière sanglante des documents originaux. Pendant qu'il les tirait des ténèbres des archives nationales, l'image rayonnante de notre vaillant capitaine, Ambroise de Loré, s'est montrée à M. Triger, comme une de ces apparitions médiévalles qui commandaient qu'on leur bâtît un monument. Subjugué, M. Robert Triger s'est mis à la tâche, il réunit les matériaux, il dessine le plan. Puisse-t-il bientôt achever l'œuvre et nous ouvrir l'édifice; ce sera jour de fête pour tous les amis de la France et des lettres.

Le Chapitre VIII est une étude sociale sur le régime féodal, avec les éléments fournis par la paroisse de Douillet. Clergé, noblesse et gens du commun sont reconstitués, ressuscitent pour ainsi dire et reprennent vie sous la plume de l'écrivain. Une étude de ce genre avec la confrontation parallèle des faits particuliers et précis, en apprend plus sur l'organisation et le fonctionnement de cette société, un peu étouffée sous les livres, que beaucoup de longs ouvrages théoriques. On constate que, dès cette époque, les paroissiens, constitués en assemblée de fabrique, ne sont plus, partout du moins, les misérables taillables et corvéables à merci que beaucoup de peintres d'imagination nous ont représentés.

« Ce sont de véritables assemblées délibérantes qui ne craignent pas même d'attaquer les seigneurs de paroisse et donneront bientôt naissance aux assemblées de communauté. C'est de là que surgissent, dès la fin du Moyen-Age, sous l'influence du sentiment religieux, les premiers germes de la vie municipale, germes qui se développeront rapidement aux siècles suivants et arriveront peu à peu à rapprocher les divers éléments, si profondément séparés de l'époque féodale (1). »

(1) 1^{re} Part. Ch. VIII, p. 195.

Dès les premières années du xvi^e siècle, « les progrès de tout
« genre, que nous avons signalés au siècle précédent, s'accen-
« tuent rapidement. D'une part, la vie paroissiale prend une
« vigueur plus grande, grâce au fonctionnement plus régulier
« des institutions ; d'autre part, l'aisance matérielle augmente
« chaque jour. De là tout d'abord, de nombreux dons faits à
« l'église ou à la fabrique par des paroissiens de toute condition,
« puis la reconstruction de plusieurs « logis seigneuriaux. »

Parmi ces dons le plus remarquable assurément fut celui de Jean Belocier, procureur de fabrique en 1510. « C'est un devant
« d'autel, composé d'un panneau en chêne de 0 m. 75 de hau-
« teur sur 2 m. de largeur, recouvert de peintures qui représen-
« tent les cinq scènes principales de la Passion (1). » Les amis
des arts en trouveront une description très complète dans le
livre ; une bonne héliogravure la fait mieux comprendre, enfin,
ce qui est préférable à tout, ce monument est conservé dans
l'église de Douillet, où on peut l'étudier.

Les guerres de Religion et de la Ligue ne furent signalées à
Douillet que par des passages de troupes et les déprédations ma-
térielles qui en étaient alors la conséquence. L'unité religieuse,
si favorable à la paix publique persévère, la paroisse continue sa
marche ascensionnelle, l'assemblée de la commune commence
d'apparaître à côté de l'assemblée de paroisse, grâce à l'extension
du pouvoir monarchique ; l'industrie et le commerce se déve-
loppent, les registres de l'état civil, les documents plus nombreux
font entrer davantage dans le vif de la vie journalière.

« Au xvii^e siècle, « affranchie par la Monarchie, des abus les
« plus funestes de la féodalité, délivrée des ravages périodiques de
« la guerre civile, et surtout habilement dirigée par deux familles
« influentes, les familles Cohon et de Montesson, la paroisse de
« Douillet arrive à son apogée, c'est-à-dire au point culminant
« qu'il lui soit donné d'atteindre sous l'ancien régime (2). »

Des Cohon, sortit Anthyme-Denis Cohon, prédicateur ordi-
naire du Roi et évêque de Nîmes. Plusieurs membres de sa
famille et lui-même furent curés de Douillet, une branche s'y
établit, ce qui explique leur influence. De Montesson était le sei-
gneur de Douillet.

(1) I^{er} Part. Ch. IX, p. 107.

(2) I^{er} Part. Ch. XI, p. 148.

L'union des divers éléments de la paroisse persiste et maintient la paix commune. La vie paroissiale animée par le rayonnement religieux du ^{xvii}^e siècle est brillante et prospère. Les confréries florissent, le clergé est très nombreux.

Cependant, vers la fin du siècle, de funestes symptômes apparaissent déjà. La noblesse rurale diminue, l'absentéisme commence, un grand domaine se forme entre les mains des de Montesson ; au siècle suivant, Louis-Pierre-Joseph de Montesson sera un grand seigneur. Perdant auprès du peuple le bénéfice de sa présence et de ses services, ne faisant plus sentir son action que par l'exigence de privilèges et de droits dont plusieurs étaient désormais sans raison et sans appui, une partie de la noblesse fournit ainsi matière au développement, dans l'âme populaire, de sentiments d'envie, d'aigreur, d'animosité. Enflammées par l'étalement d'un luxe effréné, les rebuffades hautaines du courtisan, les ravages agricoles de ses meutes, de ses colombiers, et des bêtes fauves réservées à ses nobles plaisirs ; d'autre part, excitées sans relâche par la rapacité du fisc, la cruauté des commis, et, en dernier lieu, par la fièvre de la misère et de la faim, ces passions éclateront, chez les âmes moins civilisées ou plus corrompues, en ces incendies de haine et de fureur sous lesquels la France semblera disparaître dans le sang et les ruines.

Pendant tout le ^{xviii}^e siècle les éléments de cette explosion sociale se combinent sourdement, ainsi que s'élaborent dans les profondeurs du sol les éruptions des volcans. La foi diminue, l'hostilité se manifeste contre les nobles par des procès et des chicanes, contre le clergé, par le refus de la dime. « La cohésion a
« disparu dans la société, l'équilibre est rompu entre ses divers
« éléments, chacun agit de son côté, souvent en sens contraire et
« avec une force bien inégale (1). »

La tendance des esprits est nettement indiquée par le *Cahier des Doléances*, dont les conclusions, d'après M. Triger sont :

« Qu'en 1789, les habitants demeuraient sincèrement attachés
« au roi. Qu'ils respectaient profondément la religion et entou-
« raient encore leur curé d'une haute considération, puisqu'ils
« voulaient lui confier la présidence d'un tribunal arbitral. Qu'ils
« réclamaient la simplification des rouages administratifs et le

(1) I^{re} Part. Ch. XII, p. 196.

« remplacement des intendants, dont les pouvoirs étaient excessifs, par des assemblées provinciales composées d'hommes intelligents, dévoués aux intérêts de la province qui les avait vus naître. Mais surtout qu'une modification radicale du système financier, l'abolition des privilèges et l'amélioration des voies de communication étaient reconnues urgentes et demandées de préférence à toutes les autres réformes (1). »

La France demandait de justes réformes, l'Assemblée nationale lui donna la Révolution.

« Il nous suffira de dire, que la prise de la Bastille mit le comble à l'effervescence ou plutôt à l'anarchie, et que les campagnes les plus paisibles furent bientôt le théâtre de terreurs folles et de crimes odieux. C'est ainsi que le 23 juillet la province du Maine tout entière voyait se produire subitement sans motif apparent une effroyable panique (2). »

La nouvelle division administrative s'établit, les élections municipales ont lieu; la constitution civile du clergé est promulguée; M. l'abbé Chardin, curé de Douillet, refuse courageusement le serment schismatique; un de ses vicaires, qui avait convoité la cure sans succès, est nommé à sa place par la grâce des électeurs de Fresnay. « Exciter au plus haut point les passions populaires, transformer en furieux des gens jusqu'alors inoffensifs, déconsidérer les ministres du culte, jeter une irrémédiable division dans la commune, telles avaient donc été à Douillet comme partout les déplorables conséquences de la constitution civile du clergé (3). »

Le 20 juin 1792, on fait un feu de joie des chartriers des châteaux et on danse autour; mais bientôt les levées forcées, le tirage au sort étouffèrent ce feu de papiers. Le voisinage des guerres de la Vendée entretient de fréquentes inquiétudes, la vente des biens nationaux, du bien des émigrés ne peut combler le gouffre de la banqueroute; le mobilier du ci-devant château de Douillet y passe. Puis, arrivent les réquisitions, tout exercice de religion, même par les prêtres schismatiques est interdit; la disette et la famine commencent dans le pays (mars 1794); les chouans apparaissent. Ils poussent leurs courses jusqu'à Fresnay

(1) I^{re} Part. Ch. XIII, p. 220.

(2) II^e Part. Ch. I, p. 224.

(3) *Ibid.*, p. 298.

où siège cependant un comité déterminé de patriotes. Il faut lire dans ce chapitre et le suivant plusieurs détails curieux et pittoresques sur cette lutte.

Après une courte éclaircie et une lueur d'espoir (9 thermidor), le Directoire réorganise le gouvernement révolutionnaire, la guerre civile se propage plus vive et plus terrible, la foi religieuse se réveille et proteste. « L'esprit du canton est en général mauvais, écrit, de Fresnay, le Commissaire du Gouvernement, sur tout celui des communes de Montreuil, Saint-Georges, Saint-Ouen, Saint-Aubin. On ne compte pas un seul républicain dans cette dernière..... Les contributions sont perçues de la façon la plus arbitraire, par des êtres sans pudeur et sans probité. Les lois sont exécutées avec une extrême lenteur. Des prêtres réfractaires circulent clandestinement et achèvent de gâter l'opinion publique ; il faudrait selon moi forcer cette vermine à abandonner le pays, et pour cela faire de fréquentes fouilles dans les maisons soupçonnées de leur donner asile..... L'instruction publique est ici dans un abandon total..... Les grandes routes sont dans le plus mauvais état possible. Plusieurs fabricants de toile sont établis en ce canton. Lorsque cet objet de commerce est recherché, l'artisan par son assiduité et son économie se procure une honnête aisance ; mais depuis un an et demi ce travail est complètement tombé, plusieurs ouvriers ont totalement cessé (1). »

« L'ordre public avait été profondément troublé et tous les honnêtes gens saluèrent avec joie l'avènement d'une ère nouvelle, l'administration énergique et intelligente du Premier Consul (2). »

La paix renalt, les divisions ouvertes par le schisme se cicatrisent, l'agriculture reprend courage. « Grâce à cette triple reconstitution de l'administration, du culte, de la propriété, la situation de la commune s'améliora et se perfectionna peu à peu (3). »

À part l'occupation prussienne de 1815, l'invasion prussienne de 1870 et les contributions de guerre qui en furent la conséquence, la commune de Douillet ne présente de bien remarqua-

(1) II^e Part. Ch. II, p. 253. Archives de la Sarthe.

(2) *Ibid.*, p. 263.

(3) II^e Part. Ch. III, p. 268.

ble, pour l'époque contemporaine, que l'union de sa population, la concorde féconde de ses autorités religieuse et civile, leur zèle commun pour assurer l'instruction populaire, appuyée toujours sur la Religion, la création et l'entretien des routes et des chemins vicinaux. Bien que laissée de côté, malgré ses efforts, par les lignes de fer et les grandes voies de communication, dépouillée de la résidence de tout fonctionnaire du gouvernement, la commune de Douillet a vu croître sa population favorisée par l'essor continu de la prospérité agricole, depuis la Restauration jusqu'à ces dernières années.

Elle a compté en M. l'abbé Dubois, vicaire-général du Mans, l'un de ses enfants, un protecteur infatigable. M. Robert Triger de son côté ne fait que suivre de nobles traditions de famille en cherchant à illustrer cette commune.

« Depuis 1816, date de son arrivée à Douillet, M. Robert-
« Pierre Triger n'avait cessé de mettre à leur service toute son
« activité, tout son dévouement, toutes les ressources de son
« intelligence et de son expérience. Tour à tour, administrateur,
« comptable, architecte, et, au besoin, instituteur, il avait lui
« aussi exercé une salutaire influence sur la population au milieu
« de laquelle il avait vécu, et par là même, il avait contribué pour
« une large part au développement de la vie locale. Enfin, tou-
« jours sur la brèche, *pendant quarante-cinq ans*, il avait dé-
« fendu avec le plus complet désintéressement les intérêts de la
« commune de Douillet, à laquelle il avait pour ainsi dire con-
« sacré sa vie entière (1). »

L'auteur, je le fais remarquer parce que la piété filiale et la reconnaissance du cœur doivent être comptées parmi les leviers les plus puissants des grandes et nobles œuvres, l'auteur a dédié son travail à M. Robert-Pierre Triger, ancien percepteur et ancien maire de Douillet, au nom duquel il a joint ceux de M. l'abbé Dubois et de M. l'abbé François Ripault, curé de Douillet, de 1820 à 1858.

Voilà le squelette du livre ; mon rôle n'était que d'en faire connaître la charpente et les proportions principales. Si vous voulez voir l'œuvre vivante, il le faut lire. Cela est bien un peu long. L'auteur est entré dans le menu détail des faits ainsi qu'il con-

(1) II^e Part. Ch. V, p. 299.

venait au but de son étude ; il les a analysés par nombreuses séries ; il y a treize chapitres dans la première partie, cinq plus un appendice, dans la seconde. L'ouvrage est fait pour les « chercheurs de vérité, de textes et de preuves (1) », et non pour cette classe de lecteurs qui ne souhaitent dans un livre qu'un refuge agréable contre les ennuis de l'oisiveté. On peut juger du style par les citations que j'ai faites.

J'y ajouterai celle-ci de M. le Play, lorsque, après avoir flétri les historiens fantaisistes et superficiels il disait :

« Heureusement des esprits éminents ont enfin aperçu ce
« triste état de l'histoire. Imitant ceux qui cultivent les sciences
« exactes et indifférents aux suffrages d'un public frivole, ils se
« dévouent à fonder leur science sur les traces authentiques du
« passé. Ces vrais historiens figurent au nombre des gloires les
« plus solides de notre époque. Ils ne s'adressent guère jusqu'à
« présent qu'aux hommes studieux, mais à la longue, leurs tra-
« vaux ne manqueront pas de renouveler à fond l'opinion éga-
« rée (2). »

L'exécution typographique est ce qu'on peut l'attendre d'imprimeurs tels que MM. Fleury et Dangin, de Mamers. L'éloge de ce qui sort de leurs presses n'est plus à faire.

Des cartes coloriées, de bonnes gravures, un certain nombre de planches enrichissent l'ouvrage. Des listes de noms, une table très soignée et très complète seront appréciées des archéologues.

P. BARRET.

(1) H. Taine. *La Révolution*, T. III. Préface.

(2) *Organisation du Travail*, p. 52. Tours 1870.

L'ASSOCIATION DES ÉTUDIANTS EN DROIT DE RENNES, EN 1870, par M. L. DE LA SICOTIÈRE. — Nantes. Vincent FOREST et Émile GRIMAUD, 1883, in-8°, 74 pages.

Ce titre est celui d'une gracieuse brochure de 74 pages in-8°, que notre honorable Président a fait paraître à Nantes, en 1883, chez Vincent Forest et Emile Grimaud, imprimeurs de la *Société des Bibliophiles Bretons*.

L'exposé historique et les documents renfermés dans cet écrit constituent un épisode des luttes de nos Parlements pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle

On sait que ces luttes allèrent si loin, que Louis XV y vit une cause de ruine pour l'État. Ce fut à cette occasion qu'il prononça cette parole : « Les choses comme elles sont dureront autant que moi. »

Le Parlement de Paris, dont l'opposition éveillait dans l'âme du Roi ces inquiétudes, n'était pas le seul à s'agiter. A Rennes, un conflit soulevé par une question d'impôts prit des proportions alarmantes. Soixante-douze magistrats furent écartés de leurs sièges, et Choiseul, excité par le duc d'Aiguillon, fit arrêter le procureur-général La Chalotais et Louis-René, son fils.

L'opinion s'émut en faveur des parlementaires. Les plus chaudes sympathies leur vinrent des étudiants en droit.

Ces jeunes gens, en 1756, avaient formé entre eux une Association que le gouvernement ne tarda pas à suspecter, mais qu'il laissa vivre en paix pendant quelque temps.

« Le but des étudiants, dit M. de La Sicotière, était de défendre leurs privilèges, dont le plus considérable peut-être, consistait à faire entrer gratuitement aux spectacles de la ville, 13 des leurs... Ils étendaient ce droit d'entrée à tous les spectacles forains : marionnettes, concerts et même aux combats d'animaux. Dans leurs réunions, ils s'occupaient encore de certaines démonstrations en usage dans l'école, comme un service religieux à faire célébrer, un feu de joie à allumer, une cavalcade à organiser à l'arrivée d'un personnage, un discours à lui adresser.

« L'Association avait un Prévôt et un Greffier, tous deux bacheliers en droit... Ils étaient nommés, tantôt au scrutin, tantôt par acclamation. Habituellement le Greffier sortant passait Prévôt. La durée de leur exercice avait été fixée à six semaines

« Les étudiants étaient convoqués par affiche signée du Prévôt et se réunissaient dans la grande salle de l'école.

« Procès-verbal était dressé de leurs délibérations et signé par les assistants sur un registre spécial. »

Ce Registre a son histoire, racontée dans la brochure que nous analysons.

L'Association des étudiants ayant pris part à la disgrâce du Parlement, attira sur elle les foudres judiciaires. Le 31 janvier 1767, le Registre fut confisqué. « La Cour, était-il dit dans l'arrêt, faisant droit sur les remontrances et conclusions du procureur-général du Roi, a ordonné que le prétendu *Registre des délibérations de Messieurs les Étudiants en droit*, 19 août 1756, demeurera supprimé au Greffe de la dite Cour. »

Le 15 juillet 1769, le Parlement de Bretagne fut rappelé. Les étudiants fêtèrent son retour, et leur Registre, par arrêt du 14 août 1769, leur fut rendu. Mais la lutte recommença et un nouvel arrêt du 22 août 1772, supprima itérativement le Registre des étudiants.

L'avènement de Louis XVI (10 mai 1774), les remit définitivement en possession de leur Registre où ils consignèrent leurs actes et délibérations jusqu'en 1789. Le dernier procès-verbal est signé Moreau, Prévôt.

Ce Registre qui reflète, par certains côtés, la vie, les aspirations, les passions d'une époque, la plus agitée peut-être de nos annales, a longtemps sommeillé dans une bibliothèque de la ville de Seès, appartenant à une petite-fille de l'ancien conventionnel Plet-Beauprey.

Comment ce manuscrit se trouvait-il à Seès ? On l'ignore.

Les meubles de la petite-fille de Plet-Beauprey furent vendus aux enchères publiques, en novembre 1879. Je me rappelle avoir vu alors le Registre des étudiants de Rennes, dont plusieurs cahiers étaient détachés du corps principal. Il fut adjugé, en deux ou trois lots à des fripiers de Seès et d'Alençon. Fort heureusement les divers fragments un instant éparés vinrent entre les

maines de M. de La Sicotière, qui se mit en devoir de les coordonner.

Ce travail réquerait tout à la fois la science de l'historien et du jurisconsulte. Personne n'était mieux en situation pour le bien faire, que celui qui l'avait entrepris.

Le cadre historique créé par M. de La Sicotière et dans lequel il a renfermé les documents contenus dans le Registre, donnent à son œuvre un prix véritable.

Des explications et des notes font connaître ces jeunes gens, qui figurent en simples étudiants, dans les procès-verbaux de leur Association, mais qui plus tard brilleront au milieu de leurs contemporains. Pour n'en désigner que quelques-uns, citons : Charles Toullier, d'abord professeur, puis doyen de la Faculté de Rennes, auteur de l'ouvrage célèbre : le *Droit civil français* ; Moreau, le futur vainqueur de Hohenlinden ; Jean-Denis Lanjuinais, destiné à une grande notoriété politique ; Jean-Marie-Emmanuel Legravend, savant jurisconsulte.

Nous félicitons M. de La Sicotière de son travail, où il a su répandre un vif intérêt, et que, désormais, ceux qui écriront sur les agitations du Parlement de Bretagne, au XVIII^e siècle, devront consulter.

J. ROMBAULT.

PHILOGIE

Nouvelles remarques sur quelques expressions usitées en Normandie et particulièrement dans le département de l'Orne.

(Suite).

CORRESPONDANCE

Un aimable correspondant de Senonches nous signale quelques locutions usitées dans le pays qu'il habite. Bien que Senonches ne soit pas en Normandie, beaucoup d'expressions, parmi celles qu'il nous signale, sont, nous dit-il, usitées dans le département de l'Orne ; d'ailleurs le patois n'est pas tenu de connaître et de respecter les frontières tracées par les cartes géographiques. Il passe la frontière en franchise. Aussi indiquerons-nous à leur ordre alphabétique les mots communiqués par notre correspondant. Nous le remercions de la communication ainsi que tous ceux qui voudraient bien nous en faire de pareilles.

Voici les mots commençant par A, communiqués par le correspondant de Senonches :

Accoufler. — Selon MM. Duméril, *s'accoufler* est un verbe réfléchi qui signifie : faire une génuflexion.

Au pays de Senonches, *s'accoufler* signifie s'accroupir. *Accoufler* quelqu'un, c'est l'abaisser, l'abattre, l'« accouper. »

Une personne qui *s'accoufle* ou qu'on *accoufle* doit proprement être agenouillée sur ses talons, « à croppetons, » dans le langage de Villon.

Angleux — Acariâtre, méchant, hargneux.

Vient directement du latin : *angulosus*. Le français a gardé *angleux*, tout en admettant la contraction dans le substantif *angle*.

Un individu *angleux* est le contraire d'un homme rond.

Il y aurait une autre espèce d'*angleux* pour les savants familiers avec Cicéron. Ce sont les gens qui font de petites confidences en catimini, qui chuchotent dans les coins « qui in *angulo* disserunt. »

Ongleux, qui se dit aussi, s'applique aux gens sous les griffes desquels il est désagréable de se trouver.

Arossir. — Abrutir, ahurir, entraver dans son développement par de mauvais traitements, rendre « rosse. »

N'a pas besoin de commentaire. Vauquelin de la Fresnaye parle en divers endroits de bois *abroutis*. Ce sont des taillis *arrossis* a force d'être broutés. Certains chênes-prognards sont appelés en Normandie *rosses* ou *rousses*. Ce sont des arbres *arrossis* par le « bottage » et par « la progne. »

Arrouter. — Mettre à la porte, chasser violemment.

Il semblerait qu'*arrouter* voulût dire : Mettre dans son chemin, il paraît que c'est le contraire. C'est peut-être une ironie.

L'étymologie littéraire serait : *Adrumpere*, séparer, détacher tout à coup, divorcer. *Arrouté*, *adruptus*.

Au bleu, bleu, bleu ! — Interjection pour exciter les vaches à boire.

Chez nous, les vachères psalmodient *vôlé...*, *vôlé...*, *vôlé*. Mais les pastourelles de Senonches et de Longny descendent directement des Thestilis et des Galatées de Virgile et disent à leurs génisses dans le meilleur latin du monde : *Ablue ..*, *blue...*, *blue !*

Cette dernière aphérèse justifie Saumaise et son étymologie de *bleu*, quod est purpureum « quasi ablutum aut dilutum. »

B

Mots sur lesquels des remarques ont été faites dans le travail de 1878 :

Bastant, *berbis*, *bers*, *bersiller*, *bigne*, *blaquer*, *blau*, *blèche*, *boe*, *bourder*, *brin*, *brouée*.

Bacul. — MM. Dumeril donnent à ce mot la signification de crapoussin. Dans le département de l'Orne, nous appelons *rocul* un homme « dont le premier étage est un entresol. » (Voir plus bas, *bassicotiers*). Quant au *bacul* de notre timonerie rustique, c'est le bâton (*baculus*) qui barre ou embarre les limons au-devant du banneau. Quand le *bacul* est retiré, le banneau fait la *bascule*.

La *bacule* était une ancienne machine de guerre.

« Plus tard, on entendit par *bacule* (bascule), une porte appuyée sur deux pieux qui s'ouvrait et se fermait en guise de trebuchet. »

(Feugère, note, *Préexcellence du th* fr. H. Estienne, p. 372).

Bagou ou Bagoul. — Bavardage.

Un peu de tous les patois et de tous les idiômes, y compris l'argot.

MM. Duméril citent une ancienne lettre de grâce où un certain Jacotin Poulet se met à *bagouler* et à dire plusieurs goulardises.

C'est parfait ; mais pourquoi Delvau prétend-il que dans l'argot des gens de lettres *bagou* veut dire : bavardage de femme ?

Ce n'est ni vrai ni galant. Le bagoul s'applique aux deux sexes.

Bahuter n'est point du patois normand, mais ce n'est pas non plus seulement un terme de l'argot des Saint-Cyriens comme le dit le *Dictionnaire de la langue verte* de Delvau.

« Quand un homme fait plus de bruit que de besogne, on dit qu'il fait comme les *bahutiers*.

..... Les bahutiers, après avoir cogné un clou, donnent plusieurs coups de marteau inutiles avant d'en cogner un autre. »

(Le Roux, dict. com. satyr.)

« Philippin, à quel jeu jouons-nous ?

Tout de bon ou pour *bahutter* ? »

Dit Alaigre à Philippin à la scène V de la *Comédie des proverbes* d'Adrien de Montluc.

Philippin et Alaigre font une partie de langue à la mode des femmes de la halle. Ils se *rivent leur clou* à coups de proverbes ; Alaigre demandent à Philippin s'ils veulent se *piquer au jeu* ou *s'engueuler pour rire* et faire du bruit.

« C'est justement comme les compagnons *bahutiers*, ils font plus de bruit que de besogne. »

Plus, loin, scène VII, Alaire dit encore en parlant des gens qui payent en « monnoye » de compliments :

Baissière. — Fond du tonneau, ce que l'on tire quand le devant du fût a été baissé.

« Les derniers poèmes de M. Despréaux sentent l'esprit épuisé; ce n'est plus que la *baissière*, il se copie lui-même. »

(Segrais, Mémoires).

Baluchon. — Sac dans lequel sont renfermés tous les pauvres effets du coureur.

On disait jadis : *canapsa*.

Bancelle. — On appelle plus particulièrement *bancelle* la sellette ou le petit trépied sur lequel s'asseoient à l'étable ou dans l'herbage les femmes qui tirent les vaches.

Il y aurait toute une étude à faire sur les bancs, escabeaux et sellettes sacrés ou profanes, depuis la stalle du curé jusqu'au banc du meunier arrondi comme une roue de moulin, depuis le trône du monarque jusqu'au tabouret de la duchesse, depuis l'escabeau de l'empereur Maxime et les bancs qui donnèrent leur nom aux *banquets* jusqu'aux « chaires de veloux » brisées de Henri III et les sièges des Mignons « qui s'ouvroient et se fermoient comme un gaufrier pris à rebours. »

Bancroche. — Mal bâti, gamberon, béquillard, à la fois *bancale* et *croche*.

Banneau. — Qui croirait que le pacifique tombereau, le plus souvent plein de terreau ou de menus engrais qui charrie les « tombes » à travers les champs et les herbages, fut jadis un char de guerre parmi nos ancêtres ?

« Le *benna* contenait deux guerriers qui combattaient d'assis. »

(Rich. Seguin, d'après Tacite. *Hist. milit. des Bocains*, p. 12.)

Benna lingua gallicā genus vehiculi appellatur.

(Festus, cité par H. Estienne).

Le mot *banneau* se trouve presque sous sa forme moderne dans Monstrelet. (*Chronique*, liv. I, chap. 43). Il parle de deux traitres aragonnais condamnés et amenés dans la cour du Louvre en un « *bennel*. »

Banvolle. — Girouette.

MM. Duméril font dériver ce mot de *banderolles*.

C'est bien loin.

Bandurn ou *banneria volvens* serait plus près et s'appliquerait parfaitement à la girouette.

Bannir. — Dans les anciennes « ripailles » ou « ripalles » normandes, noces, fins de moissons, batteries de sarrasin, festins de carnaval, etc., l'usage était de *bannir* le croupion de la volaille, principalement de l'oie, au profit du gosier le plus « *chaussant* » de la société.

Le croupion mis en montre sur une fourchette, les plus « précieux buveurs » entraient en lutte et celui qui avait avalé le plus grand nombre de verres de cidre sans reprendre haleine, croquait la friandise bannie.

Bannir en ce cas, veut proprement dire : adjuger aux enchères.

« A la fin de la messe, dedans l'église fut *bany* au rabès, pour la journée ung *harnoy* et deux hommes pour aller aux fortifications de Cherbourg que Cosme Paris mit à dix solds, etc. »

(Journal de Gouberville, 13 septembre 1562).

Bar. — Un *bar* est, à proprement parler une civière.

Dans quelques endroits on appelle *bar* le chevalet sur lequel on monte la pièce de bois avant de la scier en long.

L'Académie n'admet que le sens de civière avec l'orthographe : *bard*. Ch. Nodier, qui reprend l'Académie, dit que le vrai mot est *bayard*, sans donner de raisons à l'appui. *Bard* et *baiard*, quel que soit l'instrument à porter des fardeaux qu'ils désignent, sont comme *bât* de la famille grecque de βαρεῖον ou de la famille latine de *bajulare*. (Voir le mot *bâtiaux*).

Barbelottes. — On donne encore aujourd'hui ce nom aux Coccinelles ou bêtes du bon Dieu.

En langue romane on l'appliquait aux insectes d'eau :

« Il ot par leurs clères fontaines
Sans *barbelotes* et sans raines
Gui les arbres fesoient ombre. »

(Rom. de la Rose, v. 1291-1294).

Barbottiaux. — Barbottiaux n'est pas synonyme de caparaçon comme l'indiquent MM. Duméril.

On appelle *barbottiaux*, les franges d'un filet qui encapuchonne le cheval et lui font des espèces de barbes.

Bassicoter. — Marchander à outrance, débattre les conditions d'un marché liard à liard, manquer de décision et de franchise.

La désinence fréquentative est dans le génie même de la langue populaire où l'on trouve *asticoter*, *haricoter*, *chipoter*, *siroter*, etc., etc.

MM. Duméril qui signalent *bassicoter* comme faisant partie du vocabulaire Ornaïs, supposent que *bassicoter* pourrait venir de *bassicot*, sorte de cage ascenseur qui monte les ardoises du fond des ardoisières. Malheureusement, il n'y a et il n'y a jamais eu que très-peu de carrières d'ardoises dans le département de l'Orne.

Dans cet ordre d'idées, *bassicoter* ou *bachicoter* pourrait venir de *batche*, sorte de claie creuse ou de panier dans lequel les casseurs de cailloux doivent vanner le balast en le chargeant.

L'étymologie suivante est proposée sous toutes réserves.

Les *bassicoteurs* ou *bassicotiers* sont ordinairement les *bon-hommets* ou *bonhommiiaux*, *bassets*, *baculs* ou *roculs* qui fréquentent les foires du Passais, du Bocage et du Bas-Maine. Ils manquent un marché, faute de couper un écu en deux, veulent être payés en argent sonnant et jusqu'à la refonte des écus de six francs, ils se sont refusés à les « couronner » même du demi-appoint de deux sols.

Bauber. — Bégayer.

L'onomatopée n'est pas tout à fait la même.

L'individu qui bégaye ou *bègue* comme disent nos paysans qui ont deux mots pour exprimer le défaut de langue, hésite en caquetant comme une pie, tandis que celui qui *baube*, *aboie*, — *baubat*, *baubatur*. (Voir au mot *actonner*).

Bâtiaux. — Cette expression n'a rien de particulier aux populations maritimes, comme le veulent MM. Duméril. On appelle *bâtiaux* toute espèce de débris ou de morceaux d'équipages mis au rebut et pouvant servir à raccommoder *bâts* et *bâtières*.

Le *bât* n'est pas seulement la selle ou le portefaix d'un *baudet*

qu'on appelle *torche* en Picardie, les *bastœ* comprenaient tout le harnois d'un âne.

« *Stravit asinum et, ut rustice loquar, super imposuit bastas, in quarum una etc.* »
(Acta Sancti Benedicti. Cités par D. Mabillon et Trévoux).

Becquot. — Un objet de *becquot* est un objet qui se trouve en plus ou en moins dans un lot.

Deux enfants ont un petit tas de noix ou de pommes à partager. Ils comptent sur une douzaine. Les partageux tirent à eux noix à noix et pomme à pomme. Si le lot est de douze juste, ils en ont chacun six et s'en vont contents. Mais s'il s'en trouve treize, la treizième est de *becquot*.

Becquot est un petit mot d'amitié qui, en patois galant veut dire : baiser.

Se prendre de bec a, dans toutes les langues, y compris la verte, une signification tout opposée.

La pomme de *becquot* peut être une pomme d'amour ou de discorde.

Le *bescot* vient parfois de tricherie et convoitise le guette.

« C'est cela qui fait l'autrui prendre.
Rober, tolir et bareter,
Et *bescochier* et mesconter. »

(*Rom. de la Rose*, v. 181-183).

Béhazard. — MM. Duméril indiquent *béhazard* comme une locution adverbiale de l'arrondissement de Valognes.

Ce n'est qu'une contraction de la phrase : *c'est bien hasard si*.

Exemples :

— Ah ! m'n ami, l'gars Zidor est bracogné dans l'âme : quand i mire un gueuv', c'est *béhazard* si n'l' vis' pas.

— Dis donc, Phlipe, j'ai un billet d'cent pistoles sus eun' magnière de reimbigné du pays d'Ava, qui tombe à la Saint-Maquieu. Crés-tu que j'serai remboursé ?

— Béhazard, m'n' ami, béhazard.

Beïon, Bélon. — Cuvier en bois ou en granit dans lequel coule le cidre en sortant de la « met-matière. »

Les Virois disent : *bereau*.

On appelle *bellon* en Champagne, un grand récipient dans lequel on transporte le raisin de la vendange à la cuve.

C'est évidemment notre *bellon* normand.

Quant à confondre un *bellon* avec un *banneau* comme le fait Furetière, cela est impossible, bien que la *benne* dans laquelle on monte et l'on descend les mineurs ressemble singulièrement à un *bellon*.

Beluetter. — Usité en patois dans cette phrase : « la vue me beluette. »

Pour dire : « j'ai des éblouissements, je vois des beluettes » (bluettes).

Berdanser. — Vaciller, osciller.

Une table qui *berdanse* par faute d'aplomb de plusieurs pieds, se *berce* et *danse* tout à la fois.

Rien ne *berdanse* mieux qu'un navire à l'ancre à la marée montante.

« Tout l'co m'*berdanse*
Ren que d'pensi à nout'Empreu. »

(P. Genty).

Bestial. — Bétail. Singulier de bestiaux.

« L'ennemy fourrageur son *Bestial* n'emmené. »
(Baif, *l'Hymne de la Paix*).

Le sire de Gouberville parle quelque part des gens qui « me-noient grand nombre de *bestyal*. »

— Comment veux-tu que je laisse mon *bestial* ? disait dans la légende la dame de Lalande à son filleul l'abbé Grandière qui lui conseillait de fuir sa maison menacée.

La dame de Lalande était de bonne maison, l'abbé Grandière avait fait ses classes, mais la marraine parlait en bonne Normande et le filleul, tout grand clerc qu'il fût, ne la reprenait pas.

Bibelot. — Le *bibelot* est un objet bien connu des curieux qui vont se promener aux foires et aux assemblées de notre bocage et de notre plaine. Il porte, suivant la fantaisie des goguenards, différents noms plus ou moins gaulois.

On appelle *bibelots* les quilles, jouets ou pantins qui retombent toujours sur leur base ou sur leurs pieds de quelque façon qu'on les pose, qu'on les renverse ou qu'on les jette.

La *bible*, dans l'ancienne artillerie était une sorte d'ingénieuse

machine, qui, comme le renvideur mécanique dans nos tissages perfectionnés, remettait en place la pièce déchargée.

Bibets. — Moucherons.

Dans le département de l'Orne on prononce généralement *Guibets*.

Les unes pernent *wyber*
Les autres mouche volaunz,

lit-on dans une vieille pièce citée par MM. Duméril.

Nos poètes ont depuis lors écrit *bibets* comme les Français.

« L'aragne attrane les *b'hels*
Sans plus en ses toiles subtiles :
Petits larrons sont aux gibets
Et les plus grands sont dans les villes. »

(Auvray. 1590-1633).

Bichet. — C'est ainsi que l'on devrait écrire le fameux mot normand : *Pichet* que les antiquaires admirent pour la forme du contenant et dont les « grand'gousiers » sirottent le contenu.

Le bichet était une ancienne mesure de grain en usage en Bourgogne, dans le Lyonnais. à Montereau, à Moret, à Sens, à Meaux. Sa contenance variait dans tous les pays comme le boisseau en Normandie. Elle était tantôt d'une, tantôt de deux quarts. La quarte contenait deux boisseaux et le boisseau vingt écuclles.

En l'appréciant au poids, le bichet pesait de 30 à 40 livres encore variait-il naturellement suivant le grain qu'il s'agissait de mesurer. (Voir le mot *pichet*.)

Bicoïn. — Etre de *bicoïn*, se mettre de *bicoïn*. Se mettre de travers.

Littéralement, se mettre comme le troisième pied d'une chèvre ou grue dont le nom français est *bicoq*.

Bidoche. — On appelait *bidoche* le cheval de carton qui représentait la cavalerie chez les *Samarigneurs* (faiseurs de charivaris). La *bidoche* joue un grand rôle dans les parades de la foire et autres.

Pans son intéressant roman, intitulé : *les Mémoires d'un Instituteur*, M. Lucien Thomin, en bon boscaïn, n'a eu garde d'oublier la *bidoche* dans sa description de la ripaille qui suit la batterie de sarrasin.

C'est le mot *bidet* féminisé avec la terminaison péjorative *oche*.

Le nom de *bidet* n'était point jadis donné chez nous indistinctement aux petits chevaux de toute sorte, à ceux que l'on appelle « poneys » aujourd'hui. Un bidet était un cheval d'amble qu'on appelait un cheval de pas relevé.

Bief, Bieu, Biot, Biorage. — On appelle *bief* ou *bieu* la retenue d'eau au moyen de laquelle on fait tourner un moulin et le ruisseau qui l'alimente.

On appelle *biorages* des endroits marécageux, où comme aux abords du bief l'eau stagnante et intermittente par places détrempe le sol qui ne produit que des jones, des pavots et de mauvaises herbes.

Bieurgeons. — Sillons incomplets nécessités par la forme irrégulière d'un champ et qui forment un biais à côté des raies droites.

Bihots, Buhots. — Sabots bouleux, étymologie inconnue. La plus littéraire serait une étymologie ironique. Les *buhots* étant, à proprement parler, les plumes d'oie peintes et « mirelifichées » mises à la montre des plumassiers.

Quoiqu'il en soit, *bouleux* a prévalu, et ici tous les dictionnaires sont d'accord, excepté le pointilleux Nodier, dont la querelle ne va pas au fond. Un bon *bouleux* est un cheval de service, à toutes fins, hors la course et la piaffe ; c'est aussi, par analogie, un simplet, sans grand génie, qui *boulotte* utilement en suivant son petit bonhomme de chemin. C'est bien là le rôle des sabots *bouleux* dans l'ordre hiérarchique des chaussures.

Bilent. — Signalé par Chrétien de Joué-du-Plain, fainéant, trainard.

N'a que par analogie la signification de parasite que lui donnent MM. Duméril.

Bis lentus.

Binder. — Ce mot a une double signification.

Les vaches qui *bindent* sont des vaches folâtres qui se tracassent et se livrent au caprice de la danse particulière à leur race.

Rebinder, c'est mettre une seconde fois à la masse, c'est aussi parfois surenchérir.

Dans ces derniers cas. rebinder signifie *biner*, donner, offrir une seconde fois, comme *rebiner*, *rebigner* signifie donner un second labour à la terre.

Blague. — Il y a une certaine analogie bien tentante à signaler entre ce mot du jargon moderne et une expression qui remonte à la fin du *xr^e* siècle :

« Mors se bien fais ne trocherie,
Et croire en Dieu n'est *bougerie*, »

disait Helynaud, le poète favori de Philippe-Auguste.

Qu'est-ce qu'une *blague* ? — C'est une baliverne, un mensonge guilleret, né de la fumée de la pipe ou de la cigarette et sorti de la « pochette » à tabac. C'est un propos de bouge, de taverne, d'estaminet, un lardon, un coq-à-l'âne, une bourde, une fumisterie, etc. La *blague* moderne est bien la fille, souvent décrassée et moins forte en gueule de sa grand-mère la *bougerie*, de Dans Hélynaud.

Le « bragard » qui prenait des penaches pour des cimiers héroïques et des fanfares de trompe pour des chants de victoire, était une variété de *blagueur*.

« O nation françoise, où est la pompe
Qu'à son de trompe obtins par toute Itale
Le temps passé ? Faut-il qu'il se corrompe
Ton los et rompe ? L'ambition te trompe,
On *brague* et pompe, on perd force totale, etc. »
(G. Crétin, *Journ. des Eperons*).

Bleste, Blête. — Motte de terre, gazon.

Blesta, suivant MM. Duméril, signifiait dans la basse latinité : *motte à brûler*. Les mottes à brûler sont de deux sortes : la motte de tan et la motte de tourbe chevelue, comme celle que l'on extrait des hazés de Briouze. Ce doit être-là, la véritable *blesta*.

C'est en effet une blête ou gazon, comme celles dont on se sert pour construire un batardeau, pour gazonner la bordure d'un parterre, et particulièrement pour enfalter une chaumière. C'est ce dernier usage, si commun pourtant que n'a pas connu M. l'abbé Tollemer, dans ses notes sur le journal de Gouberville, quand il déclare ne pouvoir expliquer ce passage : « Ils tailloyent de la *bleste* pour couvrir la loge des Russeaulx. »

On dit aussi : avoir de la *bleste* pour avoir du bien fonds, de la terre.

Bluter. — En faisant un verbe neutre du verbe actif français, *bluter*, les Normands l'ont appliqué aux gens que les parasites inquiètent ou que l'ardeur du sang tourmente.

Exemple :

— « Faut crêre que la pétiote au gros Gliame est d'vorée des puces ou qu' la piq'rolle la cherche; o *blute* à journée enquiêre. »

Bôcain ou Boscain. — Habitant du Bocage.

M. Richard Séguin a donné l'histoire de l'industrie du Bocage et un précis d'*Histoire militaire des Bôcains*. (in-12. Vire. Adan. 1816.

Bôniau ou Bôgnau. — Instrument de pêche.

Le *boniau* est bien en bois tressé, comme le disent MM. Duméril, mais il ne barre point les rivières, ce qui n'est possible qu'à un filet.

Le *boniau* est spécialement consacré à la pêche de l'anguille et s'appelle en français un *vif*.

A la différence du tambour qui est en filet tendu sur cerceaux, le *vif* est en bois tressé comme un panier. Mais tous deux sont de vrais *bôniaux*, le poisson une fois entré dans le piège ne pouvant ressortir et se trouvant *bôné* (borné) de tous les côtés.

Bontivement. — Un peu plus que *naïvement*. Un peu moins que *niaisement*.

Adverbe de l'adjectif *bontif* que l'on trouve dans Vauquelin de la Fresnaye.

Bontif n'a pas de synonyme en français.

Un homme *bontif* est essentiellement charitable, mais un peu bonasse.

Bois. — On dit familièrement des *bois* pour des morceaux de bois de toute espèce.

C'est en ce sens collectif et vague que le langage judiciaire nomme, par réserve, *bois de justice*, l'échafaud et ses accessoires.

Voir dans les mémoires du sire de Gouberville la comique et

« bluteuse » mésaventure qui lui arriva le samedi 28 avril 1556, pour s'être assis « sur ung boys, près l'églyze où un povre avoit
Sauvageon ou aspiere.

Bôquet. — Sauvageon.

Je ne sais pourquoi MM. Duméril écrivent : *bauquet*.

Un *bôquet* est, à proprement parler un sauvageon pris dans un bois.

Dans certains départements du centre de la France, le pommier sauvage est commun dans les taillis et l'on greffe des *bôquets* de préférence aux sujets de pépinière.

« Le vendredy VI^e (avril 1334), Thomas levé, nous allasmer greffer des *bosquets* à la haye de son clos de Vallée... »

(Mises et receptes de Gilles de Gouberville).

Le lendemain, le sire de Gouberville va arracher sept *Suretz* à la pépinière de l'hôtel Barrier et va les planter « incontinent. »

Bougon. — Rebours, maussade, grondeur.

Plaute appelle *buccones* une sorte de gens stupides et grossiers.

Bougon. — Scion de pelard coupé en biseau environ à un mètre de terre et demeuré snr la souche.

Un *bougon* est un homme qu'on ne sait par où prendre.

Les *bougons* rendent très-difficile la circulation et la promenade dans le bois taillis où ils sont restés.

Bouju. — Ventru. Le *bouge* est véritablement le ventre du tonneau.

Le modèle des *boujus* était ce Gros-Guillaume, le compagnon de Gaulier-Garguille et de Turlupin qui se cerclait de deux ceintures, l'une au-dessus des cuisses, l'autre vers l'estomac pour mieux ressembler à une futaille.

L'h'stoire de ces trois célèbres farceurs défraye les légendes de l'ancien théâtre français. Toutefois aucune vie n'est plus obscure que la leur. Les anecdotes ont étouffé la vérité. Il semble qu'une bonne biographie de Henry le Grand, de Robert Guérin et de Hugues Guéru devrait tenter les spécialistes. On savait vaguement jusqu'ici que celui-ci était né dans le département de l'Orne et certaines cartes l'indiquaient comme une de nos célébrités. Le plus infatigable de nos chercheurs, à qui cette bonne

fortune était bien due, notre honorable président et bien cher ami, M. Léon de La Sicotière, vient de découvrir l'acte de naissance et la filiation authentique de Gaultier-Garguille.

Hugues Guéru et sa famille étaient de Séez.

Bouroter. — *Canarder*. c'est-à-dire marcher en se balançant sur les hanches et l'arrière-train, comme font les boures et les bourots, lesquels sont, comme on sait les femelles et les petits des canards.

Il y aurait peut-être, pour les infatigables chercheurs d'étymologies grecques une bonne occasion de faire venir *boure* de plus loin que de la *boureta* de la basse-latinité.

Le canard est essentiellement omnivore et *Boros* en grec signifie carnassier.

Bourrier. — Mauvaises herbes.

C'est aller chercher un peu loin l'étymologie de ce mot que de le faire, avec MM. Duméril, dériver du Celtique ou même du latin d'Ausone, *Burræ*, qui signifie contes de bonne femme.

Le *bourrier* est à proprement parler, le paquet de mauvaises herbes qui se pelotonne autour du soc de la charrue et force le laboureur à s'arrêter pour *débourrer* avant d'achever son sillon.

Bricole. — Affaire trouble, enchevêtrée, de mauvaise foi, pleine de raccrocs et de rebonds.

On nomme *bricole* à proprement parler tout ricochet résultant de la rencontre d'un corps dur par un projectile, d'où les coups de *bricole* à la paume et au billard.

On nomme aussi *bricoles* des parties de harnais, des bretelles de porteurs, des filets de chasse, etc.

Les *bricoleurs* ne sont pas d'hier. Déjà du temps de Robert Wace, ceux qui faisaient les affaires par *bricolles*, étaient « blâmez e tenu por *bricon*. »

Bourdin. — Grossier chausson de pommes ou de poires.

Ne peut venir de *bourr*, étant aussi cuit que la galette et le pain. Il est question quelque part dans les *Jeux rustiques* de jeunes gens jetant la boule et le *bourdeau*. Le jeu de *bourdin* signa'é par le sire de Gouberville est encore en usage chez les sabotiers de la forêt de Bellême et autres environnantes. C'est

une sorte de soule, de « *rabotte* » ou de cochonnet, où l'on se ssrt de gros bâtons. On sait que *bouhourder* veut dire en vieux français : jouter à coups de bâtons.

Brin. — Très-employé dans tous les patois et surtout dans le patois bas-normand, soit comme négation explétive, soit comme expression d'une petite et insuffisante quantité.

Exemple :

— Tâchons de nous amuser un *brin*.

— La garcette Fanchon n'est *brin* jolie.

On dit toutefois : c'est un beau *brin* de fille.

« Maître Jean n'est pas un *brin* sot.
La fille n'est pas un *brin* sottte. »

(R. Belleau, *La Reconnue*)

Brin g'nen tout est une locution particulièrement employée dans le patois normand. *Misère sur toute chose..... Rien du tout.*

Bringé. — Une vache *bringée* est ordinairement de poil brun *fouétté* de noir ou de brun plus foncé.

« En Normandie on dit des *bringes* pour dire des vergettes, et *bringer* pour dire nettoyer avec des vergettes. On dit aussi *bringes* pour dire des verges et *bringer* pour dire fouetter avec des verges. »

(Huet cit. par diét de Trévoux).

Le sire de Gouberville écrit : une vache *brindelée* ; c'est la même chose que *bringée*, *brinde* et *bringe* signifiant également petites branches d'arbre.

Brocher. — Aller droit devant soi en passant à travers un obstacle, *brocher* à travers une haie, etc.

L'étymologie semble toute naturelle, quand on pense à une *broche* qui perce et traverse d'estoc, toutefois en vieux français et en terme de chasse, *brosser* avait la même signification que notre mot *brocher*.

« A l'aventure,
Vous ayant apperceu de loin,
J'ai vers vous *brossé* mon chemin. »

Mademoiselle de Gournay, parlant des critiques de Ronsard, qui vont « *brossants* en leur fantaisie, comme le sanglier échappé dans une forêt. »

Rebrousser est le contraire de *brosser* son chemin.

Brucher. — Chopper.

Quand on « s'embrunche » à travers « eune brière » on risque de *brucher* au premier pas.

Les ronces, les « siquots » et les broussailles ne sont pas les seules causes d'achoppement qui puissent faire *brucher* un Normand.

Exemple :

— Dis donc, fou Louisot, sais-tu ce que c'est que le hasard ?

— L'hasard, mam'selle, sauf voi' respect, c'est quand on *bruche* dans eune coësme de j'ment pie et qu'on chet le nez dans eune bouse de vache caille.

Buandières. Lessivières.

« Cherchans doncques part le dict pays (de satin), si viandes aulcunes trouvations, entendisines ung bruyt strident et divers, comme si feurrent femmes lavant la buée ou tracquetz de moulins du Bazacle les tholoze. »

(Pantagruel, livre V, ch, XXXI).

Bubettes. — Petits bubons bénins.

« Il luy pert bien à son nez rouge qui est si très-plein de *bubettes*. »

(Sermon joyeux de bien boire, xvi^e siècle).

Buhot. — Sabot bouleux.

On appelle *buhot*, le petit godet de bois dans lequel en certains endroits, trempe la pierre à aiguiser des faucheurs.

On le nomme aussi « olivier, » parce qu'il affecte parfois la forme d'une olive. Dans ce cas, il est le plus souvent en fer blanc

Busoter. — Littéralement agir comme une buse.

La buse passe pour un animal stupide, incorrigible et si peu susceptible d'éducation, qu'on proverbe dit, qu'on ne saurait jamais faire d'une buse un épervier.

Busoter ne signifie pourtant point faire de sottises, mais bien s'occuper de niaiseries et surtout de ces niaiseries doubles que l'on appelle des *nu-nu*.

Suivant MM. Duméril, « on appelle *busots*, les brins de paille et les riens dont s'occupent les buses. »

C'est-là l'étymologie et le vrai sens de *busoter*.

A suivre.

L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME-SUR-L'EAU

PRÈS DOMFRONT

Dans son état actuel, l'église de Notre-Dame-sur-l'Eau, forme une croix latine sans bas-côtés (1), avec transepts, tour centrale carrée, abside et absidioles circulaires ; mais la nef et le cœur appartiennent visiblement à deux époques différentes.

Ainsi notamment la nef offre tous les caractères généraux de l'architecture romane dans la première moitié du ^x^e siècle, avec quelques traces de l'appareil en *opus spicatum*, tel qu'on l'employait encore à cette époque ; mais surtout avec ses cintres d'un dessin pur, ses portes à ressauts, seul ornement que l'on y remarque ; ses piliers carrés, à redans et ses tailloirs sans retour.

Cette partie de l'édifice n'est pas du reste flanquée de contre-forts extérieurs, comme l'on en construisit plus tard pour faire équilibre aux voûtes en pierre.

Mais c'est surtout le transept qui offre les caractères les plus remarquables et les mieux accentués de l'architecture romane dans le cours du ^x^e siècle.

Cette partie de l'édifice en effet rappelle le *Vaisseau de Saint-Jean* à Château-Gontier, dont la date est connue (2), avec ses piliers carrés Carlovingiens, sans socle ni chanfrein et avec ses tailloirs sans retour, au moins à l'inter-transept de l'Ouest, comme également sans voûte, mais avec un plancher en bois portant sur des corbeaux.

(1) Il existait, dans le principe, des bas-côtés qui ont été enlevés, avec une partie de la nef, par la construction de la route départementale n° 5, d'Aleuçon à Saint-Malo.

(2) Cette Abbaye fut fondée par le comte d'Anjou Foulques III, dit Nerra (987-1040).

Ce que cette partie de l'édifice offre d'ailleurs de particulier, c'est que le tailloir à biseau qui surmonte les piliers carrés de l'inter-transept, et qui n'a pas de retour à l'Ouest, en offre déjà à l'Est, indiquant par ce détail la réalisation d'un progrès, qui semble ne s'être accompli que vers la moitié du XI^e siècle.

A l'extérieur, il n'existe soit dans la nef, soit dans les transepts, aucune trace ni de corniches, ni de modillons ; mais il n'en est pas de même du chœur, et l'on remarque déjà à la partie orientale des transepts, deux modillons en forme d'œil de bœuf, dont l'un au Midi est même orné de denticules. D'un autre côté, le chœur et l'abside sont ornés de modillons soit frustes, soit à têtes grotesques, et flanqués de contreforts avec socle et larmier.

A l'intérieur, le chœur ainsi que l'abside et les absidioles, sont voutés partie en berceau et en cul de four, et partie même en voûte romane d'arrêtes.

Enfin, le chœur est orné à l'intérieur, d'arcatures simulées que soutiennent des colonnettes engagées (1), telles que l'on en construisait au commencement du XII^e siècle : style dont cette partie de l'édifice offre du reste tous les caractères généraux.

Quant à la tour centrale carrée, la base seule paraît ancienne, avec quelques traces d'*opus spicatum* ; mais cette tour à deux étages, dont le premier est plein et le second ajouré : elle a donc dû être remaniée, sinon reconstruite, au commencement du XII^e siècle. L'on remarque effectivement que cet édicule n'a pas été élevé d'un seul jet ; et que les contreforts ne se ressemblent pas, notamment au Nord-Ouest, où l'angle de la tour n'est soutenu que par une colonnade (2).

Historiquement la construction du prieuré de Notre-Dame-sur-l'Eau, dépendante de l'abbaye de Lonlay, a été commencée vers la même époque que l'abbaye de Lonlay, c'est-à-dire en 1017 ou 1018 (3), par Guillaume I^{er}, comte du Perche et seigneur de

(1) L'on remarque des arcatures à peu près semblables, quoique plus archaïques, au transept Ouest de l'ancienne Abbaye de Lonlay.

(2) La tour actuelle de Notre-Dame-sur-l'Eau rappelle celle de l'église de Saint-Pain, construite au commencement du XII^e siècle.

(3) Nous indiquons cette date de 1017 ou 1018, d'après des renseignements qui nous ont été donnés relativement à l'abbaye de Lonlay, par M. Luce, membre de l'Institut, archiviste attaché aux Archives nationales. La Bibliothèque nationale possède seulement, nous dit M. Lucé, 5 pièces sur l'abbaye de Lonlay (tome 9), p. 190 à 194 des papiers de M. Lachandé. Ce tome est coté n° 10,071 du fonds

Domfront (997-1029) ; toutefois le prieuré fut depuis augmenté par son successeur Guillaume II (1) (1031).

La consécration de Notre-Dame-sur-l'Eau n'eut lieu qu'en 1156 (2) ; et elle fut faite par l'archevêque de Rouen, Hugues III d'Amiens, l'année même de l'exaltation des reliques de Saint-Guillaume Firmat, à Mortain.

Or, tous ces détails historiques attestent bien que l'église de Notre-Dame-sur-l'Eau a dû subir pendant plus d'un siècle, une série de restaurations et de remaniements successifs, pour lesquels l'argent ne fit point défaut (3).

On sait, en effet, que les rois d'Angleterre Henri I^{er} et Henri II, affectionnaient tout particulièrement la ville de Domfront et le prieuré de Notre-Dame-sur-l'Eau. Ainsi notamment en 1161, ce fut sur les fonts baptismaux de cette vieille église romane, que la fille du roi d'Angleterre, Henri II, et de la reine Eléonore, née au château de Domfront, fut tenue par Achard, évêque d'Avranches et Robert du Mont-Saint-Michel, et baptisée par Henry, cardinal prêtre et légat du Saint-Siège, en présence d'une foule considérable.

« Anno 1161, Achardus, episcopus Abrincensis, Alienoram Regis Angliæ filiam de sacro fonte suscepit unâ cum Roberto abbate Sancti Michaëli de Monte, qui sic ex de re loquitur ad annum 1161 :

« Regina Alienor apud Domnum frontem filiam peperit, quam Henricus presbyter cardinalis et légatus Romane Ecclesiæ baptisavit, et Achardus Episcopus Abrincensis et Robertus abbes Sancti Michaëlis ex periculo maris, cum aliis multis, de fonte susceperunt, et vocata est Alienor ex nomine matris suæ (4) »

latin et encore ces 5 pièces ne sont pas des originaux. La 1^{re} de ces pièces qui date d'environ 1017, est la charte de fondation de l'abbaye de Lonlay par Guillaume de Bellême. V. par rapprochement à cette occasion et à propos de l'époque où furent assises les fondations premières du château féodal de Domfront, la très intéressante étude de M. Blanchetière sur le château féodal et vieux donjon de Domfront. T. 3, 3^e Bulletin de la *Société Historique et Archéologique de l'Orne*, p. 270, 271.

(3) V. Cauvin, *Géographie du Maine*, p. 220.

(4) *Gallia Christiana*, t. XI, pag. 47 ; Fallue, *Histoire du diocèse de Rouen*, t. I, p. 391 ; et le Paige, t. I, p. 274.

(2) C'est avec bien de l'à-propos qu'on a débadigeonné à l'intérieur, depuis quelques années le vaisseau de cette vieille église, travail qui permet actuellement de se rendre un compte exact de la construction, et qui lui rend son cachet primitif.

(4) *Gallia Christiana*, t. XI, p. 81, B ; les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XLIII, p. 376 ; et Gaillebotte, *Histoire de Domfront*, p. 14.

Il existe à Notre-Dame-sur-l'Eau, une forme d'autel en pierre, consistant en une table portant sur un massif de forme triangulaire, ainsi que sur une colonne engagée au centre et sur deux colonnes détachées aux extrémités (1). Or, cette forme élégante et simple peut être considérée comme le type des autels du commencement du XII^e siècle.

L'Eglise Notre-Dame sur-l'Eau fut incendiée par les Huguenots en septembre 1568 ; le clocher et le mobilier furent brûlés. Aujourd'hui l'ancien prieuré a été converti en hospice, par la ville de Domfront.

(1) L'on remarque le même genre d'autel : 1° à Notre-Dame d'Avesnières, près Laval, dans une chapelle du Nord ; 2° à Notre-Dame de Vire, dans la chapelle de la Vierge ; 3° dans l'ancienne église abbatiale de Saint-Sever, près Vire.

L'EGLISE D'ORVILLE⁽¹⁾

La commune d'Orville s'étend sur les deux rives de la Touque ; le sol en est presque partout montueux. Dans le fond des vallées se trouvent de gras pâturages, sur les côteaux environnants sont de beaux vergers, plantés de vigoureux plants de pommiers, puis quelques terres labourables, de couleur jaunâtre, où quatre chevaux suffisent à peine pour traîner la charrue.

L'auteur de la notice historique et archéologique, insérée dans l'annuaire de l'Orne pour l'année 1858, nous dit que : Un La Houssaye, seigneur d'Orville, fut un des plus intrépides compagnons de Guillaume-le-Conquérant, puis, que son fils, Thomas d'Orville suivit Robert-Courte-Heuze en Palestine. Couriol, dans l'introduction d'une histoire du canton de Vimoutiers restée manuscrite, nous révèle à peu près la même chose,

Le nom de La Houssaye ne se trouve, il est vrai, ni sur la liste dressée par la *Société Française d'Archéologie*, ni sur celle de M. de Magny. Mais, en revanche « le sieur de la Husée ou Hous-saye (sic) » est le dixième avant-dernier inscrit sur la liste des compagnons du Conquérant tirée de l'abbaye de Orvaulx et citée par du Moulin, dans son *Histoire de Normandie*. Il n'est pas question, il est vrai, de la seigneurie d'Orville, mais le nom de la Houssaye figure entre ceux du sire de Tournay et du sire de Pont-Chardon, ce qui, la tradition aidant, doit confirmer suffisamment sa présence parmi les compagnons de Guillaume.

En 1216, Philippe-Auguste donna à Ancouf, châtelaine d'Exmes, la terre que Guillaume de Pont-Chardon possédait à Orville, Avernes, Saint-Germain-la-Campagne, etc. (2).

(1) Orville, canton de Vimoutiers, département de l'Orne.

(2) *Notes Le Prévost et Dictionnaire Historique de l'Eure*, par Thorpillon, tome II, page 789.

Avant la Révolution, la paroisse d'Orville faisait partie de la province de Normandie, de la généralité d'Alençon et de l'élection de Lisieux, pour le civil ; pour le spirituel, elle dépendait du diocèse de Lisieux, archidiaconné de Gacé, doyenné de Vimoutiers.

La cure à la présentation du seigneur du lieu était un bénéfice de 1,100 livres. La taxe des décimes se montait à L. livres (1).

L'église dédiée à Saint-Brice, est située à quelques mètres de la voie ferrée de Sainte-Gauburge à Ménil-Mauger, sur le versant oriental du coteau qui domine la Touque, elle est pour ainsi dire isolée dans les herbages ; là pas de hameau, pas de ferme, rien que le presbytère, une autre habitation et la maison d'école, construite nouvellement, qui en est encore à une certaine distance.

La partie occidentale de la nef sur une longueur d'environ 2 mètres 50 a été refaite ou ajoutée à la fin du xv^e ou au commencement du xvi^e siècle.

Le gable avec ses rampants en pierre, surmontés d'une croix antéfixe, borde la route de Gacé à Lisieux. Il est construit en grès taillés de très grande dimension ; quatre gros contreforts le buttent, ceux du centre plus élevés. La porte est à linteau droit. Au-dessus, on remarque une fenêtre ogivale en partie bouchée, mais qui laisse encore voir ses voussures à moulures prismatiques ; cette fenêtre est séparée en deux baies subtrilobées par un meneau vertical, son tympan est à compartiments flamboyants surmontés d'un cœur à la pointe de l'ogive.

Le mur latéral Nord n'a pas de contreforts ; il est construit en pierre tendre de grand appareil et en panneaux de silex taillés, le tout disposé en damier. Trois fenêtres ogivales sans moulures et simplement épannelées y sont pratiquées. Cette partie de l'édifice doit remonter à la fin du xvi^e siècle.

Le mur opposé est aussi dépourvu de contreforts ; un épais crépi en dissimule l'appareil ; malgré cela nous pouvons parfaitement l'attribuer à l'époque romane, où tout le moins en partie, car dans l'intérieur on distingue, proche la chaire, les vestiges d'une petite fenêtre cintrée, que les archéologues désignent communément sous le nom de meurtrières ; cette fenêtre murée au dehors

(1) *Pouillés du diocèse de Lisieux.*

sert présentement de niche pour une statue. Il est fâcheux que le mur soit comme je l'ai dit plus haut, recouvert d'un épais enduit qui empêche de constater à l'extérieur si les angles de cette ouverture étaient chanfreinés ; comme il est probable que non, elle doit appartenir au ^xⁱ siècle.

Les fenêtres actuelles qui éclairent la nef de ce côté sont au nombre de trois ; la première proche le gable est ogivale avec compartiments flamboyants ; une autre vers l'Est, est étroite et cintrée, mais trop peu caractérisée pour déterminer d'une manière précise la date de sa construction ; quant à la fenêtre intermédiaire qui est carrée et bordée de briques, sa position indique suffisamment qu'elle a remplacé une des ouvertures primitives.

Le chœur est en retraite sur la nef. Le mur latéral Nord, paraît appartenir au ^{xiii}^e siècle ; il est bâti en grossiers silex noyés dans le mortier, puis percé d'une étroite fenêtre ogivale, dite à lancette qui a été retravaillée à l'intérieur. Le mur opposé a été refait probablement dans la première moitié du ^{xviii}^e siècle ; on y voit une large fenêtre cintrée, ainsi qu'une petite porte également cintrée.

Le chevet est droit, des contreforts très plats le flanquent à ses extrémités. La sacristie, petite construction blanchie au sable et à la chaux y est appuyée.

La toiture de la nef est recouverte de tuiles ; celle du chœur l'est d'ardoises.

Un gros clocher trapu à base quadrangulaire, revêtue d'essente et à flèche octogone s'élève sur la partie occidentale de la nef.

Pour entrer à l'intérieur il faut descendre quelques marches, car les lois de l'orientation ayant été rigoureusement suivies, on a été obligé de mettre le chevet vers la vallée ; de cette manière le gable se trouvant en partie enfoui dans le coteau, pour racheter le niveau il a fallu déblayer à l'intérieur.

Contrairement à un très grand nombre d'églises de campagne, les charpentes apparentes ont été conservées ; si elles étaient supprimées probablement que les murs latéraux qui s'écartent déjà les uns des autres viendraient à croûler. Quatre énormes poteaux, reliés ensemble à environ un mètre du sol par des poutres transversales supportent le clocher. Plus avant dans la nef des poteaux munis de triples aissoilliers, surmontés d'entrails et de poinçons soutiennent tout le poids de la toiture.

Toutes les voûtes sont en merrain avec couvre-joints ; celle du chœur est peinte en bleu.

Les autels inférieurs que l'on voit à l'extrémité de la nef n'offrent que peu d'intérêt.

L'autel supérieur est surmonté d'un haut rétable avec colonnes rudentées à chapiteaux composites. Au centre est un tableau de médiocre exécution, représentant Jésus au milieu des docteurs. Le tabernacle est un demi-hexagone orné de six colonnettes, torses, revêtues de ceps de vignes. Les statues de Saint-Brice et de Saint-Yves accompagnent ce rétable.

Quatre chandeliers en bois que nous a faits remarquer M. le curé de la paroisse, peuvent remonter au règne de Henry II.

La cloche est moderne, et par conséquent nous nous dispensons d'en donner l'inscription.

Au Midi, dans le cimetière nous avons remarqué deux pierres tombales qui portent les inscriptions suivantes :

18 AVRIL 1836	7 SEPTEMBRE 1844
A NOTRE BONNE MÈRE	A NOTRE BON PÈRE
M ^e DE	M ^r LE CHEVALIER DE
CHATEAU THIERRY	CHATEAU THIERRY
NÉE DE MAUREY-D'ORVILLE	CAPITAINE D'INFANTERIE
TRIBUT DE RESPECT FILIAL	ET ANCIEN MAIRE DE LA COM ^m
SES ENFANTS HENRY	D'ORVILLE (Orne)
ET ADELE DE	TRIBUT DE RESPECT FILIAL
CHATEAU THIERRY	SES ENFANTS HENRY
	ET ADELE DE
	CHATEAU THIERRY

La tombe d'Adèle de Château Thierry s'aligne présentement avec celles des auteurs de ses jours.

A peu de distance à l'Est, mais de l'autre côté de la Touque, s'élevait dans la première moitié du dernier siècle, le manoir de Campigny. Ce manoir détruit le 17 novembre 1753, par un incendie où périrent deux personnes : M^{lle} Marie-Louise de La Pallu, âgée de sept ans et sa domestique Marie Cabos, âgée de quarante ans, possédait une chapelle dédiée à Saint-Louis dont le bénéfice était de 120 fr. (1).

(1) Couriol : *Histoire des communes du canton de Vimoutiers* (ouvrage qui n'a pas été terminé).

Un magnifique colombier reste encore et, mêlé aux bâtiments modernes de la ferme, il produit un effet assez pittoresque. Ce colombier qui doit remonter au commencement du XVIII^e siècle, est bâti en pierre blanche de grand appareil, sa forme est octogone, des consoles supportent la corniche, la toiture conique recouverte de tuiles est coupée par une lucarne que surmonte un épi en terre cuite vernissée. Un autre épi de dimensions plus considérables couronne l'édifice ; comme celui de la lucarne il est en terre cuite vernissée ; son amortissement consiste en une bou'e sur laquelle s'appuie un pigeon.

Dès 1596, il existait des l'Espinay à Orville. Mais rien ne vient prouver qu'ils possédaient la terre de Campigny, d'ailleurs ils ne durent être anoblis qu'en 1604. Ils portaient d'azur à trois croissants d'or ; on voit encore leurs armes comme faisant partie d'une litre funèbre, dans l'ébrasure d'une des fenêtres de l'ancienne église de la Halboudière (1). Cinq ans plus tard en 1609, nous trouvons Nicolas d'Espinay, sieur de Grand-Val et de Campigny.

Lors de la recherche de la noblesse, dans la généralité d'Alençon, François d'Espinay, écuyer, sieur de Campigny et de la Halboudière, fut maintenu dans sa noblesse le 16 avril 1666. Il avait épousé Françoise de Lambert (2).

Suivant aveu de 1734, nous trouvons que noble damoiselle Louise-Françoise d'Espinay épousa Léonard Beaudouin auquel elle apporta les seigneuries nobles de Grand-Val et de Grand-Jardin réunies. De ce mariage naquit, noble damoiselle Marie-Jeanne Baudouin, qui apporta en mariage à Messire Robert de La Pallu, ces mêmes terres puis probablement Campigny ; car nous trouvons à la date du 17 mars 1746, que : Messire Charles-Robert de la Pallu, chevalier, était seigneur et patron de Ménil-Hubert, la Josse, Mardilly, la Sarasinière, Orville, la Jutelaye, et seigneur de Campigny et autres lieux, à cause de puissante dame Marie-Jeanne Baudouin son épouse (3).

(1) La Halboudière ; ancienne commune du département du Calvados, réunie à Jamilly, canton d'Orbec ; l'église qui a perdu une partie de son mobilier (1), sert présentement de grange.

(2) De Magny : *Nobiliaire de Normandie*.

(3) Aveu communiqué.

(1) Je dis que l'église de la Halboudière a perdu une partie de son mobilier par ce que le rétable de l'autel est resté à peu près intact.

La terre de Campigny appartenait dans ces deruiers temps à M. le comte de Valanglet.

Le manoir d'Orville que l'on trouve en remontant le cours de la petite rivière de Sap-Mesle, n'a rien de monumental ; il a été complètement modernisé depuis quelques années. Sa position au bord d'un étang aux eaux limpides où se mire une ceinture de hauts peupliers, puis l'ancien colombier carré qui l'accompagne lui donnent un aspect qui ne manque pas de poésie.

Suivant aveu du 13 octobre 1586, Philippe Le Filleul était seigneur d'Orville ; la famille Le Charpentier avouait en tenir des maisons, droits d'étangs, moulin à foulon, etc. (1).

Nous trouvons cette famille Le Filleul en possession du fief d'Orville, jusqu'au 6 février 1689, qui à cette époque appartenait à Jacques Le Filleul, seigneur et patron d'Orville (2).

Trente ans plus tard nous trouvons noble dame François de La Haye, veuve de François de Gyémare, écuyer, sieur d'Eraines, seigneur alternatif et patron en partie de Sap-Mesle et d'Orville, tutrice de ses enfants mineurs (3).

En 1779, aveu par Eustache et Pierre Desplanches du ténement du Fort-Banni sis en la paroisse d'Orville, à haut et puissant seigneur, Charles-Antoine de Bernart, marquis d'Avernes, lieutenant des gens d'armes d'Artois, Mestre de Camp de cavalerie, Chevalier de l'Ordre Royal et militaire de Saint-Louis, seigneur et patron au noble fief et terre d'Orville 2^e portion et autres lieux, ténement de 11 acres 20 perches. Aider à fanner et à amener au fenil les foins croissants chaque année, etc. (4).

A. DALLET.

OBSERVATIONS DU RAPPORTEUR

Orville moderne est décrit par M. Dallet avec autant de soin que l'*Aurevilla de 1250*. L'état actuel de la pauvre église de

(1) Aveu communiqué.

(2) Archives municipales de la commune d'Orville.

(3) Couriol : Ouvrage cité.

(4) Aveu communiqué.

Saint-Brice, centre religieux d'une population actuelle de 280 habitants est relevé par le menu. Ses petites curiosités archéologiques qui paraissent renfermer des vestiges et des échantillons du XI^e, du XIII^e, du XVI^e et du XVIII^e siècle sont signalées en détail. M. Dallet inventorie avec un louable scrupule les quatre chandeliers du temps de Henri II, juste orgueil de Monsieur le curé auquel ils devront leur intelligente conservation. Il reproduit les épitaphes du cimetière qui peuvent exciter quelque intérêt. Qu'il nous permette de lui rappeler qu'il en est une dont on chercherait en vain le texte sur le marbre ou la pierre dans le champ des morts d'Orville, mais qui mérite d'être gravée dans le souvenir des historiens locaux. C'est celle de ce Maurey-d'Orville qui fit l'histoire de Seès et s'adonna aux studieuses recherches dans un temps où elles étaient fort négligées. Il en résulta un gros livre qui le fit nommer par ses contemporains, avec une pointe d'ironie peut-être « le docte d'Orville » et qui nous le fait considérer avec tout le respect dû à un prédécesseur de labeur honnête et de bonne volonté.

GUSTAVE LE VAVASSEUR.

UN OFFICIER NORMAND

AU XVIII^e SIÈCLE

Le 3 juin 1707, naissait près de Saint-Germain-de-Clairefeuille, un homme dont le nom ignoré mérite, pour son courage et ses rares vertus militaires, d'être tiré de l'oubli. Nous voulons parler de Messire Jean-Alexandre Renault de Belle-Noë, écuyer, Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de Saint-Louis, maréchal des logis commandant la compagnie des gendarmes du duc d'Orléans, lieutenant-colonel de cavalerie, sous-gouverneur de l'hôtel des Invalides.

Il était le troisième enfant de Louis-Olivier Renault, sieur de Belle-Noë et de dame Marie Brière et appartenait à une famille qui déjà, au quatorzième siècle, habitait la contrée de temps immémorial (1). Dans sa sphère modeste elle avait donné plus d'un homme marquant (2) et contracté de bonnes alliances (3).

Les Renault étaient peu riches ; de mœurs patriarcales, leurs

(1) Aveux des fiefs de la Renaudière et des Orgeries, conservés au chartier de Courtilloles ; — Archives nationales, p. 291 (1) n° 47, — p. 273 (2), VI (9), IX, — p. 299 VI (xx, III) ; — Anciennes minutes des notariats d'Exmes et de Nonant ; — Armorial de l'ancien diocèse du Mans, par Cauvin, 1810, etc.

(2) Citons seulement : Colin Renault, seigneur des Orgeries en 1447 ; Robert Renault, vicomte d'Argentan et d'Exmes en 1454 ; Denis Renault, prêtre, sieur de la Renaudière en 1510 ; Jacques Renault, écuyer, seigneur des Essarts en 1521 ; Michel Renault, curé de Saint-Germain, en 1510.

(3) Nous mentionnerons, à cause du nom de Corday, l'alliance, vers 1580, de damoiselle Marie Renault, de Saint-Germain avec noble homme Bertrand de Corday, seigneur du lieu et du Parc, de la paroisse de la Briquettière. — Les autres alliances principales furent contractées avec les Chausson des Orgeries 1560 ; de Guyard 1609 ; du Hamel de Sourure 1630 et 1680 ; du Boys et de Billard de la Motte 1683 ; Guérin du Longprey et Périer des Périers 1706. Le Cerf du Buisson 1699 ; un peu plus tard de Braque et de Brossard.

enfants étaient nombreux et beaucoup n'eurent d'autre ambition que de vivre et de mourir là où avaient vécu leurs ancêtres. Ils tenaient avant tout à conserver la terre qui était leur, parce que de longues lignées s'y étaient succédé et l'esprit de tradition et de famille était chez eux des plus vivaces. Ils étaient du reste lettrés et plusieurs parvinrent à de hautes situations au XVIII^e siècle. Un de leurs descendants, mort octogénaire en 1867, pouvait écrire en toute vérité : « La famille, qui date de plus de six cents ans, n'a pas manqué d'un certain lustre. »

Louis-Olivier Renault, sieur de Belle-Noë (1), père de l'officier auquel nous consacrons cette courte étude, tenait un bon rang dans sa paroisse, car il avait acquis de son cousin Jacques Faucon, sieur des Costières, commissaire d'artillerie, la charge de syndic perpétuel de Gisnay. Un de ses frères, Jean Renault, sieur du Clos-Renault, était également dans une bonne position et avait contracté un excellent mariage (2). Un autre, Messire François Renault des Molands, prêtre distingué, était curé de Saint-Germain-de-Clairefeuille, bénéfice important que des hommes de valeur, comme MM. du Quesne et de Godet, avaient successivement occupé. Ces détails ne sont pas oisifs si l'on tient compte que l'homme prend tout ou presque tout de la famille dont il sort et du milieu dans lequel il a vécu. Les vertus du foyer engendrent toutes les autres et le courage militaire qui naît du patriotisme se développe plus à l'aise au sein d'une famille profondément honnête qui a au cœur l'amour du sol natal, de la terre des pères, de la patrie enfin !

L'ancienneté et l'honorabilité d'une famille comptaient peut-être un peu plus au XVIII^e siècle que maintenant pour se faire une situation, mais ne suffisaient pas. Il fallait de l'instruction et même et surtout, à une époque où les charges étaient vénales, de la fortune. Jean-Alexandre Renault de Belle-Noë, reçut l'instruction première dans sa famille, puis fut envoyé dans un des collèges de Caen. Peut-être avait-on pensé dès l'abord à destiner

(1) Le père de Louis-Olivier, Jean Renault, sieur des Molands, fils de Marie, sieur du lieu, était mort en 1694. Sa mère, Marie du Boijs était la sœur de messire Pierre du Boijs, sieur du lieu, officier de la maison du duc d'Orléans.

(2) Il avait épousé damoiselle Marie Guérin du Longprey, fille de Maître Martin Guérin, sieur du Longprey, docteur en médecine, et de dame Geneviève Périer des Périers.

le jeune étudiant à l'état ecclésiastique, car la famille Renault considérait comme une bénédiction de fournir au moins un prêtre à chaque génération au clergé de Lisieux, mais il n'avait point la vocation religieuse. Toutes ses aspirations le portaient vers la carrière des armes et il aspirait surtout à entrer dans un régiment de cavalerie.

C'était chose bien difficile alors pour un jeune homme obscur, sorti d'une gentilhommière de campagne et la bourse presque plate de faire son chemin dans l'armée. S'engager comme simple cavalier était un moyen de ne jamais parvenir aux grades, car l'avancement était d'une désespérante lenteur et les lieutenances coûtaient cher. Cette situation était donc embarrassante quand ses parents songèrent aux compagnies d'ordonnances attachées à la maison des princes et commandées par eux et où on admettait, avec le rang de sous-lieutenant de cavalerie, les jeunes gens de bonne famille justifiant d'une aptitude sérieuse. Il est vrai que la situation de simple cheval-léger ou de simple gendarme dans une compagnie d'ordonnance était trop souvent un bâton de maréchal et que l'avancement y était d'une difficulté extrême, mais là au moins on était officier et on avait des chances de parvenir. Des chances de parvenir en payant de sa personne, car dans les guerres de Louis XIV et de Louis XV les cavaliers des ordonnances furent sans cesse mis en avant.

Jean Alexandre et les siens firent donc les démarches nécessaires. Il produisit un certificat attestant qu'il était issu d'une famille ancienne et qu'il jouissait d'un revenu suffisant pour tenir son rang et servir de complément à sa solde. Peut-être l'intervention de quelque parent vint-elle à propos hâter les lenteurs de l'admission. Nous ne pouvons rien préciser à cet égard, mais il est possible que M. de Fréville (1), ami de la famille, alors officier et chevalier de Saint-Louis, ait appuyé la demande de son influence.

Quoi qu'il en soit, les démarches aboutirent et le 1^{er} avril 1730, le jeune homme, alors âgé de moins de 23 ans, était admis dans les gendarmes d'Orléans, compagnie d'ordonnance avec le grade de sous-lieutenant de cavalerie (2).

(1) Messire Jacques de Fréville, écuyer, sieur des Marais, commandant du 2^e bataillon de Languedoc.

(2) Etats de service délivrés par le bureau des Archives de la Guerre et certifiés par le ministre le 24 mars 1877.

Les compagnies d'ordonnance qui remontaient au ^{xv}^e siècle prenaient leur nom de l'ordonnance qui les avaient créées (1). Elles avaient, nous l'avons dit, pour capitaine nominal le prince dont elles portaient le nom et étaient commandées par un capitaine-lieutenant qui avait rang de maréchal de camp. Il avait sous ses ordres un sous-lieutenant et un cornette porte-étendard ayant rang de mestre de camp, un maréchal-des-logis commandant avec rang de lieutenant-colonel, des maréchaux-des-logis avec rang de majors, des brigadiers, des sous-brigadiers et des fourriers ayant rang de capitaine et de lieutenant. Les simples gendarmes sous-lieutenants avec les trompettes et les timbaliers complétaient la compagnie. En temps de paix le capitaine-lieutenant et le sous-lieutenant restaient souvent dans leurs terres et c'était le maréchal-des-logis lieutenant-colonel qui, en leur absence, commandait la compagnie.

Pour en revenir aux gendarmes d'Orléans en particulier, leur compagnie avait été créée en 1647 pour Monsieur, frère de Louis XIV. Leur étendard était en soie blanche et portait une bombe en feu avec cette devise : *Post fulmina terror*. Il était brodé et frangé d'or et d'argent ; il en était de même des banderoles des trompettes. Les gendarmes avaient les bandouillères et les épaulettes de soie-souci garnies d'argent placées sur un justaucorps bleu. Le chiffre des housses de leurs chevaux était sommé d'une couronne de prince du sang et brodé d'argent (2).

Nous ne savons où en 1730 les gendarmes d'Orléans tenaient garnison, mais, vers 1738, époque à laquelle le roi Stanislas Leckzinski, dépossédé de la Pologne, reçut la souveraineté viagère du duché de Lorraine qui, à sa mort, devait passer à la France, la gendarmerie fut envoyée près de ce prince à Lunéville. A côté du palais des anciens ducs de Lorraine, fut construit un immense quartier de cavalerie encore debout où on remarque un magnifique manège couvert ; le champ de Mars situé près de

(1) L'organisation d'une cavalerie régulière remonte en effet à Charles VII. Ce roi établit les compagnies d'ordonnance. Cette cavalerie des gendarmes fut grandement estimée et on en trouve l'éloge jusque dans Machiavel : « On donne, dit-il, le nom de gendarme en France à un cavalier armé de toutes pièces et bardé de fer ainsi que son cheval. Ces hommes d'armes sont les meilleurs qui existent parce qu'ils sont tous nobles et fils de seigneurs. » Les compagnies d'ordonnance formèrent longtemps la grosse cavalerie de la France.

(2) Voir l'*Histoire de la Milice Française*, par le Père Daniel.

là a deux cents hectares de superficie. Lunéville est restée depuis ce moment une des plus belles garnisons qu'il y ait en France ; sous la restauration et sous Louis-Philippe on y réunissait fréquemment un camp de cavalerie.

Aujourd'hui cette ville a l'aspect morne et froid des cités déchues, on y rencontre plus de militaires que de civils et, malgré le grand nombre des premiers, elle a presque l'air d'une ville déserte.

A l'époque où Jean-Alexandre y vint tenir garnison, c'était encore la seconde capitale de la Lorraine et, bien que depuis la mort du duc François III, le duc-roi résidât plus souvent à Nancy, il y avait encore là une société du meilleur ton, très-hospitalière et recevant volontiers les jeunes officiers Français. Aussi, après les exercices au champ de Mars et les manœuvres au manège qui pour les gendarmes étaient, dans les débuts, tout aussi rudes que pour les simples soldats, avaient-ils l'agrément de recevoir des invitations nombreuses. Les officiers supérieurs les rendaient volontiers et les gentilshommes Lorrains n'avaient garde d'y manquer.

Renault de Belle-Noë que son habitude de la vie à la campagne prédisposait peu à la vie de garnison, qui de plus était bien loin des siens, s'ennuyait un peu à Lunéville et aspirait au moment où, la guerre déclarée, il sortirait de cette inaction relative. C'était presque le seul moyen de se faire connaître et d'avancer, car, en temps de paix, les promotions étant très rares et les vides souvent comblés par des gendarmes protégés, les chances d'arriver aux grades devenaient très problématiques. Il avait vu bien de ses camarades se retirer se contentant du prestige que leur donnerait dans leur province le titre d'ancien officier, aussi ne rêvait-il que coups à donner et à recevoir pour la gloire de la France et du Roi.

Pourtant le premier grade devait venir avant les faits de guerre, car, à sa grande joie, il fut enfin nommé fourrier dans sa compagnie le 1^{er} Avril 1743 (1). Dans l'intervalle, il était retourné en Normandie dans une circonstance bien douloureuse pour fermer les yeux à son père et assister à ses obsèques et son frère putné Maître Hilaire Renault était sorti du collège de Lisieux pour entrer dans les ordres.

(1) Etats de services.

Si, de 1730 à 1743, les gendarmes d'Orléans n'avaient pas eu à tirer l'épée, la France s'était pourtant trouvée en guerre une première fois pour la succession au trône de Pologne de 1733 à 1735, une seconde fois pour la succession d'Autriche en 1741. Nous n'avons point à parler ici de l'alliance maladroite contractée avec Frédéric II, ni de la campagne de Bohême illustrée par le courage et le dévouement de Chevert.

On avait suivi à Lunéville avec un intérêt passionné les nouvelles des victoires et des revers de nos troupes en Allemagne et au moment où Renault de Belle-Noë fut fait fourrier, les gendarmes attendaient de jour en jour leur départ pour la frontière et leur marche en avant. Il n'en fut rien cependant et ils durent apprendre de leur garnison les victoires de Dettingen (1743), et de Fontenoy (1745), sans avoir eu l'heureuse chance d'y prendre part. Il en fut de même de la victoire de Raucoux en 1746.

Vers la fin de 1747, l'ordre si impatiemment attendu fut donné à la compagnie des gendarmes d'Orléans de se mettre en route pour la Flandre et de rejoindre rapidement par Nancy, Verdun, Mézières et Namur les corps d'armée du maréchal de Saxe et du comte de Lowendal. Le premier venait de remporter la victoire de Lawfeld, le second de s'emparer de l'imprenable Berg-op-Zoom. La cavalerie était nécessaire pour l'invasion de la Hollande où le nouveau stadhouder se disposait à une énergique résistance. Il s'agissait pour les gendarmes d'éclairer l'armée et d'enlever les partis disséminés qu'ils rencontreraient. Après quelques sanglants combats dans lesquels leur traditionnelle réputation de valeur reçut une consécration nouvelle, ils refoulèrent avec les autres corps de cavalerie l'ennemi sur Maëstricht et contribuèrent à l'investissement et au siège de la ville. Le maréchal de Saxe s'en rendit maître et allait continuer ses victoires quand advint le traité d'Aix-la-Chapelle, stipulant que les conquêtes seraient restituées de part et d'autre. La paix était faite ; les gendarmes d'Orléans revinrent en France.

Comme récompense de sa belle conduite devant l'ennemi, Jean-Alexandre fut fait sous-brigadier le 13 décembre 1749 (1). Bien qu'il eût vaillamment combattu et qu'il eût été même très exposé en maintes circonstances, notre fourrier avait eu l'heureuse chance de revenir sain et sauf. Son avancement cette fois relati-

(1) États de services.

vement rapide lui donnait l'espoir d'arriver aux grades supérieurs; ses chefs le connaissaient pour un officier sur lequel ils pouvaient compter.

Il était donc enfin en vue. Aussi arrivé à l'âge où d'autres se retirent du service, prématurément il est vrai, resta-t-il à l'armée, bien décidé de consacrer toute sa vie à l'état militaire et de ne se retirer que quand son bras n'aurait plus la force de tenir un sabre. Il se tint parole; en 1749, il avait 19 ans de service, il devait rester encore 23 ans dans sa compagnie.

Les grades supérieurs lui vinrent très vite. Le 9 novembre 1753, Renault de Belle-Noë était fait brigadier et un an après, le 11 novembre 1754, il recevait le grade de maréchal-des-logis commandant avec le rang de major (1). Il avait alors 46 ans d'âge et 23 ans de service et ces dernières promotions compensaient la lenteur de son premier avancement.

Trois ans à peine s'étaient écoulés depuis la nomination de Jean-Alexandre, quand des bruits de guerre commencèrent à circuler. Déjà en 1754, on avait appris avec indignation en France l'assassinat de M. de Jumonville et de son escorte; en 1755, sans déclaration de guerre préalable et contre les principes les plus incontestés du droit des gens, l'amiral Boscawen s'était emparé de deux vaisseaux de ligne et de 300 navires marchands de notre marine. C'était là deux casus-belli des plus caractérisés, l'opinion publique repoussait du reste tout arrangement pacifique. La guerre fut donc déclarée et devint bientôt une conflagration générale. L'Angleterre s'allia à la Prusse, la Russie et l'Autriche marchèrent avec nous et la guerre de maritime devint continentale.

Un corps d'armée sous les ordres du maréchal d'Estrées reçut immédiatement l'ordre de s'avancer sur le Rhin et de s'emparer du Hanovre. Les gendarmes d'Orléans en firent partie, quittèrent immédiatement Lunéville et franchirent la frontière. L'armée du Rhin, dont nous nous occuperons à l'exclusion des autres corps, parce que Renault de Belle-Noë en faisait partie, se trouvait cantonnée le 26 juillet 1757 à Hastembeck, quand elle se trouva en présence de l'armée Anglo-Hanovrienne. Le combat fut très vif, la cavalerie y donna plusieurs fois et prit une large part au gain de cette journée qui fut pour la France une victoire glorieuse. Elle nous livrait le Hanovre qui fut immédiatement occupé.

(1) États de services.

Le duc de Richelieu succéda à d'Estrées dans le commandement de l'armée du Rhin devenue l'armée du Hanovre. C'était un officier de valeur qui avait beaucoup contribué à la victoire de Fontenoy. Par des manœuvres habiles que la gendarmerie et en particulier la compagnie d'Orléans exécuta brillamment, les Français parvinrent à cerner le duc de Cumberland et son armée forte de 35,000 hommes dans une impasse, à Closterseven, au milieu d'un pays marécageux ; mais au lieu de la faire prisonnière, le duc commit la faute de lui accorder une capitulation que le gouvernement Anglais, dirigé par le fameux William Pitt, désavoua.

Au duc de Richelieu bon officier, qui avait le tort de trop rançonner les pays conquis, succéda le comte de Clermont. A ce moment le vent avait tourné contre nous. Soubise venait de perdre la bataille de Rosback ; le duc Ferdinand de Brunswick avait pris le commandement de l'armée Anglo-Hanovrienne qui, au mépris des termes de la capitulation de Closterseven, était rentrée en campagne. Malgré les prodiges de valeur de ses troupes, Clermont fut obligé de battre en retraite du Wèser, sur l'Ems et le Rhin et fut battu à Crévelt, le 23 juin 1758. Les épigrammes railleuses poursuivaient alors impitoyablement le vaincu et, comme à son titre de général, Clermont joignait celui d'abbé commendataire de Saint-Germain-des-Près, on chanta à la Cour et à la ville :

Moitié plumet, moitié rabat,
Aussi propre à l'un comme à l'autre,
Clermont se bat comme un apôtre,
Il sert son Dieu comme il se bat.

Il fut donc éliminé ; le marquis de Contades prit sa place et sa revanche. Avec lui les gendarmes parcoururent victorieusement la Hesse, entrèrent dans Paderborn, Osnabrück et Münster, mais avec lui aussi furent tenus en échec à Minden, en 1759.

De 1757 à 1762, la compagnie d'Orléans qui établissait chaque hiver ses quartiers dans une ville de l'Ouest de l'Allemagne, ne cessa de combattre dès le retour du printemps jusqu'à la fin de l'automne. C'était sans cesse des batailles nouvelles avec des alternatives de revers et de succès auxquelles mit fin le désastreux traité de Paris.

Dans cet ensemble de campagnes sur le Rhin et en Hanovre,

Renault de Belle-Noë avait été très-grièvement blessé à l'épaule gauche par un coup de feu (1) et le Roi l'avait créé Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de Saint-Louis, le 20 mai 1760 (2).

Le chevalier Renault de Belle-Noë, comme on disait alors, rentra en France avec sa compagnie en 1762 et, bien qu'il souffrit encore de sa blessure, continua son service avec un zèle qui lui valut le 28 avril 1769 (3), une nomination au grade de lieutenant-colonel de cavalerie. En 1772, il était sur le point d'être promu mestre de camp quand, dans une manœuvre, le vieil officier fit une chute de cheval si malheureuse qu'il se brisa la cuisse. Cette blessure en service commandé, assimilée par les règlements militaires à une blessure reçue devant l'ennemi, était terrible ; Jean-Alexandre devenait impropre au service actif et, à sa grande douleur, il fut obligé de se retirer en sollicitant son entrée à l'hôtel Royal des Invalides. Il avait tous les droits possibles à cette faveur que le Roi lui accorda immédiatement en lui attribuant, en considération de ses bons et loyaux services, une pension de 1,000 livres sur sa cassette (4).

Notre lieutenant-colonel entra aux Invalides, le 17 avril 1772 ; il avait alors 65 ans et quarante-deux années de service. Le vieil officier devait y rester jusqu'à la fin de sa vie ; c'était une jouissance pour lui de continuer à porter l'uniforme, d'être entouré de ses camarades, de vivre encore de la vie qui avait été sienne pendant si longtemps. Il exerçait un commandement ; il jouissait de son grade et du respect dû à ses blessures, c'était pour le vieux chevalier une récompense suprême. Soldat il avait été et soldat il devait mourir.

Les recherches longues et difficiles auxquelles nous nous sommes livré nous ont permis de reconstituer presque entièrement sa vie. Nous aurions été heureux pourtant de la connaître plus intimement par sa correspondance, par les lettres qu'il écrivait alors qu'il était en garnison à Lunéville et pendant qu'il guerroyait en Flandre et surtout en Allemagne. Nous avons vainement cherché : rien dans nos papiers de famille, rien ailleurs ; tout a été égaré ou détruit.

(1) Lettre à la famille du général Sumpt, général commandant l'hôtel des Invalides, 14 août 1877. — Extrait du Registre matricule n° 150.

(2) États de services. — Ministère de la guerre.

(3) Ministère de la guerre. — États de Services.

(4) Archives de l'hôtel des Invalides.

Nous savons qu'il était très attaché aux siens auxquels, en entrant aux Invalides, il abandonna ses biens, se contentant de la pension que lui octroyait le Roi. Nous l'avons vu revenir en Normandie lors de la mort de son père ; il y revint sans doute souvent depuis, mais deux fois en particulier à notre connaissance. En 1765, il fut parrain avec la femme (1) de M. Louis-Jacques Renault, sieur du Breuil, conseiller-procureur du Roi près le siège des Eaux-et-Forêts de Moulins, Bonsmoulins, Laigle et Verneuil, d'un de ses petits neveux qui devait devenir un jurisconsulte de haut mérite et un membre distingué de l'Académie de législation. En 1778, il assista au mariage d'un de ses parents et nous avons vu, non sans émotion, au bas du contrat et de l'acte religieux la signature de l'officier des Invalides. S'il est vrai, comme on l'a prétendu, que l'écriture reflète le caractère, les lettres largement tracées et accentuées de cette signature indiquent l'énergie et la fermeté qui étaient bien en effet, ses qualités dominantes.

Il aimait les siens, avons-nous dit, et eût désiré avoir un représentant de son nom dans l'armée. En considération de ses services et de ce que la famille avait fourni plusieurs officiers chevaliers de Saint-Louis, il eut, vers 1782, la satisfaction de voir l'un des siens Jacques-Louis Renault de Grandprey, sieur de la Renaudière admis d'emblée dans la compagnie noble des gendarmes de la garde (2), où le simple cavalier avait rang de capitaine.

Si Jean-Alexandre aimait les siens, il en était très affectionné. Dans les voyages qu'ils faisaient à Paris, ils ne manquaient jamais d'aller aux Invalides voir leur vieux parent. M. de Grandprey, alors élève de l'école Royale des Ponts-et-Chaussées, et son cousin-germain (3), le bisaïeul paternel de celui qui écrit ces

(1) Damoiselle Marie Olivier, fille de René Olivier, conseiller du roi, avocat en Parlement.

(2) M. de La Renaudière fut admis dans la compagnie des gendarmes de la garde, mais ses goûts ne le portaient pas vers l'état militaire, il ne servit jamais. Il était frère de Jean-Pierre Renault, sieur de Grandprey, conseiller du Roi et de Monsieur, Vicomte de Moulins-la-Marche et Bonsmoulins, enquêteur et commissaire examinateur des dits lieux, lieutenant-général de police, juge civil et criminel de la maîtrise des Eaux-et-Forêts, de Jacques-Guillaume Renault de Grandprey, ingénieur des Ponts-et-Chaussées et de la Réverende Mère Marie-Anne Renault de Grandprey, Religieuse Benedictine, professe en l'abbaye noble de Chaise-Dieu — Renault de Belle-Noë usa aussi de son crédit en faveur de Jean-Marie Urset, sieur de Launay qui entra comme gendarme dans une compagnie d'ordonnance et mourut aux Invalides d'Avignon.

(3) Ce dernier était avocat en 1789, il fut nommé en 1793 juge de paix d'Exmes et fut emprisonné sous la Terreur. Il reçut en 1809, par sénatus-consulte des

lignes, par leur présence assez longue dans la capitale, compensèrent pendant quelque temps le chagrin que lui causait son éloignement de la Normandie. De plus, un ami et un allié de la famille, le docteur le Vacher de la Feutrie, professeur à la Faculté de médecine de Paris et médecin-consultant du Roi, lui avait voué toute sa sympathie et l'entoura, croyons-nous, de ses soins dans sa dernière maladie.

En 1789, Renault de Belle-Noë, alors âgé de 82 ans, était encore aux Invalides dont il était devenu sous-gouverneur. La Révolution respecta ce vieillard mutilé qui attint, entouré d'une sorte de vénération, sa quatre-vingt-huitième année. Il mourut à l'hôtel le 27 février 1795, assisté, peut-être, par son neveu l'abbé Pierre-Germain Renault et reçut les honneurs militaires dus à un brave, c'est-à-dire le salut des armes et du drapeau.

Jean-Alexandre avait des sentiments profondément religieux ; neveu, frère et oncle de prêtres, il avait reçu dès son plus bas âge l'éducation chrétienne qui fait la force et le bonheur de la vie. Ces notions premières restèrent vivaces chez l'homme et chez le vieillard à une époque où l'incrroyance était une mode et le scepticisme une prétendue marque de caractère.

Courage et mérite militaire, sentiments de religion, d'honneur et de famille, Renault de Belle-Noë avait tout cela au cœur. En plein XVIII^e siècle cet officier, sorti d'une obscure campagne de Normandie, réunissait les qualités chevaleresques qui ont fait les preux du Moyen-Age.

Aussi un sentiment de respect profond s'impose-t-il à nous, quand nous pensons à ce vieux soldat presque nonagénaire mourant en pleine Révolution, après avoir vu tomber cette monarchie qu'il avait servie quarante-deux ans, à ce vieux chevalier condamné à ne plus porter la croix proscrite de son Ordre, mais s'imposant par son âge, par ses services, par ses blessures et restant jusqu'à son dernier moment dans cet hôtel dont les portes s'étaient ouvertes pour lui sur un ordre du Roi.

HENRY DU MOTÉY.

lettres de notabilité d'Exmes et fut en dernier lieu magistrat de sûreté à Mortagne et substitut du procureur général de justice criminelle de l'Orne. M. Jacques Renault du Motey, né en 1738, mourut en 1819 à Montreuil-sous-Bois, chez son fils aîné, ancien député aux Cinq-Cents et au Corps Législatif. M. du Motey était le frère de Louis-Jacques Renault, sieur du Breuil et des Molands, conseiller-procureur du roi à Moulins-la-Marche.

DOCUMENTS INÉDITS

PROCÈS-VERBAL DE L'INCENDIE DU CHATEAU DE LONGNY

1682

Communication de M. BRES DIN, maire de Longny.

L'an mil six cent quatre-vingt-deux, le mardy trente et unième dernier jour de mars, six heures du matin, en notre hostel et domicile, devant nous Jacques Leroy, sieur de l'Oizonnière, licencié ès-loix, advocat en parlement, bailly et seul juge civil et criminel de la baronnie et chastellenie de Longny, vicomte de Regmalard, est comparu en sa personne M^e Robert Courpotin, sieur de la Rousselière, advocat et procureur fiscal de cette baronnie, lequel nous a remonstré, dict et déclaré que cette nuit, le feu auroit pris dans une chambre basse d'une tour du chasteau de ce lieu de Longny, nommée la Tour Mahé, qui est au bout du dit chasteau, du costé vers le fauxbourg de Misère, situé au septentrion, qui est proche et joignant une chambre basse en laquelle loge ordinairement Toussaint Debray et sa famille, concierge du dit château, appartenant à haulte et puissante dame Elisabet Le Feron (1), épouse de très haut et puissant seigneur M. Charles d'Ailly, duc de Chaulne (2) pair de France, chevalier des ordres du roy, conseiller en ses conseils d'Estat et privé, lieutenant général en ses camps et armées, gouverneur de la province de Bretagne, héritière sous bénéfice d'inventaire de très haulte et puissante dame Barbe de Servieu (3), au jour de son décès, veuve en seconde nopce de M. Pierre de Gruel, chevalier, seigneur

marquis de la Frette et autres lieux. conseiller du roi en ses conseils d'Estat et privé, lieutenant général en ses camps et armées, gouverneur des villes et citadelles du Pont Saint-Esprit et des ville de Chartres et pays Chartrain, dame et baronne du dit Longny. Dans lequel chasteau il seroit arrivé un très grand incendie de partie d'ycelluy de plusieurs meubles de grand prix qui servoient à meubler le dit chasteau, lesquels meubles avoient esté depuis quelque temps mis par le dit concierge en une autre chambre de la mesme tour, qui est audessus de la chambre basse de ladite tour, qui servoit de garde meuble et dans laquelle estoient le trésor des tiltres concernant ladite baronnye, ceux de la Frette, de la Ventrouse et Cherancey, faisant partye du domaine des dits deffucts, seigneur et dame de la Frette, laquelle seconde chambre auroit aussy esté bruslée, dans laque le y avoit aussi les anciens tiltres de généalogie, comme contracts de mariage, partages, provisions des emplois qui ont esté dans la maison de la Frette depuis plus de cinq à six cents ans, qui ont esté particulièrement bruslés, avec les meubles qui estoient dedans, qui consistoient en plusieurs tapisseries de haulte lisse, litz de velours cramoizy, garny de crespines d'or, linges et autres meubles meublans de grand prix et valleur, avec les dits tiltres et papiers renfermez en divers coffres fermez à clef. De laquelle chambre le feu auroit pris au plancher d'icelle et de là entré en plusieurs chambres voisines de la dite tour, tant basses que du premier et second étage, ce qui cause une perte très considérable à ma dite dame la duchesse de Chaulne et mesme au publicq.

Pourquoy il requiert qu'il lui soit donné acte de sa dite dénonciation, avec permission d'en informer, et à cette fin d'obtenir monitoire en forme de droicts, et cependant que nous ayons à nous y transporter présentement, pour en dresser notre procès-verbal, pour servir et valoir ce que de raison à ma dite dame.

Sur quoy en enterinant la dite requête du dit procureur fiscal, nous nous serions avec lui et notre greffier au mesme instant transportez au dit chasteau, où estant arrivés, nous aurions recognu les choses en l'état cy-dessus exposé, et remarqué que les planchers des dites chambres de la dite tour, tant haultes que basses, et jusque à celui du troisième étage, estoient bruslez en partie et les dits planchers crevez et tombez. en telle sorte que les dites chambres sont présentement inhabitables ; dans lesquelles

nous avons remarqué quantité de bois charbonné qui servoit de soliveaux, à soutenir les planchers et pavé d'iceux, et n'y avons plus trouvé aucun neuble, coffres, ny papiers; mesme que la porte par laquelle on sortoit de la dite tour pour entrer dans une chambre proche d'icelle, avoit été cassée et brûlée, n'y restant plus que les pantures de fer auxquelles elles étoient attachées, et reconnu que la dite chambre qui est au premier estage et dessus celle du dit concierge estoit toute noire de la fumée du feu, qui sortoit des chambres de la dite tour, et que le plancher de la même chambre avait été crevé pour empêcher qu'elle ne fust entièrement brûlée; et le surplus du dit chasteau, nous ayant paru qu'il avoiet esté chepté une très-grande quantité d'eau dans la dite chambre à travers le plancher qui est au-dessus d'icelle qui est aussi tout noir et charbonné du feu qui estoit dans la dite chambre, dont les fenestres, vistres et croisées avoient été cassées, brisées et brûlées par le feu. Dans laquelle chambre avons aussi remarqué quelques lambeaux autour des tapisseries de haulte lisse, attachés à la dite muraille et dans la chambre, qui sont de nulle valleur estant de partye en cendres, et le surplus des dits meubles qui servoient à meubler la dite chambre, partye bruslez, et aucuns jetés dans la cour du dit chasteau, comme cherre garnie, boys de litz et autres meubles afin d'empêcher l'insendie générale du dit château. Les autres chambres voisines et du premier estage ont esté aussi desgarnies et les meubles d'icelles jetés par les fenêtres et croisées dont partie ont été cassées et brisées, mesme une partie de la couverture et charpente cassée et coupée pour donner lieu au feu de s'éteindre et empêcher la continuation d'iceluy.

Dont nous avons donné acte au dit procureur fiscal et mesme certifié le contenu cy-dessus véritable, pour avoir veu la dite incendie, attendu que sur l'advis qui nous avoit esté donné sur le minuit, tant par le bruit et effroy du public que par le son de la cloche de l'esglise de Saint-Martin de ce lieu, nous estant pour le deub de notre charge, transporté au dit chasteau, avec le procureur fiscal, notre greffier, et très grande affluence de peuple tant de ce bourg que des autres habitants de la paroisse et autres circonvoisins jusques au nombre de plus de sept à huit cents personnes de différents sexes et qualités, lesquels travailloient l'espace de quatre à cinq heures durant, sans le secours desquels

tout le dit chasteau auroit esté entièrement bruslé et consumé Mesme aurions prié et requis M. Jean Boisse, prêtre, l'un des vicquaires de ce lieu de Longny, de se transporter, avec les autres prêtres qui y estoient présents, à l'église du dit Longny, pour de là faire apporter le très Saint-Sacrement (4) de l'autel, au dit chasteau, afin d'empêcher la continuation de la dite incendie, par les prières de tous les dits assistants, entre lesquels estoient aussy, frère Jacques Bahoue, jacobin, docteur en Sorbonne, qui auroit presché en ce lieu pendant l'avant et le carême et donné ordre de faire prier Dieu tant en la dite esglise qu'au monastères des religieuses du dit Longny, afin d'apaiser le dite incendie, qui estoit extraordinairement grand. Ce que nous certifions véritable, comme aussi le dit procureur fiscal, et encore l'avons fait attester aux dits sieur de Boisse, sieur de Bajou, M. Jean Le Roy, prêtre prieur curé de ce lieu, M. Jacques Maignan, M. Henri Vavasseur et M. Jean Cavey, prestre, demeurans au dit lieu, Léonore Anne de Gravelle, écuyer, sieur de la Bretonnière, M. François Gravelle, esleu de ce lieu, M^e Nicolas Renouard, procureur du roy, en la dite élection, M^e Jean Chastel, sieur de la Gastière, M^e Jean Gravelle, avocat en parlement, M^e Louis Escouard, avocat en ce siège, Nicolas Mallet, Toussaint Lecamus le jeune, Nicolas Renouard, Nicolas Naudin, M^e Nicolas Renouard, sieur du Boisjoly, M^e Jean Fesrand, sieur de la Brezardière, M^e Jean Guinchard, tabellion en ce lieu, M. Jean Beuzelin, notaire royal, François Houdebout, Louis Erobert, les Houdebourt, M^e Pierre Chastel, sieur de la Bellangerie, M^e Louis Lelarge, avocat, M^e Jean Monnai, contrôleur au grenier à sel de Bellême, Abraham de Guilloray sieur des Lonchamps, tous habitants du dit Longny, faisant partie de la dite multitude de peuple qui y estoit qui ont signé avec nous.

Le Roy, N. F. de Bajou, Cavey, Escouard, N. Renouard, N. Mallet, N. Renouard, Hourdebout, Boissey, Maignan, H. Vavasseur, Hourdebout, Guinchard, Guillovy, Monnay, couturier, Lelarge, Beuzelin, Nicolas Naudin, Jean Chastel, Gravelle, Gravelle.

NOTES DE M. L. DUVAL

(1) Élisabeth Le Féron, fille unique de Dreux Le Féron, conseiller au Parlement de Paris et de Barbe Servien, avait été mariée en premières noces, en 1651, à Jacques de Stuer, dit Stuart de Caussade, marquis de Saint-Maigrin, capitaine, lieutenant des chevaux-légers de la garde du roi et lieutenant-général de ses armées, tué au combat de la porte Saint-Antoine à Paris, le 2 juillet 1652. En 1653, elle se remaria à Charles d'Albert d'Ailly, duc de Chaulnes. Élisabeth Le Féron, mourut sans enfants le 5 janvier de l'année 1699.

(2) Charles d'Albert d'Ailly. Il du nom, troisième fils d'Honoré d'Albert, seigneur de Cadenet, devint duc de Chaulnes, pair de France, par la mort de ses deux frères Henri-Louis, et Charles, marquis de Raineval. Il fut nommé lieutenant-général de Bretagne, sur la démission du duc de Mazarin, le 10 juillet 1669, gouverneur de cette province en 1670, lieutenant-général en Picardie et gouverneur de Dourlens et de Rue, et depuis gouverneur de Guyenne. Trois fois ambassadeur à la cour de Rome, il y donna des preuves d'une conduite également ferme et éclairée et y soutint avec magnificence et une grande dignité l'honneur de son caractère. Ayant obtenu l'extension de l'indult du Parlement, qui avait été longtemps sollicitée au nom du roi, cette cour lui en fit des remerciements publics, lors de la réception du duc d'Aumont, où le duc de Chaulnes se trouva, le 14 février 1669. Ce fut le duc de Chaulnes qui eut l'honneur de terminer par son heureuse négociation, les brouillements qui s'étaient élevés entre la cour de France et celle de Rome, à l'occasion des immunités des ambassadeurs. Il fut nommé capitaine-lieutenant des chevaux-légers, sur la démission du duc de Navailles, par brevet daté du 30 juillet 1664. N'ayant point d'enfants d'Élisabeth Le Féron, il institua son héritier universel *Louis-Auguste*, d'Albert, qui a formé la seconde branche des ducs de Chaulnes, et mourut le 4 septembre 1698.

Louis-Joseph, duc de Vendôme, fut mis en possession de la baronnie de Longny en 1698. Voici en effet ce qu'on lit dans *l'Etat sommaire de la généralité d'Alençon*, par M. de Pommeroy, intendant :

« M. le duc de Vendôme, possède la baronnie de Longny, belle par sa mouvance, sa forest et ses étangs et par un gros bourg dont il est seigneur. Il a huit fiefs qui en relèvent. »

(3) Barbe de Servieu, épouse en premières noces de Dreux Le Féron, s'était remariée à Pierre Gruel, seigneur de la Frette, maréchal de camp, capitaine des gardes de Monsieur, gouverneur de Chartres et du pays Chartrain, mort en 1656. Leur épitaphe se lisait antrefois dans la chapelle des seigneurs de la Frette. Voici celle de la baronne de Longny :

« Ci-git haute et puissante dame Barbe de Servieu, baronne de Longny, veuve de haut et puissant seigneur, Messire Pierre Gruel, marquis de la Frette, la Ventrouse, Chérencey, Warty, Arion, Fourneval et autres lieux, laquelle est

décédée dans sa maison de Paris, le 17 juillet 1673, âgée de soixante cinq ans. »

Cette dame était devenue en 1657, adjudicataire de la baronnie de Longue-saisie en 1653, sur Claude Charlot.

(4) Très fréquemment, dans les cas d'incendie on portait au milieu des flammes une hostie consacrée, dans la persuasion que la présence du Saint-Sacrement suffirait à éteindre immédiatement les progrès du feu. Pour apaiser la tempête on portait, de même, le Saint-Sacrement au bord de la mer. On le plaçait dans le même but sur les navires, pour les préserver du naufrage.

Louis de Héricourt (*Les lois ecclésiastiques de France*, p. 426), fait à ce sujet les remarques suivantes :

« Saint Charles Borromée, dans le 3^e concile de Milan, défend de porter le Saint-Sacrement sur le bord de la mer, sous prétexte de faire cesser la tempête. On ne doit pas, par les mêmes raisons, le porter pour faire cesser les incendies. En effet, si la présence du corps de Jésus-Christ, qui n'est point obligé de faire des miracles toutes les fois que les hommes en demandent, ne faisoit point cesser la tempête ou l'incendie, cette circonstance pourroit diminuer le respect qu'on doit à l'Eucharistie et devenir un sujet de raillerie pour les hérétiques et pour les impies. »

On croit encore dans les campagnes, qu'il est au pouvoir des curés d'éteindre les incendies à volonté, au prix d'un grand péché. (V. à ce sujet L. Dubois, *Recherches sur la Normandie* p. 324).

On sait qu'au Moyen-Age, parmi les différentes espèces de preuves admises par la jurisprudence, figurait la preuve de l'*Eucharistie* qui se faisait en administrant la communion à ceux qui prétendaient se justifier de quelque crime. Un tableau de Restout, que possède le Musée d'Alençon, représente une scène de ce genre. On y voit saint Bernard présentant la sainte communion à Guillaume duc d'Aquitaine qui tombe à la renverse, comme foudroyé et confesse publiquement sa faute. Cette scène a été reproduite plusieurs fois par la peinture et M. l'abbé Aubert, chanoine de Poitiers, a publié à ce sujet une étude qu'on trouve dans les *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest*.

De cette pratique, souvent, condamnée par l'église, dérivait l'usage de donner à ceux qui étaient accusés de vol un morceau de pain d'orge et un morceau de frommage de brebis sur lesquels on avait dit la messe et de regarder comme coupables ceux qui ne pouvaient avaler ce morceau. Dans le langage populaire, on dit encore quelquefois, en souvenir de cet usage : « Que ce morceau de pain me puisse étrangler. »

CHRONIQUE

RASNES. — Histoire d'un château Normand, par le comte DE CONTADES.
— Paris. Champion. 1884, in-8°, 69 p.

Ecrire l'histoire d'un château en suivant l'impitoyable et consciencieuse méthode moderne, dépouiller les chartriers, exhumer les querelles éteintes, remettre, sans parti pris, sous les yeux du lecteur, les pièces de procès oubliés, c'est souvent une tâche ingrate dont l'accomplissement laisse des doutes à l'écrivain et lui ôte des illusions. En remuant les vieilles cuirasses on en trouve et on en révèle les défauts, la gloire est une synthèse qu'il faut accepter tout d'une pièce et qui le plus souvent, perd à l'analyse. Ici rien de pareil et notre infatigable et savant collaborateur M. le comte de Contades a eu beau jeu « l'intérêt de l'histoire et le charme de la légende s'attachant également au vieux donjon qui domine le château de Rânes. »

Charmente en effet cette légende si connue de la fée d'Argouges dont le pied est encore marqué sur les créneaux de ce donjon du XV^e siècle. M. de Contades l'a racontée d'après un manuscrit de Pitard. Elle se trouve, autrement et plus complètement rapportée dans les Veilleries argenteñois de Chrétien de Joué-du-Plain dont la version mérite d'être conservée.

« C'est à un seigneur d'Argouges, nommé, dit-on, Raoul (1) que la fée a bien voulu unir son sort.

« Un soir d'automne on entendit dans les forêts un bruit de cors qui se répétait par les échos jusque dans la profondeur du bois. Raoul, croyant que c'était une chasse, voulut punir tant de

(1) Raoul d'Argouges est le 14^e chevalier cité dans le « Catalogue des seigneurs renommés en Normandie depuis Guillaume-le-Conquérant jusqu'en l'an mille douze (sic) sous Philippe-Auguste qui conquesta le duché de Normandie. »

hardiesse. Il monta à cheval et bientôt il eut atteint le cortège, mais quelle fut sa surprise lorsqu'il vit sur des chevaux blancs comme neige vingt femmes dans la fleur de la beauté, avec des robes de lin d'une blancheur éblouissante et les cheveux épars en longues boucles. Elles galopaient sans audace comme sans crainte pour gagner l'épaisseur du bois. Raoul remarqua au milieu d'elles Andaine qui paraissait commander ; il ne sait quel trouble l'agite ; cependant il s'avance et près de la fée surpris, interdit : madame, dit-il, dans ces lieux que j'habite qui peut vous attirer ? Daignez honorer mon château de votre présence et si vous aimez la chasse, je suivrai vos pas. Andaine répondit : beau sire, votre offre me plaît, mais ce soir je vais me rendre en certain lieu que j'habite. Dans un an de cette soirée, si mon souvenir n'est pas oublié, vous me retrouverez, à la même heure, dans le même lieu. La belle inconnue reprit son chemin ... »

« ... C'est en vain que Raoul a cherché à retrouver la trace de cette beauté qui a produit sur lui une impression si profonde... son cœur est sous le charme de l'amour... plus l'instant approche plus Raoul tremble. Enfin le jour est arrivé. Il est sept heures, le cor sonne, Raoul est déjà au rendez-vous. Il aperçoit Andaine... — Fidèle ami, lui dit la fée, je te donne ma main, tu es l'époux de mon choix, mais, retiens bien mon désir dans ta mémoire, je veux que de la mort le mot odieux ne sorte jamais de ta bouche ou je disparaîtrais à l'instant même....

« ... Sept ans ont fui. Sept heures vont sonner. Andaine s'habille pour une fête. Raoul, fatigué d'attendre Andaine qui ne descend pas, monte chez elle et lui demande ce qui peut la retarder — Madame, on s'inquiète au salon, *s'il fallait prolonger mon sort, je pourrais, sûr de longue attente, vous envoyer chercher la mort* » LA MORT !... Il prononça à peine ce mot qu'il aperçut Andaine s'envolant par la fenêtre avec son miroir, son peigne, ses couronnes. Elle laissa tomber en passant ses couronnes sur la pièce d'eau et elles se changèrent en roseaux tels qu'on les voit encore aujourd'hui. Andaine en sortant poussa un cri plaintif et les bois furent éclairés d'une lueur épouvantable. Elle reprit la robe blanche qu'elle portait le jour de sa première entrevue et s'enfuit pour jamais. On voit encore sur la fenêtre l'empreinte de son pied charmant et les marques de ses jolies mains sont restées gravées sur les côtés. Lorsque la nuit paraît,

on la rencontre dans la cour du château, sur la place, au Marot, à Mareronde, à la Pommerie (sic), au bois du Fil et autres lieux circonvoisins. Sans doute, elle vient par ici de temps à autre en se rendant dans la forêt qui porte son nom et qui se trouve maintenant éloignée du château de plusieurs lieues. On l'entend encore aussi parfois pousser des cris lamentables ... C'est près des pièces d'eau qu'elle fait sa toilette au clair de la lune. Malheur à l'imprudent qui porterait sur elle un regard indécent ; il serait à l'instant puni de sa témérité. »

Jusqu'ici l'auteur des Veilleries raconte à peu près comme tout le monde l'histoire de la fée d'Argouges, avec cette particularité qu'il retrouve à Rasnes tout à la fois l'empreinte du pied mignon et des « jolies mains » de la belle Andaine. Mais sa légende n'en reste pas là et la dernière partie n'est pas la moins intéressante.

Il ajoute :

« Andaine est bienfaisante. On vous dira à Rasnes qu'une pauvre femme étant sortie pour aller chercher de la nourriture à son enfant trouva à son retour la fée qui prenait dans une « écale » de noix de la bouillie qu'elle avait préparée et qu'elle donnait au petit *fanfan*. Il s'en formait de nouvelle à mesure qu'elle en prenait de sorte que la coquille se trouvait toujours pleine.

« La mère se jeta aux pieds de la fée et lui rendit grâce en son cœur, ne pouvant dans son trouble trouver une autre expression de reconnaissance. Bien lui arriva d'avoir remercié la fée, Andaine lui fit cadeau de la coquille merveilleuse avec la faculté de s'en servir. Elle lui donna aussi trois coquilles d'œufs dans lesquelles on trouvait toujours, dans la première de la soupe toute faite, dans la seconde un plat à son choix et à boire dans la troisième.

« Cette femme devint bientôt d'une grande fierté envers ses voisins ; d'ailleurs, son imagination ne suffisait plus pour trouver de nouveaux mets et le meilleur cidre n'était plus assez bon pour elle.

« La fée, voyant cette fierté et cette gloutonnerie, se fâcha et lui retira ses bienfaits.

« Andaine avait des coquilles pour chaque chose. De l'une on voyait sortir à volonté des écus, de l'autre des louis d'or, de l'autre un cheval tout équipé, de l'autre des habillements, des objets de toilette.... elle en disposait en faveur de ceux qu'elle jugeait digne^s de ses bienfaits et les lui retirait lorsqu'ils cessaient de les mériter. »

Chrétien explique comme les autres la première partie de la légende par le cri de guerre et les armes des d'Argouges (1). Quant à la seconde partie, il fait cette remarque :

« Dans la fin du récit, on voit que les habitants de Rasnes ont voulu conserver le souvenir de la bienfaisance d'une dame de la famille d'Argouges »

Pour trouver sa justification dans l'histoire, la légende n'avait qu'à choisir. « Les fondations pieuses ont été de tout temps dans les traditions des châtelaines de Rasnes, » ainsi que le fait judicieusement remarquer M. de Contades. Quant à la fée d'Argouges, n'en pourrait-on trouver quelques traits, du côté malin, s'entend dans cette Charlotte Bautru qui avait tant d'esprit dans sa bosse et possédait un agrément irrésistible quand elle voulait plaire ? Les fées ont leurs favoris, mais il ne faut ni les tromper, ni les braver. Les fées sont taquines, remuantes, entreprenantes et tapageuses au clair de lune. Les fées sont du monde payen et excommunié. Si Charlotte d'Argouges apportait la même négligence que son père à l'entretien de sa chapelle et le même soin à l'enrichissement de sa bibliothèque et au perfectionnement de sa cuisine, elle avait plus de péchés capitaux à son service que de vertus théologales à son aide. N'ayant fait pendant sa vie ni œuvre pie ni charité chrétienne, la légende la fait revenir après sa mort exercer des vertus oubliées ou dédaignées mais la légende se souvient du caractère de la dame, la « bouffonnante » bossue prend les gens par la convoitise et la gourmandise et les rejette impitoyablement dans l'ornière de la misère quand ils ont succombé à la tentation. La légende est plus implacable que l'histoire, mais la légende n'a ni partialité, ni préférences. Plus morale que l'histoire elle embellit ou fait grimacer à son gré les figures qu'elle évoque ; elle plie les événements à son caprice, brouille les péripéties et change les dénouements, mais elle fait la leçon à tout le monde ; elle consacre le souvenir de ceux qui ont passé en faisant le bien en laissant voir la petite faiblesse qui humanise leur vertu sans en diminuer le mérite. Elle compatit aux misères des petits et volontiers elle les plaint et les soulage, mais elle signale le défaut du haillon comme celui de la cuirasse

(1) Les armes des d'Argouges sont décrites avec soin par M. de Contades. On trouve une petite variante dans du Moulin :.... » Monsieur Raoul d'Argouges, escartelé d'or et d'azur, à trois quintes feuilles de gueules.

« M. Guillaume d'Argouges, son fils, semblable à un *lambel d'argent*.

et c'est ainsi que, suivant le vœu exprimé par les consciencieux chercheurs d'aujourd'hui elle fait à la fois l'histoire des châteaux et des chaumières, c'est-à-dire celle de l'humanité toute entière dont il faut admirer les vertus, plaindre les travers et excuser les faiblesses.

Bien que fidèle historien, scrupuleusement exact et puisant toujours aux sources mêmes, M. le comte de Contades, quand il en trouve l'occasion, prépare la légende et parle déjà comme elle. Quelle physionomie légendaire que celle de la comtesse de la Chaux qui avait communiqué à sa plume la démangeaison de son infatigable main et qui compilait, compilait, compilait dans un pays « où les seigneurs se contentaient de peu de science et ou, pour la plupart, leurs femmes ignoraient l'orthographe ». La bonne dame consignait tout sur son registre « et les recueils manuscrits de bons mots et d'anecdotes de poésies légères et de controverses religieuses, de traits édifiants et de recettes de ménage, se remplissaient l'un après l'autre ». D'un parfait bon sens d'ailleurs et d'un grand esprit de conduite et de ménage avec un grain de vanité héraldique, « énergique dans son langage, sans embarras comme sans mauvaise pensée ; superstitieuse comme les bonnes femmes de sa paroisse, sans que cela exclût un doigt de philosophie emprunté aux encyclopédistes de sa bibliothèque. »

Cette fois le portrait est achevé et la légende peut l'emprunter à l'histoire sans y faire de retouches.

Les faits contemporains ont donné à M. de Contades l'occasion d'écrire en deux mots une autre légende, hélas ! plus touchante et plus vraie, plus humaine, plus navrante et plus consolante à la fois, celle de ce jeune sous-lieutenant de chasseurs Pierre-Eugène-Marie, prince de Berghes St-Winock, blessé mortellement à Sedan et mort à Bruxelles. après deux mois d'angoisses et de martyre. A cette légende simple et sacrée, nulle langue et nulle main n'oserait toucher pour ajouter une fantaisie ou glisser une ombre. La tombe du soldat mort pour la patrie est trop bien gardée par ceux qui ont au centre de leur cimetière, à la place d'honneur, au milieu de leurs morts, celui qui fut le plus aimable et le plus héroïque de tous ceux dont le souvenir est lié à l'histoire de Rasnes.

G. L. V.

UN CHAPITRE DE L'HISTOIRE DE FROTTÉ, par M. DE LA SICOTIÈRE.

Notre honorable président a donné à la *Revue de la Révolution* et à la *Revue de Bretagne et de Vendée* un avant goût de son *Histoire de Frotté*, qui sera certainement un des monuments les plus importants de l'histoire de basse Normandie. L'époque ignorée ou mal connue, l'insurrection Normande, plus ignorée et plus mal connue encore, devaient tenter la constante avidité de savoir qui n'a cessé d'être la préoccupation de toute la vie active et laborieuse de M. de La Sicotière. Nul n'était mieux préparé par ses études antérieures, ses connaissances certaines de l'ensemble et du détail, nul n'était plus digne que lui par l'impartialité d'une intelligence éclairée et l'habileté d'une plume éprouvée d'écrire une pareille histoire. Elle sera volumineuse peut-être, notre façon moderne de consulter les documents et de fournir les pièces justificatives ne permet plus la forme compendieuse du résumé, mais elle sera concise à sa façon et le chapitre inséré dans la *Revue de la Révolution* du 5 juillet 1884 nous donne la mesure de l'intérêt que présentera l'ouvrage tout entier, avec ses aperçus nouveaux, ses révélations historiques, ses épisodes émouvants et son tragique dénouement.

En attendant les événements et les vicissitudes de l'âge mur, les petites aventures de l'enfance et de la jeunesse de Frotté sont curieuses à lire. Elles intéressent, toute proportion gardée, comme les incartades du jeune Bertrand du Guesclin et parfois jettent un jour nouveau sur certains côtés de l'existence de gens diversement jugés et mis trop haut ou trop bas dans l'opinion, suivant la couleur de leur esprit. Le récit des aventures de Frotté chez Gorsas et de son séjour chez le maître de pension fantaisiste et galantin qui fut pris au sérieux par la Gironde et par la guillotine, hélas ! a l'air d'un chapitre des mémoires de l'auteur de Faublas. Il n'est pas jusqu'à l'orthographe indépendante du lieutenant de Colonel-général qui ne soit un signe du temps. M. de La Sicotière fait très-judicieusement et assez malicieusement remarquer que le sens de l'orthographe a manqué « à certains hommes d'un mérite très-réel et d'une éducation réelle très-supérieure, à Napoléon lui-même qui ne put jamais

s'assujétir à en suivre les règles et pour lequel l'écriture ne semble destinée à n'exprimer que des sons et des mots, comme la tachygraphie. » Cela n'est rien et le bonhomme Chrysale ne se scandalise pas pour si peu, il n'y a que les solécismes en conduite qui le choquent, et encore !

Encore une fois, l'*Histoire de Frotté* sera une œuvre à laquelle nous engageons l'auteur à mettre la dernière main et à publier le plus tôt possible.

G. L. V.

FLEURS D'AUTOMNE, poésies, par ROSE HAREL. — Lisieux, imprimerie de
M^{me} LEFÈVRE-LAJOYE, 22-24, rue du Bouteillier, 1885.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours ;
Je les possédai jeune et les possède encore
A la fin de mes jours,

disait notre vieux Malherbe. Or, chacun sait que Malherbe serait le premier des poètes Normands, si Corneille n'existait pas. Tout le monde sait aussi que Malherbe est le premier versificateur du monde, n'en déplaise à Boileau et à Victor Hugo qui ont tous deux si bien su tricoter les mots et les syllabes. Il semble que la précocité et la longévité soient des privilèges de terroir attachés aux Muses Normandes. Ce sont des signes certains de bonne santé, et si chez nos poètes, le corps peut avoir ses délicatesses, ses infirmités et ses souffrances, le cœur et l'esprit se portent bien.

Il y a quelque trente ans en ça, une pauvre servante du Lieuvin sentit fermenter en elle tout cet indéfinissable ensemble de sentiments, d'épanchements intimes que les analystes de névroses classeront bientôt peut-être à son numéro de maladie et que ces niais de spiritualistes et de surnaturalistes appellent le don de la poésie. La première moisson donna une gerbe de fleurs champêtres et sous le titre modeste de l'*Alouette aux blés*, Rose Harel publia un volume de vers auquel la presse fit le plus sympathique accueil.

Voici qu'un livre, plus gros que le premier, paraît aujourd'hui sous le titre de : *Fleurs d'Automne* et complète l'œuvre de cette

pauvre fille que la Muse est allée visiter dans sa mansarde, qu'elle a soutenue dans les travaux de son humble condition et qu'elle a parfois ravie dans les sereines régions de l'esprit où il n'y a plus ni grands ni petits, ni maîtres ni serviteurs, et qu'elle a introduite au sein de cette famille intellectuelle qui s'appelle depuis longtemps la république des lettres et non-seulement est la meilleure, mais la seule des républiques.

La vie matérielle en revanche a été rude pour Rose Harel. Non-seulement cette *aurea mediocritas* qui permet au poète de chanter sans souci lui a fait défaut, mais en combattant pour la vie, elle a gagné à grand'peine ce pain quotidien que le bon Dieu fait parfois acheter cher, même aux résignés qui le lui demandent suivant son précepte.

Et pourtant la pauvre Muse n'était pas exigeante.

— Ah, disait-elle en ses rêves dorés :

Avec trois cents écus de rente
Je sais bien ce que je ferais :
Sur la rive d'une eau courante
Ma chaumière je bâtirais.....

Là mes amis trouveraient place
Au soleil, à l'ombre, au foyer,
Sur le banc rustique où s'enlace
Le chèvrefeuille au marronnier.....

Enfin, je pourrais faire trêve
Au travail de tous les instants,
Réaliser mon plus doux rêve,
Pas à pas suivre le printemps,

Voir le réveil des primevères,
Ecouter le bruit des ruisseaux,
La voix sauvage des bruyères
Et le vent parler aux roseaux.

Souvent je dirais à la Muse :
Allons-nous-en dans les grands bois,
Sur mes jours dont la trame s'use
Répands ton charme d'autrefois.....

Aux petits enfants du village
Bien souvent je raconterais
Des histoires suivant leur âge
Où toujours je leur apprendrais

L'amour de Dieu, de la Patrie
Et du travail et du devoir,
De la vertu ; l'âme meurtrie
Là seulement trouve l'espoir.....

Avec trois cents écus de rente
Oui, voilà comment je vivrais.....
Mais, n'ayant rien, je me contente
De rêver ce que je ferais !

La Muse, empêtrée dans les misères et dans les proses de la vie matérielle n'avait pas toujours cette résignation et cette philosophie. Dans certains jours de mauvaise humeur, la lame blessait le fourreau.

Que j'ai souffert par toi, mon âme !
Je le proclame hautement.
Pauvre esclave, pauvre instrument
Passif de louange et de blâme !

Que j'ai souffert quand, frémissante
Voulant désertir nos bas-fonds,
Pendant tes efforts furibonds
Je sentais craquer ma charpente !

Que j'ai souffert lorsque, rêvant,
Tu m'associais à ton rêve,
Epuisant mes esprits, ma sève,
Après un espoir décevant !

Que j'ai souffert de tes élans
Dans ces nuits de veille fiévreuse
Où le matin la joue est creuse
Et les cheveux un peu plus blancs !

Mais cette souffrance était la vie elle-même. Je ne sais quelle jouissance attachait la pauvre inspirée à ses déboires, à ses rêves, elle s'entêtait à songer et à souffrir. Elle avait beau écrire avec sa raison :

N'écoute pas la voix qui chante,
Enfant, à la rive des bois.
Voix mélancolique et touchante
Qui prend l'être entier à la fois.

C'est la voix de la poésie
 Qui dit : viens, j'ai des rêves d'or !
 Viens, j'ai la coupe d'Ambroisie,
 L'espoir, l'extase et plus encor,

Viens, des cieux j'entrouvre la porte,
 — Merveilleux éblouissements, —
 Mon souffle tout puissant emporte
 A travers les bleus firmaments.

Elle dit vrai, la voix divine,
 Elle tient ce qu'elle a promis.
 Qui l'écoute comprend, devine
 Plus qu'ici-bas il n'est permis.

Si bien qu'au retour de ce rêve,
 Malheureux, l'esprit éperdu,
 On poursuit sans paix et sans trêve
 La vision d'un bien perdu.

La rime vient incessamment bourdonner à son oreille et elle
 l'accommode de son mieux à la raison.

Comme l'aigle, l'alouette est de *verre* pour *gémir*.

Ce que me disent le brin d'herbe
 « Que Dieu ne créa point en vain »
 Et le chêne à l'aspect superbe
 Qui croît sur le bord du ravin,
 Nul ne le sait, nul ne s'en doute,
 Nul ne comprend ce que j'écoute
 De leur idiôme divin.

Jeune, j'avais le privilège
 De comprendre déjà les voix ;
 Oh ! combien de fois m'attardai-je
 A les écouter dans les bois !
 Elles me parlaient d'espérance,
 Ces menteuses voix du silence !
 Et j'y croyais comme j'y crois.

Depuis j'ai versé bien des larmes,
 J'ai bien souffert, j'ai bien gémé
 Et j'ai toujours senti leurs charmes,
 A leurs accents toujours frémi.
 Qui, dans son âme, un jour blessée
 Voit la poésie effacée
 N'était poète qu'à demi.

Voilà racontée par elle-même, l'histoire de cette pauvre âme tourmentée et sonore, à laquelle les poètes doivent la charité intellectuelle, la sympathie et le respect, plus encore que les hommes ne doivent à la pauvre fille le secours fraternel qui assure le pain quotidien.

Sans doute, le côté prosodique laisse beaucoup à désirer. Les finesses et les malices de la grammaire, la gymnastique du rythme, le feu d'artifice de la rime, le cliquetis des antithèses, la propriété absolue et magistrale des termes, toutes les roueries, les subtilités, les routines et les adresses du métier sont inconnues à la Muse ancillaire du Lieuvain et les *Fleurs d'Automne* sur ce point sont aussi naïves et d'une syntaxe aussi peu raffinée que l'*Alouette aux blés*. Il y a dans l'œuvre de Rose Harel plus d'inspiration que de virtuosité. En la lisant, on ne saurait songer, pour la comparer, à nos maîtres chanteurs, mais, souvent, devant ces naïvetés de sentiment et ces douleurs simples racontées sans emphase, on pense à Marceline Desbordes-Valmore, si bien oubliée aujourd'hui et à laquelle il a manqué si peu de chose pour être un grand poète.

P. S. — Rose Harel est morte à Lisieux le 5 juillet 1885. Pour les humbles comme pour les superbes, la mort est le commencement de l'immortalité.

G, L. V.

UNE LÉGENDE COSMOGONIQUE, écrite par M. le comte H. de CHARENCEY.
Textes en langue tarasque, recueillis par le même.

L'histoire de la cosmogonie, ou de la formation du monde visible que nous habitons, est un sujet sur lequel on a déjà beaucoup discuté dans la suite des siècles, et sur lequel, selon toute apparence, on discutera longtemps encore : il semble, en effet, très-difficile que la science arrive jamais à acquérir sur ce point une pleine lumière, vu l'extrême rareté, ou, si l'on veut, l'extrême obscurité des monuments contemporains de cet événement unique dans les fastes du monde, et le non moins extrême petit nombre des témoins oculaires qui en ont été les spectateurs.

Le doyen des historiens, Moïse, nous a laissé de ce grand acte de la puissance divine un récit aussi simple que sublime. Il s'est donné comme inspiré d'en haut ; et pour ceux qui, comme nous, croient à cette inspiration, il ne reste plus aucune difficulté ni aucun doute sur le fond de l'histoire, Moïse ayant écrit sous la dictée de l'auteur même du grand œuvre de la création : il ne s'agit plus alors que de suppléer, par les moyens que nous fournit la science, les détails qui manquent dans le récit succinct de l'écrivain sacré. Mais la science est entreprenante, de sa nature ; et si elle a consenti quelquefois à suivre Moïse dans l'étude de la création, elle a souvent aussi voulu corriger son récit, quelquefois même le détruire, au moyen des seuls monuments que lui fournissait la nature, c'est-à-dire principalement, au moins dans les temps modernes, en étudiant les diverses couches du sol terrestre qui renferment les débris des êtres préadamites : monuments obscurs, avons-nous dit, et dont nous croyons que la science tirera difficilement le dernier mot.

A Dieu ne plaise cependant qu'on puisse jamais nous soupçonner de parler ainsi pour critiquer la science géologique ! Personne plus que nous certainement n'apprécie et n'admire les magnifiques, précieuses et utiles découvertes qui ont été le résultat des patientes et intelligentes investigations des habiles de ce genre de recherches, mais toute science humaine a sa sphère, comme l'esprit humain lui-même, et nous croyons que la géologie sort de la sienne quand elle veut se mêler d'expliquer la création : on sent alors qu'elle se trouve mal à l'aise, et comme hors de chez elle. Nous avouons, au risque de passer pour un arriéré, que nous n'avons jamais pu considérer sans sourire cet atome qu'on appelle l'homme essayer d'expliquer la formation de notre globe, au moyen de recherches opérées sur une épaisseur, qui, comparée à la masse de la terre, est moindre, nous ne dirons pas que l'écorce d'une orange, ce qui serait beaucoup trop, mais que l'épiderme d'une orange, comparativement à la grosseur de ce fruit. En second lieu, il nous semble fort douteux que l'on puisse, comme le fait la géologie, invoquer d'une manière indubitable les lois de la nature dans l'accomplissement d'un fait qui précède l'établissement de ces lois. Qui pourra nous affirmer que le créateur s'est astreint à telle manière d'agir plutôt qu'à telle autre dans un acte aussi opposé à toute espèce de loi naturelle que

l'était la production de l'être sans autre matière que le néant ? Et si l'on nous dit que la matière, une fois créée, a dû au moins être organisée selon les lois qui la régissent encore aujourd'hui, nous répondrons que ce n'est pas impossible ; mais pourtant nul autre ne le sait, ni ne peut le savoir, que l'organisateur lui-même. Seuls, les matérialistes, qui n'admettent aucun créateur, aucun organisateur intelligent de notre univers, sont forcés par leur opinion même d'admettre comme nécessaires et par suite éternelles les lois de la nature : ce n'est ici ni le temps ni le lieu de réfuter leur système.

Mais si les savants se sont efforcés quelquefois de renverser la croyance à un commencement de toutes choses, à une œuvre sortant du néant absolu sous l'action de la toute-puissance divine, il n'en a pas été de même des peuples, qui tous, ou à peu près, même les plus sauvages, ont conservé dans leurs traditions le souvenir de la création. La plupart d'entre eux, il est vrai, ont défiguré le récit primitif de la production du monde visible : chacun d'eux l'a façonné selon son génie et son genre de civilisation ; mais le même fond se retrouve partout ; et, chose remarquable autant que significative, chaque version vient plus ou moins fortifier, malgré les erreurs qu'elles renferment toutes, le récit de Moïse, au moins dans ce qu'il a d'essentiel. Ajoutons que la vraie science géologique elle-même, après beaucoup de raisonnements et de détours, se trouve à la fin presque toujours obligée de rendre hommage à la fidélité de l'écrivain sacré.

M. de Charencey, dans l'opuscule dont nous avons aujourd'hui à rendre compte, nous signale une légende cosmogonique assez peu connue, croyons-nous, bien qu'on la trouve mentionnée dans l'*Histoire de la nouvelle France*, du P. Charlevoix, et qui n'en est pas moins, à cause surtout de son antiquité, une des plus curieuses que nous ayons été à portée d'étudier jusqu'ici. Il s'agit dans cette légende de la manière dont la terre fut tirée des eaux. Tout le monde sait que Moïse, dès le second verset de la Genèse nous montre, en effet, la terre couverte d'abord entièrement par l'élément liquide, dont elle sort à la parole toute puissante du Créateur : or, voilà que la découverte de notre savant confrère nous montre cette croyance établie au milieu de peuples très-divers depuis un grand nombre de siècles, et probablement avant que Moïse lui-même l'eût consignée par écrit. M. de Charencey

la retrouve aux Indes, dans l'Extrême-Orient, au Japon et jusque dans les îles perdues au milieu de l'immense Océan pacifique. Il est vrai que la manière dont s'accomplit, selon cette légende, la séparation de la terre et des eaux est loin de la grandeur et de la simplicité qui apparaissent dans le récit de la Genèse ; mais au moins le fait est signalé, ce qui est une grande preuve de plus en faveur de son existence réelle.

M. de Charencey distingue, parmi les différentes formes de la légende en question, celle qui a cours chez les anciens peuples des deux continents : l'ancien et le nouveau, la version insulaire et la version indoue. D'après la première, la terre fut tirée du sein des ondes par un animal, quadrupède ou oiseau. La version insulaire, qui a cours au Japon et dans les îles du grand Océan, fait tirer la terre du fond de l'abîme par Dieu lui-même, mais au moyen d'un instrument de pêche. Enfin la version indoue est un mélange de ces deux récits.

Ce qui nous a frappé dans ces différentes légendes, et ce qui a frappé également M. de Charencey, c'est la répétition du nombre trois qui se trouve partout dans l'accomplissement de l'œuvre qu'elles rapportent. La légende Wogoule, qui a cours chez les peuples du nord de l'Asie, fait tirer la terre du sein des eaux par un personnage nommé Elempi, chargé de ce travail au nom du Dieu suprême, Numi-Tarôm ; mais cet Elempi doit plonger *trois fois* en vain sous la peau d'un canard, avant d'amener la terre, ce qu'il parvient à faire la quatrième fois seulement, sous la peau d'une oie. Les tribus qui habitent les bords du fleuve St-Laurent font aussi tirer la terre par des animaux ; mais il faut que le castor et la loutre plongent inutilement, et que ce soit un *troisième* animal, le rat musqué, qui achève l'entreprise. La même légende se retrouve chez les anciens habitants du Mexique. D'autres tribus Algiques de l'Amérique septentrionale mettent le corbeau à la place du castor ; mais cet oiseau est suivi aussi de la loutre et du rat musqué ; c'est encore ce dernier qui accomplit l'œuvre. En Gallicie, ce sont *trois* colombes qui font sortir la terre d'une mer bleue. Enfin, dans la légende indoue, la formation de la terre est le résultat des *trois* premières incarnations de Wischnou, incarnations qui sont au nombre de neuf, *trois fois trois*. Peut-on douter d'après cela que ces anciens peuples n'aient eu, comme les Hébreux et comme nous, l'idée de la Trinité ? et cette faveur

universelle dont a joui dans tous les temps le nombre trois ne serait-elle pas un fait étrange, s'il n'était basé sur l'idée d'une tradition primitive, unique pour tout le genre humain ?

Il est facile de reconnaître d'ailleurs que, dans l'ensemble des faits, ces peuples écartés du centre de la civilisation ancienne ont confondu et exprimé à la fois trois traditions distinctes ; celle de la création, celle du déluge, et, plus obscurément toutefois, celle du salut du monde, promis dès lors, quoique non accompli. On y trouve de plus le souvenir de plusieurs autres faits primitifs, tels que celui de la naissance de Cain, le premier homme sorti de l'homme, celui du meurtre d'Abel et d'autres encore, que l'on trouve racontés sous d'autres noms dans plusieurs de ces légendes. En général, l'idée d'un Dieu suprême opérant par le moyen des hommes et des autres créatures se trouve dans tous ces récits. C'est ce Dieu qui donne la puissance ; et c'est la créature qui agit : l'idée d'un Dieu-homme, agissant pour l'homme, est aussi très-apparente dans plusieurs versions de ces légendes. Les trois animaux dont nous avons parlé : le castor, la loutre et le rat musqué, n'opèrent que par l'effet d'une puissance supérieure que la légende attribue au grand Lièvre. M. de Charencey fait remarquer que ce mot de *lièvre*, dans la langue des peuples parmi lesquels cette légende a cours, signifie *brillant* ou *lumière*. C'est évidemment le symbole de la lumière infinie, de la puissance suprême. Il serait peut-être curieux de connaître de même la signification du nom de chacun des trois animaux opérateurs, et de voir si l'on ne trouverait point quelques rapports entre ces noms et ceux des trois personnes divines. Quant à ceux qui ont mis dans ces trois animaux le corbeau à la place du castor, ils ont très-probablement confondu la tradition du déluge avec celle de la création.

Maintenant, nous pouvons nous demander d'où viennent ces différentes légendes, ou plutôt ces différentes versions d'une même tradition primitive. M. de Charencey pense qu'elles sont d'origine sémitique, au moins pour la plupart, mais qu'elles se sont séparées dès avant Moïse des traditions conservées par la branche aînée de la race de Sem. Nous sommes sur ce point parfaitement de l'avis de notre savant confrère. Les peuples en question n'avaient certainement aucune connaissance de la Bible, et avaient simplement retenu et altéré la tradition orale de la branche dont ils descen-

daient. Ce fut ce qui rendit faciles les changements considérables que subit parmi eux cette tradition dans la suite des temps. Moïse, au contraire, même abstraction faite de l'inspiration divine, avait entre les mains comme descendant de la branche aînée de Sem, ce que nous appellerions volontiers les papiers de famille. Que ce fussent réellement des écrits ou des monuments, des chants populaires ou simplement des traditions orales, transmises fidèlement de père en fils, et dont la longue vie des patriarches rendait l'altération difficile, dans tous les cas, il est facile de constater au commencement de la Genèse l'existence de ces documents antérieurs à Moïse. On y voit que l'écrivain sacré, au lieu de raconter de lui-même, reproduit simplement des fragments juxtaposés, auxquels il ne se permet pas de changer un seul mot, c'est même à cause de cela qu'il semble, en deux ou trois endroits, se répéter et en quelque sorte, revenir sur ses pas dans son récit des premiers événements de l'histoire du monde : la chose est surtout sensible dans le texte original. Il est assez probable que les autres peuples disséminés sur la surface du globe n'avaient point conservé, comme les Hébreux ces documents primitifs, et que, par suite, les divergences qui se remarquent dans leurs diverses légendes cosmogoniques purent s'y introduire de très-bonne heure. Il est plusieurs de ces légendes, en effet, qui s'écartent beaucoup du récit biblique, et qui n'en portent pas moins en elles-mêmes le cachet d'une haute antiquité ; et c'est justement cette antiquité reculée et ces divergences qui doivent rendre ces légendes plus précieuses à nos yeux, et qui leur donnent plus de force pour appuyer le récit de Moïse dans les points où elles se trouvent conformes avec lui ; car il est alors impossible de supposer aucune entente préalable entre leurs auteurs et l'auteur de la Genèse et, par suite, les points où ils se rencontrent ne peuvent venir que d'une tradition primitive et authentique ; or, il n'est pas difficile de reconnaître qu'une seule forme de cette tradition unique est admissible, et que cette forme est celle de la Bible. C'est donc au nom de la religion aussi bien que de la science qu'on peut remercier M. de Charencey des intéressantes découvertes dont il nous fait part dans sa brochure, qui est, du reste, nous l'espérons, loin d'être la dernière qui sortira de sa plume aussi féconde que savante.

Nous devons ajouter à ce compte-rendu quelques mots sur un autre opuscule de M. de Charencey, contenant un fragment en langue *tarasque*, langue qui était parlée autrefois dans la province de Méchoacan, au sud-ouest du Mexique. Ce fragment est une sorte de questionnaire à l'usage des confesseurs de ces peuples : M. de Charencey nous apprend qu'il a tiré ce curieux document d'un ouvrage de dévotion imprimé à Mexico en 1697, et rédigé, avec la traduction espagnole en regard, par le P. Angel Serra.

Notre ignorance absolue de la langue tarasque nous a empêché de jouir complètement de la découverte de notre honorable confrère ; mais il est facile, même sans savoir cette langue, de remarquer dès le premier coup d'œil qu'elle ne ressemble en rien aux autres langues archaïques de la Nouvelle-Espagne. Ce qui nous a paru la distinguer entre toutes les autres que nous avons pu étudier jusqu'ici, c'est la longueur des mots, et surtout des désinences, dont quelques-unes, si nous ne les avons confondues avec des mots composés, nous ont paru renfermer jusqu'à neuf ou dix lettres. Du reste, désinences et mots composés nous paraissent à peu près synonymes ; car nous croyons, après plusieurs philologues de mérite, que, dans toutes les langues, les désinences ne sont autre chose que d'anciens mots abrégés. La langue tarasque aurait en ce cas gardé ces mots primitifs dans toute leur longueur, ou à peu près, ce qui porterait à croire qu'elle n'a fait que peu de progrès depuis de longs siècles.

La dissemblance absolue de cet idiôme avec les autres langues anciennes de la contrée environnante prouve aussi d'une manière indubitable que les peuples qui habitaient le pays avant la conquête espagnole y étaient venus d'ailleurs, et peut-être de points très-éloignés les uns des autres. M. de Charencey est porté à croire que les Tarasques avaient été refoulés dans le coin de terre qu'ils habitaient, par l'invasion d'une autre race qu'il appelle la race nahualte ; mais d'où venait cette dernière peuplade ? Dans

l'opuscule dont nous avons plus haut rendu compte, le même M. de Charencey nous donne comme certain que le nouveau continent tout entier a été peuplé par des tribus asiatiques qui ont pénétré dans cette terre inconnue par le détroit de Behring. Il ne nous paraît cependant pas non plus tout-à-fait impossible que quelques autres peuplades n'aient pénétré, dans la suite des temps, au travers de l'Océan pacifique qu'elles peuplèrent en passant jusqu'à la côte occidentale de l'Amérique du Sud, dont les derniers archipels polynésiens ne sont plus à des distances extrêmes. Or, le Mexique est assez bien placé pour servir de point de rencontre entre les invasions septentrionales et les invasions méridionales, ce qui pourrait expliquer les énormes différences qui existaient entre les diverses langues de ce pays, dont les tribus primitives seraient venues ainsi de contrées extrêmement éloignées l'une de l'autre. Mais ce ne sont là que des conjectures, et ce n'est pas avec des conjectures qu'on écrit l'histoire : attendons, par conséquent, pour tirer des conclusions certaines, que les monuments antiques nous aient parlé plus clairement ; et, pour aujourd'hui, félicitons et remercions les patients explorateurs qui, par leurs persévérantes recherches, nous fournissent peu à peu, mais avec un progrès constant, la lumière nécessaire pour étudier le passé de ces intéressantes contrées : ces savants honorables auront bien mérité de la science et de la civilisation, surtout s'ils parviennent, comme il est permis de l'espérer, à reconstituer complètement, au moins dans ses lignes principales, l'histoire ancienne du Nouveau-Monde.

L. HOMMEY,

Prêtre à St-Léonard d'Alençon.

PHILOLOGIE

Nouvelles remarques sur quelques expressions usitées en Normandie et particulièrement dans le département de l'Orne.

(Suite).

C

Voir les remarques de 1878 pour les mots suivants :

Cant, *casse-museaux*, *c'est bon employé*, *chanir*, *chanteau*, *chardronnet*, *chaumer*, *chérir*, *cheux*, *chevir*, *cibot*, *clairté*, *coipeau*, *confondu*, *cornailleur*, *cotin*, *coucher en herbe*, *coudre*, *croche*, *crossu*.

Cabagetis. — Appentis fait de pièces et de morceaux, loge à lapins, poulailler etc.

Mot composite formé du vieux mot *cabas*, *cabans*, qui signifie vieux meubles, ustensiles de rebut dans lesquels les pieds s'embarrassent et de *cage*.

Câbre ou **Câble.** — Grand bruit d'écroulement. Se dit en particulier du bruit de la chute d'un arbre de haute futaie tombant sous la hache du bûcheron ou renversé par la violence du vent.

« Le dit jour au matin (dimanche 3 décembre 1554), estant à la Haute-Vente. je ouys un fort grand *câble* en la forest, viron le trans de la plate pierre, comme il me sembla. Je m'y en allé..... et fûmes au delà de la rivière de Culperreux où nous trouvasmes deux renyers de Bris qui avoyent abattu un fouteau... »

(Mises et receptes de Gilles de Gouberville).

Il est souvent question dans les baux de Normandie, des *câbles*, *châbles* ou *châblis*, retenus au profit des propriétaires ainsi que les arbres morts.

Caille, Cailé. — Blanc strié ou taché de rouge. Rouge strié ou taché de blanc.

Peut-être n'est-il pas nécessaire d'aller chercher jusqu'en Islande dans le mot *kal* (tache), comme l'ont fait MM. Duméril l'origine du substantif et de l'adjectif par lesquels on désigne un animal ou un objet taché de rouge et de blanc.

De même que les marbrures du poil de certaines vaches semblent avoir été fouettées avec des bringes, les larges taches qui agrémentent le pelage de certaines autres rappellent les « Caillebottes ou *Cailles* » de « gros lait » dont se régalaient les enfants et avec lesquelles les pauvres « Bôcains » font encore de la soupe.

On appelle *Cailé* la paille de sarrasin, dont les tiges sont de deux couleurs bien tranchées, jaune clair et rouge-violet.

Caler ou Caner. — S'arrêter en chemin, faiblir, lâcher pied, se sauver comme un chien, « caponner. »

Bien que l'on emploie souvent ces deux mots dans le même sens, ils ne sont pas synonymes.

Caler veut dire : s'arrêter.

Apud nautas calare ponere dicitur.

(Saint-Isidore).

Caler ses voiles c'est les mettre au repos, au silence.

Lorsque Montaigne écrit : « Ceste superbe vertu eust-elle *calé* au plus fort de sa montre ? » il veut dire : Cette orgueilleuse vertu se fût-elle *arrêtée* au milieu de son effort et de son éclat ?

Bien que la signification du fameux *callà* espagnol soit un peu complexe, elle est la même. *Callar* se traduit proprement par *silere*, indirectement par *expectare* et jamais par *fugere*.

Caler signifie donc : renoncer à la lutte, plier bagage.

Caner au contraire implique une idée de fuite et de lâcheté.

Si on le dérive de *canis*, il a un substantif féminin : *cagne* d'où l'on a fait *acagnarder*.

D'un autre côté la *cane* et le chapon sont de la même basse-cour.

« Piétons pendars,
Groumeleurs, grondars
Satrapes, souldars,
Hardis comme *canes*
Vous tremblez soubz dardz
Perdez estendardz
Et sçavez tant d'artz
Fy ! vous n'estes que *aanes*. »

(G. Crétin, Journée des Éperons).

Caliberda (à). — A califourchon.

Se dit surtout des femmes qui montent à cheval *de more equitum*.

La désinence fantaisiste d'un mot que les dictionnaires classiques signalent comme familier a, comme tant d'autres, été introduite par fausse pruderie et comme toujours, cette préciosité a aggravé la trivialité qui la scandalisait. (*Cali... Verdà... ?*)

Calot. — Silique du colza ou petite *calotte* qui enveloppe le grain de sarrasin.

« L'carabin vaut mieux que l'calot. »

(Proverbe cité par Chrétien de Joué-du-Plain).

On appelle aussi *calot* le copeau de hêtre ou de frêne qui reste dans la cuillère du sabotier quand il « vide » son sabot. Ce copeau affecte la forme d'une calotte et donne son nom à tous les déchets de bois vendus par les sabotiers. Les *calots* sont fort appréciés des amateurs de feu clair et de flamme vive et prompte.

Canard, Cancan.

Ces deux mots ont un air de famille, mais ce ne sont pas des sosies, puisque *canard* signifie fausse nouvelle, et *cancan*, comérage.

Ils n'ont pas la même étymologie.

Il paraît que de tous les marchands portés à surfaire leur « marée » les « coconniers » et surtout les marchands de canards, étaient les plus effrontés. Tel qui offrait moitié prix, se voyait pris au mot et attrapé encore d'un bon bout, bien que le marchand l'eût assuré qu'il faisait un marché d'or. « Bailler un canard à moitié » ou mentir étaient devenus synonymes. François d'Ambroise employe encore cette expression dans ses *Néapolitaines* à la fin du seizième siècle. Quelque soixante ans plus tard, Boursault appelle les menteurs des « donneurs de canards » et le mot est resté dans la langue, tel qu'il était du temps de Boursault et avec la même signification.

Les médisances, les chroniques scandaleuses, les discussions vaines où l'on bat les petites choses sur le dos des hommes peuvent tirer leur nom de la fameuse dispute de l'école sur la prononciation de *quisquis* et de *quanquam* dans laquelle les pédants

délayèrent tant de fiel dans de l'eau claire. Quant aux commérages, on les appelle *cancans* à cause de leur ressemblance avec l'incessant et enroué bavardage des *canes*. Les « Malards » n'y sont pour rien, ils sont aphones.

Dans la langue verte moderne, un *cancan* s'appelle un *potain*. Cette expression pourrait bien être empruntée au vocabulaire des rétameurs et des fondeurs de cuillers. Faire du *potin* ou *potain*, c'est amalgamer et faire fondre des résidus pour composer une sorte d'étain de qualité inférieure. Au figuré, ce serait faire une fricassée de méchancetés et de niaiseries.

Canepin. — C'est ainsi que les marchands, les ouvriers et les gens du commerce s'obstinent à nommer le petit portefeuille de poche que les puristes appellent *calepin*.

C'est le populaire qui a raison.

Consulter son *calepin*, c'est chercher dans un dictionnaire, Antonio de Calepio, dit le *Calepin*, ayant, comme on sait, fait imprimer en 1503, ce merveilleux lexique qui donne son nom à l'espèce.

Prendre des notes sur son *canepin* et surtout lui garder son nom, c'est faire acte de bon et consciencieux philologue.

Le *canepin* était une sorte de papyrus dont se servaient les anciens. Il était fait de la première écorce du bouleau ou de la seconde du tilleul.

C'est aussi une peau de mouton préparée pour recevoir des notes.

On devait s'en servir dès le xv^e siècle. Il est question dans la farce de *Folle Bobance* de « chair douce comme un *canepin*. »

Canetruche. — Taudis, repaire, mauvais gîte.

Sorte d'ellipse et de mot composé qui doit signifier littéralement : *Cabane de mendiants*.

Cangrène, Ganif. — Gangrène, canif.

« Selon moi, il faut écrire et prononcer *cangreine*, nonobstant l'étymologie *ταγγραινα*. Il faut écrire de même *segond*, *segret* et *segrétaire* et non pas *second*, *secrét* et *secrétaire*. Il faut aussi écrire et prononcer *gannif* et non pas *cannif*. »

(Ménage, obs. sur la langue française, p. 468-469).

L'usage a donné tort à Ménage sur tous les points, mais ceux qui écrivent et prononcent à sa mode, ne commettent que des archaïsmes.

Carabin. — Sarrasin, blé noir.

Etymologie fort obscure.

Un *Carabin* est un homme qui fausse compagnie. Les *fratres* qu'on appelait jadis *carabins de Saint-Côme*, ont passé leur surnom aux étudiants en médecine. Mais dans toutes ces acceptions du mot *carabin*, on chercherait vainement une analogie avec la signification de blé noir.

L'étymologie d'*Arabin* est assez vraisemblable, si l'on se souvient que, suivant l'opinion de Daléchamp, le sarrasin est originaire d'Afrique.

En Picardie le sarrasin s'appelle *bucaille*. C'est un vieux mot normand qui veut dire : broussailles. L'aspect d'un champ de sarrasin à maturité rappelle assez en effet celui que présenterait un champ de broussailles.

Carcan. — Qualification injurieuse donnée à une rosse par un charretier en colère.

Les lettrés peuvent s'imaginer entendre une sorte de synonyme de *furcifer*.

Les simples qui cherchent à se rendre raison des mots, croient sans doute que *carcan* est une variante de *carcasse*.

Carne et *proie* (pron. *prás*), sont du même vocabulaire.

Ces deux mots sont synonymes et veulent dire : *Charogne*.

Un chien qui va dévorer sa part d'un cheval, d'une vache ou d'un mouton mort, abandonné dans les champs, va au *carnage*.

La charogne qui fait les frais du festin est une *proie*.

« La proie était honnête, » dit Lafontaine dans la fable du Loup et du Chasseur, en parlant d'un daim et d'un paon tirés et abandonnés.

Casse (bref). — Lèchefrite, dans le vocabulaire des cordons bleus bourgeois et des cuisinières de village.

La langue française a gardé *casserole* et *cassolette*.

Le mot : *Casse* s'appliquait jadis à toute une partie de la dinanderie.

« Et ce biau lit, ciel et cortines
Simaises, potz, *casses*, bassines
D'où vous est venu cest aven ?
— Colin, de la grâce de Dieu.

(Farce de Colin qui loue et despite Dieu à cause de sa femme. xv^e siècle).

Catir (se), **Cotir** (se).

Se **CATIR**, c'est se pelotonner dans un coin, sur un fauteuil, près du feu, à la façon d'un *chat*.

Se **COTIR** signifie se tenir *coi*.

« Guillaume... se party en allant aux Vées Saint Clément et les passa et assez tôt qu'il les out passez, il ouit grande frainte de chevaux, si se *coty* les que haye. »

(Bigot, *Chronique de Normandie*).

Cenelles ou mieux **Senelles**. — Baies de l'aubépine.

Cenelles viendrait de *cænulæ*, *cenellæ*, petites collations, étymologie essentiellement littéraire et un peu raffinée pour un mot du patois normand.

Toutefois *senelles* ou *sentelles* viendrait de *sentium fructus*, fruits de buisson épineux, étymologie cette fois justifiable, si on se rappelle qu'en patois normand les myrtilles sont appelées des *sentines*, mot dont l'origine latine n'est pas douteuse.

Cerclère. — C'est ainsi qu'en patois de bûcheron normand, on nomme le cerclier ou faiseur de cercles à tonneaux.

La terminaison *erre* dans les mots qui désignent une profession paraît être normande.

« Le sabmedy xxix^e (jour de mars 1555), — pour deux gros sès et ung sachon que raccoustra ung *sachierre*, — 11 s. »

(Gouberville).

Chaircuitier. — Le patois a conservé l'ancienne et vraie prononciation du mot forgé par les « saucissiers » de Paris, quand ils se formèrent en corporation l'an 1475.

Pas plus qu'aujourd'hui, les premiers *chaircuitiers* ne se renfermaient dans la spécialité de vente de « chair cuite » que semblait leur attribuer leur profession.

Pendant le carême, ils vendaient du hareng salé et du poisson de mer, commerce qui leur était, à la vérité, interdit en tout autre temps, de peur qu'ils ne communiquassent le goût du hareng à la chair à pâté.

Ils ne pouvaient même vendre de saucisses que du 15 septembre au premier dimanche de Carême.

Nos pères étaient des délicats et des hygiénistes. Il est dommage que l'on ait perdu ou méprisé leurs traditions. S'ils n'avaient pas découvert, ils avaient flairé la trichyne.

Charcutier fut d'abord sans doute comme « quincaillier » une faute d'orthographe pseudo-phonétique que l'usage a définitivement sanctionnée.

« Le meilleur guide est l'usage, » dit Théodore de Bèze, aussi orthodoxe en grammaire qu'hérétique en religion, « toutefois, il ne faut pas le suivre sans prudence et sans choix. »

Il y aurait de l'imprudence, à l'heure qu'il est, à écrire *chaircuitier* et *clinquaillier*, mais il y aurait de l'injustice à condamner comme barbarismes des formes qui ne sont que des archaïsmes.

Chaire. — Chaise.

Forme ancienne toujours usitée en Normandie.

Elle n'y date pas d'hier :

« Le dit jour (mardi 20 novembre 1551), au soir, après que je fus arrivé, je m'endormys à une *chaire* près le feu. »

(Gouberville).

Chambre, chanvre.

L'ancienne orthographe normande était : *Chambvre*. L'usage a supprimé le *b* dans le substantif et le *v* dans le dérivé féminin *chambrière*, dont la mèche distribue si largement aux chevaux des pauvres gens ce que ces impitoyables narquois appellent « l'avoine d'Angers. »

Chane, seau à lait en airain ou en fer blanc.

Les corbeilles, les cruches et les amphores renfermant les fruits, le vin, l'huile ou le lait ont gardé le même nom depuis les *canéphores* grecques qui portaient leur utile fardeau sur la tête jusqu'à nos laitières du pays d'Auge.

Qui, les jarrets tendus, s'en vont, la tête droite,
Sous le joug meurtrissant la nuque qu'il emboîte.

La *cane* est demeurée une mesure de liquide qui s'obstine, comme tant d'autres, à rester dans la langue vulgaire à la barbe du système métrique. Le *canon* parisien et la *canette* flamande se débiteront et se boiront encore longtemps sans changer leurs noms populaires contre les baroques et scientifiques appellations des divisions du litre.

La *canne*, mesure de longueur a été moins heureuse. Peut-être faisait-elle confusion à l'oreille. Sa défaveur tient sans doute aussi à la grande différence de mesure, la *canne* variant de huit pieds, un doigt et demi à quatre pieds, cinq pouces, huit lignes.

Les écoliers de Normandie appellent *canettes* les petites boules de terre, de marbre ou d'agate que l'on nomme ailleurs *billes* ou *gobilles*.

Charcher, chercher.

Le dictionnaire de la langue verte de Delvau constate que le peuple de Paris, dit *cercher*, comme l'écrivaient Philippe de Commines et Jean de Meung.

Les bons Normands disent toujours : *Charcher*, comme l'écrit partout le sire de Gouberville.

Charpelense, chenille.

Un des rares mots anglais restés dans le patois normand. *Caterpillar* (angl.).

Chas. — Colle grossière avec laquelle le tisserand frotte la chaîne étendue sur le métier.

Cette locution finira par disparaître avec les métiers à bras. *Chas* doit être à proprement parler la châsse, le châssis, la chaîne (*Catella*).

En patois de tisserand, *chas* et *bouillie* pour les chats seraient synonymes et nous aurions l'étymologie d'un proverbe jusqu'ici fort obscur.

Chauler, Chaussumer. — Imprégner la semence de blé d'un lait de chaux pour la préserver des insectes.

MM. Duméril se sont trompés en disant qu'en patois normand blé *chaulé* signifiait : blé échaudé dans l'épi par des coups de soleil. L'épi ainsi atteint est « broui. » La « brouissure » est indiquée dans toutes les statistiques normandes comme une des causes du déchet de la récolte.

Chaussumer veut proprement dire : Chauler pour « sumer. »

Chenu. — De première qualité, excellent, suivant, MM. Duméril qui trouvent ce qualificatif fort détourné de la signification française.

Chenu n'est qu'une forme du vieux mot *choine* ou *choisne*,

trouvé dans les anciens auteurs et particulièrement dans Rabelais, qui désigne ainsi le pain de luxe, blanc par excellence.

Chouette, qualificatif admiratif, est de la même famille.

Chéré, charroi, prononciation normande.

Un *chéré* est proprement une corvée. Avoir un *chéré* chez soi, c'est faire un travail pressé avec l'aide de ses amis, de ses voisins ou de ses clients que l'on ne paye pas en argent, mais que l'on traite de son mieux et auxquels on fait faire « ripalle. »

Les batteries de sarrasin, les fins de moissons, les grandes cueillettes de pommes sont des *chérés* ou charrois, dans lesquels l'attelée est toujours en route et en action.

Les pauvres ont aussi leurs *chérés*. Pour les récompenser de leurs corvées ou à titre purement charitable, les propriétaires d'attelées labourent et moissonnent souvent les champs des humbles fantassins agricoles.

Chicon. — Côtton.

La romaine est appelée en Normandie *chicon*, parce que le côtton est la partie la plus friande de cette salade.

Le *chicon* s'appelle aussi *tureau*.

Chouyer, Choui-ier. — épargner, mettre à regret, en petite quantité.

On dit d'une soupe maigre ou d'un « picotin, » de café fade qu'on y a *chouyé* le beurre ou le sucre.

Corruption de *choyer* pris dans le sens de : manier délicatement, avoir peur d'y toucher.

Clinquaiillerie.

« Madame Dufouré. — Grâce à Dieu, nous avons assez bien fait nos affaires dans la clinquaiillerie.

« Bassecourt. — Quincaillerie !

« Madame Dufouré. — Je n'ai pas dit quincaillerie, monsieur.

« Bassecourt. — Eh bien, non.

« Madame Dufouré. — Alors pourquoi me reprenez-vous ? »

En effet, pourquoi reprendre la bonne madame Dufouré ? Trois cents ans avant elle, l'écuyer Amoury, dans la farce du *Chevalier qui donne sa femme au diable*, disait :

« Mon seigneur si est remplumé
Il a en quelque lieu plumé
Ou fait finance de *cliquaille*.

Quand a-t-on changé l'orthographe du mot ?

Le dictionnaire de Trévoux dit bien que les marchands de *clincaillerie* (*sic*), s'intitulèrent eux-mêmes : *Quincailliers*, dans leurs privilèges, mais ils ne donne pas la raison de ce caprice. L'étymologie du barbare latin *Quizalarium* me paraît une plaisanterie. *Clinquailerie* est tout à fait regrettable et notre seigneur et maître, l'usage, a montré ici une singulière complaisance pour la prononciation et l'orthographe des foréziens et autres chaudronniers *ejusdem grammatices*.

Co. — Encore.

Aphérèse et apocope.

« Cuy et Moulins
Ont de bons grains,
Mais O
Pass' co. »

(Prov. ornaïsl).

Coche. — Entaille.

Rien ne justifie l'aphérèse : *Oche*, dont on se sert quelquefois. On dit en français de partout : *Décocher* une flèche et en langage bourgeois de Normandie, *cocher* la « taille » du boulanger, etc.

Cocodrille. — Crocodile.

On disait jadis : *cocatrix*.

Mais les lettrés ont longtemps, comme nos paysans écrit et prononcé : *cocodrilles*.

« L'Arcadi' ne produit tant d'ânes gris ensemble,
Le Nil de *cocodrils*,....
Comme la France fait de compositeurs de vers. »

(Courval-Sonnet).

Les Champenois écrivaient comme les Normands.

« O mauvaise foi ! vous me faites pleurer avec vos larmes de *cocodrille*. »
La Rivey, *les Tromperies* act. II, sc. IV).

Coésme. — fiente sèche.

Signalé et orthographié ainsi par MM. Duméril.

(*Coctum excrementum* ?

Sous toutes réserves.

Coffi. — Meurtri, « poché. »

Littéralement : emballé à l'étroit, meurtri en panier *cophi-natus*.

Coine. — Imbécile, niais, poltron.

Malgré l'autorité de Delvau qui donne au mot *couenne* pris dans ce sens la signification de *gras à lard*, cette épithète de *coine* qui rime si bien à *Antoine* dans les dictons populaires ne doit pas venir de *cutaneus*.

Une *coine* est une façon de petit *coion*, une manière de Jocrisse qui se laisse *coïonner* par tout le monde et mystifier par les mauvais plaisants.

Couenne qui ne s'applique plus aujourd'hui à la peau humaine que par mépris ou plaisanterie grossière, n'était jadis que familial :

« Razy, Constantin, Avicenne,
Y ont lessiée la *couenne*

(Rom. de la Rose, v. 16898).

Compost. — Ordre.

MM. Duméril ne me paraissent pas avoir saisi le sens de ce mot qui est double aujourd'hui dans la langue agricole de Normandie.

Mettre une terre en bon *compost*, l'*accomposter*, comme il faut, c'est la tenir en ordre, la disposer exprès pour la récolte, — *Composito arare*.

Faire un *compost*, c'est mélanger ensemble plusieurs matières fertilisantes. (Componere, compositum).

On trouve encore fréquemment dans les baux normands l'interdiction aux fermiers de *décomposer* les terres. Voir au mot *dessoler* ce qui distingue le *décompost* du *dessolage*.

Couët, petite queue.

On dirait, par exemple, en pur patois boscaïn :

« La vieule Catrine est-o pas chute dans son pi. L'gas Zidor a v'lu la raccueillir par les j'veux, mais i n'a su. On n'a pus qu'un méchant p'tit *couët* drier la tête. »

Couler la lessive.

Le drame bourgeois de la « buée » a trois actes ou trois journées.

1^{re} On *essange* ou *effange*.

2^e On *coule*.

3^e On *lave*.

Essanger, c'est ôter le gros de l'ordure, *effanger*. Ecrits avec les anciens caractères italiques *essanger* et *effanger* ne diffèrent que d'une barre. On sait comment l'abbé Linguet ayant barré l's de *serrure*, ferra les portes de Saint-Sulpice aux dépens du Roi du haut en bas. Quelque ménagère normande lettrée aura fait le contraire et *effanger* est devenu *essanger*.

Couler, c'est prendre l'eau bouillante dans le chaudron et la verser sur la cendre répandue sur l'encharrier ou *encharreux* (la cendre y devient *charrée*). L'eau, saturée de cendre, coule lentement à travers les lits de linge *essangé*, empilés dans la cuve, puis ressort chargée de potasse et coule dans le chaudron d'où on la retire de nouveau. Quand le linge est complètement détaché par les bains chauds réitérés, on assied la buée, on laisse le linge se rasseoir et mariner jusqu'au lendemain dans son jus et dans sa saumure.

Il n'y a plus le lendemain qu'à laver à grande eau et à étendre le linge pour le faire sécher.

Il était bon de conserver la recette de ce procédé bourgeois qui donne seul au linge le bon goût de lessive que ne peuvent lui communiquer ni le savon vert qui l'empoisonne, ni les « cris-taux » qui le brûlent, ni les procédés chimiques qui le mettent en charpie.

Coupelle. — Tête d'un arbre. « Branchet. »

On dit en quelques endroits : *Coupelet*. *Coupelle* est le féminin du vieux mot français : *coupeau*, pris pour : tête, dans le sens propre et le sens métaphorique.

On nomme cidre de *coupelle*, le « maître cidre » qui porte à la tête, tandis qu'on donne au « petit cidre » un autre nom, tiré des propriétés prophylactiques bien connues de la piscantine.

Couple. — Paire.

Couple était jadis indifféremment des deux genres.

Aujourd'hui *couple* est du masculin, quand il s'agit de désigner la réunion de deux individus de sexe différent.

Il est rigoureusement du féminin quand il s'agit de désigner une paire d'animaux du même sexe ou la réunion de deux objets.

Ronsard a dit en parlant de deux frères : *Le noble couple*.

Et Voiture, de deux nouveaux mariés : « *La belle couple sans égale.*

Mais Malherbe appelle Louis XIII et Anne d'Autriche : « *Un heureux couple d'amants.*

Dans sa traduction de l'épigramme latine si connue, attribuée tantôt à Muret, tantôt aux frères Amalthée, *Lumine Acon dextro*, etc

Mademoiselle de Gournay a écrit :

« Lys et sa mère, aussi beaux que les dieux
De deux côtés divers ont perdu les deux yeux ;
Echange, aimable enfant, cet œil vif qui te reste
Contre l'œil de ta mère exclu des rais du jour
Et vous deux resterez *une couple* céleste.
Elle sera Vénus, et toi, l'aimable Amour. »

Ici l'auteur était embarrassé, une mère et un fils ne sauraient être *un couple*, bien que de sexes différents. En attendant la décision de l'usage, Mademoiselle de Gournay a pris le bon parti.

Ménage qui, sans conclure, fait un assez long article sur ce mot (*Obs. sur la langue françoise*, p. 141 et suiv.), était à l'aise en parlant d'une *couple* de faux témoins. Cette variété d'individus appartenant indifféremment aux deux sexes et quand Saint-Gelais

Demande à son solliciteur
Qui prend à Paris ses paquets...
Un couple de bons perroquets. »

Il entend probablement qu'on lui enverra le mâle et la femelle.

Courée, corée, cœur, poumon, fressure, etc.

Courée (*corium*, courroie ?) est présentement un mot du jargon des tripières.

On le rencontre aussi parfois dans la langue des dieux.

« L'odeur des roses savourées
M'entra ens jusques ès *courées*. »

(Rcm. de la Rose, v. 1639-1637).

L'étymologie de *corium* qui se rapporterait à l'aspect extérieur de la *courée* est peut-être plus précieuse que vraie. On a sans doute appelé simplement *cœurée* ou *courée* le lot de viscères et de tripes que l'on vend sous ce nom.

Crâne. — Matamore (crinitus ? à poil ?)

Mettre son chapeau en *crâne*, c'est l'accrocher à une oreille de façon à ce qu'une touffe assassine forme toupet entre le bord du chapeau et l'oreille restée au vent.

Le bourreau des *crânes* est le *matamore*, casseur d'assiettes, qui cherche querelle à ses pareils et veut couper à tout le monde les moustaches et les oreilles.

Crasse. — Grossièreté.

Faire une *crasse* à quelqu'un, c'est lui faire une sottise, lui manquer de parole, le laisser dans l'embarras, lui fausser compagnie, *aliquem CRASSÉ habere*.

Criature. — Créature.

Péjoratif : de fille, dans le patois normand comme dans la langue verte.

Plus méprisant que : *garçette*.

Quelque singulière que soit l'origine suivante de l'emploi en mauvaise part du mot : *Créature*, elle est toutefois vraisemblable.

A la bénédiction de l'eau, chaque dimanche, le prêtre commence par un exorcisme : *Exorcizo te, creatura salis*, etc. Une chose qu'on exorcise est en puissance de démon, méprisable, possédée, déchue ; l'invective populaire qui ne connaît pas les ménagements va droit au fait et, quand elle appelle une fille : *criature*, c'est le synonyme de : possédée du diable et bonne à exorciser.

Crière. — Jachère, guéret.

« A chacun angle (de l'abbaye des Thélémites), estoit batie une grosse tour ronde... la dernière *crière*.

Les commentateurs de Rabelais disent que la tour *crière* pourrait être aussi bien appelée la tour *froide* du grec κριος.

Quelque défiance que l'on doive avoir d'une étymologie tirée directement du grec, l'état de froideur d'un sol non labouré et dont la glèbe non retournée n'est point exposée aux rayons diviseurs et fertilisants du soleil indique assez la parenté de *crière* et de κριος.

Crioche. — Béquille.

Crioche est-elle une forme familière et féminisée de *crochet* ?

Faut-il y entendre une onomatopée rappelant le bois qui crie sous le fardeau et l'infirme qui geint sous l'effort ?

Crocher (se). Lutter en se prenant à bras-le-corps, « corser, »

La lutte était jadis un divertissement populaire comme la « soule » ou « chole. »

« Le II^e de fevrier (1553), jour de Notre-Dame vespres dites, nous fusmes *crocher* près l'église, jusques à la nuit »

Le dimanche suivant « on *crochoyt* encore à la bryaire Paris avant vespres et après vespres les hommes mariés contre les non-mariés *crochèrent* à la petite champagne jusques à la nuyt, etc » (GOURERVILLE).

L'étymologie donnée par Delvau dans son dictionnaire de la langue verte est inadmissible, *crocher* ne vient pas de *crocheteur*.

Les crochets des honnêtes faquins ont toujours été des gagne-pain et non des armes de guerre. Les Normands qui « *crochoyent* à la bryaire Paris » ne bouhourdaient ni ne boxaient. Ils s'accrochaient et « corpsaient » comme Ajax et Ulysse dans Homère. Le *croc* en jambe qui mettait parfois fin à la lutte n'était qu'à demi franc jeu et restait comme sous les murs de Troie sur la limite de la fraude et de l'adresse.

Crocher a un autre sens en patois bas-normand. Il signifie : s'attacher à une chose, y prendre goût

On dirait par exemple : — « V'là deux ans qu'mon pau' gas va à l'école et i n'set pas tanment sa croix de gueu. I n' s'rait *crocher*. »

— « Not' fils est anetré au p'tit-suminaire. I *croche* au latin comme i faut. »

Crocher en ce sens équivaut au français *mordre* ; mais le *croc* entre mieux et serre plus que la dent.

Cropet. — Petit, gringalet.

Anagramme par à peu près de *Crapaud*.

Peut aussi venir d'*accroupi*, noué, cul-de-jatte, à *croppetons*.

Crouins. — Fruits tombés avant la récolte, *croulés* naturellement.

Crouler un pommier, c'est le secouer.

On dit aussi : *Déqueux, déqueuses, detteuils, detteuses.*

Dans ce dernier cas, l'étymologie est encore plus transparente : les pommes *déqueuses* sont des pommes tombées, *decisa*.

Culeberger. — Faire la culbute en arrière, s'en aller « quatre fers en l'air. »

La culbute en avant se nomme en français *cabriole*, ainsi que les sauts de toute espèce des gens, *qui more CAPREOLI lasciviunt*
En patois normand on l'appelle *corbichée* ou *colbichée*. C'est vraisemblablement la même étymologie.

Cusser. — geindre.

Expression essentiellement normande.

Querilari, questu rumpere pectora.

(Virgile).

Cusser, c'est se plaindre à tout propos, c'est geindre sur soi-même en agaçant les autres. Un agonisant qui s'en va dans l'autre monde, un blessé qui revient à la vie *soulassent* (v. ce mot), un rhumatisant qui clopine en martelant le sol à coups de « crio-che, » *cusse* à chaque pas.

A suivre.

LA PROPRIÉTÉ DANS LE PERCHE

LA TERRE DE CHERPERRINE

Dans une précédente étude, j'ai recherché quelle était à différentes époques la constitution de la propriété foncière dans le Perche. Mon travail a obtenu une approbation qui m'est très précieuse, celle de M. Léopold Delisle. Guidé par le Maître, j'ai continué mes recherches, et, grâce à une obligeante communication, j'ai pu établir qu'à Cherperrine comme à Landres la propriété était plus divisée, plus morcelée au 16^e siècle que de nos jours, et dans un même espace contenait plus de population.

I

La terre de Cherperrine avait déjà une certaine importance au commencement du seizième siècle. Le 2 mars 1505, elle appartenait à Olivier de Baraton et à Françoise de Surgères son épouse. Celle-ci était la tante d'Hélène de Surgères, célébrée par Ronsard dans des vers imités de ceux de Catulle à Lesbie.

Olivier de Baraton et sa femme vendirent à Jehan de Vauloger les terres de Cherperrine et de Marcilly, déjà réunies, pour sept mille livres tournois.

Une terre de sept mille livres en 1505, en représente une qui en monnaie actuelle vaudrait environ cent cinquante mille francs.

Le setier de blé, un hectolitre et demi, valait alors une livre, et aujourd'hui 26 fr. à peu près.

En 1539, la terre de Cherperrine était venue aux mains du vicomte de Rohan, prince de Léon. Mais, sous François I^{er}, les seigneurs faisaient la guerre, allaient à la cour, négligeaient leurs intérêts matériels et par suite avaient des dettes. C'était le cas du vicomte de Rohan. Vint le moment de s'acquitter, car au xvi^e siècle on payait ses dettes, témoin ce mot de Henri IV à Lanoue, un de ses familiers : Lanoue, il faut payer ses dettes, je paie bien les miennes.

(1) La propriété dans le Perche ; 4^e Bulletin de l'année 1883.

Le vicomte de Rohan comme bien des grands seigneurs avait un trésorier receveur général qui gérât ses intérêts et lui prêtait de l'argent au besoin. Celui qui remplissait ce double office était Martin de Chaurays ; obligé de s'acquitter, et n'ayant pas d'autre ressource, il lui abandonna pour une dette de 14 mille livres les terres et seigneuries de Cherperrine et de Marcilly situées au pays du Perche. Il fut bien dit dans l'acte que, si dans quatre ans, le vicomte de Rohan remboursait les 14 mille livres et les loyaux frais, il rentrerait en possession de ces terres, mais il ne les remboursa pas, et Cherperrine et Marcilly restèrent à Martin de Chaurays et à Marie Nantier sa femme. C'est l'histoire de beaucoup d'anciennes seigneuries.

La même terre se vendait en 1539, le double de ce qu'elle s'était vendue 34 ans auparavant. L'arrivée en Europe de l'or du nouveau monde produisait cette baisse dans la valeur du numéraire ; elle était plus sensible dans le prix des objets de nécessité journalière ; le setier de blé était monté à 3 livres ; il atteignit 7 livres à la fin du siècle.

Martin de Chaurays devenu riche et propriétaire d'une seigneurie voulut encore satisfaire sa vanité ; il demanda des lettres d'anoblissement, il les obtint facilement ; cela faisait une recette pour le trésor qui, sous Henri II, était épuisé par les guerres.

Cet accès de vanité faillit causer un procès dans la famille. Martin de Chaurays avait fait son fils aîné, Christophe, son principal héritier au détriment de ses deux autres fils et de sa fille.

Mais les enfants des branches cadettes prétendirent que les biens acquis par Martin de Chaurays et Marie Nantier sa femme avant leur anoblissement devaient être partagés roturièrement et non noblement.

Les parties étaient au moment d'avoir un procès ; elles comprirent qu'elles pouvaient mieux employer leur temps et leur argent, qu'il était préférable de mourir en paix et en amitié ; elles se réunirent devant Courtin, notaire royal à Bellême, sans doute le frère de l'auteur des *Etudes sur le Perche*, et elles firent un accord d'après lequel les lieux de Cherperrine et de Marcilly seraient divisés en deux moitiés, dont une, comme venant de Martin de Chaurays serait partagée noblement, et l'autre, pour le droit de sa femme serait partagée roturièrement.

Le représentant du fils aîné eut pour son préciput et droit d'at-

nesse noble : 1° La moitié du principal corps de logis et manoir de Cherperrine, la moitié des granges et étables, la moitié de la haute et basse-cour, la moitié du circuit, des douves, fossés, la moitié des deux portails, la moitié du moulin de Cormet, la moitié de la justice, le droit de fuie et colombier, la moitié de l'étang, la moitié de la garenne.

Pour son droit d'ainesse roturier, il eut l'autre moitié du corps de logis, de la cour et du portail.

Les autres biens à partager noblement firent deux lots, dont l'un, suivant la coutume du Perche, fut attribué au descendant du fils aîné, et l'autre à tous les puînés. Ces derniers étant deux, la part de chacun fut du quart.

La succession roturière de Marie Nantier fut partagée par portions égales entre tous les ayants droit, sauf le petit prélèvement ci-dessus mentionné. Dans ces partages on trouve des lots d'une très petite contenance : un, deux, trois arpents et souvent moins. Presque chaque parcelle de terre est subdivisée. On voit des articles comme celui-ci : la moitié de la moitié de l'étang.

L'acte de ce partage fut passé à Bellême, le 27 juillet 1598.

Voilà donc la terre de Cherperrine très divisée ; nous allons voir comment elle a été reconstituée, divisée de nouveau et comment elle a une importance plus grande que jamais.

II

Une partie de la terre de Cherperrine était venue entre les mains de Gilles de Talhouet, gouverneur de la ville de Redon, par sa femme Jeanne de Chaurays. Le 4 décembre 1625, ils vendent à Pierre de Fontenay, chevalier, tous leurs droits dans la succession de Martin de Chanrays et de Marie Nantier, comme représentant Christophe, fils aîné. La vente fut faite pour 25,600 livres.

Le 28 juillet 1653, Claude de Fontenay, chevalier, fils du précédent, achète de Rolland de Neufbourg, comte de Melun, conseiller du Roi en son conseil privé, les parts et portions qui lui appartiennent dans l'ancien domaine de Cherperrine, telles qu'il les a acquises en 1637, de Jehan de Mondragon et qui représentent environ le tiers de la terre. La vente fut faite pour dix mille trois cents livres.

La terre de Cherperrine dont les parties avaient été vendues

et revendues plusieurs fois, car la propriété changeait de mains comme aujourd'hui, se reconstituait entre les mains des Fontenay. Mais bientôt la loi de succession, qui prescrivait le partage entre les enfants dans des conditions peu différentes de celles d'aujourd'hui, la fit sortir de cette famille.

En 1704, Claude de Fontenay, lieutenant des maréchaux de France, à Mamers, son frère et ses quatre sœurs ayant à partager par suite de la mort de leur père, la terre de Cherperrine, se décidèrent à la vendre. Ils la vendirent à Claude Puchot, marquis des Alleurs, gouverneur de la ville et du château de Laval, maréchal des camps et armées du roi, ambassadeur en Portugal et à dame Charlotte de Lutzelbourg son épouse qui, huit ans auparavant, avaient acquis la terre de Clinchamp (1).

Au moment de la vente de 1704, la terre de Cherperrine comprenait le château et manoir, cour, bâtiments, jardins, bois et futaie, allées, avenue, basse-cour, la terre du Val, la terre de Lajarias, le moulin à blé, le bordage d'Origny, la tuilerie, trois étangs, des bois taillis, le lieu du Tronchet, diverses pièces de terre. La vente fut faite pour 74,000 livres.

Le château était alors composé de six chambres tant basses que hautes, grenier dessus, d'une cuisine, d'un office, de deux antichambres ; il avait deux écuries, remise de carrosse, une chapelle dédiée à Saint-Georges, une terrasse, le tout clos de murailles, fossés et ponts-levis. C'était une construction fort simple.

A partir du commencement du 18^e siècle, la terre de Cherperrine n'a pas cessé de s'agrandir.

M. et M^{me} des Alleurs qui avaient les terres limitrophes de Clinchamp et de Cherperrine, achetèrent encore la terre de Mauray, la métairie de la Grande Maison, celles de la Belloterie, du Pressoir, de la Bélauderie, de la Laubardière, la terre de Montécoublard en Pervenchères du comte de Klasteine, la seigneurie de Préaux de Louis de Perrochel, enfin, beaucoup de petits lots de prés qu'ils annexèrent à la prairie de Cherperrine.

Les des Alleurs agrandirent donc considérablement leur terre par des achats, toutefois ils ne la gardèrent pas longtemps. Le lieutenant général, comte des Alleurs mourut vers 1727, laissant deux fils et une fille. Le 18 mai 1728, ceux-ci vendirent leur terre.

(1) Erigée en comté en 1565, pour Le Roi de Chauvigny, capitaine des gardes de Charles IX, et seigneur de Beaufay paroisse de Mauves.

III

Avant de nous séparer de cette famille, quelques mots pour rappeler des souvenirs précieux dont quelque chose rejaillit sur les lieux qu'elle habita. Voltaire, dans une lettre du 17 juin 1735, dit : « Faites souvenir de moi, les des Alleurs, les Froulay, les Pont de Vesle, les Dudeffant, et *Totam hanc suavissimam gentem.* » Toute cette société spirituelle et lettrée a dû faire des séjours dans cette résidence attrayante d'une des plus gracieuses parties du Perche.

« La lettre de M des Alleurs est d'un homme très supérieur » dit ailleurs Voltaire ; dans une autre, il parle du beau volume de M. des Alleurs. Il écrit à madame de Bernières : « M. le chevalier des Alleurs est-il encore avec vous ? Il m'avait dit qu'il y resterait tant qu'il y trouverait du plaisir, je juge qu'il y demeurera longtemps. » Il était difficile de mieux dire pour plaire à M^{me} de Bernières.

Dans des lettres postérieures de 25 ans, Voltaire conserve le souvenir des amis de sa jeunesse ; il écrit à la comtesse de Lutzelbourg : « Je ne connais guère de vos anciens amis que M. des Alleurs, parce qu'il est chez les Tures... ; et dans une autre : « Si vous êtes en commerce de lettres avec M. des Alleurs, je vous prie de le faire souvenir de moi, je lui crois à présent une vraie face à turban... » On s'attarderait volontiers dans les lettres du grand prosateur du 18^e siècle et ce n'est pas sans un véritable effort qu'il faut revenir à notre sujet et moins gracieux et moins attrayant.

IV

Le 18 mai 1728, les des Alleurs vendirent à messire Abraham Peirenc de Moras, maître des requêtes, la terre de Cherperrine, le comté et la forêt de Clinchamp, les terres de Saint-Père, la Falaise, le Bouchet, la Baussonnière, la Braudière, Buré, Hautvilliers, Mauray, le Val. La vente fut faite moyennant 450 mille livres, dont 15 mille représentaient la valeur des meubles.

Abraham Peirenc de Moras apportait à Cherperrine plus d'argent que de goûts littéraires ; il avait épousé la fille de Fargès un de ces gens d'affaires qui avaient mérité d'être taxés en 1746, par la chambre de justice ; la taxe du beau-père et du gendre s'était élevée à deux millions ; celle de Samuel Bernard était de quatre.

L'Écossais Law, vers ce même temps, ayant gagné de l'argent avec sa banque et la compagnie du Mississipi, s'était empressé d'acheter une douzaine de terres pensant que sa fortune serait ainsi plus stable. Tel avait peut-être été aussi le calcul de Peirenc de Moras. La propriété foncière plus heureuse alors que de nos jours résista à la crise qui engloutit les valeurs mobilières ; elle changea de mains, mais ne fut pas dépréciée.

Au moment de son acquisition, le château d'après la description de l'acte, était composé d'un gros pavillon où il y a cuisine, salles, salons, chambres et autres logements ; deux autres logements aux bas-côtés et séparés du château dans lesquels il y a une chapelle, plusieurs logements, écuries, remises, cour, avant-cour, parterre, allées, avenues, étang, bois et haute futaie.

Entre la date de 1704 et celle de 1728, des changements ont été faits dans le château ; mais celui qu'habitaient les des Alleurs, n'est pas la construction actuelle. Celle-ci, postérieure à 1728, appartient aux Moras.

Abraham Peirenc de Moras avait une fille mariée à Louis de Merle, ambassadeur en Portugal et deux fils : Alexandre-Louis, Conseiller au parlement, comte de Tinchebray, seigneur de Cherperrine, et François-Marie qui fut ministre d'Etat en 1757 : « Absolument nul, il tomba sous le mépris » dit Duclos.

Alexandre-Louis avait hérité de son père de tous les biens qu'venaient des des Alleurs, il s'agrandit encore ; il acheta : 1° la Pillarderie, 2° la Subaudière, 3° le Poëslé, 4° Motier-Hunault, 5° le Plessis, 6° Saint-Hilaire-de-Sousay, 7° Lormant, 8° Paison ; il fit en outre 40 petites acquisitions d'héritages dont certaines coupaient l'avenue. Il mourut le 28 décembre 1767. Son frère fut héritier de tous les biens.

Le 17 mars 1769, M. de Moras et dame Moreau de Séchelless son épouse vendirent tous leurs biens du Perche, à François de Nogué pour la somme de huit cent mille livres ; les meubles du château furent en outre payés 28,903 livres 15 sols. Par la description du château donnée dans l'inventaire, on voit que sa distribution était en 1768 ce qu'elle est aujourd'hui.

Il est probable que Alexandre-Louis Peirenc de Moras qui avait ajouté huit terres aux quinze que lui avait laissées son père, désirant se construire une habitation en rapport avec l'importance de sa propriété aura bâti le château qui existe mainte-

nant. La construction doit être placée entre les deux dates de 1728 et de 1768.

V

Ce qu'avaient fait les des Alleurs et les Peirenc de Moras, François de Nogué le continua. Il fit plus de soixante acquisitions, quelques-unes considérables, les autres très peu importantes, mais toutes pour accroître sa terre déjà très étendue.

En 1772, il acheta la métairie de la Barge et l'étang de la Diablerie ; en 1773, il exerça le retrait féodal sur les biens vendus par le prince de Montbazou, savoir les terres de Vauvineux, les Chaises, Montgaudry, dont s'était rendu acquéreur Louis Pothin comte de Vauvineux, mais à la suite d'arrangements il consentit à ne l'exercer que sur la terre de Vaunoise, le grand Aunay, le Chêne, la Brisardière et Guigné, en tout 590 arpents d'étendue, contenant 75 logis ou hébergements, soit un logis par huit arpents, proportion qui n'existe plus aujourd'hui dans le Perche, et il s'agrandit d'autant.

François de Nogué mourut vers 1798, laissant un fils, Joseph, et des filles. Sa terre avait environ 1350 hectares d'étendue ; elle fut partagée,

Joseph de Nogué, poussé par le sentiment qui porte un fils à conserver intact l'héritage paternel, racheta en l'an VIII, un cinquième de la terre pour 180 mille francs ; il en racheta en 1815 un huitième, formant une étendue de 164 hectares pour 140 mille francs, et 128 hectares en 1814 pour 130,000 fr. Il luttait contre la loi du partage.

A sa mort, survenue en 1818, il laissait un fils François-Adolphe et une fille mariée à Henri Caillart-d'Aillières. En 1823, François-Adolphe racheta 140 hectares de la forêt de Clinchamp, à Elodie de Montesquiou-Fezensac, héritière pour partie de François de Nogué son bisateul.

François-Adolphe de Nogué avait épousé Marie-Agar de Mosbourg ; il mourut le 2 mai 1853, laissant une fille mineure, Claire, seule héritière de la terre de Cherperrine. M^{lle} de Nogué porta sa terre en dot au comte de la Ferronnays. Ils la vendirent vers 1875 au vicomte et à la vicomtesse de Lévis-Mirepoix, à qui s'appliquent justement les paroles de Voltaire sur ses amis les des Alleurs.

VI

Cherperrine a eu la destinée de la plupart des terres ; elles étaient d'une petite étendue au ^{xiv}^e siècle et au ^{xv}^e, parce qu'alors la propriété foncière était très divisée et très morcelée, par suite très peuplée. Au siècle suivant les détenteurs de la terre ont commencé à la vendre, ce mouvement s'est développé dans le ^{xvii}^e et le ^{xviii}^e siècles ; ceux qui avaient une parcelle de terre, comme ceux qui avaient une petite métairie, l'ont vendue et lorsqu'il s'est trouvé dans la contrée un homme ayant des capitaux, il a fait naître la tentation de la vente et s'est facilement constitué une vaste propriété. Ce mouvement se continue ; aujourd'hui les ventes de petites terres et de petites parcelles s'accroissent tous les jours au profit des grands propriétaires, et comme il n'y a le plus souvent qu'un enfant par famille, les grandes terres ne se divisent plus. Quant à ceux qui vendent leur petit lot, ils quittent les champs et sont perdus pour nos campagnes qui voient diminuer leur population.

En 1505, la terre de Cherperrine avait une étendue d'environ 250 arpents ; elle en eut sous François de Nogué près de trois mille, repartis entre une trentaine de fermes exploitées par des fermiers qui avaient remplacé les propriétaires. Aujourd'hui elle a à peu près la même étendue.

J'ai hâte de sortir de ces détails, et je crois pouvoir conclure que la contrée du Perche où est située Cherperrine, comme les environs de Landres, est moins divisée de nos jours qu'au ^{xvi}^e siècle et au ^{xv}^e, qu'un grand nombre d'habitants des champs ont vendu leurs petits héritages au profit des grandes terres, et, par suite, leurs enfants exploitent maintenant le sol en qualité de fermiers, tandis que les pères l'exploitaient comme propriétaires ; enfin que la propriété changeait de mains avant 1789, comme de nos jours.

M^{is} DE LA JONQUIÈRE.

(1) En 1515 on écrivait *Cherperigne*.
 En 1539 *Cherperyne*.
 Et depuis le ^{xii}^e siècle *Cherperrine*.

CHRONIQUE

LETTRES PATENTES

DE

CONFIRMATION DE L'HOPITAL DE LONGNY

AOUT 1766.

Louis, par la Grâce de Dieu Roy de France et de Navarre, à tous presents et à venir salut. Nos chers et bien aimés le sieur Subtil de Boiesmont l'un de nos fermiers généraux seigneur de Longny au Perche et les Prieur, Curé et habitants du d. bourg, nous ont fait représenter qu'il y a dans le dit bourg un hopital ou hotel-dieu qui parait avoir été ébably dès avant l'année quatorze cent deux et qui depuis ce temps a servy sans interruption au soulagement des malades ; qu'il jouissait autrefois de revenus proportionnés aux besoins de la communauté, mais que la perte de ses titres dont partie a été égarée pendant les troubles qui ont autrefois agité la province et l'autre consumé dans deux incendies n'a laissé à cet établissement que cinq parties de rente montant à cent treize livres dix sols, une maison destinée à recevoir des malades qui est bonne et solidement batie et une chapelle jointe à lad. maison ; que la modicité des revenus ne permettant pas de donner aux pauvres de lad. paroisse les secours que les fondateurs du dit hopital ont en vue de leur procurer en l'établissement, le seigneur de lad. paroisse et plusieurs autres personnes charitables sont dans le dessein de les augmenter en donnant à cet hopital des rentes dont l'acquisition est permise aux gens de main-morte par notre Edit du mois d'aoust mil sept cent quarante neuf, et que le sieur Evêque de Chartres est dans l'intention de réunir une partie des biens de la communauté des Bénédictins cy-devant établie dans le bourg de Longny laquelle a été supprimée depuis quelques années ; mais qu'afin de prévenir toute espèce d'inquiétude que paroît éprouver cet établissement ils désirent qu'il soit confirmé par notre autorité et nous ont très humblement supplié de leur accorder à cet effet nos lettres sur ce nécessaires. A ces causes voulant donner des marques de notre protection au d. hotel-dieu et

contribuer à l'avantage et au soulagement des pauvres. Nous de l'avis de notre conseil et de notre grâce spéciale pleine puissance et autorité royale avons confirmé et autorisé et par ces présentes signées de notre main confirmons et autorisons l'établissement du dit hospital ou hotel-dieu du bourg de Longny au Perche, voulons qu'il jouisse des memes droits de privilège que les autres hopitaux de notre Royaume et que les administrateurs d'iceluy puissent recevoir pour et au nom du d. hospital et hotel-dieu tous dons et legs qui pourront luy être faits pourvu toutes fois que ce soit en rentes permises par notre Edit du mois d'aoust mil sept cent quarante neuf, Sy donnons en mandement à nos amés et féaux conseillers les gens tenant notre cour et parlement à Paris que les presentes ils ayent à faire registrer même en temps de vacations et de leur contenu jouir et user le d. hospital ou hotel-dieu de Longny, pleinement paisiblement et perpétuellement cessant et faisant cesser tous troubles et empeschemens à ce contraire. Car tel est notre plaisir et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours nous avons fait mettre notre scel à ces présentes, Donné à Compiègne au mois d'aoust de l'an de grâce mil sept cent soixante six de notre règne le cinquante unième.

LOUIS.

Par le Roy
BERTIN.

Registrées et consentant le Procureur Général du Roy pour jouir par les impétrants de leurs effets et contenus et estre exécutées selon leurs forme et teneurs suivant l'arrest de ce jour. A Paris en parlement le neul mars mil sept cent soixante sept.

ISABEAU.

Frais et déboursés dus à M^r Cousin procureur de la cour par le sieur curé et habitants de la paroisse de Longny au Perche pour l'enregistrement au parlement des lettres patentes du mois d'aoust 1766 pour la confirmation de l'hospital ou hotel-dieu de Longny.

Pour la requête afin d'enregistrement et formulle.....	3 3s.
Pour la consultation.....	3
Pour les deux copies au net des lettres patentes l'une sur papier timbré.....	6 3
Pour les droits des conclusions de M. le Procureur Général païé à M. de la Roue....	24
Pour les droits païé au greffe de l'enregistrement et arrêt d'enregistrement païé....	57 17
	94 3

Je soussigné procureur de la cour reconnais avoir reçu de M^{rs} les curé et habitants de Longny par les mains et deniers de M^r de Boiesmont Seigneur de Longny la somme de quatre vingt quatorze livres trois sols pour le montant du présent mémoire.

Dont quittance et remis les d. pièces, à Paris ce 13 mars 1767.

COUSIN.

FONDATION DE L'ÉCOLE DE MACÉ

(1743).

*Documents communiqués par M. DE LA FORTINIÈRE, juge
au Tribunal Civil d'Alençon.*

Par devant Thomas Denis, notaire royal d'Almenêches et paroisses annexées sous les vicomités d'Essay, Argentan et Exmes soussigné. Du septième jour de janvier mil sept cent quarante-trois après midy au manoir presbytéral de Macé, fut présent Maître Alexandre Jullienne, prestre curé de la paroisse de Macé, y demeurant, lequel a déclaré qu'une personne de piété, demoiselle Anne-Elisabeth de la Mondière, veuve du sieur Desnoës, connoissant le bien et utilité que produisent les sœurs de charité dans les paroisses où elles sont établies, tant pour l'instruction des enfants que pour les pauvres malades, lui a mis aux mains une somme de deux mille livres, pour l'établissement d'une sœur de Charité dans la paroisse de Macé, aux conditions et charges qui vont être ci-après expliquées et pour par led. sieur Julienne s'acquitter fidèlement de la commission qui lui a esté donnée par lad. personne de piété, il a par le présent au dit nom donné la d. somme de deux mille livres en argent et autre monnaie ayant cours au Clergé du diocèse de Sées, à ce présent et acceptant Messire Jacques Debreſt, prestre docteur de Sorbonne grand chantre en l'église du d. diocèse demeurant en la paroisse Saint-Germain de la ville de Sées, et encore sœur Margueritte Guérin, supérieure des dites sœurs de la Providence maitresses d'école de Charité établies en la dite ville de Sées, y demeurante paroisse Saint-Pierre, laquelle somme de deux mille livres sera constituée en rente, tant au nom du dit clergé qu'au nom des dites sœurs de la Providence, pour en estre les arrérages receus par une sœur de la Providence maitresse d'école de Charité aux charges par elle de résider actuellement en la dite paroisse de Macé, et encore aux charges que la dite sœur ou celles qui lui succéderont seront tenues et obligées d'instruire gratuitement les jeunes filles de la dite paroisse de Macé, tant en ce qui concerne la religion qu'à lire et écrire et de visiter, soigner et médicamenter du mieux qui lui sera possible les pauvres malades de la dite paroisse sans en pouvoir prétendre aucune rétribution ny salaire, conformément à l'acte d'association des dites maitresses d'écoles de charité du clergé de ce diocèse, en date du quinze juillet mille sept cent vingt-sept, contrôlé le même jour et déposé au notariat de Sées le vingt-trois du même mois par acte contrôlé le vingt-six, selon lequel la présente fondation et

donation ne pourra être diminuée ni retranchée de la part des seigneurs évêques tant que la rente de la dite somme de deux mille livres subsistera ny le clergé en souffrir perte ny dommage ny estre inquiété à raison de la dite rente, taxes qui pourroient arriver, insolvabilité et généralement de tous autres prétextes exprimez ou non exprimez non plus que pour le recouvrement des arrérages qui pourront estres dûs, qui se fera aux frais et à la diligence de la dite sœur maitresse d'école ainsy que la poursuite des procès si aucuns surviennent, encore bien que les diligences s'en fassent au nom du clergé, stipule que la d. somme de deux mille livres ou constitution d'icelle ne pourra être appliquée à d'autres usages qu'à l'entretien de la dite sœur maitresse d'école ny à d'autres paroisses qu'à celle de Macé. Et pour meubler la dite sœur maitresse d'école le dit sieur curé de Macé au nom de la d. personne de piété a présentement payé la somme de soixante livres aussy en argent en monnoye ayant cours, à la d. sœur Marguerite Guérin, au moyen de quoi le d. sieur Curé demeure du tout bien et valablement déchargé ainsy que de toutes quittances qui auraient pu être données des sommes cy-dessus soit par lui ou par le sieur Jacques Léonard Jullienne, son frère, qui demeurent dès à présent nuls et de nul effet. Seront cependant les frais de la présente fondation payés par le sieur curé de Macé au nom de la personne de piété dont est ci-dessus parlé. Toutes lesquelles charges, clauses et conditions ont esté acceptées par Monsieur le syndic au nom du clergé et par la dite sœur Marguerite Guérin comme supérieure des dites sœurs de charité qui remettra la dite somme de soixante livres cy-dessus aux mains de la dite sœur qui résidera en la dite paroisse de Macé. Pourquoi et par le seul établissement de la d. sœur en la d. paroisse de Macé, la dite sœur Marguerite Guérin demeurera déchargée de la dite somme de soixante livres, demandant cependant le dit sieur Curé au dit nom que les habitants de la d. paroisse de Macé fournissent le logement nécessaire à la dite sœur, suivant les propositions qui en ont été précédemment faites. Pour lesquels accomplir sont intervenus au présent acte, les habitants en général de la dite paroisse stipulez et représentez par Robert Birée syndic de la dite paroisse et Guillaume Guitton l'un des trésoriers d'icelle, députez par les dits habitants à l'effet du présent, par acte reçu devant nous le jour d'hier, portant pouvoir de s'obliger par les dits habitants à fournir à la dite sœur maitresse d'école un logement comode pour y tenir les écoles, soit que les d. habitants louent la d. maison ou la fassent bâtir à leurs frais, et au surplus se conformer à l'acte ou consentement des dits habitants y recours, duquel a été fait présentement lecture et qui sera inséré tout au long dans la grosse des présentes, laquelle obligation des dits habitants portée aux actes a été reçue et acceptée par le dit sieur curé de Macé au nom de la dite personne de piété ainsi que par nous sieur syndic du d. clergé et par les dites sœur Guérin au nom des dites sœurs. Et à l'instant les dits Birée et Guitton ont déclaré refuser de signer le présent acte, ce qui nous a donné lieu de les interpellier de ce faire, après leur avoir donné lecture du consentement des dits habitants et de riches fils ont refusé de signer à moins que Monsieur le curé ne voulust leur donner une indemnité comme ils ne seroient point inquiétez personnellement et se sont retiréz. Pourquoi

le dépôt du d. consentement vaudra d'obligation de la part des dits habitants ; ce qui a été de rechef accepté par toutes les parties, ce fait et par le même moyen Maître Charles Pichon sieur de Premeslé, avocat au Parlement de Rouen, conseiller du roy, maire en tiltre de la ville de Sées, y demeurant paroisse Saint Pierre a par le présent sur lui créé et constitué au bénéfice et profit du dit clergé représenté par Monsieur de Brést, syndic d'ycelui et par la dite sœur Marguerite Guérin supérieure des dites sœurs de charité scavoir en une somme de cent livres de rente annuelle et hypothèque à courir de ce jour et payable de trois mois en trois mois, ce qui fera vingt-cinq livres par quartier à la dite sœur maîtresse d'école qui doit résider en la d. paroisse de Macé, ou à celles qui lui succéderont ; laquelle rente de cent livres le dit sieur de Premeslé ne pourra amortir qu'après avoir prévenu le d. clergé, trois mois auparavant par écrit, afin de donner le temps de trouver un remplacement convenable.

La dite constitution faite au moyen et par ceque le d. sieur syndic et la dite sœur Guérin ont présentement payé au dit sieur de Premeslé, la somme de deux mille livres qu'ils ont déclaré provenir de la fondation cy-dessus et estre les mêmes espèces que celles représentées et payées par le dit sieur curé de Macé au d. nom. Déclarant le sieur de Premeslé que la dite somme de deux mille livres il entend payer partie de l'acquest qu'il a fait de Monsieur Dufrou, conseiller secrétaire du roy par acte déposé et reconnu devant le notaire du Merlerault le vingt neuf decembre mil sept cent quarante et un attesté contrôlé et en forme, le paiement duquel acquest doit être fait à l'acquit du sieur du Frou, au clergé dud. diocèse, pourquoy le d. sieur de Premeslé déclarera dans la quittance de paiement dud. acquest que du montant d'y celui fait partie la d. somme de deux mille livres pour être la d. sœur maîtresse d'école subrogée comme elle est dès à présent aux droits privilégiés et hypothèques tant dud. clergé à l'égard du sieur du Frou, que dud. sieur du Frou à l'égard du sieur de Premeslé, jusqu'à concurrence de la dite somme de deux mille livres, en outre laquelle subrogation toutes les terres acquises par le d. sieur de Premeslé suivant le contrat ci-dessus datté demeurent dès à présent ainsy que tous les autres bien présents et à venir affectez et obligés pour, en cas de non paiement de la part du sieur de Premeslé exercer par la dite sœur maîtresse d'école les privilèges et hypothèques auxquelles elle est subrogée par le présent et notamment se faire envoyer en possession sans décret sur une simple sommation des terres acquises par led. sieur de Premeslé dud. sieur du Frou, la d. sœur maîtresse d'école y ayant un privilège spécial jusques à concurrence de la d. somme de deux mille livres, frais et arrérages, bien entendu, que le sieur de Premeslé payera les droits de la présente constitution et de la grosse concernant icelle. Et à ce tenir et entretenir les parties ont respectivement obligé tous leurs biens. Ce fut fait et passé présence de maître Estienne Peurey prêtre, vicaire de la d. paroisse de Macé, et Gabriel Gohory, journalier et celle de Monperrou, temoins, lecture faite. La minute signée Julianne ; de Brést, vicaire général ; sœur Margueritte Guérin, supérieure ; Pichon de Premeslé, Peurey, Gabriel Gohory et Denis. Et au-dessous est écrit. Contrôlé et insinné au bureau de Mortrée le dix septième janvier,

mil sept cent quarante trois, reçu pour tous droits quatre sols pour livre cinquante livres, huit sols signé Daupeley. Ensuit la teneur du consentement des d. habitants de la paroisse de Macé.

Le dimanche sixième jour de janvier mil sept cent quarante trois à l'issue de la grande messe paroissiale de Macé devant nous notaire d'Almenèches se sont assemblés en forme de général, selon la coutume, les habitants de la paroisse de Macé dont les noms en suivent : Jacques Antoine Sédille, Louis Grégoire, Louis Bazeilles, Jacques Le Gros, fils de Guy, Guillaume Barbrey, Estienne Le Gros, Pierre Bazeilles, Louis Decaux, Guillaume Pissot, Toussaint Plessis, Jacques Onfroy, Nicolas Perreaux, Laisné, Jacques Le Roux, jeune, Gilles Le Gros, Guillaume Chéron et Pierre De Caen. Lesquels, habitants présents, tant pour eux que pour les absents, dont ils se font fort, sur l'avis qui leur a été donné qu'une personne de piété avait le désir de fonder une somme de cent livres pour l'établissement d'une maîtresse d'école de charité dans leur dite paroisse, mais sous la condition expresse qu'y ceux habitants fourniront de leur part un logement comode à la dite maîtresse d'école pour pouvoir remplir la dite fonction ; considérant l'utilité de la dite fondation et le grand bien qui en reviendra à leurs enfants, ont tous d'une voix unanime, consenty de fournir à leurs dépens, une maison propre à tenir les écoles. Et pour cet effet ils ont par le présent autorisé et nommé, nomment et autorisent Robert Birée, leur syndic et Guillaume Guitton l'un des trésoriers en charge de leur église d'intervenir au contrat qui sera passé pour lad. fondation et par y celui de s'obliger pour eux et en leurs noms de fournir une maison propre à tenir les écoles et loger commodément la maîtresse, soit qu'elle soit louée ou bastie à leurs dépens et sous la condition que les filles de ceux qui n'auront point signé dans le présent consentement et qui viendront à l'école seront tenus de contribuer à payer le louage de la maison. Et à ce tenir et entretenir, les dits habitants ont respectivement obligé tous leurs biens. Fait et passé présence de Jacques Fromentin, laboureur de la paroisse d'Almenèches et Gabriel Gohory, journalier et celle de Monperroux, témoins, lecture faite. La minute signée J. A. Sédille, L. Grégoire, L. Bazeille, P. Bazeilles, Guillaume Pissot, Jacques Onfroy, N. Perreaux, Jacques Leroux, G. Legros, G. Chéron. P. De Caen, Jullienne prestre, curé de Macé, m'oblige à contribuer au payement. Jullienne, J. Fromentin, Gabriel Gohory et Denis et marquée dud. Jacques Legros, dud. Guillaume Barbrey, dud. Etienne Le Gros, dud. Louis Decaux et dud. Toussaint Plessis, et en marge de laquelle minute est écrit contrôlé à Mortrée le dix septième janvier mil sept cent quarante trois, reçu douze sols signé Daupeley. La présente expédition contenant cinq feuillets cottés et paraphés, délivrée aud. sieur curé de Macé pour la personne donatrice.

Signé ; DENIS.

Monsieur de la Mondière, escuyer, sieur de la Cornières de la part de Anne Elisabet de la Mondière pour le prier, lui et les siens de veiller à ce que le présent soit entretenu suivant toutes ses clauses ce neuf septembre mil sept cent quarante trois.

Signe DE LA MONDIÈRE, veuve.

TESTAMENT DE CLAUDE DU MOULINET

ABBÉ DES THUILLERIES

Claude du Moulinet, plus connu sous le nom de l'Abbé des Thuilleries (1661-1728), fut l'un des rejetons les plus illustres de la famille de ce nom, qui, à la suite de Louis du Moulinet, évêque de Séez (1564-1601), vint s'établir dans notre pays, y fit souche, et s'allia, dans les environs, avec plusieurs nobles maisons. Il suivit le courant qui, vers, la fin du XVII^e siècle, entraîna nombre d'excellents esprits vers les recherches historiques. Après de très sérieuses études, il y consacra son talent et ses loisirs. Les bibliographes, ceux de la Normandie en particulier (1), ont publié sur ses travaux, soit imprimés, soit manuscrits, tous les renseignements désirables. Il est à regretter qu'une histoire du diocèse de Séez, qui figurait parmi ses œuvres inédites, ne se soit pas encore retrouvée.

Un hasard heureux m'a mis en possession de la copie notariée de son testament olographe. Ce document n'ajoute rien à la réputation de l'écrivain, mais il fait entrer davantage dans l'intimité de l'homme et du chrétien. On le voit préoccupé de l'intérêt public et des besoins du peuple avant même que de penser à sa famille, dont pourtant il n'oublie aucun des membres. Il commence par fonder, pour les enfants de Montmerrey, où il possédait une ferme, une école et la rente nécessaire à l'entretien de la maîtresse. Ce n'est qu'après cela qu'il distribue aux siens les legs qu'il leur destine. Le soin qu'il prend de n'omettre dans son testament aucun de ses serviteurs, le don qu'il fait à ceux de son frère nous révèlent en lui cette condescendance familière qui ne dédaignait pas de s'attacher à ces pauvres gens et de s'en faire

(1) Voir N. Edouard Frère. *Manuel du Bibliographe Normand*, art. : Thuilleries. — Lebreton. *Bibliographie Normande*, Art. : Dumoulinet.

aimer, en les comptant au rang des membres de la maison. Ses précautions pour dégager sa parole de toute responsabilité indiquent une probité poussée jusqu'au scrupule. La mention qu'il fait de plusieurs des ouvrages de sa bibliothèque rappelle encore les prédilections de l'historien, enfin son épitaphe et son tombeau (1) sont la preuve qu'il mérita d'avoir des amis fidèles et dévoués à sa mémoire.

A ces divers titres, on a pensé qu'il n'était pas inutile de publier la copie suivante de son testament.

P. B.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, les trois personnes de la Sainte Trinité, dans la créance de laquelle jay esté baptizé, ai toujours vécu, et veux aussy mourir, comme encore dans celle de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, de la foy de laquelle j'ay toujours eu soin de ne me jamais écarter comme un fils d'obéissance, mais foy distincte et aussi estendue qu'elle, en sorte que chaque fidelle tienne absolument le mesme langage, et non pas foy simplement générale, selon laquelle presque personne ne s'accorde quand on en fait l'application aux points particuliers qui en dépendent.

Je veux estre inhumé dans le cimetière de la paroisse où je mouray, qu'on n'employe que soixante livres au plus pour mon enterrement et qu'il soit donné cent livres aux pauvres honteux de cette paroisse, par les mains de monsieur le curé.

Je veux qu'il soit employé de mes meubles la somme de trois mil livres, pour la fondation d'une maitresse d'école dans la paroisse de Montmerrey près Séez, où j'ay esté nourry et ai une ferme, laquelle maitresse d'école sera tirée de la communauté de celles que le clergé de Séez a associées. C'est pourquoi la dite somme sera mise entre les mains dudit clergé pour en acheter une maison, la meubler, et un fonds de cent livres de rente, que s'il y a du surplus, il sortira au bénéfice de la maison que cette communauté a à Séez, mais néanmoins à condition que si le fonds de cent livres destiné pour l'entretien de la maitresse d'école de Montmerrey venait à diminuer, le supplément s'en tirerait de ce surplus, oultre les trois mil livres.

Je veux qu'on donne à la dite maitresse d'école un nouveau testament en français, les figures de la Bible ou le nouvel abrégé en français de l'Ancien Testament, une imitation de Jésus-Christ, une vie des saints, le catéchisme de Nantes, ou un autre qu'on jugera lui convenir davantage. Il sera dressé un mémoire de ces livres comme de ces meubles que la maitresse d'école sera obligée de représenter au curé et sindic de la paroisse, quand elle quittera pour aller enseigner ailleurs, et ce mémoire sera reconnu véritable par la sœur qui lui succédera, laquelle s'en chargera à son tour.

(1) Odolant-Desnos. T. II, p. 589.

Je donne sur mes mesmes effects à ma sœur de la Mulotière mil livres, à ma sœur de Nonantel autant, qu'elle distribuera à ses quatre petites filles de Clinchamps, autant aux deux fils de feue ma sœur du Frettey, scavoir cinq cent livres à chacun, à mon frère du Moulinet l'usage du peu de meubles et de livres que j'ay à Sées auxquels meubles le gobelet, la cuillère et la fourchette que j'ay à Paris y seront joints. Comme il est luy mesme fort infirme et qu'il ne scaurait plus que très peu vivre, si ma sœur de la Mulotière luy survit, tous lesdits meubles luy viendront ensuite pour son usage, à l'exception des livres, et ils seront vendus au profit des pauvres de Montmerrey, à l'esgard des livres ils seront mis dans la bibliothèque des cordelliers qui souhaitent la pouvoir rendre en estat qu'elle mérite d'estre à l'usage du public. On y joindra aussy le gros registre de la généalogie de Meurdrac qui m'a esté donné de mesme que les preuves orriginalles de cette généalogie qui sont encore en dépost chez Monsieur le curé de Damigny, lesquelles seront mises dans une boeste, avec un inventaire des dits originaux.

Je donne à la communauté des maîtresses d'écolle establies dans la ville de Sées et associées au clergé de Sées ma pendule, pour régler les exercices de leur maison, et on la fera auparavant netoyer et racommoder.

Je donne à mon neveu de Pontchatrie l'histoire du P. Daniel de France, et le nobiliere de Normandie; à mon petit neveu d'Erard, l'histoire de la maison de Harcourt en quatre volumes in-folio; à ma niepce du Moulinet, une année chrestienne; à ma petite niepce d'Erard, pareille année chrestienne, l'une et l'autre dorrée bord et bordure et reliée proprement.

Je donne à M. Daubanthon qui sert mon oncle la somme de trente livres, cinquante livres à Cosme, qui sert le mesme oncle, et de plus mes habits, depuis le chapeau jusques aux soulliers.

Je donne cinquante livres aussi aux deux sœurs Marobie et Geneviève Landré, pour les bons services qu'elles m'ont rendu durant douze ans dans le cloistre Saint-Etienne des Grez, ou à celle qui survivra des deux; je crois qu'elles demeurent toujours sous la paroisse de Saint-Benoît, et elles avaient une niepce nommée Manon Cheteville mariée dans la rue Sainte-Anne proche le Palais qui en pourra savoir la demeure. Cette Manon Cheteville avait un frère et si leurs tantes étaient mortes lesquelles n'ont point esté mariées, j'entend qu'au deffaut de leurs dittes tantes et de leur tante Madelon, sy elle n'a point laissé d'enfant, les dites cinquante livres soient distribuées aux enfants du nom de Cheteville, les quatre sœurs nous servant toutes également et leurs enfants, au deffaut les uns des autres.

Au cas que M. Roburtel le jeune, dont on dit que les affaires sont en très mauvais estat ne paye pas bien exactement les intérêts de la promesse que luy et sa femme ont faite à Léonard Pouqueville de passer contrat au denier vingt de la somme de neuf cent soixante livres, ou sy M. Roburtel son oncle qui s'est toujours montré mon bon ami ne veut pas se charger de cette petite dette, je veux que ce dont le dit Pouqueville ne pourrait estre porté de cette somme, la ditte somme sans intérêts luy soit payée en entier sur mes meubles, à cause que le dit Pouqueville n'a agi en cela que

de mon avis, et que je ne veux pas qu'il perde le fruit de ses services. Il en est de mesme du sieur Bosc, à qui des Rozière, à la caution de son oncle de la Rue et de la mienne doit soixante-dix-neuf (livres) et plus, et qu'il refuse de payer, croyant en estre dispensé.

Je donne vingt-cinq livres à la servante de mon frère du Moulinet.

Je donne à mon oncle Monsieur des Essards mon histoire de M. Fleury et la suite, et comme il ne cherche aussi que le bien, j'avoue que je la destinais aussi à l'usage de la communauté des maitresses d'école de Sées, et estant dans un grand âge, je le supplie de la leur laisser à sa mort.

Monsieur Hequet voudra bien agréer pour marque de ma très-humble reconnaissance de tant de bontés pour moy les Vies des Saints de M. Baillet, de la bonne édition et que je donne douze livres à son valet Pierre.

J'ay desjà donné au frère de mes fermiers de la Mulotière cent vingt-six livres sur les deux cents livres qu'ils me devaient de l'augmentation de cette fermation, et je veux qu'on ne leur demande que cinq cent cinquante livres par an du courant du bail de cette ferme, comme au bail précédent.

Je donne dix livres à chascune des filles de la dame Duval fermière du cabaret, pour leur avoir des livres de pitié.

J'entend qu'on employe à l'exécution du présent testament les années de mon revenu qui eschoiront après ma mort, l'avance de la ferme de la Mulotière et ma part à l'avance de la ferme des Fourmenteries, oultre tous mes livres meubles et effects.

Fait à Paris le douziesme mai mil sept cent vingt-huit, y déclarant mon frère du Moulinet, chanoine, exécuteur du dit testament, et priant M. Claude Lenoir, avocat au Parlement de Paris de l'aider en ce qui regarde la dite exécution pour Paris. La minutte signée Claude du Moulinet des Thuilleries, après avoir leu et releu et contrôlé et insigné à Sées ce dix-neuf may mil sept cent vingt-huit.

Receu deux cent dix-huit livres huit sols par les mains de Monsieur du Moulinet, chanoine à Sées.

Signé : GUILLEMIN.

BIBLIOGRAPHIE

L'Ancienne Académie d'Angers. — La Société Nationale d'agriculture, sciences et arts. — Séance solennelle de 1857. — La légende de Velléda. — Une inscription du xvi^e siècle. — Le Soldat romain et le Soldat moderne. — Le camp de Cinais.

Nous avons reçu de M. H. Sauvage, un de nos sociétaires, une série de mémoires relatifs à la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers, nous lui en témoignons ici tous nos remerciements. Cet envoi se compose de quinze volumes publiés par cette Société, de 1855 à 1871.

L'Académie royale des Sciences et Belles Lettres d'Angers, créée par lettres patentes du 7 septembre 1685 se composa, à son origine, des notabilités les plus marquantes de l'époque. Nous citerons successivement parmi les membres résidents le docte Ménage, Poquelin de Livonnière, l'abbé Rangeart, la Sauvagère; comme correspondants, Réaumur, Florian, Fréron, Voltaire et Marmontel.

Réorganisée en 1828 sous le titre de *Société d'agriculture, Sciences et Arts*, cette société compte aujourd'hui plus de cinquante ans d'existence; c'est une partie très incomplète de ses travaux, de 1855 à 1871, que nous aurons à décrire très succinctement

Acquittons d'abord notre dette envers M. H. Sauvage dont nous rencontrons la signature dans le tome 10^e de l'année 1868. C'est un simple récit dont la brièveté n'exclut ni le charme ni l'élégance, une légende normande, la Chaire de Velleda, sorte de dolmen plus connu sous le nom de la Grande-Noë, près de Mortain.

La tradition assure, dit-on, que ce fut en ce lieu que mourut la druidesse, après avoir traîné une existence misérable et longtemps pleuré sur les malheurs de sa patrie.

Tacite nous apprend que Velléda appartenait à la nation des Bructères, qu'elle jouissait d'une grande autorité sur les populations Germanes, et qu'enfermée dans une tour de l'île des Bataves, elle y rendait des oracles comme la Sybille antique.

Cette femme remarquable eut un rôle prépondérant par ses conseils et ses prédictions, dans la guerre que le Batave Civilis entreprit contre la domination romaine, pendant les années 69 et 70 de notre ère. Quelques années plus tard nous la retrouvons à Rome, où elle était probablement captive, et l'histoire n'en fait plus mention.

Nous devons conclure de ce qui précède, que la prophétesse Germaine n'a rien de commun avec la Velléda des *Martyrs* de Châteaubriand.

Il est vrai que le nom de Velléda a pu être porté par plusieurs femmes revêtues du caractère sacré de Druidesse, ou plutôt il paraît que ce nom répondait à un titre, à une dignité, une fonction que prenaient à un moment donné les prêtresses gauloises.

On peut se demander encore s'il est possible d'assigner une époque probable à l'héroïne légendaire de la roche de la Grande-Noë ? C'est ce que nous allons essayer à l'aide du passage suivant du récit de M. Sauvage :

« On la voyait souvent assise sur le sommet de la montagne.
 « Belle toujours, elle portait aux jours de fête sa couronne de
 « verveine, ses bras nus se tendaient vers l'horizon, ses yeux
 « remplis de larmes ne se lassaient point de chercher et d'ad-
 « mirer le mont Belen (le mont Saint-Michel), qu'elle apercevait
 « au loin et qui avait été témoin de ses premiers sacrifices aux
 « dieux, et peut-être de ses premières amours..... Elle pleurait
 « alors avec des larmes sincères la sainte montagne à jamais
 « perdue pour elle. »

Il est assez difficile de préciser l'époque à laquelle disparut le collège de druidesses qu'on dit avoir existé sur le mont Bélénus. Il est bien vrai que l'empereur Claude, en l'an 43 de notre ère, proscrivit l'ordre druidique, et interdit aux Gaulois l'exercice de ce culte et le port des insignes de cette religion sous peine de mort. Plusieurs druides se réfugièrent alors dans la Grande-Bretagne et les îles avoisinantes, d'autres gagnèrent les retraites inaccessibles de l'Armorique, ou les solitudes montagneuses des pays voisins ; notre Velléda aurait pu être, sans doute, du nombre de ces proscrits. Mais elle aurait tout aussi bien pu vivre au

temps de Vespasien (67-79), où l'on retrouve les druides prêchant une dernière fois la guerre de l'indépendance et tentant un effort suprême pour affranchir du joug des Romains le sol de leur patrie.

On peut remarquer d'ailleurs qu'il est certain que le druidisme se conserve à l'état de religion populaire bien au-delà du premier siècle de l'ère chrétienne. Au témoignage d'Elie, Pescennius Niger, vers la fin du second siècle, essaya de se rendre populaire parmi les Gaulois en faisant revivre les mystères du druidisme. Vopiscus et Lampride attestent enfin que plusieurs prétendants à l'empire, Alexandre Sévère, Aurelius, Dioclétien, ne dédaignèrent pas de consulter les druidesses pour se donner plus de prestige aux yeux du peuple.

« L'influence des druidesses sur l'esprit des peuples gaulois se perpétua malgré les édits des Empereurs et les efforts des prêtres chrétiens ; elle survécut même à l'existence des druides. On retrouve encore sous les rois de la seconde race ces prêtresses redoutées, *fanæ*, *fadæ*, *fatuæ gallicæ*, exerçant un grand empire sur les Gaulois, comme sur les Francs leurs vainqueurs, qui venaient leur apporter des présents et des hommages dans le creux des cavernes, au fond des puits desséchés et aux bords des torrents où elles établissaient leur demeure (Ph. Le Bas, France, *Dictionnaire Encyclopédique*). Ainsi replacée dans son vrai cadre, la légende de Velléda, à part quelques détails purement imaginaires, nous apparaît comme l'expression typique d'un ensemble de faits dont la réalité historique n'est pas contestable bien que l'imagination populaire leur ait prêté un caractère merveilleux.

Mais, M. Sauvage n'est pas seulement un conteur agréable, c'est aussi un archéologue exercé, qui a donné dans le même volume une intéressante dissertation sur une plaque de bronze, portant une inscription latine très bien conservée, avec le millésime de 1593. C'est un monument qui rappelle que les Nantais, avaient pris parti pour la Ligue sous le gouvernement du duc de Mercœur, et construit une fortification dont la première pierre fut posée par la princesse Marie de Luxembourg, épouse du duc de Mercœur. Cette inscription a été découverte dans la commune du Louroux-Béconnais, par M. Sauvage, alors juge de paix de ce canton, et envoyée par lui au Musée d'Angers.

Mais les temps et les flots sont changeants : aussi, cinq ans après cette déclaration guerrière, en 1598, il n'était plus question que des fiançailles de César de Vendôme et de Françoise de Lorraine, fille du duc de Mercœur ; le futur époux, âgé de quatre ans la fiancée de six. Les principaux personnages de la cérémonie étaient Henri IV et Gabrielle d'Estrées, Philippe de Lorraine duc de Mercœur et Marie de Luxembourg.

Suivent de curieuses réflexions sur le duc et la duchesse de Mercœur extraites de la *Ligue en Bretagne*, par L. Grégoire.

Nous ne quitterons pas ce 10^e volume des Mémoires de la Société d'Angers, sans signaler un article du général Prévost sur le mérite comparé du soldat romain et du soldat moderne. Mais avant d'analyser ce travail, qu'il nous soit permis d'apporter notre tribut d'éloges et de regrets à la mémoire de l'auteur, à notre compatriote, qu'une mort récente vient d'enlever à l'affection des siens ; c'est une perte pour l'armée comme pour les sciences.

Pendant plusieurs années, chef de bataillon du génie à Angers, membre de la Société des Sciences et Agriculture de cette ville, F. Prévost en fut un des collaborateurs les plus assidus. Son érudition le désignait pour les commissions ou les travaux archéologiques, la rectitude de son jugement, ses connaissances spéciales lui donnaient une grande autorité, il laissa dans cette ville les meilleurs souvenirs.

Dans son travail, l'auteur cherche à prouver que la supériorité attribuée aux soldats romains sur les soldats des nations modernes est très contestable au point de vue de la marche et des travaux exécutés à la guerre, et cette erreur provient de ce que les récits des auteurs militaires de l'antiquité ont été rarement soumis à une critique suffisante, à un contrôle sérieux.

Après avoir décrit l'habillement, les armes et la tactique du soldat Romain, il nous fait connaître que ce dernier portait environ 60 livres romaines, ce qui correspond à peu près à 20 de nos kilogrammes,

Il oppose au légionnaire notre fantassin d'Afrique, qui porte avec douze jours de vivres, un poids bien plus considérable en campagne ; il conclut en disant que le soldat français est tout au moins aussi chargé que l'était le soldat romain, puis, avec un sentiment de fierté patriotique, il ajoute : « Les troupes qui mal nourries, mal habillées, mal payées, ont combattu à Arcole et

« en Egypte ; les vainqueurs d'Austerlitz ; les hommes qui sont
 « allés à Moscou ; ceux qui ont fait les rudes campagnes de
 « l'Algérie ; qui ont gagné les batailles de l'Alma et de Solfério ;
 « qui sont entrés en maîtres à Pékin et à Mexico ; ces hommes
 « peuvent être hautement assimilés à tout ce que les légions
 « Romaines peuvent présenter de plus vaillant, de plus infati-
 « gable, de plus dévoué. »

En ce qui concerne la poliorcétique, l'auteur a été placé dans des conditions spéciales pour ses expériences ; attaché pendant six années à une école régimentaire du génie, il a pu sur une petite échelle reproduire et faire exécuter la plupart des travaux de fortifications rapportés par César dans ses commentaires. Parmi ces ouvrages il en est quelques-uns qui ont fait l'admiration des contemporains et de la postérité, à tel point qu'ils ont été considérés comme de gigantesques tours de force.

Ces gigantesques travaux, dont les plus remarquables sont : le pont construit sur le Rhin, le siège de Bourges, la défense du camp de Cicéron et le blocus d'Alise, ont été étudiés avec soin et ramenés à leur juste valeur par l'auteur du mémoire, qui ajoute que ces ouvrages n'offrent rien d'inexécutable par nos troupes modernes.

Si César fit élever par ses légions 35,000 mètres de retranchements autour d'Alise dans l'espace de vingt-six jours, il pouvait avoir à sa disposition environ 40,000 hommes, parce que l'effectif de ses dix légions était diminué par les luttes précédentes.

De nos jours, 40,000 fantassins construiraient dans le même espace de temps des retranchements rapides, d'un développement égal, avec un parapet de plus de quatre mètres d'épaisseur, double fossé, importance et dimension que n'ont jamais atteintes les fortifications passagères des Romains.

Nous ne quitterons pas cette époque éloignée sans donner une brève analyse du camp de Cinais, étude sur un Murus Gaulois, par le commandant Prévost.

A peu de distance de Chinon et sur la route de Loudun, entre les deux vallées de la Vienne et du Négron, s'élève une sorte de cap d'un relief de soixante-dix mètres connu dans le pays sous le nom de camp des Romains, c'est le plateau de Cinais. •

La surface qui comporte vingt-cinq hectares est enveloppée

d'un pourtour irrégulier dont le grand axe est de 950 mètres, la largeur d'à-peu près 300 mètres.

L'enceinte manque sur certains points, mais il est facile d'en reconnaître les traces, elle se compose de pierres placées jointives et sans mortier, enfoncées de quelques centimètres en terre, non taillées et employées telles qu'elles ont été sorties du sol, ce sont des blocs grossièrement arrondis, formés de cailloux élémentaires soudés par l'action des eaux. Dans la partie nord moins bien défendue par sa position peu escarpée, on trouve les restes d'une double enceinte et les traces d'un fossé.

Nous ne pouvons entrer ici dans une description trop longue quoique intéressante du camp de Cinais, il faut renvoyer le lecteur au texte même, une carte explicative qu'il pourra consulter lui donnera tous les détails nécessaires. (1) Mais à quelle époque et par quel peuple les murs de Cinais ont-ils été construits ?

Un mémoire inséré au *Bulletin Monumental* et paru vers 1866 sous la signature de M. de Cougny attribue ce camp aux Gaulois avant la conquête de César, peut-être même faudrait-il le reporter à l'époque de l'invasion Kymrique. Quelques fouilles pratiquées sur les lieux ont fait découvrir des médailles du temps des Antonins, ce qui dénote la présence passagère des Romains, car les divisions intérieures du camp de Cinais sont contraires aux principes de la castramétation Romaine.

Ici l'auteur entre dans des réflexions très judicieuses sur le choix des emplacements, la forme et le tracé des camps, la configuration des terrains, enfin sur la nature des matériaux employés par les Romains dans leurs enceintes ; il cite à l'appui les opinions de Végèce et d'Hygin ; enfin il conclut en donnant au camp de Cinais une origine Gauloise. Bien qu'on y trouve le mélange des deux systèmes, les divisions intérieures, dit-il, sont contraires aux évolutions des légions Romaines et les descriptions laissées par César dans ses *Commentaires* sont conformes aux dispositions défensives observées sur le plateau de Cinais. Nous devons donc aussi conclure que c'est bien là le Murus Gaulois, l'enceinte fortifiée où les populations venaient chercher un refuge et un abri contre les envahisseurs de leur pays.

G. B.

(1) Mémoires de la Société d'Angers — Tome 9^e, 1866.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE L'ORNE

RAPPORT

MESSIEURS,

La *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, nous a transmis son bulletin de publication, pour le 4^e trimestre de l'année 1884; ce bulletin dont nous allons analyser le contenu comprend une étude historique sur la commune de Saint-Georges-du-Plain, par M. Legeay.

Les recherches auxquelles s'est livré l'auteur de l'article sont nombreuses, bien condensées et relatent un très grand nombre de faits historiques intéressants.

Avant 1811, la commune de Saint-Georges-du-Plain n'avait pas une autonomie complète, elle était réunie pour le culte à la paroisse de Saint-Pavin-des-Champs; jusqu'en 1823, un vicaire de Saint-Pavin y célébrait une messe basse, mais, en 1824, les habitants obtinrent l'érection de leur église en chapelle vicariale et, grâce à leurs efforts persévérants comme aux sacrifices particuliers et municipaux qui furent faits, ils finirent par arriver au comble de leurs vœux. En 1844, l'érection en succursale de l'église de Saint-Georges-du-Plain, fut prononcée.

La commune de Saint-Georges a dû à sa situation toute voisine de la ville du Mans, d'être annexée à cette ville, en 1855.

L'église, dédiée à Saint-Georges, a des dimensions restreintes, sans style primitif bien accusé, quoique la partie ancienne semble appartenir au ^x^e siècle. — Plusieurs notables habitants ont eu leurs sépultures à l'intérieur, mais une seule inscription subsiste

sur le mur latéral du côté Sud, pour relater l'inhumation d'un sieur Jehan Vérité, marchand, décédé le 6 juin 1634, et de son épouse, dame Perrine Lebatteux, décédée le 15 décembre 1628.

En 1651, l'église de Saint-Georges-du-Plain fut en partie détruite par un incendie et ne fut complètement restaurée que le 9 mai 1717.

Le 9 février 1722, le clocher fut démoli pour être reconstruit à l'entrée de l'église, la nef fut pavée ; le tout au moyen de souscriptions particulières.

De 1722 à 1792, l'église ne cessa de recevoir des dons en nature et en argent, et elle devait posséder, à cette dernière date, un mobilier décoratif et une collection d'ornements sacerdotaux qu'auraient pu envier beaucoup de communes plus importantes.

Ces ornements furent vendus à l'encan pendant la révolution, et la plupart des statues qui décoraient l'église reçurent des mutilations ; l'église mise en vente fut achetée par un sieur Lambert de la Vannerie, agissant en son nom et en celui des habitants de Saint-Georges. — La fabrique avait fourni les fonds.

Le 29 juillet 1811, la veuve et les héritiers du sieur Lambert de la Vannerie, retrocédèrent par abandon l'église aux habitants ; mais il fallait des dépenses considérables pour la remettre en état et ce ne fut qu'après des difficultés de toute sorte et des sacrifices relativement considérables de la part de la commune et d'habitants généreux, qu'une ordonnance royale du 23 juillet 1844, érigea enfin en succursale, l'église de Saint-Georges-du-Plain.

L'ancien cimetière était contigu à l'église, il a été remplacé en 1874 par un nouveau, éloigné de l'agglomération communale ; ni l'un ni l'autre ne contiennent de monuments méritant d'attirer l'attention.

C'est en partie sur le territoire de Saint-Georges-du-Plain que se trouvait la Maladrerie ou hôpital Saint-Lazare, réuni actuellement aux hospices du Mans ; c'est aussi sur le territoire de cette commune qu'en 1392 Pierre de Craon assassina le connétable de Clisson, favori du roi Charles VI ; et c'est encore de la léproserie de Saint-Lazare que, suivant la légende, sortit le grand homme noir couvert de haillons qui saisit la bride du cheval de Charles VI, en l'avertissant qu'il était trahi et ne devait chevaucher plus avant.

M. Legeay complète les documents historiques qui précèdent par un extrait du manuscrit de Davelet, établissant les droits constitutifs de la baronnie de Saint-Georges-du-Plain, il y ajoute la description des différents fiefs ayant existé dans la commune ; rien de remarquable au point de vue archéologique ne ressort de cette description et n'est à noter.

Enfin, M. Legeay termine ses recherches historiques sur Saint-Georges-du-Plain en relatant, par ordre chronologique, tous les faits particuliers à cette commune qui se sont passés de 1793 à 1881 ; ces faits n'ont rien d'exceptionnel et ont eu lieu à peu près partout dans des conditions identiques pendant cette période agitée.

Quoiqu'il en soit, l'étude à laquelle M. Legeay s'est livré est intéressante et précieuse au point de vue de l'histoire locale ; il est à désirer qu'il étende ses recherches à d'autres communes du département de la Sarthe, qui lui offriront un vaste champ d'exploration.

Le chapitre suivant du bulletin adressé à notre Société, est relatif aux artistes de la Sarthe admis au Salon de 1884, nous ne pouvons qu'adresser nos félicitations à ce département, pour le grand nombre et la valeur des œuvres exposées.

Vient ensuite une note de M. Gentil sur des débris de mammoth recueillis au Mans par M. Huart ; cette note méritait assurément son insertion au bulletin de la *Société d'Agriculture, Sciences et Arts* du département de la Sarthe ; c'est là une découverte précieuse au point de vue géologique, bien qu'elle se borne à des débris de défenses et à une molaire ; et il est probable, eu égard à la nature du sous-sol d'une certaine portion de ce département, que des fouilles qui seraient pratiquées dans le diluvium gris, au contact du terrain cénomaniens, amèneraient la découverte d'autres débris de ces animaux géants qui ont précédé la venue de l'homme.

Le bulletin qui fait l'objet du présent compte-rendu ne contient plus qu'une liste des plantes rares ou peu communes du département de la Sarthe, recueillies par M. Bône et un mémoire intéressant sur les avantages de toute sorte qui résultent du drainage des écuries. — Les deux sujets étant complètement en dehors du programme que s'est tracé la *Société Archéologique et Historique de l'Orne*, nous nous bornons à une simple constatation.

En résumé, nous pensons que le bulletin dont il s'agit dans cette courte analyse mérite une mention spéciale dans les publications de notre Société et nous avons l'honneur, Messieurs, de vous faire une proposition dans ce sens.

G. L.

LIVRES NOUVEAUX

Notice biographique et bibliographique sur Messire René TOUSTAIN DE BILLY, prêtre, docteur en théologie, historien, curé du Mesnil-Opac (*Manche*), né à Bénv-Bocage, près Vire (*Calvados*), par Georges LE GORGEU, docteur en droit virois — Vire, typ. ADAM, 1883; 1 vol. in-8° de 183 pages, 5 vignettes dans le texte.

Les travaux de Toustain de Billy sur l'histoire civile et religieuse du Cotentin sont connus de tous ceux qui s'intéressent au passé de la Basse-Normandie. Il en existe des copies manuscrites au British Museum, à la bibliothèque nationale, dans divers dépôts publics et dans quelques collections particulières de la province. Les deux premiers volumes de son *histoire civile et ecclésiastique du diocèse de Coutances* ont paru en 1874 et 1880 dans le recueil de la *Société de l'Histoire de Normandie* et nous espérons avec M. le Gorgeu que cette publication sera suivie par celle de *l'Histoire du Cotentin et de ses villes* dont quelques fragments concernant Saint-Lô, Carentan et Mortain ont seuls été imprimés jusqu'ici.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans l'étude très complète qu'il a consacrée à la vie de Toustain; il nous suffira de dire qu'il fut un modèle comme ecclésiastique, remplissant le programme des devoirs du curé de campagne que Lamartine a tracé deux siècles plus tard dans une admirable page.

Il employait les loisirs que lui laissait le ministère à ses études historiques, et il notait soigneusement les faits qui se passaient dans sa paroisse sur les registres de l'état civil qui étaient alors entre les mains du clergé.

Ces annotations, que l'on retrouve sur les anciens registres d'un grand nombre de communes, sont très précieuses pour

l'histoire locale, mais ne sont plus possibles aujourd'hui ; pour les remplacer M. le Gorgeu émet un vœu auquel s'associeront certainement tous les amis de l'histoire.

« Je voudrais, dit-il, qu'on établît, sans retard, dans chaque commune de la France, un *livre d'un caractère spécial*, dont un exemplaire resterait déposé aux archives municipales, et un autre aux mains de la fabrique. — Dans ce livre dressé par MM. les Maires et Curés de chaque commune, avec le concours de MM. les Instituteurs, on ferait figurer comme dans un *inventaire ou état descriptif*, les tombeaux et les pierres tumulaires que renferme chaque église, chaque cimetière, avec les détails dignes d'intérêt, aux points de vue religieux et historique : *Inscriptions, épitaphes, dessins des portraits et des monuments* et autres ornements gravés dans la pierre ou qui l'encadrent ; *écus blasonnés, description des cloches, etc.* »

E. L.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE L'ORNE

Séance publique annuelle

PRÉSIDENCE DE M. L. DE LA SICOTIÈRE, SÉNATEUR

La Société Historique et Archéologique de l'Orne a tenu à Mortagne sa réunion générale annuelle, le 27 octobre 1885.

Vers midi et demi, suivant le programme arrêté à l'avance, plusieurs membres se sont rendus à l'Eglise. Ce monument, qui date du commencement du xvr^e siècle, offre un grand nombre de particularités remarquables. La tour, qui malheureusement n'a pas été achevée suivant le plan primitif, est d'un bel effet ; la voûte de la nef est un bon modèle de l'architecture un peu surchargée, mais riche en détails, de la fin de l'époque gothique ; les vitraux, dont plusieurs parties sont bien conservées, méritent de fixer l'attention ; au haut de l'église et dans la sacristie, on doit admirer plusieurs boiseries provenant du Val-Dieu.

En s'en retournant, on a jeté un coup d'œil sur la *Porte Saint-Denis*, sorte de poterne datant de la Renaissance, et en parfait état de conservation.

La séance devait avoir lieu à l'Hôtel-de-Ville ; mais la Société

avait compté sans l'aimable empressement des habitants : il a fallu chercher un local plus vaste, et M. le Maire a bien voulu mettre la salle du théâtre à la disposition de la Société.

La séance a été ouverte à deux heures et demie. A la droite du Président est M. le Maire, à sa gauche, M. le curé de Mortagne ; plusieurs notabilités de la ville et les membres du bureau de la Société prennent aussi place sur l'estrade. La nombreuse assistance qui garnit la salle et les dames qui remplissent les tribunes témoignent du sympathique accueil que font à la Société les habitants de Mortagne.

M. le Sous-Préfet, empêché d'assister à la séance, se fait excuser. Se sont également excusés par écrit MM. de Beaurepaire, comte de Charencey, vicomte de Romanet, Vimont, Meriel, Appert, Jousset, Almagro, Adigard.

M. le Président proclame l'admission de plusieurs membres nouveaux : M. Filleul, maire de Mortagne, présenté par MM. de La Sicotière et Bourgoin ; M. Provost, curé de Mortagne, présenté par MM. de La Sicotière et Bourgoin ; M. Chartier, avocat, présenté par MM. de La Sicotière et Le Vavasseur ; M. Goupil, présenté par MM. de La Sicotière et Bourgoin ; M. Bonhomme, curé de Champs, présenté par MM. de La Sicotière et Bourgoin ; M. Léger, avoué à Mortagne, présenté par MM. de La Sicotière et Chartier.

Au Président revient le privilège des remerciements et des compliments. Cette tâche a dû lui paraître facile, tant ils étaient mérités, tant chacun, depuis M. le Maire jusqu'à la masse des habitants, se montrait aimable pour la Société. Ensuite, M. de La Sicotière a, dans une discussion savante, éclairci un point d'histoire qui intéresse particulièrement le Perche ; les motifs de la conversion et de la retraite à la Trappe de l'abbé de Rancé.

M. Le Vavasseur, secrétaire général, avait à retracer les décisions et les bien petits événements qui avaient marqué l'existence de la Société pendant l'année écoulée ; il a su trouver dans les ressources de son langage spirituel et piquant le moyen d'égayer même un procès-verbal.

Les vers de M. le vicomte de Broc sur *le Chanoine de Bayeux* ont été écoutés avec autant de sympathie que d'attention.

Le mariage de Françoise de Farcy, petite fille du grand Corneille, avec Adrien de Corday, établit que Charlotte Corday descendait directement de Corneille. Ce point intéressant de l'histoire du pays a été parfaitement élucidé par M. l'abbé Rombault.

M. Paul Harel a ensuite recité une pièce de vers d'une finesse achevée, *le Nid de Merles*, qui a été vivement applaudie.

M. l'abbé Godet a eu la chance, ou plutôt l'habileté de découvrir une villa romaine à Ceton ; il a entretenu l'assemblée de sa découverte.

Enfin M. Le Vavas seur a, dans de magnifiques vers, pleins des accents les plus patriotiques, raconté une légende percheronne et militaire du xv^e siècle, *le Lièvre de Besdon*.

L'ordre du jour indiquait encore un fragment d'une œuvre de M. le docteur Jousset sur *la Religion dans la forêt de Bellême* ; de plus, M. le marquis de la Jonquière avait bien voulu promettre un mémoire sur *la Propriété dans le Perche* ; le temps n'a pas permis de lire ces deux travaux.

La séance a été levée à quatre heures trois quarts.

H. BEAUDOUIN

Secrétaire de la Société.

DISCOURS DE M. L. DE LA SICOTIÈRE

PRÉSIDENT

LA CONVERSION DE RANCÉ

MES CHERS CONFRÈRES,

Fidèle à l'engagement qu'elle avait pris de tenir ses assises annuelles, successivement, dans les principales villes de sa circonscription, notre *Société Historique et Archéologique de l'Orne* se réunit aujourd'hui à Mortagne. Nous y trouvons un accueil dont nous ne saurions être trop reconnaissants. Je suis bien sûr d'être l'interprète de vos sentiments à tous, en remerciant M. le Maire de la grâce obligeante avec laquelle il a bien voulu mettre cette salle à notre disposition et de l'honneur qu'il nous fait en prenant place à ce bureau ; nos anciens, nos nouveaux confrères, du zèle avec lequel ils ont préparé et organisé cette réunion ; cette assistance nombreuse et distinguée, et plus particulièrement les dames, de leur empressement à répondre à notre appel. Vous ne tromperez pas leur attente, mes chers Confrères ; ni vous qui nous apportez ici la prose substantielle et solide de vos savants mémoires ; ni vous, plus nombreux à cette séance qu'à nos réunions précédentes, dont nous applaudirons tout à l'heure les vers héroïques ou charmants. Qui donc voudrait bannir la poésie de notre ordre du jour ? N'y a-t-elle pas sa place,

Et par droit de conquête et par droit de naissance ?

Les premières annales du monde furent écrites en vers. Les Muses étaient sœurs, nous dit l'ingénieuse Mythologie, et celle de l'Histoire, dans leurs chœurs sacrés, donnait la main, non-seulement à celle de l'Épopée, mais à celles de l'Ode et même de la Poésie légère.

Forcé par nos statuts et par l'usage de prendre la parole avant vous, et de retarder le plaisir que cet auditoire se promet à vous entendre, votre Président profitera, du moins, de cette occasion solennelle pour exprimer un vœu qui, il l'espère, trouvera en vous un écho unanime.

C'est de nous voir tous redoubler d'efforts, chacun dans notre sphère d'études, pour remplir le programme que nous nous étions tracé, il y a cinq ans, en fondant notre *Société Historique et Archéologique de l'Orne*; pour répondre aux sympathies qui ont jusqu'ici encouragé nos travaux et pour prouver à tous, même à ceux qui ne nous rendraient pas une suffisante justice, que nous pouvons, que nous savons, que nous voulons apporter notre pierre ou notre grain de sable, modeste, mais utile, à l'édifice scientifique de notre histoire nationale et plus particulièrement de notre histoire provinciale; que notre département ne manque pas plus de travailleurs dévoués à cette œuvre, que de matérianx à employer.

C'est aussi de voir l'union se resserrer entre nous, s'il est possible, pour adoucir les regrets des pertes sensibles que nous faisons sur le chemin; la confiance, la cordialité présider à tous nos rapports entre nous; les sujets ou les développements qui pourraient, en touchant aux questions politiques ou religieuses, amener les froissements dont elles sont trop souvent l'occasion, rester toujours à l'écart de nos discussions; nos efforts, en un mot, réaliser cette devise touchante que je lisais un jour, à Sorrèze, sur le monument érigé par ses élèves et ses admirateurs, à un grand homme, qui avait été aussi un homme excellent : Tous d'un cœur, d'une voix et d'une main; *omnes uno corde, una voce, una manu!*



Nous sommes dans la capitale du Perche. C'est donc à l'histoire, à l'archéologie, aux souvenirs, aux légendes du pays percheron

que vous avez emprunté la plupart des travaux qui rempliront cette séance.

J'aurais voulu puiser à la même source le sujet de mon discours.

Cette source est singulièrement riche et abondante. Me serait-il permis d'ajouter qu'elle m'est plus chère qu'à personne ? Les sites variés du Perche ont été les premiers à éveiller en moi, enfant encore, le sentiment du pittoresque dans la nature ; c'est sur son territoire que j'ai fait mes premières investigations archéologiques ; ses annales ont été l'objet constant de mes études. Souvenirs de famille, camaraderies de collège et de barreau, amitiés de l'âge mûr, disparues de mes yeux pour la plupart, mais non effacées de mon cœur, tout pour moi a marqué ce pays d'un sceau intime et particulier.

Dans une circonstance analogue à celle-ci (1), alors que Président de la *Société de l'Histoire de Normandie*, j'ébauchais devant elle la galerie des *Historiens du Perche*, j'écrivis une page que je vous demande la permission de reproduire ; non pas assurément qu'elle caractérise au mieux la physionomie du Perche tel que la nature et les hommes l'ont fait, mais en preuve, du moins, de l'ancienneté, de la fidélité de ces sentiments que j'invoque ici comme un titre à l'indulgence de mes auditeurs.

« Le Perche, disais-je, n'est qu'une petite province, à ne considérer que l'étendue de son territoire resserré entre la Normandie proprement dite, le Maine, le Vendômois et la Beauce : deux arrondissements environ ; mais il offre à l'archéologue, au curieux, un intérêt véritable.

« Voici le portrait qu'il y a un quart de siècle, en traçait, un peu complaisamment peut-être, un de nos amis, jeune alors de cœur et léger d'années :

« Pour être ignoré des touristes, le Perche ne renferme pas moins de « beautés naturelles, de souvenirs intéressants. Un poète, qui n'en est pas « originaire, a vanté avec raison les sites

« De ce pays si vert, en tout sens déroulé,

« Ou se perd en forêts l'horizon ondulé (2). »

« Nulle part, en effet, les collines n'ondulent avec plus de mollesse dans « la vapeur bleuâtre dont le soleil revêt leurs cimes vertes et leurs flancs « tantôt rougis par les bruyères, tantôt jaunies par les moissons. Une foule « de ruisseaux qui font mouvoir beaucoup d'usines, entretiennent une « fraîcheur éternelle au fond des vallées. De grandes forêts ferment presque

(1) A Rouen, le 2 juillet 1874.

(2) Sainte-Beuve. *Christel*.

« partout l'horizon. C'est une nature moins grandiose que pittoresque, et
 « moins pittoresque que charmante, avec plus de nuances que de couleurs.
 « L'aspect en plaît sans étonner, tant le hasard même y est prévu dans ce
 « qu'il peut offrir d'agréable. Des ruines et des souvenirs de toutes les
 « époques se mêlent au paysage. On en trouve à chaque pas. Les restes
 « d'une chaussée romaine conduisent à la forge où fut fondu le Pont-des-
 « Arts. Le paysan se signe devant les grandes pierres plantées par les
 « Druides. Le pâtre répète sa chanson monotone, couché dans les retran-
 « chements élevés par les Saxons ou les Normands. De vieux donjons se
 « dressent comme le spectre de la guerre, sur les pics isolés. De curieuses
 « églises du XI^e et du XII^e siècle se cachent dans les bois de sapins noirs.
 « La Trappe élève au fond d'un vallon ses chants mélancoliques, comme
 « aux jours de Rancé ; la forêt du Valdieu a oublié les siens. Les mœurs,
 « sans être aussi tranchées dans le Perche que dans certaines autres
 « provinces, y ont conservé quelques traits de leur ancienne et piquante
 « physionomie. L'ensemble de ce pays offre donc à l'esprit comme aux
 « yeux, quelque chose de doux et d'animé tout à la fois. Ses habitants ne
 « le quittent jamais sans regret, n'y le revoient jamais sans émotion. »

« Au point de vue historique, cette petite province vit se passer de
 grandes choses de guerre et de religion. Elle eut des Saints populaires, des
 Abbayes célèbres par leur savoir ou leur austérité, des Seigneurs à la
 main vaillante et libérale. Les cruautés des Bellême, les exploits des
 Rotrou, qui la possédèrent successivement jusqu'à sa réunion à la couronne
 de France sous Philippe-Auguste, ont une physionomie à part. Les luttes
 de la Ligue y ont le grandiose de l'épopée. »

..

Le nom de Rancé vient d'être prononcé tout-à-l'heure. Il est
 difficile, quand on remue les grands souvenirs du Perche, de ne
 pas saluer ce nom qui étonna, qui effraya le XVII^e siècle par un
 repentir plus grand que les fautes, cette abbaye qu'il avait réformée
 si merveilleusement qu'elle fut comme une résurrection de l'esprit
 monastique au milieu de la décadence des autres monastères,
 « cette Trappe consacrée par le pèlerinage ou les rêves des
 « royautés du malheur, de la puissance et du génie ; où Bossuet
 « venait oublier sa gloire, Jacques II, la perte de trois couronnes ;
 « que Napoléon saluait de loin avec respect ; où Châteaubriand,
 « vieux et malade, retrouvait « ses bois et ses étangs de Combourg,
 « le soir, aux clartés allentées du soleil » ; où le vieux roi des
 Français, peu de mois avant la tempête qui devait renverser son
 trône et le jeter dans l'exil, cherchait sur le sable mouvant la
 trace de ses pas d'enfant et de ceux de son ayeul, le vertueux

duc de Penthièvre... Mais le temps nous manque pour esquisser un des grands côtés, soit de l'histoire de la Trappe, si souvent faite déjà, soit de la biographie de Rancé.

De cette biographie, nous ne détacherons qu'un épisode, les motifs de sa conversion ou plutôt la fausseté de la légende, si fort accréditée encore de nos jours, d'après laquelle le spectacle imprévu autant qu'horrible de la tête de M^{me} de Montbazou, séparée du tronc dans les circonstances romanesques que l'on sait, l'aurait déterminée.



Rancé était né en 1626. Il était de haute et riche lignée et pouvait aspirer aux plus brillantes situations du monde ou de l'Eglise.

Nous passons sur les prodiges de son adolescence. En 1639, à 13 ans, il publiait, avec scholies et commentaires en grec, une bonne édition d'Anacréon (1) ; en 1652, il triomphait de Bossuet dans les luttes de la licence.

Nous n'insistons pas davantage sur ses années de jeunesse. Elles furent légères, dissipées. Il avait la passion de la parure, des chevaux, de la chasse, du monde : « Les plaisirs, » dit discrètement un de ses pieux biographes, « le cherchaient, et il ne les fuyait pas ».

Il s'était jeté avec toute l'ardeur de sa nature violente dans les intrigues de la Fronde, à l'imitation et à la suite du cardinal de Retz.

On a mesuré la grandeur de ses écarts à celle de son repentir et de sa pénitence : calcul peut-être téméraire.

Nous n'entendons point toutefois y contredire, ici du moins, non plus qu'à l'existence de la liaison intime, peut-être trop intime, du jeune abbé avec M^{me} de Montbazou.

La duchesse de Montbazou était née Marie de Bretagne. Leurs familles étaient voisines de campagne et liées d'une ancienne amitié. Elle avait quinze ans de plus que lui.

Elle mourut en avril 1657, à Paris, d'une rougeole avec répercussion sur la poitrine, qui l'emporta en très peu de jours.

Elle avait été et elle était restée admirablement belle, avec plus

(1) V. dans les *Mélanges de Critique et de Philologie*, par Chardon de la Rochette (T. I, p. 144), un long et savant article sur ce rare volume.

d'éclat toutefois que de charme. Loret, dans sa *Muse historique*, qui n'est en général qu'une méchante gazette mal rimée, a rencontré, en parlant de sa mort, une note presque émue :

La mort, ce fantôme odieux,
 Enfanté du courroux des Dieux
 Et l'effroy du plus fier courage,
 Fit, l'autre jour, sentir sa rage
 A la dame de Montbazon
 Qu'on estimoit avec raison
 Pour son admirable prestance
 Etre des plus belles de France,
 Et comme souvent le soleil
 Aux raïons d'or, au teint vermeil,
 Eclate avec plus de lumière
 Quand il doit finir sa carrière,
 Ainsy, ce miracle d'amour
 Approchant de son dernier jour,
 Faisoit en cent lieux dire d'elle :
 Ah ! qu'elle est belle ! ah ! qu'elle est belle !
 Plus que jamais son grand aspect
 Semoit l'amour et le respect,
 Et quoyque cet objet illustre
 Approchât son dixième lustre,
 Le temps augmentoit ses appas
 Ou ne les diminueoit pas (1)

(1) 5 mai 1657, Tallemant des Réaux, qui la maltraite fort (*Historiettes*, édit. Delloye, T. VII, p. 130) dit qu'« au bal elle défaisoit toutes les autres, » et Saint Evremond (*Conversation du Maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye*), qu'elle était « la plus belle du monde. »

Le comte de Tott, ambassadeur de la reine Christine à Paris, sollicita, par l'entremise de Ménage, la faveur de lui être présenté, « croyant n'avoir rien vu à Paris, qu'il n'eût pas l'honneur de voir la plus belle personne du monde. — « Demain, » répondit-elle, j'aurai affaire. Qu'il vienne après demain ; je serai sous les armes. » Il se présenta au jour dit ; elle était déjà malade ; trois jours après, elle était morte. (*Menagiana*).

M. V. Cousin n'aime pas M^{me} de Montbazon : elle avait été la rivale de M^{me} de Longueville. Il trace son portrait avec complaisance. « Retz qui la connaissait bien, en parle ainsi : « M^{me} de Montbazon étoit d'une très grande beauté. « La modestie manquoit à son air. Son jargon eût suppléé dans un temps calme « à son esprit. Elle eut peu de foi dans la galanterie, nulle dans les affaires. Elle « n'aimoit rien que son plaisir, et au dessus de son plaisir son intérêt. Je n'ai « jamais vu une personne qui ait conservé dans le vice si peu de respect pour la « vertu. » Souverainement vaine et aimant passionnément l'argent, c'est à l'aide de sa beauté qu'elle poursuivait l'influence et la fortune. Elle en prenait donc un soin infini et comme de son idole et comme de sa ressource et de son trésor. Elle l'entretenait et la relevait par toutes sortes d'artifices, et elle la conserva presque entière jusqu'à sa mort... Des deux conditions de la beauté parfaite, la force et la

Rancé fut très sensible à cette mort. Il se retira à Vêretz en Touraine, où il possédait un château. Il renonça pour toujours au monde. Il congédia ses domestiques, vendit sa vaisselle et ses meubles précieux pour en distribuer le prix aux pauvres. Plusieurs années se passèrent pour lui dans l'étude et la prière. Il assista à ses derniers moments Gaston de France, dont la mort fut aussi édifiante que sa vie l'avait été peu (1662), et en reçut une impression nouvelle et profonde. L'année suivante, il vint visiter son abbaye de la Trappe au Perche qui se trouvait dans un état de délabrement effroyable, et dont les moines, n'étant ni surveillés ni contenus, s'étaient abandonnés aux désordres les plus scandaleux. Ne pouvant les réduire par les exhortations et les menaces, il les expulsa du monastère et les remplaça par des religieux de l'Etroite Observance. Ce n'est toutefois qu'en 1663 qu'il se décida à embrasser lui-même l'état monastique; en 1664, qu'il en prit l'habit dans l'Abbaye de Perseigne au Maine, sur la lisière de la forêt de ce nom; en 1664 aussi, qu'il prononça ses vœux et qu'il prit possession définitive de son Abbaye de la Trappe. La grande réforme qui lui doit son nom et qui renchérrissait de beaucoup sur les austérités de l'Etroite Observance, ne vint que plus tard.

Toutes ces dates ont leur importance pour l'éclaircissement de la question que nous voulons examiner devant vous.

..

Le grand ébranlement de Rancé, nous l'avons vu, datait de la mort de M^{me} de Montbazon.

Ici, nous nous trouvons en présence de deux versions absolument contraires.

Suivant l'une, Rancé aurait assisté à la mort de son amie et lui aurait vu recevoir les sacrements. « Déjà touché et tiraillé entre Dieu et le monde, méditant déjà depuis quelque temps une

grâce, M^{me} de Montbazon possédait la première au suprême degré; mais cette qualité étant presque seule ou tout-à-fait dominante, laissait quelque chose à désirer, c'est-à-dire précisément ce qui fait le charme de la beauté. Elle était grande et majestueuse, même à ce point que Tallemant qui exagère toujours et ment rarement, dit: « c'étoit un colosse. » Elle possédait tout le luxe des traits de l'embonpoint .. Ce qui frappait le plus en sa figure était des yeux et des cheveux très noirs sur un fonds d'une éblouissante blancheur. Le défaut était un nez un peu fort, avec une bouche trop enfoncée qui donnait à son visage une apparence de dureté. » (*Madame de Longueville*).

retraite, » (1) la douleur et la réflexion l'auraient incliné vers le grand parti où il se jeta. Rien de plus naturel, de plus simple, de plus logique que ce récit : aussi ne s'y est-on pas arrêté.

L'autre version est romanesque, invraisemblable : elle devait avoir et elle a eu la préférence.

*
*
*

En 1685, 28 ans après la mort de M^{me} de Montbazou, 21 ans après l'entrée de Rancé à la Trappe, paraissait un petit volume intitulé :

Les véritables motifs de la conversion de l'Abbé de la Trappe, avec quelques réflexions sur sa vie et sur ses écrits, ou les entretiens de Timocrate et de Philandre sur un livre qui a pour titre : « Les Saints devoirs de la vie monastique (2). »

C'est un pamphlet fort acrimonieux contre Rancé ; ses vues ambitieuses, sa conduite dans le monde, le gouvernement despotique de son abbaye, les idées de son livre des *Saints devoirs de la vie monastique*, le style même du livre et jusqu'aux citations du saint Abbé (3), y sont critiqués avec une amertume mielleuse.

(1) « La cause de ma conversion, écrivait-il lui-même, fut que je commençai à me dégoûter du monde, et à m'en détromper. Je fus convaincu que tout ce qui y fait le fondement et le soutien de ce qu'il y a de plus grand n'avait aucune solidité. J'étois souvent témoin des chagrins, des troubles, des ennuis et des foiblesses de ceux qu'on croit les plus heureux. Je voyois leurs cœurs déchirés en mille manières différentes par les passions auxquelles ils s'étoient livrés. Je souffrois comme eux, parceque je m'abandonnois comme eux à mes désirs déréglés. Je cherchois un bonheur imaginaire qu'on ne rencontre jamais dans la possession des créatures. Un vuide affreux occupoit mon cœur, toujours inquiet et toujours agité, jamais content. Je considérois l'état de ceux qui occupoient ces dignitez qui faisoient l'objet de mon ambition, et j'étois frappé de la disproportion que je voyois entre leur vie et leurs obligations. Je seray comme eux, me disois-je, et quand même j'aurois plus de probité qu'eux, je ne ferois pas mieux qu'eux ; l'exemple m'entraîneroit et d'ailleurs je n'entrerois pas dans cet état par les véritables voyes. Je fus aussi touché de la mort de quelques personnes et de l'insensibilité où je les vis dans ce moment terrible qui devoit décider de leur éternité. »

(2) Cologne, chez Pierre Marteau, M DC LXXXV, pet. in-12, de viii et 221 pag.

(3) C'est ainsi qu'on lui reproche de citer Aristophane pour déterminer le sens véritable d'un mot grec, par la double raison qu'un religieux ne devrait pas lire Aristophane et que cet écrivain serait difficile à comprendre. On ne conteste pas, d'ailleurs, l'exactitude de la traduction. Rancé, excellent helléniste, était absolument dans son droit, au point de vue lexicographique, en éclaircissant un mot obscur dans le texte sacré par l'emploi de ce même mot dans les textes profanes. Le savant bénédictin Lobineau était allé bien plus loin, en traduisant et commentant Aristophane.

On y lit :

« L'Abbé de la Trappe étoit un homme galand, et qui avoit eu plusieurs commerces tendres. Le dernier, j'entens qui ait éclaté, fut avec une duchesse fameuse par sa beauté... L'abbé qui alloit de temps en temps dissiper ses chagrins à la campagne, y étoit lorsque cette mort imprévue arriva. Ses domestiques qui n'ignoroient pas sa passion prirent le soin de luy cacher ce triste événement, qu'il apprit à son retour d'une manière fort cruelle. Car montant tout droit à l'appartement de la Duchesse où il luy étoit permis d'entrer à toute heure, au lieu des douceurs dont il croyoit aller jouir, il y vit pour premier objet un cerceuil qu'il jugea estre celui de sa maîtresse en remarquant la teste toute sanglante qui étoit par hazard tombée de dessous le drap dont on l'avoit couverte avec beaucoup de négligence, et qu'on avoit détachée du reste du corps afin de gagner la longueur du col, et éviter ainsi de faire un nouveau cerceuil qui fût plus long que celui dont on se servoit, et dont on avoit si mal pris la mesure, qu'il se trouvoit trop court d'un demy-pied. » (1)

Quelle est l'autorité de ce récit ?

Constatons, tout d'abord, qu'il n'est fait aucune allusion à cette tragique aventure, non-seulement dans les histoires, mais dans les pamphlets en prose ou en vers du temps (2), et qu'un pareil silence pendant plus de vingt ans serait plus qu'étrange, si elle avait eu quelque fondement.

Ajoutons que le livre des *Véritables motifs* est l'œuvre d'un ennemi et d'un ennemi anonyme (3), double motif pour s'en défier.

(1) P. 27, 28.

(2) Pas même dans Tallemant des Réaux dont les *Historiettes*, (1657-1659), furent écrites à une époque voisine de la mort de la Duchesse, retouchées et ramaniées depuis. Un pareil scandale eût été un régal pour lui.

(3) Quel en est le véritable auteur ? On l'attribue généralement à Daniel de Larroque, fils du savant pasteur de Vitré et de Rouen, Mathieu de Larroque.

Daniel, né vers 1660, à Vitré, était lui-même un homme instruit. Il passa à l'étranger lors de la révocation de l'Edit de Nantes, travailla avec Bayle, rentra en France en 1690 et y abjura le protestantisme. S'étant mis aux gages d'un libraire et ayant, en 1693, composé la préface d'un ouvrage satirique dans lequel on reprochait au gouvernement de n'avoir pris aucune mesure pour prévenir la famine qui désolait alors la France, il fut emprisonné au château de Saumur pendant cinq ans, et n'en sortit que par la protection de l'Abbesse de Fontevault. L'éditeur avait été pendu. L'Abbesse procura plus tard à Larroque, un emploi dans les bureaux du marquis de Torcy, secrétaire d'Etat des Affaires étrangères. Il devint secrétaire du Conseil de l'Intérieur et mourut en 1731 (*Biographie Michaud*. — *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français* 1856, p. 216). — Mais on ne trouve rien dans les *Entretiens* qui rappelle le protestant. Il y est question des ordres monastiques avec un respect que n'aurait pas eu un Ministre réfugié. C'est ainsi que le grand Arnaud avait pu, fort injustement il est vrai, les

La façon dont l'anecdote est racontée par Philandre à Timocrate, qui paraît l'avoir ignorée jusques-là, semble trahir un intérêt de scandale plutôt que de vérité historique. Aucune preuve n'est alléguée à l'appui, aucun témoignage (1).

Si, maintenant, nous analysons les divers éléments dont elle se compose, il faut bien reconnaître qu'ils présentent, tous, le caractère de l'in vraisemblance la plus choquante.

Voilà un cercueil fabriqué trop court par des gens du métier, habitués à calculer leurs mesures, à les prendre plus grandes que petites.

Le cercueil est trop court, et au lieu de l'allonger, on décapite le cadavre ; boucherie odieuse, profanation sacrilège, à laquelle répugnent les mœurs de l'époque et celles de tous les temps !

Il s'agit d'une opération très-difficile, même pour les gens de l'art.

Le sang coule sous le couteau, car on parle d' « une teste toute sanglante, » comme s'il n'avait pas dû se coaguler par le seul refroidissement du corps.

Famille, domesticité, prêtres assistent impassibles à cette horrible spectacle.

La tête n'est pas même placée dans le cercueil ; elle est jetée négligemment par terre.

attribuer au P. Bouhours. (Lettre du 24 août 1685). Bouhours se défendit noblement de cette accusation. « On ne peut, écrivit-il, imputer un tel ouvrage qu'à un homme dont la conscience est sans honneur. » (*Journal de Trévoux*, 1733, p. 786). L'abbé Thiers n'était pas davantage coupable de « cette œuvre d'iniquité, » comme l'appelle M. Varin (*la vérité sur les Arnauld*, 1817, 2 vol. in-8°) ; Il n'avait pour Rancé que du respect et de l'affection, ainsi que le prouve son livre de l'*Apologie*. Aucune preuve ne permet non plus de l'attribuer, comme on l'a fait, au P. Joseph Mège, bénédictin. Il est plus probable que les *Entretiens* furent composés en tout ou en partie par le P. Boisard, sacristain des Chartreux de Paris et précepteur des enfants de M. de Cressy, que la chaleur trop vive qu'il avait mise à poursuivre un bénéfice avait fait surnommer l'Abbé. Le manuscrit en avait été vu sur sa table avant l'impression. C'est du moins, ce qu'affirme l'auteur anonyme d'un ouvrage contemporain : *La conduite et les sentimens de Monsieur l'Abbé de la Trappe, pour servir de réponse aux calomnies de l'auteur des Entretiens de Timocrate et de Philandre*. (M. DC. LXXXV, s. n. n. l., p. 307). Chardon de la Rochette (*Mélanges*. T. II, p. 281) ; Beuchot et Barbier (*Supercherries littéraires, v^e La Roque*), ont adopté cette opinion.

(1) L'histoire du livre lui-même serait un roman. Le manuscrit aurait été perdu dans la confusion d'un incendie à Paris. Celui qui l'avait trouvé aurait commis la faute de ne pas le restituer à son propriétaire, mais l'aurait confié à un tiers qui, indiscret à son tour, et contre la volonté du prêteur, l'aurait publié en Allemagne.

Personne auprès de ces déplorables restes pour faire la veille funèbre, et Rancé peut pénétrer dans la chambre mortuaire sans être reconnu, sans être aperçu de personne, sans rien apercevoir lui-même qui lui donne le moindre soupçon que la mort a passé là !

Pas un de ces détails ne résiste à l'examen.



Comme complément de la légende de la tête coupée, on a prétendu que cette tête aurait été apportée à la Trappe par l'abbé de Rancé, et conservée dans sa cellule et dans celle des abbés, ses successeurs. On avait même remarqué la petitesse de la bouche et l'admirable beauté des dents. Notre confrère et ami, M. le marquis de Chennevières a finement remarqué que pour beaucoup de gens, cette tête à petite bouche est « la vraie enseigne populaire, la vraie amulette de la Trappe » ; qu'elle y joue un rôle presque égal à celui de Rancé. Je ne serais pas étonné qu'aujourd'hui encore quelques visiteurs à l'imagination ardente ou à la parole légère affirmassent, comme un des souvenirs les plus émouvants de leur voyage à la Trappe, qu'ils ont vu de leurs yeux et touché de leurs mains cette étrange relique.

Etrange en effet ! Quelles nouvelles invraisemblances accumulées ici à l'appui de la thèse, si invraisemblable, de la tête coupée !

Peut-on supposer raisonnablement que Rancé aurait osé demander à la famille de M^{me} de Montbazon de lui octroyer cette funèbre relique, et qu'elle aurait eu l'incroyable faiblesse de la lui accorder, consacrant ainsi elle-même la honte de M^{me} de Montbazon, celle de Rancé et la sienne propre ?

Comment admettre que l'ancien gentilhomme n'aurait pas reculé devant une exhibition si compromettante pour la mémoire de celle qu'il avait aimée ; le nouveau pénitent devant cette violation de la Règle qui obligeait le trappiste à déposer sur le seuil de sa retraite, les passions et les trésors de la terre ; le chef d'ordre, si jaloux de la dignité de sa maison, l'âpre et habile polémiste, en guerre permanente avec les représentants des autres congrégations, devant l'avantage que leur donnait sur lui, sur sa réforme même, une pareille imprudence ou une pareille audace ? Ce même Rancé avait, dès sa retraite à Véretz, renoncé à la lecture des

poètes anciens, dans la crainte qu'ils ne réveillassent dans les cendres de son cœur des feux mal éteints ; il avait donné à Péliisson le seul exemplaire qu'il eût emporté à la Trappe de son *Anacréon*, la première de ses gloires. Comment croire, enfin, que les abbés, ses successeurs, dont cette histoire de M^{me} de Montbazon et de leur père spirituel blessait les délicatesses filiales, ne se seraient pas hâtés de rendre à la terre ce malheureux crâne qu'ils n'avaient aucun intérêt à conserver ?

On a pu, on a dû voir dans la cellule de Rancé, aux pieds de son crucifix, un crâne humain, éloquent et muet emblème du peu que nous sommes. Les anachorètes, les moines avaient pour habitude de vivre ainsi avec l'image de la mort sous leurs yeux. Le même usage avait eu cours chez certains peuples anciens, qui faisaient passer un cercueil ou un cadavre dans la salle de leurs festins. Que le payen y vit une invitation à jouir des plaisirs de ce monde, parce qu'ils sont courts ; que le chrétien y vit au contraire, par la même raison qu'ils sont courts, une invitation à les mépriser, la question n'est pas là. Tout dit que Rancé devait avoir un crâne dans sa cellule ; tout dit aussi que ce crâne ne pouvait être celui d'une ancienne maîtresse.

Nous devons constater, d'ailleurs, que, parmi les visiteurs les plus attentifs de la Trappe, beaucoup ne parlent point du crâne prétendu de M^{me} de Montbazon, et que ceux qui en parlent se bornent à rapporter le bruit courant, sans y rien ajouter (1).

(1) La *Description de l'Abbaye de la Trappe*, attribuée par les uns à Félibien des Avaux, par les autres à Desmares, oratorien, curé de Liancourt, et qui parut du vivant de Rancé (Paris, in-12, M DC.LXXI, M.DC.LXXII, M.CD.LXXXIX, etc.) ne contient aucune allusion à la tête de M^{me} de Montbazon. Cette description a été réimprimée dans la seconde édition en 5 vol. in-12, des *Relations de la vie et de la mort de plusieurs Trappistes* (T. V, p. 329) et a reçu de cette manière une sorte d'approbation de la Trappe elle-même. On pourra sans doute trouver qu'il eût été indiscret, inconvenant même à son auteur d'y parler de M^{me} de Montbazon ; c'est aussi notre avis ; mais il y aurait eu bien plus encore d'indiscrétion et d'inconvenance à exhiber la tête qu'à en parler. N'a-t-on pas été jusqu'à chercher, comme nous le verrons plus loin, une allusion à cette tête dans les inscriptions du cloître ?

Autres visiteurs laïques d'avant la Révolution, ayant gardé le même silence :

Marlin, dans ses *Voyages en France et pays circonvoisins* (Paris, 1817, 4 vol. in-8°) : il avait visité la Trappe en 1775 ;

M^{me} de Genlis qui, en sa qualité de gouvernante ou gouverneur des enfants d'Orléans, obtint le privilège réservé aux princesses du sang royal, de pénétrer dans la maison, en 1788 (*Mémoires*, T. III, p. 216) ;

Sélis, depuis académicien, qui fit certainement un séjour plus ou moins long à La Trappe pour composer son petit roman, *Lettres écrites de la Trappe par un*

On a relevé comme une confirmation de cette croyance, une lettre de Bossuet à Rancé, en date du 30 octobre 1682. (1) En lui adressant un de ses livres, il ajoutait : « J'ai laissé ordre pour envoyer à M. Maine deux Oraisons funèbres (celles de Henriette de France et de Henriette d'Angleterre), qui, par ce qu'elles font voir le néant du monde, peuvent avoir place parmi les livres d'un solitaire, et qu'en tout cas il peut regarder comme deux têtes de mort assez touchantes. » Adressée à Rancé avec l'allusion qu'on y cherche, la plaisanterie aurait eu quelque chose de formidable,

novice, Paris, 1790, in-12 : par la nature même des idées qu'il y avait portées, par celle des sentiments ou des circonstances dont s'inspire son livre, il était plus disposé que personne à relever l'anecdote de la tête ;

Delestang, auteur d'une *Histoire du Perche*, 1791, dont le manuscrit inédit (3 vol. in-4°) fait partie de ma bibliothèque ; il avait écrit son livre à la porte pour ainsi dire de la Trappe ; il l'avait visitée très souvent ; il ne parle pas, lui non plus, de cette relique, qui ne pouvait échapper à son attention.

Bernardin de Saint-Pierre — mais on peut le ranger parmi les poètes dont nous parlerons tout-à-l'heure — visita la Normandie en 1775. Une esquisse de son voyage s'est retrouvée dans les papiers du général de Gazan, son gendre, et par bonheur est tombée, aux enchères, dans les mains d'un des hommes les mieux faits pour en sentir lui-même et en faire sentir l'intérêt, notre compatriote, confrère et ami, M. le marquis de Chennevières-Pointel. Il en a détaché et publié un chapitre : *Bernardin de Saint-Pierre à la Trappe* (Mortagne, Daupeley, 23 p. in-8° ; Extrait de l'*Echo de l'Orne*). « Mon conducteur, dit Bernardin, me dit que l'on conservait dans la maison la tête d'une femme dont la tête était très petite ; on croyait que c'était celle de la maîtresse de l'abbé de Rancé ; don Hugues l'avait vue ». Il n'y a là qu'une vague supposition. La petitesse même de la tête serait en opposition avec ce que l'on sait de la stature de M^{me} de Montbazou. Le même religieux parla au visiteur d'un frère trappiste mort quelque temps au paravant. « Etant novice, il avait une boîte où était une tête de jeune fille : dom Hugues le gronda, lui dit qu'il lui en donnerait une autre ; il la rendit en disant que c'était un grand sacrifice — vous en faites de bien plus grands — il la rendit et ne voulut plus prendre de tabac. » Voilà confondue par un seul trait, l'ombre même de la légende de la tête conservée par Rancé.

Depuis la fermeture de la Trappe et l'exil des Trappistes (1791) personne ne l'aurait vue, personne n'aurait pu la voir.

Joseph La Vallée a contre la Trappe dans son *Voyage dans les Départements (Orne, 1793)*, et contre Rancé, une diatribe furibonde. Il y parle du roman de Coiminge, en y cherchant dans l'histoire locale un fondement non moins romanesque ; de M^{me} de Montbazou, de sa tête conservée à la Trappe, pas un mot.

Je possède un petit volume in-8° écrit à la main en caractères qui imitent ceux de l'imprimerie, et portant ce titre : *Poésies diverses recueillies de plusieurs bons auteurs dont on a eu soin de marquer les noms. A la Trappe, M.DCC.LXXIII*. Avec beaucoup de morceaux religieux empruntés à J.-B. Rousseau, à Fléchier et à d'autres écrivains connus, il en renferme plusieurs composés à la Trappe même ou l'ayant pour objet, et qui ne sont pas sans intérêt pour son histoire. Quelques-uns même sont d'une note assez mondaine. Il n'y est fait non plus aucune allusion à M^{me} de Montbazou.

(1) 99° de l'édition Lebel, 1818.

comme dit Châteaubriand ; elle serait aussi contraire au caractère de Bossuet, qu'à la nature des choses et aux convenances. Mais ce n'est point à Rancé qu'était destiné l'envoi des deux Oraisons ; c'était à Mainie, laïque retiré à la Trappe : C'est bien différent. Que le grand orateur fit allusion aux têtes de mort, hôtessees familières des cellules, et leur assimilât ses Oraisons funèbres écrites pour exciter les mêmes sentiments et enseigner également le néant de la vie, rien de plus naturel. Bossuet n'a rien dit de plus. (1)

Ce n'est pas plus sérieusement qu'on a cherché dans ce passage de Saint Augustin inscrit dans les corridors de la Trappe, parmi beaucoup d'autres analogues : *Retinebant nugæ nugarum et vanitates vanitatum antiquæ amicæ meæ*, comme une sorte de confession publique du grand pénitent. En jouant sur les mots et en dénaturant le sens, tout à la fois grammatical et raisonnable, de Saint-Augustin, on traduit : « J'étais retenu par les chimères et les vanités de mon ancienne amie, » au lieu de : « Les chimères et les vanités, mes anciennes amies.... »

Enfin, on a vu dans le silence gardé par Rancé après la publication des *Vrais motifs*, dans sa prière à Meaupou, un de ses historiens, de n'y pas répondre (Lettre du 17 mars 1686) une sorte d'aveu. Rancé eut la dignité et la pudeur du silence. Il avait fait inscrire sur la porte du cloître de la Trappe : *Sedebit solitarius et tacebit*. Toute la vie du religieux est dans cette immobilité silencieuse ; il n'appartient plus au monde extérieur ; il s'assied et il se tait ! Homme fin et sensé, Rancé ajoutait : « Votre ouvrage relèvera la critique, donnera sujet à des répliques, m'attirera un nombre infini d'ennemis sur les bras ». Quoi de plus juste et de mieux pensé ? Croit-on que, de nos jours, il aurait correspondu avec les journalistes qui l'auraient pris à partie, et que s'il avait eu l'imprudence de le faire, le dernier mot lui fût resté ? (2),

(1) L. du Bois, *Histoire civile, religieuse et littéraire de l'abbaye de la Trappe*, 1824, p. 84 ; — Châteaubriand ; — etc.

(2) « Il avoit été d'une délicatesse infinie sur sa réputation, Dieu lui fit la grâce de surmonter presque tout d'un coup une sensibilité si naturelle ; il l'établit dans une indifférence si parfaite à l'égard des faux jugements des hommes, qu'il laissa dire et penser tout ce qu'on voulut, sans se mettre en peine d'y répondre, « On dira de moy tout ce qu'on voudra, dit-il dans une de ses lettres, pourveu que ma conscience ne me reproche rien, je vivray en repos. Pourveu, dit-il dans une autre lettre, que je sois à Dieu, je compte pour rien l'opinion des hommes ;

Il ne se tut pas toujours, cependant, sur ce point délicat de son passé. Il accorda à l'amitié ce qu'il refusait à la controverse maligène, à la curiosité frivole.



Écoutons Saint-Simon, si véridique en tout ce qui n'intéresse pas ses préjugés de caste et de parti, Saint-Simon, le confident et le meilleur ami de Rancé, qui, de son lit de paille et de cendre, lui adressait un dernier souvenir d'affection (1). Chaque mot de son récit a été calculé et mérite d'être pesé :

« La princesse de Guéméné, morte duchesse de Montbazou en 1657, mère de M. de Soubise, étoit cette belle M^{me} de Montbazou dont on a fait ce conte qui a trouvé croyance, que l'abbé de Rancé, depuis ce célèbre abbé de la Trappe, en étoit fort amoureux et bien traité ; qu'il la quitta à Paris se portant fort bien, pour aller faire un tour à la campagne ; que bientôt après y ayant appris qu'elle étoit tombée malade, étoit accouru et qu'étant entré brusquement dans son appartement, le premier objet qui y étoit tombé sous ses yeux étoit sa tête, que les chirurgiens, en l'ouvrant avoient séparée (2) ; qu'il n'avoit appris sa mort que par là ; et que la surprise et l'horreur de ce spectacle joint à la douleur d'un homme passionné et heureux, l'avoit converti, jeté dans la retraite, et de là dans l'ordre de Saint-Bernard et dans sa réforme. Il n'y a rien de vrai en cela, mais seulement des choses qui ont donné cours à cette fiction. Je l'ai demandé franchement à M. de la Trappe, non pas grossièrement l'amour et beaucoup moins le bonheur, mais le fait, et voici ce que j'en ai appris.

« Il étoit intimement de ses amis, ne bougeoit de l'hôtel de Montbazou, et ami de tous les personnages de la Fronde, de M. de Châteauneuf, de M^{me} de Chevreuse, de M. de Montrésor et de ce qui s'appeloit alors les importants, mais plus particulièrement de M. de Beaufort avec qui il faisoit très souvent des parties de chasse, et dans la dernière intimité avec le cardinal de Retz et qui a duré jusqu'à sa mort.

« je donne la liberté au monde de dire de moy tout ce qu'il lui plaira ; je mérite « tout cela et bien davantage ; cela me fera connoître encore plus l'importance de « se mettre dans une retraite qui ne puisse être interrompue par le commerce des « hommes. On me maude, écrit-il encore, que l'on est extrêmement surpris de ma « conduite. Je m'y suis bien attendu, mais il faut achever l'œuvre de Dieu. » (Marsollier, *La vie de dom Armand-Jean Le Bouillier de Rancé.*., Paris, M.D.CCIII n-4°, p. 59).

(1) T. II, chap. IX.

(2) Variante un peu différente du récit des *Véritables motifs*, d'après lequel la tête aurait été détachée du tronc parce que le cercueil se trouvait trop court. Autre variante ; Rancé aurait trouvé les chirurgiens en train d'embaumer le corps. (*Débats*, 30 novembre 1851).

« M^{me} de Montbazon mourut de la rougeole en fort peu de jours, M. de Rancé étoit auprès d'elle et ne la quitta point, lui vit recevoir les sacrements, et fut présent à sa mort. La vérité est que, déjà touché et tirailé entre Dieu et le monde, méditant déjà depuis quelque temps une retraite, les réflexions que cette mort si prompte fit faire à son cœur et à son esprit achevèrent de le déterminer, et peu après il s'en alla en sa maison de Vêret en Touraine, qui fut le commencement de sa séparation du monde... » (1)

Voilà donc sur cet épisode de la mort de M^{me} de Montbazon, la vérité dévoilée par l'homme le mieux placé pour la bien connaître et le plus digne de foi.

La version de Saint-Simon est pleinement confirmée, dans ses grandes lignes du moins, par un témoignage non moins digne de confiance, celui de dom Gervaise qui ne pouvait la connaître, puisque son livre parut en 1742 et que Saint-Simon ne mourut qu'en 1755, sans avoir communiqué ses *Mémoires* à personne.

Dom Gervaise avait connu Rancé très particulièrement. Il avait été à la Trappe avec lui. Il avait même été l'un de ses successeurs en qualité d'Abbé et lui avait, au dire de Saint-Simon et des historiens de Rancé, rendu la vie assez dure. (2) Son *Jugement critique, mais équitable des Vies de feu M. l'Abbé de Rancé, réformateur de l'Abbaye de la Trappe, écrites par les sieurs Marsollier et Meaupeou...*, parut en 1742. (Troyes, sous la rubrique de Londres, in-12); mais il avait été longuement préparé. Près d'un demi-siècle s'était écoulé depuis la mort de Rancé. Gervaise pouvait parler en toute liberté de tous les actes de sa vie; il passe à peu près condamnation sur la nature de sa liaison avec M^{me} de Montbazon. Parlant de la maladie de cette dame, il s'exprime ainsi :

« L'Abbé de Rancé étoit au chevet de son lit et ne l'abandonna point jusqu'aux derniers momens. On peut juger qu'elle étoit sa douleur : il eut le courage néanmoins, tout le monde refusant de le faire, de lui annoncer le premier, le danger où elle étoit. « Il n'y a point d'aparence, lui dit-il, que vous puissiez relever de cette maladie ; tout presse, ne différez pas

(1) *Mémoires*, T. I, chap. xxxvii.

(2) Rancé s'était démis de son Abbaye entre les mains du Roi, à cause de son âge et de ses infirmités, le 29 juin 1695. Il fut remplacé par dom Zozime, qui mourut dès l'année suivante, et eut lui-même pour successeur dom Gervaise. Ce nouvel abbé, d'un caractère à la fois difficile et léger, dut se démettre en 1698 et quitter la Trappe. (L. Du Bois, p. 116; etc.)

« d'un moment à vous réconcilier avec Dieu, puisque vous en avez encore le temps... »

« Elle chargea l'abbé de Rancé du soin de ses affaires temporelles, et remit celui de son intérieur, par le conseil de ce fidèle ami entre les mains du Curé de Saint-Paul, son pasteur. Le temps fut court, mais il fut bien ménagé : l'habileté du directeur, les dispositions chrétiennes qu'il trouva dans la malade, la mort qui se faisoit sentir par les approches, en firent plus qu'il n'y avoit lieu d'espérer. Tout le monde fonda en larmes dans cette maison, et cherchoit sa consolation auprès de l'abbé de Rancé qui en avoit plus besoin qu'un autre : occupé des affaires dont elle l'avoit chargé, il venoit de moment à autres auprès de son lit, autant pour animer sa foi et son espérance, que pour connoître par lui-même s'il n'y avoit plus de ressource.

« Le cinquième jour de sa maladie, l'ayant quittée sur les deux heures après minuit pour aller prendre un peu de repos, il revint trois heures après ; déjà il montoit l'escalier, lorsque M. de Soubise (fils de la duchesse) qui descendoit, le rencontrant, lui dit, avec ces airs qui sont assez ordinaires aux gens de cour : « C'en est fait, Abbé, la farce est jouée » (1) En effet Madame de Montbazon venoit d'expirer, après une heure d'agonie... » (2)

Tout dans ces récits faits par deux hommes, si différents de caractère et de situation sociale, et qui n'avaient pu s'entendre, porte le cachet de la vraisemblance, aussi bien que de la sincérité (3).

Nous en trouvons la confirmation dans la conduite postérieure de Rancé et dans les hésitations qui l'arrêtèrent pendant longtemps avant de faire profession. Ce n'est pas la mort de M^{me} de Montbazon qui le jeta dans le cloître, éperdu, foudroyé, comme on se plait à le dire. Il n'y entra que six ans plus tard, et après des étapes successives dans la voie du perfectionnement et des austérités.

La progression quelles jalonnent pour ainsi dire n'a rien qui doive nous surprendre. « Ce qu'il y a de merveilleux

(1) C'est presque le mot d'Auguste mourant ; il est vrai qu'Auguste parlait de lui-même. (Suétone, n° 93).

(2) Page 157.

(3) Vigneul de Marville (ou plutôt Bonaventure d'Argonne), (*Mélanges d'Histoire et de Littérature*, 1701, 3 v. in-12 ; T. 3, p. 130) donne sur la mort de M^{me} de Montbazon quelques détails légèrement différents de ceux de dom Gervaise et de Saint-Simon. « Venant pour lui rendre visite, il aurait appris dans l'antichambre qu'elle étoit fort malade et qu'elle n'avoit plus besoin que d'un confesseur. Il se seroit empressé d'en aller chercher un ; mais quelque diligence qu'ils y missent, ils seroient revenus trop tard... La décapitation n'est qu'un conte fait à plaisir. »

dans la vocation des saints, ce n'est pas le dernier effort qui les sépare à jamais du monde ; c'est le premier pas qui les en éloigne. La foi et la pratique excitent et remplissent seules ce besoin de mouvement, d'inconnu, d'idéal qui les travaille. A mesure que leur âme, dégagée des vapeurs de la terre, traverse des régions plus pures, elle s'élève au ciel d'un vol plus rapide et plus assuré ».

∴

« Tous les poètes dit Châteaubriand, ont adopté la version de Larroque, tous les religieux l'ont repoussée. » (1) Poète lui-même, et le plus grand de tous, il penche, non toutefois sans une certaine réserve, vers l'opinion des premiers. Il serait impossible de citer ici leurs œuvres dont quelques-unes cependant offrent de remarquables passages, ni même tous leurs noms, depuis celui de l'austère et discret Louis Racine, jusqu'à celui du voluptueux Bertin. (2)

Les poètes ont naturellement suivi le préjugé qui flattait leur imagination et se prêtait à l'emploi de leurs couleurs les plus sombres ou les plus brillantes.

∴

Pour moi, mes chers confrères, j'ai cru devoir le combattre au nom du respect dû à la mémoire d'un homme illustre, de la vérité historique et de la saine raison.

Loin de moi cependant l'espoir présomptueux de le détruire. « Le surnaturel est le naturel même de l'esprit humain, » a dit Châteaubriand, et lui-même nous en fournit la preuve dans le sujet dont je vous ai entretenu trop longtemps. A la vérité on préfère, on préférera longtemps la fiction, le roman à l'histoire.

Restons cependant fidèles à nos chères études, aux règles de

(1) P. 63. — Non-seulement les religieux, mais la plupart des historiens catholiques les plus sérieux. Quelques-uns, comme Marsollier, Le Nain, ont même évité de parler de M^{ss} de Montbazou.

(2) V. à l'Appendice quelques fragments. M. l'abbé Dubois (*Histoire de Rancé et de sa réforme*, 1866, 2 vol. in-8°) a confondu toutes les pièces relatives à ce point comme à tous les autres qui constituent l'histoire littéraire de la Trappe ; fort excusable assurément de mal connaître cette médiocre littérature ; mais il aurait pu n'en rien dire.

M. l'abbé Dubois avait examiné et discuté sérieusement la question historique.

la saine critique, au culte de la vérité vraie. Si, pour beaucoup de gens, les événements de l'histoire ressemblent à ces jeux du théâtre ou du salon qui ont besoin d'être éclairés par la lumière prestigieuse du gaz et des bougies ; si les rayons du soleil, qui accusent la forme et la couleur véritables des autres objets, dénaturent ceux-ci ou les dissipent, ce n'est pas une raison... le gaz et les bougies ne vaudront jamais le soleil.

APPENDICE

Louis RACINE

Au commencement du 3^e chant de son poëme de *La Grâce*, publié en 1751, Louis Racine dit :

Saintement pénétré d'un spectacle effrayant,
Rancé de ses plaisirs reconnaît le néant ;
D'esclave il devient libre ; à la cour il échappe
Et fuit dans les déserts pour enfanter la Trappe

• •

BARTHE

Barthe, de l'Académie de Marseille, publia en 1765 (Genève et Paris, in-8°, vign. d'Eisen) *Lettre de l'Abbé de Rancé à un ami, écrite de son abbaye de la Trappe*.

• • • • •

J'arrive ; il était nuit. Tout palpitant de joie,
Je retrouve dans l'ombre une secrète voie.
J'entre ; tout se taisait : je la cherche de l'œil ;
Soudain, près de son lit, j'aperçois un cercueil...
Je m'arrête... j'y cours et d'un regard avide...
Dieu ! je vois un corps pâle, inanimé, livide ;
Ce corps était sans tête, et mon œil égaré
Ne trouve, en la cherchant, qu'un tronc défiguré.
Tout-à-coup, sur un marbre une toile étendue,
Nouvel objet d'horreur, se présente à ma vue.
Je quitte le cercueil, j'approche épouvanté,
Je soulève en tremblant ce voile ensanglanté.
Ah ! puis-je retracer cette image effrayante ?
C'était sa tête, ami, la tête d'une amante !

O toi, toi que j'aimai dès nos plus jeunes ans,
 Qui fis naître des feux sur mon cœur trop puissants,
 Toi, dont l'œil ébloui m'enviait tant de charmes,
 N'entends-tu pas mes cris ? Ne vois-tu pas mes larmes ?
 Me vois-tu tour à tour, enflammé, sans couleur,
 Frémissant d'épouvante, et muet de douleur ?
 Je la reconnaissais cette beauté flétrie.
 J'ignorais si le fer avait tranché sa vie.
 J'allais, j'errais, tantôt sur sa tête penché,
 Tantôt près du cercueil en silence attaché.
 Que de fois j'embrassai ce déplorable reste !
 Je voulus me plonger dans ce cercueil funeste ;
 Et, près d'elle, vivant, la suivre chez les morts.
 J'entends du bruit ; ce bruit arrête mes efforts.
 Je crus qu'on s'avancait vers ce toit solitaire.
 A des yeux indiscrets je cherche à me soustraire,
 Et la crainte et l'honneur précipitent mes pas.
 Je conservai sa gloire en pleurant son trépas.
 Tremblant, je m'échappai d'un lieu plein de son ombre.
 Les étoiles encor brillaient dans la nuit sombre.
 Je fuis vers ma demeure, éperdu, tourmenté ;
 La tête et le cercueil erraient à mon côté.

.

La Harpe, alors une des sentinelles avancées du parti philosophique, fit paraître en 1767 la *Réponse d'un solitaire à l'abbé de Rancé*. Voltaire en composa la préface. « Un auteur de mérite, dit-il, s'était diverti à écrire une lettre en vers au nom de l'abbé de Rancé, fondateur de la Trappe, homme autrefois voluptueux, mais alors se dévouant, lui et ses moines, à une horrible pénitence. Un moine devenu sage, répond ici à l'abbé de Rancé. »

Ces lignes et les premiers vers de la pièce suffisent pour en faire apprécier l'esprit :

J'ai lu, triste Rancé, ta lamentable Epître.
 Je m'indigne et te plains. De quel droit, de quel titre,
 Du poids de tes malheurs as-tu chargé nos jours ?
 Ose tu nous punir de tes folles amours ?
 Si ton cœur a brûlé d'une flamme adultère,
 Je suis loin de blâmer un remords salutaire.
 Je sais que les humains, trompés par le désir,
 Sont faits pour la faiblesse et pour le repentir.
 Mais pourquoi donc viens-tu, despote atrabilaire,
 En redoutant un Dieu, t'armer de sa colère,
 Pour rejeter sur nous, dans ton sinistre effroi,
 Les maux que tu prétends qu'il destinait pour toi ?

.

BACULARD D'ARNAUD

On s'étonne que dans le drame du *Comte de Comminge* écrit et publié par d'Arnaud en 1772, mais qui ne put être joué qu'au commencement de la Révolution, et qui se passe à la Trappe, il ne soit fait aucune allusion à la sinistre légende de la mort de M^{me} de Montbazon ; que son crâne ne figure pas dans la mise en scène, avec les autres éléments, alors assez nouveaux, que d'Arnaud, à la recherche de l'horrible, du dramatique, du sentimental, avait étalés aux yeux du spectateur : souterrains peuplés de tombes, longs cloîtres en perspective, tombeau de Rancé, ossements épars, fosses à demi creusées, inscriptions terribles... Ce ne peut être qu'une distraction de sa part.

BERTIN

Bertin, dans sa Lettre au chevalier du Hautier datée du 19 juillet 1780, parle de « la tête de M^{me} de Montbazon, apportée à la Trappe par l'abbé de Rancé, et conservée dans la chambre de ses successeurs » ; mais il ne dit pas l'avoir vue. Lui-même, dans ces jolis vers, fait justice d'une partie des légendes dont la Trappe a été l'objet :

J'ai parcouru la Trappe et les mornes déserts
De la nouvelle Thébàide ;
Parmi ces vieux tombeaux que la mousse a couverts,
J'ai cherché vainement l'objet des plus doux vers,
L'infortuné Comminge auprès d'Adelaïde.
Mon cœur, je l'avouerai, surpris, désanchanté,
N'a point retrouvé ses modèles :
Deux amants si discrets, si tendres, si fidèles,
Dans ces lieux, m'a t'on dit, n'ont jamais existé.
A leurs malheurs imaginaires,
Ainsi, dans ma jeune saison,
Crédule, j'ai donné des larmes trop sincères :
Hélas ! chaque jour la raison
Détruit nos erreurs les plus chères (1)

(1) *Œuvres complètes*, 1826, in-32, p. 249.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE L'ORNE

RAPPORT

MESSIEURS,

En faisant l'examen de conscience annuel de la *Société Historique et Archéologique de l'Orne*, en établissant le bilan des travaux dont je vais vous donner la sèche nomenclature, j'admirais le zèle et la persévérance de mes dignes et excellents collaborateurs et je suis tenté à cette heure de me féliciter de la tâche facile et douce qui m'est imposée. L'examen des travaux accomplis et les souvenirs auxquels j'ai dû faire appel, m'ont en effet convaincu que si les compagnies savantes et inoffensives comme la nôtre ont parfois de ces petites vicissitudes inséparables, hélas ! de tous les groupements humains, elles ont aussi le bénéfice de leur indépendance. L'histoire et l'archéologie peuvent avoir leurs disputes d'écoles et leurs querelles de systèmes, mais ce sont des sciences éminemment pacifiques et modératrices. Si nous remuons la cendre des morts, ce n'est pas pour la faire fermenter, c'est pour chercher les paillettes perdues et les trésors oubliés.

Voici, Messieurs, l'analyse des travaux de la *Société Historique et Archéologique de l'Orne*, depuis le mois d'octobre 1884 jusqu'au mois d'octobre 1885.

I. — Séance du 23 octobre 1884, à Domfront. — Tirage au

sortiréglementaire des membres sortants du bureau : MM. Lecointre et de Contades, vice-présidents, rééligibles, sont réélus. — Admission de huit nouveaux membres. — M. Canivet fait hommage à la Société d'une magnifique collection de photographies, représentant quelques-uns des principaux monuments du département de l'Orne. — M. Hédin fait également hommage à la Société de deux remarquables aquarelles (château de Domfront, Saint-Céneri). — Ajournement de la prochaine réunion au mois de décembre.

Les lectures faites le même jour à la séance publique tenue dans la salle du théâtre de Domfront, trop petite pour contenir le public indulgent et sympathique qui l'honorait de sa présence ont été imprimées dans le quatrième bulletin du tome troisième et dans le premier bulletin du tome quatrième des mémoires de la Société.

2. — *Séance du 31 décembre 1884.* — Communication de la circulaire ministérielle relative à la réunion annuelle des délégués des Sociétés savantes. La circulaire recommande aux Sociétés les travaux relatifs à l'histoire de l'Art. Un membre rappelle que l'Etude sur l'*Eglise de Saint-Evroult-de-Montfort*, par M. Amiard, architecte à Flers et le *Mémoire sur les bibliothèques et les mairies du département de l'Orne* par M. Duval ont été admis à la lecture en 1884. — M. de La Sicotière annonce qu'il s'occupe d'une monographie complète des trois Godard, d'Alençon, graveurs sur bois. — Madame veuve Liard fait hommage à la Société de deux exemplaires de l'*Histoire de Domfront* publiés par le regretté Monsieur Liard auquel M. Duval est chargé de consacrer une notice nécrologique jointe au compte-rendu de l'ouvrage offert. — M. le Président dépose sur le bureau une *étude historique sur Douillet le joli* par M. Triger et les deux premières livraisons du grand ouvrage de M. Ruprich-Robert sur l'architecture Normande. M. l'abbé Barret est chargé du compte-rendu de l'ouvrage de M. Triger. Vu l'importance du travail de M. Ruprich-Robert, plusieurs rapporteurs seront chargés d'en rendre compte. En attendant, la Société décide l'insertion dans la chronique du Bulletin d'une note remerciant l'auteur de son bienveillant hommage et témoignant l'intérêt particulier que la

Société porte à l'œuvre du savant confrère qu'elle est heureuse de compter au nombre de ses membres. — Communication de divers travaux des membres de la Société. Note archéologique sur l'*Eglise de Notre-Dame-sur-l'Eau* par M. Lefaverais, président à Mortain, rapporteur M. Lecointre. — Rapport de M. Florentin Lorient sur les travaux de la Société historique du cercle Saint-Simon, à Paris, proposition et adoption d'échange de publications. — Note de M. Lorient sur des fragments de peinture à fresque, découverts dans l'église de Loucé, canton d'Ecouché. — *Philologie*, patois Normand par M. G. Le Vavasseur, rapporteur, M. l'abbé Hommey. — Trois rapports de M. Le Vavasseur. *Un chapitre de l'histoire de Frotté* par M. de La Sicotière, *l'Histoire d'un Château Normand*, par M. de Contades. Une *Notice sur l'Eglise d'Orville* par M. Dallet. — Travail de M. Henry du Motey sur le *Seigneur de la Boutonnière*, rapporteur M. Duval. — Rapport de M. l'abbé Hommey sur deux brochures de M. de Charencey, *une légende cosmogonique et des textes en langue tarasque*. — Règlement relatif à la publication du Bulletin.

3. — *Séance du 29 janvier 1885.* — Rapport de M. l'abbé Hommey sur le travail philologique de M. Le Vavasseur. — Rapport de M. l'abbé Barret sur l'ouvrage de M. Robert Triger, ajournement. — Communication faite par M. Hommey d'un brevet du roi Louis XV, portant permission au sieur Chesneau de la Drouerie, receveur des tailles de l'élection d'Alençon de réduire à la hauteur de 9 pieds le mur d'enceinte de la ville et une ancienne tour en ruine formant limite entre son jardin et celui des RR. PP. Jésuites. Rapporteur M. Lecointre. — Comptendu de la situation financière de la Société par M. Hommey, trésorier. MM. Leurson et Charpentier, rapporteurs. — M. Hommey demande à être déchargé de ses fonctions de trésorier. Remerciements à M. Hommey pour le concours précieux qu'il a apporté à la Société. Désignation de M. Charpentier comme trésorier provisoire.

4. — *Séance du 5 février 1885.* — Seconde lecture du rapport de M. l'abbé Barret sur le travail de M. Triger. Sa demande de renvoi à la commission de publication n'est pas adoptée. Tout en

maintenant rigoureusement le principe de la responsabilité du comité de publication et les prescriptions de l'art. 17 des statuts, la Société estime que la seconde lecture donne dans le cas présent une sanction équivalente à celle de l'examen du comité. — Dépôt de la proposition suivante : « Il est entendu qu'en exécution de l'art. 17, toute communication présentée à la Société, rapport, lecture ou mémoire et acceptée par elle sera de droit renvoyée au comité qui demeure chargé d'examiner si cette communication peut être publiée *in-extenso* ou par extraits. Le comité ne pourra délibérer qu'au nombre de trois membres au minimum. En cas de rejet ou lorsque des amendements ou des retranchements seront jugés nécessaires, l'auteur entendu, le comité devra charger un de ses membres de rendre compte à la Société, à la prochaine séance, de cette décision qui sera alors soumise à l'appréciation de l'assemblée. » — M. Duval donne lecture d'un mémoire intitulé : *La Société royale d'agriculture de la généralité d'Alençon de 1762 à 1792*. La Société approuve ce travail, destiné aux lectures de la Sorbonne. — Acceptation de la proposition de M. Lecointre, relative à l'échange des publications de la Société avec celle des Antiquaires de l'Ouest.

5. — Séance du 12 mars 1885. — Démissions de MM. le docteur Bouteillier, conseiller général,

L'abbé Charles, vice-président de la Société archéologique du Maine,

Deschamps, professeur d'histoire au collège Rollin,

Cardon, instituteur à Exmes,

Racinet, instituteur à la Chapelle-Montligeon,

L'abbé Grimbert, curé de Coulonges-sur-Sarthe,

L'abbé Le Dien, curé de Fel.

Avis de décès de M. Paul Marais, ancien élève de l'école des Chartes (Paris-Passy, rue Mozart), membre de la Société.

La Société charge MM. de Contades et Appert de régler un compte avec M. Champion, libraire à Paris. — Notices nécrologiques sur MM. de Liesville et Vatel, confiées aux soins de M. de La Sicotière. — Proposition d'échanges de publications avec la Société de l'Histoire de Normandie, la Société de l'Histoire de

Paris et l'académie de Rheims. — Le secrétaire est chargé de faire copier sur un registre le catalogue de la bibliothèque de la Société, qu'il a préparé sur fiches. — Emission d'un vœu tendant à l'admission de six membres au lieu de quatre dans la commission de publication et renvoi de la décision à la réunion générale d'octobre.

6. — *Séance du 11 juin 1885.* — Ouvrages déposés sur le bureau : 9 volumes de la *Société de l'Histoire de Normandie*, bulletins de la Société : *Bulletin de 1885 de la Société Historique et Archéologique de Valognes* : *Bulletins de la Société Archéologique des Vosges* et de la *Société Flammarion* : Le fascicule 4 et 5 de l'*Architecture Normande et la cathédrale de Sées* par M. Ruprich-Robert : *Notice sur Guillaume de Longchamp, vice-roi d'Angleterre* par M. Boivin-Champeaux : *Récits chevalins d'un vieil éleveur, l'ancien Merlerault* par M. C. Du Hays : *Notre-Dame d'Alençon* par M. l'abbé Dumaine : *La Céramique dans le Calvados* par M. de Farcy : *Lettres de Lecointre-Dupont à M. R. Chalens.* — Communications : 1° d'une circulaire ministérielle invitant la Société à recueillir et à adresser au ministère tous les documents qu'elle pourra réunir sur la nidification des oiseaux et leurs mœurs dans la région qu'elle habite. Déclaration d'incompétence de la Société dont les travaux sont étrangers à l'histoire naturelle. Remise de questionnaires à MM. Duval et l'abbé Rombault pour être communiqués aux hommes compétents en dehors de la Société. — 2° d'une circulaire de la Société française d'archéologie relative au congrès de Montbrison en 1885. — 3° d'une lettre de M. Vimont concernant plusieurs enceintes et des restes de fortifications d'origine inconnue, relevés par lui dans la presqu'île comprise entre l'Orne et la Baize. Une analyse de ce travail intéressant sera insérée au prochain Bulletin. — Communication de M. Adigard et de M. l'abbé Rombault sur le chevalier Gallery de Lair Du Bois, la famille de Farcy, la descendance de Pierre Corneille et les ancêtres de Charlotte Corday. — Fixation provisoire de la réunion publique annuelle à Mortagne le jeudi 22 octobre 1885.

7. — *Séance du 13 août 1885.* — Ouvrages déposés sur le bureau et offerts à la Société : *Bulletins et annuaire de la*

Société Flammarion, de la *Société d'Agriculture de la Sarthe* et du *Cercle Saint-Simon* : Trois brochures de M. de la Sicotière sur diverses épisodes de la chouannerie et une notice nécrologique sur M. du Châtellier ; nomination de rapporteurs. — Communication d'un bulletin du comité des travaux historiques contenant un rapport de M. Alfred Maury sur le mémoire de M. l'abbé Rombault, relatif au baptême de Charlotte Corday. — Communication d'un passage du répertoire des travaux historiques faits pendant l'année 1883, contenant une analyse des tomes I et II de la *Société Historique et Archéologique de l'Orne* (p. 3248-3305) — Admission d'un nouveau membre. — Démission de M. Doucin, préfet de l'Orne.

8. — *Séance du 8 octobre 1885.* — M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Duval, archiviste du département ; par suite de motifs personnels, M. Duval donne sa démission de ses fonctions de secrétaire et de membre de la Société. Tout en regrettant la détermination prise par M. Duval, la Société lui donne acte de sa démission. — Renouvellement du bureau. M. le comte de Charencey est nommé vice-président à la place de M. le comte de Vignerot, vice-président sortant, déjà réélu et non rééligible aux termes du règlement. M. Beaudouin est nommé secrétaire à la place de M. Duval, démissionnaire et M. Leurson, trésorier définitif à la place de M. Charpentier, trésorier intérimaire. — Nomination d'un comité de publication composé de six membres à la place de l'ancien comité de quatre membres. Réélus, MM. l'abbé Rombault, Jules Appert, Arnoul, Blanchetière, membres de l'ancien comité : élus, MM. l'abbé Hommey et Martin de Neufville. — Communication de M. le Président, concernant la subvention de 300 fr. accordée en 1883 pour 1884 à la *Société historique de l'Orne* par le Conseil général. Le Conseil général, obéissant à des nécessités budgétaires, a refusé en principe toutes les subventions demandées par les Sociétés savantes. Devant cette détermination, la demande de subvention introduite en faveur de la Société archéologique a dû être retirée. — Démission de M. l'abbé Gatry, curé du Bouillon. — Le Président dépose sur le bureau les ouvrages suivants : 1° un bulletin de la *Société Flammarion* ; 2° Deux livraisons de l'*Architecture Normande* de M. Ruprich-Robert : le programme du congrès

des Sociétés savantes en 1886 : 4° une lettre ministérielle accusant réception de bulletins. — Confirmation de la réunion publique à Mortagne et fixation définitive au mardi 27 octobre. Le comité est chargé d'examiner les travaux dont il sera donné lecture et d'arrêter le programme de la séance.

Les travaux lus dans la séance publique du 23 octobre 1884, les mémoires communiqués à la société, soumis à son approbation dans les huit séances mensuelles dont je viens de vous donner l'analyse, contrôlés par le comité de publication ont fourni la matière de trois bulletins. Le quatrième est sous presse.

De ces travaux je ne saurais rien dire. Ils ont été publiés et soumis à la critique des lecteurs. Permettez-moi seulement mes très chers, très honorés et trop peu nombreux confrères perchérons, de constater que nous estimons à sa juste valeur le concours un peu trop rare que vous voulez bien nous donner.

A côté des intéressantes communications qui nous viennent du Bocage et du Passais normand par l'intermédiaire de MM. Blanchetière, Salles, Lefaverais et tant d'autres, des recherches que l'infatigable M. Vimont a poussées jusqu'aux confins de l'arrondissement d'Alençon, des biographies intéressantes dans lesquelles M. Henry du Motey fait consciencieusement revivre les « Oubliés » sinon les dédaignés de l'arrondissement d'Argentan, le Bulletin a publié les intéressants documents communiqués par M. Bresdin sur l'incendie du château de Longni en 1682. Notre publication la plus importante, celle que nous poursuivons avec le plus de persévérance, à laquelle nous prodiguons sans regret nos soins et consacrons volontiers nos ressources disponibles, est le *Cartulaire de la Trappe*, communiqué par notre honorable et savant collègue M. le comte de Charencey. Une commission spéciale surveille et corrige les épreuves de ce précieux document. Lorsqu'il me vint à la pensée de compléter et de continuer mon travail sur le patois Normand, je fis appel à tous mes compatriotes en leur demandant communication des expressions locales qui auraient pu frapper leurs oreilles. Le premier, pour ne pas dire le seul qui répondit à mon appel, fut un percheron. Il est vrai que M. Pitou est un poète que devaient tenter la licence et

l'imprévu de mes fantaisies grammaticales. Les poètes ont d'ailleurs un tel fond d'amabilité et de courtoisie qu'ils restent aimables et bons camarades même en descendant de la prosodie à la syntaxe, des caresses de la rime aux égratignures de la raison.

Oui, Messieurs du Perche, vous êtes des nôtres, mais ne pouvez-vous pas être plus complètement à nous et avec nous ? Et ici, je vous prie de croire à la sincérité et au désintéressement de mon appel. Sans doute quelques démissions assez imprévues et venues un peu de tous les côtés ont fait dans nos rangs des vides regrettables, mais des admissions nouvelles sont venues promptement les combler. Sans doute, la mesure économique prise par le Conseil général diminue nos ressources, mais il en est d'une honnête Société comme d'un honnête homme ; elle peut vivre de peu et longtemps.

C'est à vos richesses intellectuelles que nous en voulons, MM. et chers collaborateurs. Successeurs et émules de Courtin, de Bar des Boulais, de Bry de la Clergerie, de Delestang, de l'abbé Fret, de Pattu de St-Vincent, de Vaugeois, de Charpentier, de M. Pitard et de tant d'autres infatigables chercheurs, n'avez-vous plus rien à nous dire ? Mortagne a-t-il épuisé toutes les chroniques des deux Saint-Eloi et ne saurait-on dénicher quelque nouvelle et curieuse légende sur ce *sanctus et almus Eligius Noviodunensis* qui vint tout exprès à Mortagne, dix-huit ans après la mort du roi Dagobert pour remettre à l'endroit la cervelle d'un possédé qu'un diable percheron avait tournée à l'envers ? Et les Rotrou ? Et les Giroye ?

Les deux Perche ont la bonne fortune historique de pouvoir évoquer les plus terribles et les deux plus énigmatiques fantômes de la féodalité, Robert-le-Diable et Simon de Montfort. Les saintes y ont demeuré, les saints y ont passé. Je sais que toucher à Saint-Louis est difficile et que la plume qui fit le siège de Bellesme est d'une autre oiseau que celle de l'abbé Vertot. Mais la guerre de cent ans ? Mais la ligue ? Mais le Canada ? Mais vos gloires aristocratiques et bourgeoises, civiles et militaires, si bien confondues et mêlées que le nom de Catinat est parmi ceux des 28 héros du 16 juillet 1593 et que deux siècles plus tard la recon-

naissance publique associait dans un monument commémoratif Berthereau et le chevalier de Fontenay?

Vous ririez de mon outrecuidance et de mon ignorance, Messieurs, si je voulais vous signaler toutes vos gloires. Vous les connaissez mieux que moi, vous appréciez et vous avez compté vos richesses. Vous avez des réserves et si vous me permettiez de mettre la main dans votre sac, j'en retirerais, pour sûr, quelques pièces d'or.

J'aime mieux vous tendre la main et vous dire :

« Mes chers et honorés confrères, la charité s'il vous platt ! »

MARIAGE DE FRANÇOISE DE FARCY

PETITE-FILLE DU GRAND CORNEILLE

AVEC ADRIEN DE CORDAY

L'un des buts de la *Société Historique et Archéologique de l'Orne* est de recueillir les fragments de notre histoire locale et de les coordonner. Ceux que nous avons rassemblés et groupés dans ce travail établissent que la Généralité et la ville d'Alençon ont possédé, au xvii^e siècle, une branche de la descendance directe du grand Corneille et que cette branche s'est unie à la famille de Corday.

En l'année 1640, Pierre Corneille déjà illustre, mais pauvre et obligé d'être le soutien de sa mère, obtenait, dit-on, par la toute puissante intervention de Richelieu, la main de Marie de Lamperrière, fille du lieutenant-général des Andelys.

Il en eut deux filles et quatre garçons.

L'aînée de cette famille fut Marie Corneille. Elle naquit le 10 janvier 1642. La gloire récente d'*Horace*, de *Cinna* et de *Polyeucte* entoura son berceau.

Elle n'avait pas 20 ans, lorsque, le 13 septembre 1661, ses parents la marièrent à un jeune officier Félix Guénébaud de Bois-Leconte, sieur du Buat.

Le manoir du Buat, situé aux Ligneriers, dans le doyenné de Trun, devint la résidence de Marie Corneille. Dès lors, elle nous appartient.

Félix du Buat fut tué, en 1668, au siège de Candie. Marie Corneille restée veuve avec un fils, Benoit de Bois-Le comte du Buat, épousa, en secondes noces, le 17 août 1673, Jacques de

Farcy (1), chevalier, sieur de l'Isle, conseiller du roi, Trésorier de France en la Généralité d'Alençon, veuf de Marguerite de Marcilly (2).

(1) On a compté, dans la famille de Farcy, jusqu'à sept branches; trois seulement subsistent, à savoir : celle de la Ville-du-Bois (br. aînée); celle de Pont-Farcy, à Laval; celle de Cuillé, à laquelle appartient M. Paul de Farcy, de Château-Gontier.

Les de Farcy d'Alençon ont figuré dans l'administration, au barreau et dans les finances.

En 1575, Antoine Farcy est secrétaire du duc d'Alençon, frère du roi Henri III.

Daniel Farcy, sieur de Paynel, la Carterie, etc. né le 26 septembre 1567, épouse, le 12 septembre 1607, au Mesle-sur-Sarthe, Marie Flotté, fille de François, sieur de la Bigottière. Il devient, en 1613, maître d'hôtel du Prince de Condé.

La particule *de* se trouve unie au nom des fils de Daniel, dont quelques-uns suivent :

Louis de Farcy, sieur de la Drouetière, (fief situé à Saint-Julien-sur-Sarthe) fut contrôleur au Grenier à sel d'Alençon, il épousa, le 27 mai 1657, Jeanne de Péronne.

Pierre de Farcy, sieur du Parc, (*) et frère de Louis, fut contrôleur à Argentan, en 1653; puis trésorier et grand voyer d'Alençon. De son mariage avec Jacqueline Michelet, veuve de Pierre du Val, il eut, entre autres enfants, Pierre de Farcy, sieur du Parc, d'abord capitaine au régiment de Farcy, puis conseiller du roi, trésorier à Alençon. Il décéda en 1702. Sa femme, Marguerite Baudoin, mourut à 97 ans, le 1^{er} janvier 1759.

(2) Jacques de Farcy, sieur de Lisle, qui épousa Marie Corneille, était le plus jeune des fils de Daniel et de Marie Flotté. Il était né en 1630. De son premier mariage avec Marguerite de Marcilly, il eut deux filles : Marguerite et Elisabeth. *Elle épousa Jacques de Lisle.*

Pierre Blard, curé d'Alençon, dans un manuscrit qu'il composa, vers 1720, et qui est classé à la bibliothèque de la ville, sous le n° 178, attribue à Elisabeth de Farcy la fondation de la communauté des *Nouvelles Catholiques*, dans sa paroisse.

Erreur. Cette Elisabeth est fille de Daniel et de Marie Flotté. Elle épousa Jacques de Lisle. La Communauté des *Nouvelles Catholiques*, dit-il, est établie par Lettres Patentes, octroyées en octobre 1679, enregistrées en la Chambre des Comptes le 21 août 1682. — Avant ces temps, des personnes pieuses, à la tête desquelles était mademoiselle Farcy, avaient ramassé des filles, nouvelles converties (du Protestantisme), dans une maison que son Altesse Royale, madame de Guise, leur avait donnée dès 1677. Le roy établit comme supérieure de la Communauté la dite demoiselle de Farcy, qui devait composer un corps de personnes pieuses qu'on appellerait la *compagnie de la Foy*, à l'exemple de celles de Paris, sous la direction de l'évêque de Séz. — En 1687, S. A. R. appela, pour diriger la maison, les sœurs de l'*Union Chrétienne*, de l'hostel de Saint-Chaumont, à Paris. »

Le couvent de l'*Union* avait une église dont l'entrée principale était rue des Granges. Cette église, que la manutention occupait, a été incendiée, il y a environ douze ans. On voit, rue de la Juiverie, quelques restes des bâtiments de l'*Union*, en particulier, la petite sacristie et un pavillon. En entrant par une porte basse et cintrée, qui se trouve au dessous du pavillon, on pénètre dans une cour intérieure. Les constructions que l'on y remarque sont anciennes. Au-dessus d'une porte, on lit cette inscription à demi effacée :

*Seigneur, que je vous aime,
Seigneur ici toujours !*

(*) Le Parc dépendait du Petit-Hamel, paroisse de Neuf Châtel-en-Sonnois.

Ce mariage valut à Alençon l'honneur de posséder dans ses murs les deux Corneille, Pierre et Thomas, ainsi que leurs femmes, Marie et Marguerite de Lamperrière. Leurs signatures se voient au bas du contrat passé par devant un des notaires de la ville.

Le premier enfant issu de l'union de Marie Corneille et de Jacques de Farcy fut une fille. Elle naquit le 30 juillet 1674 et reçut au baptême le nom de Marie. « Elle eut pour parrain, disent les registres de N.-D. d'Alençon, messire Pierre de Farcy, chevalier, seigneur du Parc ; et pour marraine Marie de Lamperrière, femme de Monsieur de Corneille. »

Le 26 février 1679, Enguerrand Chevalier, fondateur et ancien supérieur du séminaire de Séez, alors curé d'Alençon, baptisait sous le nom de Marie-Madeleine, une seconde fille de Jacques de Farcy.

A l'automne de l'année 1682, Marie Corneille mit au monde une troisième fille. Elle se trouvait alors près du Mesle-sur-Sarthe, à la Bigottière. C'était un fief que sa belle-mère, Marie Flotté, avait, par son mariage, apporté aux de Farcy.

L'enfant fut présentée aux fonts du baptême en l'église de Saint-Julien.

Le registre de cette paroisse, à la date du 2 novembre 1682, renferme l'acte suivant : « Le dit jour et an que dessus, ont été administrées les cérémonies du baptême à Françoise, fille de messire Jacques de Farcy... et de dame Marie de Corneille.

« Le parrain, messire Nicolas-François, comte de Montgommery (1) ; la marraine, damoiselle Marie-Madeleine de Farcy. »

Françoise, dont nous constatons ici la naissance, devait avoir pour arrière petite-fille Charlotte Corday. Son mariage emprunte à cette circonstance un intérêt historique.

Bien que Marie Corneille, devenue Madame de Farcy, eût son domicile à Alençon, elle revenait volontiers aux Ligneriers, dans le manoir du Buat, qu'elle avait habité, lors de son premier mariage. Tous les siens l'y accompagnaient. Ils trouvaient dans ce coin du pays d'Auge, situé entre Trun et Vimoutiers, air salubre, abondance des fruits de la terre, franchises amitiés. Des liens de parenté rattachaient d'ailleurs les sieurs du Buat à la noblesse assez nombreuse aux Ligneriers et dans les paroisses du voisinage.

(1) Les comtes de Montgommery étaient seigneurs et patrons de la paroisse Notre-Dame du Mesle-sur-Sarthe.

Ces relations avaient fait connaître mesdemoiselles de Farcy (1). En 1701, leur mère recevait pour François une demande en mariage. Cette demande venait du logis du Mesnil-Imbert, (2) distant du Buat d'environ deux lieues. Messire Guillaume de Corday, écuyer, sieur de Cauvigny, sollicitait la main de la petite-fille du grand Corneille pour l'aîné de ses fils.

Les de Corday, originaires de Saint-André de Corday, au doyenné d'Aubigny, portaient : d'azur à 3 chevrons brisés d'or, avec la devise *Corde et ore*. Leur noblesse avait été reconnue dans les *Recherches* de 1463, de 1599 et de 1666.

Vivant sur leurs terres, ils avaient fourni presque constamment des soldats à l'armée et des prêtres à l'église. Adrien de Corday qui recherchait en mariage François de Farcy, était capitaine des gardes du duc de Bourgogne.

Ses trois frères puînés : François, Jean-Baptiste et Hercule Pomponne, avaient embrassé l'état ecclésiastique.

Les *Insinuations* de l'ancien diocèse de Lisieux, en relatant les pièces qui ont trait à l'ordination des trois frères, nous apprennent qu'une rupture existait entre Guillaume de Corday et Marie de Tirmois, son épouse.

« Ce fut sa mère, séparée de biens avec son mari, disent les *Insinuations*, qui fournit à François son titre clérical, c'est-à-dire une rente de 150 livres. »

François de Corday, ordonné prêtre à Evreux, en 1698, fut installé curé de Putot-en-Auge, (3) le 24 mai de l'année suivante.

Le 23 avril 1700, François, Jean-Baptiste et Hercule Pomponne de Corday étaient avancés en succession « par leur père et leur mère. » Cet arrangement, qui semble indiquer un rapprochement entre les deux époux de Corday, précéda de peu de temps la mort de Marie de Tirmois.

Adrien, soit en vertu de son droit d'atnesse, soit par suite des dispositions prises pour l'avance de succession, eut en partage le

(1), En plus de ses propres enfants, Marie Corneille avait avec elle ses deux belles-filles Marguerite et Elisabeth de Farcy, nées de Marguerite de Marcilly.

(2) Le Mesnil-Imbert, ancienne paroisse réunie au Renouard, eut pour curé, au xvii^e siècle, messire Pierre Crestey, prêtre vénérable par la sainteté de sa vie et par les œuvres qu'il a fondées. On lui doit en particulier, l'hospice de Vimoutiers.

(3) Putot-en-Auge, d'après les anciennes divisions de l'évêché de Lisieux, appartenait au Doyenné de Beuvron ; aujourd'hui, cette paroisse est de l'arrondissement de Pont-l'Évêque, canton de Dozulé.

fief de Launay-Morin, sis en la paroisse de Saint-Gervais-des-Sablons.

C'est avec le titre de sieur de Launay qu'il se présenta aux de Farcy. Ils l'acceptèrent et l'on fixa le mariage au mois d'octobre 1701.

Le contrat fut passé au tabellionage du Renouard.

Régulièrement, la cérémonie du mariage devait se faire à Alençon, qui était le domicile des parents de Françoise. Mais le curé de Notre-Dame céda ses droits au curé du Mesnil-Imbert, et celui-ci donna au curé de Saint-Saturnin des Ligneriers la permission de célébrer ou de faire célébrer le mariage dans son église.

Ce fut François de Corday, curé de Putot, qui bénit l'union de son frère avec M^{lle} de Farcy.

L'acte de mariage, que nous avons trouvé dans le registre paroissial de Saint-Saturnin des Ligneriers, nous montre les jeunes époux entourés d'un brillant cortège de parents et d'amis.

Voici ce document :

« Le mardi vingt-cinquième jour d'octobre mil sept cents un, par messire François de Corday prestre, écuyer, curé de Putot, en l'église des Ligneriers, a été célébré le mariage de Adrien de Corday, écuyer, seigneur de Launay, fils de Guillaume de Corday, escuier, sieur de Cauvigny (1) et de feue noble dame Marie de Tirmois, de la paroisse du Mesnil-Imbert ; d'une part ; et de damoiselle Françoise de Farcy, fille de Messire Jacques de Farcy, conseiller du roy, président et trésorier de France, au bureau d'Alençon, et de dame Marie de Corneille, ses père et mère, demeurant à Alençon, d'autre part ; le tout en vertu du traité de mariage passé au tabellionage du Renouard, contrôlé au dit lieu, et en vertu des proclamations de bans faites dans l'église d'Alençon par trois dimanches consécutifs, sans opposition ; contrôlé à Alençon le vingt-trois de ce mois, avec les publications des bans du dit mariage faites pareillement dans l'Eglise du Mesnil-Imbert sans opposition, contrôlées à Argentan, le jour d'hier, comme aussi de la permission de M. le curé du Mesnil-Imbert, qui avait le pouvoir de Monsieur le curé d'Alençon, et après les fiançailles faites, arrêts et règlements dûments observés, et ce en la présence et du consentement de leurs parents et amis cy-après dénommés et signés : premièrement, Guillaume de Corday, escuier, sieur de Cauvigny, père ; le dit Jacques de Farcy, conseiller du roy, président et trésorier de France et la dame son épouse, père et mère de la dite damoiselle ; et damoiselle Marguerite de Farcy — damoiselle Elisabeth de

(1) Cauvigny, fief, aujourd'hui en prairie, s'étend sur les paroisses de Neauphe et d'Ecorches.

Farcy. — Jacques de Robillard (1). — Monsieur de Grosdouët (2). — Monsieur du Four de la Thuillerie (3). — Monsieur de Manoury. — Pierre de Corday. — Monsieur de Bonnebos (4) ; la dame de Boisligny.

Tous présents et plusieurs autres :

A. de Corday, F. de Farcy
Guillaume de Corday, de Farcy, Marie Corneille
P. de Corday, J. de Corday
De Bonnebos, de Boisligny, Marguerite de Farcy, Elisabeth de Farcy
T. F. du Four de la Thuillerie, Grosdouët, Louis de Corday
Jacques de Robillard, de Manoury
Pierre de Corday

DE CORDAY,
Curé de Putot.

LE VAVASSEUR
Curé des Ligneries.

(1) Jacques de Robillard, *de Brévauz*

(2) Grosdouët, fief, en Saint-Gervais-les-Sablons.

(3) Thomas-François du Four de la Thuillerie, de Silly-en-Goufferne, était, par sa femme, cousin-germain de Françoise de Farcy. Voici son acte de mariage, attestant cette parenté :

3 Mai 1696. — « Mariage, à Notre-Dame d'Alençon, de Thomas-François du Four, sieur de la Thuillerie, âgé de 25 ans environ, fils de défunt François du Four ; vivant escuyer, sieur de la Thuillerie, et de Marie Louise Ragainne, sa veuve, de la paroisse de Silly, près Argentan, d'une part ; et d'autre : damoiselle Marie de Farcy, âgé de 25 ans environ, fille de défunt Louis de Farcy, escuyer, sieur de la Diouettière, et de damoiselle Jeanne de Peronne, d'Alençon. »

La famille du Four de la Thuillerie a donné, en ce siècle, un maire à la ville de Séez. Les deux fils de l'ancien maire de Séez, MM. Sosthène et Louis du Four morts depuis quelques années, sont représentés, l'un et l'autre, par leurs enfants et petits-enfants. — M. Sosthène du Four de la Thuillerie, jeune receveur de l'Enregistrement, se joignit à l'abbé Migne pour fonder le journal *l'Univers*. On lui doit une *Vie* de saint Charles Borromée et une *Etude* sur Talleyrand-Périgord.

(4) Monsieur de Bonnebos, à qui plusieurs biographes donnent pour femme une Marie-Elisabeth, qu'ils font naître du premier mariage de Jacques de Farcy avec Marguerite de Marcilly, épousa en réalité Marie, issue du dit Jacques de Farcy et de Marie Corneille. Ce point se trouve fixé par l'acte qui suit :

« Lundi 4 octobre 1700.

Mariage de Marie de Farcy et de François Lecoustellier de Bonnebos, né le 13 octobre 1664.

« Par messire Blard, prestre, docteur en Sorbonne, curé de Notre-Dame d'Alençon ont été mariés François de Bonnebos, Agé d'environ 36 ans, de la paroisse Notre-Dame, et demoiselle Marie de Farcy, fille de Jacques de Farcy, escuyer, chevalier, conseiller du roy, président et trésorier de France au bureau d'Alençon, et de dame Marie Corneille, aussi de la paroisse Notre-Dame et du district de Saint-Léonard...

Le dit mariage célébré du consentement et en présence des père et mère de la mariée, et de ses sœurs : Marguerite de Farcy, Elisabeth de Farcy, Françoise de Farcy.

(Ordre des signatures)

François Le Coustellier de Bonnebos.
Marie de Farcy.
De Farcy.

Marie Corneille.

Marguerite de Farcy.
Elisabeth de Farcy.
Françoise de Farcy.

On sait que Madame de Bretteville-Gouville, chez laquelle demeura Charlotte

L'union de l'aîné des de Corday avec la petite-fille de Corneille dura peu de temps. Le 7 avril 1704. Françoise de Farcy, alors à Alençon, donnait le jour à un fils, Jacques-Adrien de Corday. Sur l'acte de baptême, (1) on lit ces mots : *le père absent*.

Il était retenu aux armées, où quelques mois plus tard (le 30 septembre), il mourait près d'Arc en Barrois.

Françoise de Farcy, veuve à 22 ans, resta à Alençon auprès de ses parents. C'est là que grandit Jacques-Adrien de Corday. Cet enfant, dont la vie devait se prolonger jusqu'au 21 janvier 1795, connut les péripéties et les épreuves que la Révolution réservait à sa famille. (2) Jeune, il charma la vieillesse de ses deux aïeuls maternels. Il avait huit ans, lorsque, le 2 novembre 1712, Jacques de Farcy son grand père, décéda dans sa 91^e année ; il en avait dix-sept à la mort de Marie Corneille, sa grand'mère.

L'un et l'autre furent inhumés à l'église de Saint-Léonard.

La fille de Pierre Corneille, devenue alençonnaise par son second mariage, resta notre compatriote jusqu'à la fin. Son acte

Corday, depuis le printemps de 1791, jusqu'au 9 juillet 1793, jour où elle partit de Caen pour aller tuer Marat, était née Le Coustellier de Bonnebos. Elle descendait de François de Bonnebos et de Marie de Farcy, et avait pour aïeule, ainsi que Charlotte Corday, Marie Corneille, fille du poète.

Les de Bonnebos étaient une vieille famille alençonnaise. C'était chez l'un d'eux que logea Henri IV, dans la Maison d'Ozé, et que serait arrivée l'anecdote, plus ou moins historique, de la *Dinde en Pal*. — En 1675, la *grande Maison d'Ozé* est toujours habitée par les Le Coustellier, selon qu'il est mentionné dans un acte de décès, qui se lit aux registres de Notre-Dame (10 juillet 1675). Une autre branche de la même famille, en 1677, demeure au faubourg de Saint-Blaise. Un Louis Le Coustellier, qui appartient à cette branche, est dit sieur de Guesprey.

Deux frères le Coustellier de Bonnebos, Jacques et Isaac, officiers dans le régiment de Picardie, prennent part aux guerres de Louis XIV contre l'Espagne et l'Empire, et meurent à Dunkerque : Isaac, le 4 ; Jacques, le 12 novembre 1677. Le 30 du même mois, un service est célébré pour eux à Notre-Dame d'Alençon.

(1) Voici cet acte :

« Le 7^e jour d'avril 1704, a esté par nous, vicaire, baptisé Jacques-Adrien, né du même jour, en légitime mariage, fils d'Adrien de Corday, chevalier, seigneur de Launay, et de dame Françoise de Farcy, son épouse. Le parrain, messire Jacques de Farcy, chevalier, conseiller du roy, président des trésoriers de France. La marraine, dame Marie de Farcy. Le père absent.

De Farcy. Marie de Farcy-De Bonnebos.

CAMUSAT.

Prêtre, vicaire,

(2) Il se trouvait à Argentan depuis deux mois à peine, et habitait dans la cour Besnier, avec sa femme, née de Belleau de la Motte, et son fils François, de Corday d'Armont, lorsque, le 20 juillet 1793, les citoyens Féval et Raux, délégués du Conseil général de la commune d'Argentan, vinrent à son domicile faire une enquête, par suite du meurtre de Marat perpétré le 13 du dit mois.

de décès est formulé en ces termes dans les registres de Saint-Léonard d'Alençon :

« Le mercredi 19 novembre 1721, fut inhumé dans cette église le corps de dame Marie de Corneille, veuve de défunt messire Jacques de Farcy, chevalier, président, en son vivant, au bureau des finances de la Généralité d'Alençon. »

Comme son père et sa mère, Françoise de Farcy termina ses jours à Alençon. Sa mort arriva en 1768. Ce fut l'année même où naquit Charlotte Corday, sa petite-fille. L'enfant fut baptisée dans l'église de Saint-Saturnin des Ligneriers qui, soixante-sept ans auparavant, avait vu la solennité du mariage de Françoise de Farcy avec Adrien de Corday.

J. ROMBAULT.

LE CHANOINE DE BAYEUX

CONTE NORMAND

Depuis longtemps le diable a passé pour malin
Parfois en Normandie on est encor plus fin.
Si vous avez pourtant de la peine à le croire,
Je puis vous le prouver... en contant une histoire.

Pour expier un crime, un usage pieux
Chaque année obligeait un chanoine à Bayeux
D'aller entendre à Rome, au nom de son chapitre,
La messe de minuit, pour y chanter l'Épître,
Et le chapitre entier jadis avait souscrit
À cet engagement, conservé par écrit.
Le Saint-Père trouvait la chose ainsi plus sûre.
Parole de Normand ne vaut pas signature.

En quinze cent trente sept, (on se souvient de l'an.)
Ce fut, dit la chronique, au tour de maître Jean.
C'était un vieux chanoine. On vantait sa malice,
Plutôt que ses vertus et son zèle à l'office.
Depuis déjà deux mois on l'avait averti.
La veille de Noël, il n'était pas parti.
Il évoqua le diable : *Es-tu ce soir mon homme ?*
Lui dit-il. *Sans tarder je dois aller à Rome.*
J'ai peu de temps à perdre et pourrais sur ton dos
Arriver en une heure, assez frais et dispos.
Le diable répondit : *J'y consens, mon compère.*
Mais il faudra toujours me donner quelque affaire,

*Car s'il me reste à Rome un instant de loisir,
Dès lors, au même instant tu dois m'appartenir. —
J'accepte le marché. Pour toi sera la peine.
Partons, et conduis-moi vite et sans perdre haleine.*

Au-dessus de la mer, Satan d'un air sournois
Dit à messire Jean : *Fais le signe de croix,
Si tu veux être à Rome et la voir apparaître.*
Le diable était rusé, moins pourtant que le prêtre.
Celui-ci lui répond : *Non, je n'en ferai rien,
Compère, et sur ton dos je me trouve très-bien.*

Ils arrivent à Rome, au portail d'une église.
Venons, lui dit Satan, à la chose promise.
*Il me faut du travail. Que faire cependant ? —
— Eh bien, va dépaver la ville, en m'attendant.*

Il part, et le chanoine en qui l'ardeur pétillie,
Pour prendre place au chœur à la hâte s'habille.
La messe commençait. Il était encor temps.
Après le *Gloria*, d'un air grave, à pas lents,
Selon l'antique usage, il va chanter l'Eptre.
Mais comme il s'avancait enfin près du pupitre,
Le diable sous les traits d'un jeune enfant de chœur,
Fait entendre ces mots : *Je suis ton serviteur.*
*La ville est sans pavés. Mais à présent que faire ? —
— Remet les comme avant, lui dit l'autre en colère.*

Satan revient encor sitôt qu'il est parti,
En lui disant tout bas : *Seigneur tout est fini.*
Maitre Jean crut alors qu'il avait la berlue.
Il commençait l'Eptre. Elle est interrompue.
Il s'arrête un moment et répond : *Va t'en voir
A l'étal d'un boucher la peau d'un mouton noir.
Lave-là dans le Tibre et me l'apporte blanche.*

Pour le coup le chanoine avait pris sa revanche.
Au sortir de la messe, il fait le curieux,
En demandant à voir le titre précieux

Que l'on gardait à Rome, au couvent, chez des moines,
Ce titre qu'à Bayeux maudissaient les chanoines.
Profitant d'un moment qu'on le regardait peu,
Il prend le parchemin, le jette dans le feu.

Sur les rives du Tibre, avec un air risible,
Le diable s'occupait de la chose impossible.
Maitre Jean sur son dos remonte tout joyeux,
Revient bientôt après dans l'église, à Bayeux.
Les chanoines venaient de terminer l'office.
Au chapitre surpris il conta l'artifice,
Et son voyage à Rome et le titre brûlé.
Le diable un peu confus n'en a jamais parlé.

Vicomte de Broc.

ÉTUDE

SUR LA

VILLA ROMAINE DE LA MUTTE

EN CETON (ORNE)

ET

*Procès-verbal des Travaux qui y ont été exécutés dans les
années 1883-1884.*

I

DE LA SITUATION DE LA MUTTE

A cinq kilomètres S.-E. du bourg de Céton (Orne), dans la direction de la route d'Authon (Eure-et-Loir), sur la droite de cette route (voir le plan cadastral), à la distance de cent mètres environ, se dresse dans une haie formant limite entre le champ de la Vigne et celui de la Mutte, une masse énorme de maçonnerie en partie couverte par des buissons, en partie par des débris de toute sorte. Sur le côté qui regarde le champ de la Vigne s'allonge un fossé profond de deux mètres environ, long de 60 mètres il est rempli d'herbes et d'arbustes, il suit dans sa longueur le pan de muraille qui est encore debout ; il existe seulement depuis quelques années ; s'il a eu quelque utile résultat pour l'agriculture, il en a eu de bien fâcheux pour la science ; on le verra plus loin. Le plateau de la Mutte domine la vallée de Céton de 64 mètres

Céton, en effet, n'est qu'à 130 mètres au-dessus du niveau de la mer et la Mutte à 194 mètres. Si l'on se tourne vers le Levant la vue n'a rien qui la flatte, si au contraire l'œil se promène vers le Couchant, il rencontre l'un de ces aspects enchanteurs que notre Perche sait présenter parfois. Il suit la vallée de la Maroisse, s'arrête au-dessus de Céton sur le vieux manoir de la Motte-de-Préz, vieille position Gallo-Romaine et repart jusqu'à la célèbre butte du Sablon en Saint-Cyr, qui, si l'on en croit René Courtin, fut témoin de la victoire du général romain Sabinus sur nos pères insurgés contre la domination étrangère et quand le regard s'est reposé sur ce panorama, l'esprit se dit que ces trois points triangulaires, la Mutte, la Motte et le Sablon ont certainement joué un rôle très important dans l'histoire de notre Perche, sinon au Moyen-Age du moins à l'époque Romaine.

II

DE L'ORIGINE CERTAINE ET DE LA DESTINATION PROBABLE DE LA MUTTE

Monsieur Letrône de la *Société des Antiquaires de France* m'écrivait en octobre 1883 : « J'ai souvent pensé à une parole de mon ami M. de Montaiglon. Si, dit-il, vous mettez tout sur le dos des Romains, que restera-t-il de ce qui a été fait pendant onze siècles. M. de Montaiglon est d'une valeur incontestable, il est contre l'abus du Romain. » C'est ce que m'écrivait M. Letrône. Certes je partage cet avis et dix siècles pour placer les ruines de la Mutte sont certes une latitude suffisante. Mais la question que nous débattions avant le travail n'a plus lieu d'exister après et cette construction a fourni elle-même les documents authentiques de son origine. Mosaïque, poterie samienne, tuiles à rebords, pavés d'hypocauste, marbres variés, lambris, tout a parlé en faveur de l'origine Romaine, tout jusqu'à la signature du potier Celsus, jusqu'à la figure couronnée d'épis de la poterie Samienne, tout jusqu'au ciment de construction, jusqu'à la division de l'édifice. Mais je comprends l'hésitation de M. Letrône, car avant le travail de 1884, tout en attribuant ces ruines aux Romains, on n'avait aucune preuve positive.

Quelle fut la destination de la Mutte ? Nous n'avons ici rien

de certain, il faut se borner aux hypothèses. Tout le Fertois était semé de vilas ; on en a retrouvé des débris à Saint-Jean-des-Echelles, au château de Roches, près de Sceaux-sur-Huisne, où le columbarium a été relevé ; à la Motte-de-Prèz, en Céton, où M. Letrône a retrouvé des tuiles à rebords et des vases cinéraires, à Cormes, où l'on a également recueilli des vases de columbarium aujourd'hui dispersés de différents côtés. Il est donc bien certain que ce pays a été occupé par la civilisation romaine et que ses sites enchanteurs lui ont valu d'être couvert par le luxe de cette civilisation ; mais la destination de ces villas a-t-elle été seulement celle de maisons de plaisance ? L'opulence romaine n'est-elle venue s'y retirer que pour satisfaire sa sensualité et son orgueil ? Je ne le crois pas et n'examinant que la villa de la Mutte, elle me semble répondre d'une autre façon.

En effet, à part cette première destination de maison de plaisance que je ne refuse point à ma villa et qui peut-être est la vraie, j'en vois deux autres probables que la position de la Mutte me fournit. C'est d'abord celle d'une résidence de chef d'armée pouvant servir de signal et de point de ralliement. Je l'ai dit la Mutte est en correspondance comme point de vue et comme niveau avec la Motte à cinq kilomètres O. et le Sablon à 20 kilomètres N.-O. Or, ces trois points correspondants sont tous trois situés sur des voies romaines. La Mutte est à 200 mètres de celle du Mans à Chartres passant par Cormes et sans doute le château de Roches. La Motte était sur l'ancien chemin Ferré, de la Ferté à Nogent, le vieux chemin porte encore ce nom. Au Sablon venait aboutir la ligne militaire qui devait rejoindre celle de la Mutte au château de Roches et ensuite ne faire qu'une voie vers le Mans. Cette butte du Sablon aujourd'hui est déserte, mais René Courtin atteste avoir vu encore en 1611, les débris d'une tour mutilée de 24 pieds de haut et de dix-huit de large, sur une pierre de la porte d'entrée on lisait : AVE CÉSAR. (1) Il est donc très-probable que ces trois positions *certainement* romaines ont servi de point de triangulation et que par conséquent elles ont également dû servir, dans ce cas, de demeure à quelque chef ou haut fonctionnaire.

(1) René Courtin ne me paraît pas avoir saisi exactement le sens de l'inscription et à cause de cela me paraît l'avoir dénaturée. Il serait plus sensé d'admettre que l'on eut inscrit AVQ. CÉSAR avec la signification de « Augusto Cesari » plutôt que AVE CÉSAR qui ne présente pas un sens bien explicable.

Ma seconde supposition est celle d'une hôtellerie ou relai de chevaux. Située sur le bord de la voie du Mans à Chartres, cette villa avec ses deux immenses boulevards ou enceintes peut parfaitement s'interpréter à cet usage ; il est certain que les routes de cette époque ne devaient point être dépourvues de ces sortes d'établissements, César les appelle dans ses commentaires : « Mutationes. » « La Mutte » pourrait-il être un dérivatif, je n'ose l'avancer, il y a une certaine analogie, mais qui, paraît-il est contre toute règle (1).

Quoiqu'il en soit de ces différentes destinations auxquelles ait pu appartenir la Mutte, il n'en est pas moins vrai que nous sommes en présence du Romain en pleine occupation romaine et gallo-romaine. Je doute fort en effet qu'après les Gallo-Romains cette demeure ait été occupée. Elle a été détruite à cette époque et depuis on n'a rien construit contrairement à la Motte où après avoir fait place nette on a construit un manoir féodal. Une tradition du pays dit que ce château de la Mutte, fut détruit par les Beaufort, qui de la butte voisine des Rafouleries, bombardèrent la place ; cette tradition n'est peut-être pas dénuée de fondement ; mais il est permis de croire qu'ils agirent ici comme à la tour du Sablon. René-Courtin rapporte que cette tour du Sablon, dont il vit encore les vestiges en 1611, fut détruite par les

(1) Je dois à ce sujet quelques remarques à l'érudition de M. Duval. « La Mutte » ne peut venir de « Mutatio », il se serait changé en « Muaison. » Mais il est un moyen de l'expliquer par le latin en partant toujours de ce point que la Mutte fut un relai de poste. A l'époque romaine ce lieu a bien pu être dénommé par les voyageurs et les postillons par une formule verbale à l'impératif « Muta » (s. ent. equos). Il est certain que bon nombre de mots dérivent des formes verbales. On trouve dans le dictionnaire de l'Académie le mot « Récipé » comme substantif désignant une ordonnance de médecin. « Les apothicaires gardent les récips des médecins. Ce mot vient de l'impératif latin « Récipe » L'impératif « Libera » est également passé à l'état de substantif français ou dit des « exeat, » des « licent. » Cette habitude de langage était fréquente parmi les Romains. Le nom de Stamboul rappelle cette forme de langage analogue à celle de « Muta » Eis tén polinn disaient les voyageurs aux cochers quand ils se rendaient à la capitale. Les Turcs ont retenu le mot. D'un autre côté le substantif « Muta » existe dans la basse latinité. (V. Du Camp).

Comme nom de localité nous retrouvons « la Mutte » en Eure-et-Loir (commune de Montireau) ; dans l'Eure, les Muttes, ferme à Grainville, dans le Morbihan, commune de Pluherlin. « La Mutte » où est notre villa appartient à l'Orne (commune de Céton), contrairement à ce que dit l'auteur du Dict. Topographique d'Eure-et-Loir, qui place l'endroit sur la commune de Saint-Bomer (Eure-et-Loir). Elle est située sur le dernier champ de Céton, à l'extrémité duquel se trouvent l'Eure-et-Loir et la Sarthe.

Anglais en 1420 ; la Mutte a pu également survivre pendant dix siècles aux outrages du temps et de ses premiers destructeurs et tomber entièrement à cette époque sous les projectiles des Anglais. Du reste cette construction qui aujourd'hui est couchée à deux pieds sous terre, il y a quelques trente années émergeait en partie à un mètre. Les besoins de l'agriculture seuls l'ont fait raser uniformément. Il est regrettable que le travail que j'y ai fait n'ait pas été entrepris à cette époque. C'était une terre inculte, en bruyère et rien n'avait été touché de ces ruines depuis la destruction des Anglais. Le procès-verbal que je vais lire n'est donc point aussi complet qu'il aurait pu l'être à cette époque, il ne l'est même pas autant que j'aurais pu le faire moi-même, si je n'eus été matériellement forcé d'interrompre ce travail inachevé et de quitter Céton pour prendre une autre résidence. En tout cas j'ai exploré l'habitation de maître toute entière et je ne crois pas qu'on ait à y revenir, j'ai le plan de la première enceinte, non pas ce ui de la seconde, ni des substructions que ces deux enceintes renferment probablement.

III

PLAN ET DISTRIBUTION DE LA VILLA

La maison de maître dont j'ai entièrement relevé le plan (voir le plan d'habitation), a dans sa longueur 57 mètres côté S.-E. et N.-O ; dans sa largeur N.-E., elle compte 19 mètres et 17 1/2 dans sa largeur S.-O. à cause du retrait d'un mètre et demi que fait la ligne de maçonnerie du N.-O. à l'angle de l'appartement BB. Le mur N.-O. se termine à l'O. en demi-cintre. Ce demi-cintre est le pan de muraille actuellement émergeant au milieu de la haie de séparation des champs de la Vigne où est construite la villa et de celui de la Mutte où se prolonge la grande enceinte. Parallèlement à ce demi-cintre et se retirant de trois mètres vers l'intérieur de la villa se rencontre un autre mur cintré de trois mètres de cintre et de un mètre trente d'épaisseur, son correspondant a du reste la même proportion dans son épaisseur. La surface des murs intérieurs est généralement de 0,30 cent., celles des murs extérieurs de 0,50 cent. Trois contre-forts existaient sur la ligne du N.-O., ce qui fait supposer que

c'était le derrière de la villa. Le premier qui est le plus large existe à l'angle (a) de l'appartement (BB), le second est le prolongement de la ligne (bc), le troisième termine la ligne (de). C'est tout ce qu'il y a de saillant à l'extérieur de cette construction qui comme on le voit a la forme d'un énorme rectangle long de 57, large de 19. Ce rectangle est divisé à l'intérieur en 28 appartements tous de grandeur et de proportions diverses, depuis l'appartement (DD) qui mesure 3 mètres sur 0,50 cent., jusqu'à la vaste salle (BB) qui mesure 12 mètres carrés, depuis la galerie ou corridor (I) qui traverse la villa dans sa largeur, jusqu'au couloir P-R qui laisse à peine la place à une personne et se prolonge seulement de six mètres dans le sens de la longueur. Dans un des angles intérieurs des appartements C et I et celui en CC, se trouve une maçonnerie carrée de 0,50 cent. de côté dont je noterai plus loin la destination probable. A l'angle (f) le mur extérieur se prolonge sur un parcours de 79 mètres vers l'Est et à l'angle (g) il rencontre un mur que j'ai sondé dans une longueur de 114 mètres, marchant de l'Est à l'Ouest jusqu'à la masse de maçonnerie (h). Ces deux murs forment la clôture de petite enceinte. Comme je n'ai relevé leur tracé qu'à l'aide de jalons et ne les ai pas entièrement mis à jour, je n'ai pu m'assurer si quelques constructions dépendantes de la villa existent le long de ces murs ; je le crois probable, si je m'en rapporte à quelques plans de villas que j'ai devant les yeux, celle de Villemurt (Eure-et-Loir), est dans ce cas, également celle de Marboué, près Château-dun. Ces plans sont de l'abbé Cochet. La ligne (h-g) se prolonge vers l'Est et doit former une grande enceinte qui, s'il faut croire les propriétaires voisins, traverse la route de Céton à Authon et rentrant dans le champ de la Mutte reviendrait par le N.-O. se joindre plus ou moins au point (h).

Entrons dans la villa et voyons maintenant d'après les objets qu'on y a rencontrés à quel usage ont pu servir les appartements dans lesquels on les a trouvés. Ici malheureusement je suis obligé de faire rentrer une partie de la question dans l'inconnu ; le nombre des appartements est tel qu'il est difficile de parler de leur destination même d'une manière approximative pour quelques-uns du moins ; car beaucoup n'ont rien donné. Il a dû y avoir là, à une époque antérieure, inconnue, un travail fait non point dans un but scientifique, mais agricole, travail qui a dé-

truit une partie des objets qui aujourd'hui nous auraient instruit. Enfin, soyons heureux si nous pouvons arriver à donner une idée juste de l'usage de quelques-uns de ces appartements tels qu'ils pouvaient exister à l'époque Romaine.

Je place l'entrée de maître au S.-E. du côté du boulevard de première enceinte (f g h), faisant face à la voie romaine qui est à cent mètres du mur d'enceinte. Elle regarde aujourd'hui la ferme des Grandes-Haies qui est voisine et le bourg de Saint-Bômer (Eure-et-Loir) qui est à 2 kilomètres Est. Elle tourne le dos à Céton. Traversant cette cour nous arrivons au milieu de la villa vis-à-vis la galerie K qui la traverse dans toute sa largeur. Les appartements à droite de cette galerie ne m'ont absolument rien donné ; je ne puis en effet faire mention de quelques fragments de poterie grisâtre qui, à coup sûr, ne sont trouvés là que par hasard jetés par l'outil de quelque travailleur. Je ne pourrais donc, sous peine de m'égarer, dans des hypothèses qui n'auraient d'autre appui que des écarts d'imagination, je ne pourrais dis-je, parler utilement de ces appartements et je laisse à d'autres plus instruits le soin de remettre en son vrai jour, d'après mon plan, l'usage auquel ils furent destinés.

L'appartement (BB) de droite a seul attiré mon attention. Je le vois sur une base de 12 mètres carrés, au nord regardant la vallée de Céton, appuyé d'un large contrefort. Or, René Courtin nous parlant de la tour du Sablon, nous dit qu'elle était carrée, de 21 pieds de haut et de 18 de large ; ce n'était que les ruines et cette tour, on l'a vu, était romaine. Si le Sablon correspondant à la Mutte possédait une tour carrée de ces dimensions, qui m'empêche de voir dans l'aile droite de ma villa une tour semblable ? Je crois à un fonds de vérité sous cette supposition, d'autant plus qu'à l'aile gauche je vois deux murs parallèles, demi-cintrés, d'une épaisseur énorme, relativement aux autres substructions et qui probablement ont servi de base à une autre construction colossale faisant le pendant de cette tour carrée et peut-être servant au même usage. D'autres diront que ce carré n'est que l'emplacement d'un appartement ayant servi à la conservation des archives de famille, des tableaux et statues, voire même qu'il a pu servir de temple. Peut-être, mais on reconnaîtra qu'il n'y a rien de fondé dans ces suppositions et je rentre dans mon idée que la position a été avant tout une position straté-

gique. Du reste la supposition d'un temple pourrait au besoin se détruire. Tout près de là en effet, à 2 kilomètres Est, est une élévation autrefois surmontée d'une croix, elle marque suivant la tradition, l'emplacement d'un temple de Vénus. Il s'y commettait de telles abominations que, si l'on en croit la vie d'Innocent IV, évêque du Mans, ce saint évêque envoya Saint-Bômer, sur la prière duquel le feu du Ciel dévora le temple ; un temple voisin pourrait faire exclure l'idée d'un temple dans la villa elle-même. Toutefois je ne donne cette idée que sous toute réserve.

Je quitte la droite où je me trouve en pays inconnu et je passe à gauche où j'ai trouvé le plus de ressources. Mais comme je l'ai avancé au commencement, ce côté a été considérablement éprouvé par le fossé que l'on a creusé, par la marnière que l'on y a établie et par les pierres que l'on a dû enlever pour la construction de quelque bâtiment de ferme.

Le côté droit de la villa me semble donc avoir servi aux usages particuliers du maître de maison et le côté gauche aux usages communs. Nous pouvons y entrer par le vestibule (B) ; c'était un appartement pavé en mosaïque il est encore dans une partie de sa longueur couvert du ciment ou reposait le pavage, j'y ai surpris adhérents encore quelques fragments de mosaïque sans importance ; il devait comme la galerie du milieu traverser la construction dans sa largeur et comme il servait d'entrée commune il offrait plus d'espace, 4 mètres environ et à son extrémité N. O. il devait communiquer avec l'aile gauche cintrée. Comme on le voit sur le plan, les pierres en ont été enlevées ; cet appartement a un mur extérieur, c'est l'extrémité Ouest de la villa.

Si parcourant le vestibule (B) et longeant le mur de séparation des appartements (B C D) on s'arrête à l'angle (A) on rencontre dans le mur un défaut qui, à cause de sa régularité, ne semble point être l'effet du hasard. Horizontalement il entame le mur de 85 c. et verticalement de 40 c. Dans cette ouverture la tête et la face appuyées sur le mur, le reste du corps s'allongeant en sens oblique dans l'appartement (C) reposait un squelette ; tout près, deux silex taillés, un morceau de marbre vert et une valve de *cardium* ou huître comestible. Ce squelette est-il celui du dernier habitant de la villa, je ne renonce pas à le croire. Il est en effet couché à l'angle d'un appartement contigu au vestibule d'entrée, dans l'emplacement probable d'une porte, dans la position d'un

Route de Ceton à Authon

115

Champ des Chardoux

S^t BOMER

Ferme des
les Haies
Grandes

Ancienne Voie Romane ou Mand de Chartes passera par l'ancien Evêché de Chartes

Orne

enceinte

ines

enceinte

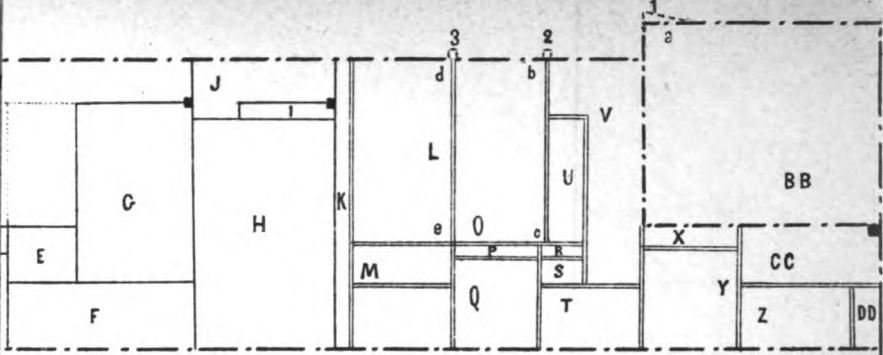
144

La Vigne

village de 10 Mètres.

de

- A Cour gauche
- B Vestibule de
- C Salle à m
- D Galerie
- E Vestibule de
- F Cuisine {
- G Hypocaust
- H Salle d'agr
- I Galerie corre
- J Peristyle ou
- K Vestibule de
- BB Cour droi



- M
- A
- A
- ... Co
- ... Co
- Co

homme qui fuyant le danger, au moment de gagner la sortie s'est vu renverser la face contre terre par la catastrophe. D'un autre côté, tout près de la villa, mais à une époque antérieure, on a trouvé d'autres squelettes que le fermier voisin a relevés ; celui de la villa n'est donc pas le seul, et ce serait une hypothèse dénuée de fondement que d'en faire la victime d'un vulgaire assassin. D'ailleurs, M. Letrône, bon juge en cette matière, a vu le crâne, il le prend à cause de sa dureté et de sa forme pour être de race Anglo-Saxonne ou Bretonne.

Voilà donc trois remarques, la position du squelette, son voisinage avec d'autres, son examen qui, sans établir son identité sembleraient cependant nous la faire reconnaître d'assez près. L'appartement C ne m'a rien donné autre chose. Contigu comme il l'est à l'appartement F qui pour moi est la cuisine, comme je le dirai plus loin, je le prendrais volontiers pour une salle à manger. Le couloir D abouchant également sur le vestibule me semblerait conduire à travers la pièce E à l'hypocauste qui est en G. Ce couloir était rempli de débris de stuc colorié de diverses couleurs de tuiles à rebords brisées, de pavés provenant de l'hypocauste voisin. Le carré E m'a donné les mêmes débris. Je serais assez porté à les croire pavés en mosaïque, ayant rencontré dans leurs débris beaucoup de petits cubes noirs et blancs. En G se trouvait l'hypocauste; j'y ai rencontré un pavé de fermeture mesurant 60 c. en longueur, il avait probablement cette mesure sur ses quatre côtés, mais il est brisé en partie, les autres pavés étaient gisant de droite et de gauche en quantité immense. Le rectangle (F) devait servir de cuisine. Le nombre indéfini de poteries diverses que j'y ai trouvées et dont je donnerai en son lieu la description, le charbon, les ossements calcinés, les fragments de verre, les centaines de coquille d'huitres, tout indique cet usage qui est le vrai. L'appartement (H) qui traverse la villa dans presque toute sa longueur, aura pu servir de salle d'agrément, de salon, si l'on veut. Il touche en effet à l'appartement (J) que je serais porté à prendre pour une galerie ou péristyle où l'on serait venu jouir du beau panorama N. O. Les blocs de maçonnerie dont j'ai parlé auraient servi de piédestal à deux colonnes. Les colonnes existaient certainement, car j'ai retrouvé dans la cuisine (F) mais amené par hasard un bloc de calcaire arrondi provenant du fût d'une colonne, il avait 35 c. de diamètre

et 43 c. de haut. Le petit couloir (I) pouvait être la sortie dans le vestibule (K) que j'ai expliqué. Ainsi, on le voit la gauche de la villa s'explique bien aux usages communs, et la droite dans ce cas aura eu les appartements de luxe, le vestiaire et le dortoir. Un examen plus minutieux eût peut-être apporté des objets tels qu'agrafes, fibules, ayant servi à cet usage, mais le temps et non la volonté m'a fait défaut. Il me reste à donner la nomenclature des objets trouvés pendant le relevé du plan.

IV

OBJETS TROUVÉS A LA MUTTE

1° *Les Murs*. Leur composition est un blocage de pierres calcaires prises aux environs. Le petit appareil régulier règne sur un demi-mètre de large dans toute la longueur du mur de séparation des appartements B C D ; (1) au dessous reste 0^m70 c. de fondation ce qui donne au mur actuellement existant 1^m20 c. de hauteur caché par 0^m30 c. de terre. Cette mesure est uniforme pour tous les murs. On a employé du sable rouge pris probablement entre les villages de la Grève et de Dormillouze où je l'ai rencontré et du sable jaune provenant de la butte des Rafouleries autant que je puis le conjecturer.

2° *La Mosaïque*. Les cubes sont blancs, noirs et rouges, ils ont généralement un centimètre carré de surface, les cubes sont inégaux. Les blancs sont d'un calcaire qui, s'il ne provient pas du calcaire à astartes de Céton, ne peut venir que du lithographique de Mamers.

Les noirs sont en schiste charbonneux, donnant flamme à fumée épaisse ; j'ignore la nature du rouge ce ne doit point être une pierre naturelle, mais artificielle, il est du reste employé plus rarement. Tous ces différents cubes symétriquement disposés sont reliés entre eux au moyen d'un amalgame et posés ensuite sur le ciment. Les plus larges morceaux que je possède peuvent avoir un décimètre carré, deux d'entre eux se rejoignent ensemble et nous montrent la mosaïque se dessinant en bandes noires

(1) Pour mieux faire ressortir les régularités de cet appareil on a tracé en creux sur le blocage des lignes verticales et horizontales formant des rectangles de 0 m. 30 c. sur 0.15 c.

et blanches juxtaposées de 0.09 c. Quelques autres petits fragments nous annoncent un dessin circulaire, je possède des plaques assez larges du schiste charbonneux où l'on a taillé les cubes noirs.

3° *Les poteries.* Je les divise en trois samienne, fausse samienne, et ordinaire en grès ou terre peinte en noir ou gris. La poterie samienne est la plus curieuse à étudier, je n'ai malheureusement pas de vases complets, mais des fragments précieux.

Le premier est le fond d'une coupe de 0.14 c. de diamètre, trois lignes circulaires sont dessinées, les deux premières parallèles à la distance de 0.003 m. entre elles et d'un diamètre de 0.10 c., la troisième plus centrale d'un diamètre de 0.06 c. au centre la signature du potier L. C. GELSI. O. « *Lucii Caii Celsi officina ou opus*, œuvre de Caius Celsus. Le pied de la coupe a 0.08 m. de diamètre n'a que 0.001 m. de profondeur. La coupe a complètement disparu, cependant je ne serais pas surpris que les deux fragments ornements que je possède en eussent fait partie, ils sont en effet de la même épaisseur que la coupe et de la même composition. Sur l'un est inscrit en lettres majuscules le commencement d'un mot brisé CINN, au dessous une ligne en pointillé et sous cette ligne, des dessins d'ornementation. L'autre donne une figure entourée d'une ligne d'ornementation en forme d'écusson, au-dessus une ligne en pointillé et sur la ligne, mais en sens inverse les mêmes dessins que dans le fragment précédent.

La figure couronnée de feuilles, indique selon M. Letrône un travail du quatrième siècle et, si ces fragments partent de la coupe de Celsus, son diamètre pris sur le segment serait de 136 millimètres. J'ai plusieurs autres débris de vases samiens, qui n'ayant aucune ornementation n'offrent rien de très-intéressant.

La poterie fausse samienne m'a donné les débris d'un immense plat aux bords recourbés. L'intérieur est ornementé de lignes circulaires en groupes parallèles de quatre lignes, distants entre eux de 14, 16 et 17 millimètres. Il y a six groupes de lignes dans un diamètre de 0.32 c. Le rebord est en plus et mesure 0.8 c. de cintre. Ces ornements circulaires sont en creux. En dessous, il y a en relief trois supports circulaires de deux millimètres carrés distants entr'eux de 4 et 3 cent. Il est évident que ce plat a dû servir aux aliments, tout le centre, mais lui seul, est noirci et brûlé de part en part; ensuite on remarque sillonnant le plat en tous sens les éraillures qu'y a faites le couteau.

Il a reçu en dedans plusieurs couches de peintures et seulement une en dehors, on a mélangé à la terre qui a servi à la composition une poudre fine de mica qui lui donne quelque brillant.

Je range avec cette poterie fausse samienne un vase presque entier, mais peint en noir, en forme de large coupe, élégante, aux bords recourbés, d'un diamètre de 19 c. d'un bord à l'autre et dont le dessin peut mieux rendre compte que la description. La poterie samienne étant expédiée d'Italie porte la signature du romain qui l'a faite, tandis que la fausse samienne fabriquée dans l'endroit où on la trouve et presque toujours par un indigène n'est jamais signée.

Je n'entre pas dans le détail des autres poteries grisâtres dont les fragments sont innombrables, débris d'amphores, de bouteilles dont les embouchures sont restées intactes, toutes en grès plus ou moins grossièrement fabriquées, et qui n'étant destinée qu'à la conservation des aliments et des boissons, ne devant jamais paraître sur table, à part quelques-unes plus élégantes sont en général peu soignées et par conséquent peu intéressantes sous tout point de vue ; du reste ces fragments ne pouvant se relier entre eux, je les ais abandonnés.

4° *Les marbres.* Ils sont de quatre sortes, marbres blancs non polis, mais taillés, en plaques épaisses de 0.03 c., marbres blancs rosés polis de 0.01 c. ; marbres gris veinés rouge et blanc à rebord, de 0.02 c., marbre vert de 17 millimètres. Les plus épais ont servi de pavage, les plus légers de revêtements.

5° *Les ferrements.* Un outil qui a servi d'instruments tranchant dans la forme d'un couteau de boucher large à la base du tranchant de 0.04 c. et de 0.025 m. à l'extrémité qui possède une échancrure cintrée de 0.004 mil. Le manche à 0.05 c. et devait s'adapter dans un manche en bois, la lame est de 0.12 c. de long.

Un autre instrument qui pouvait être un ciseau et tranchait seulement à son extrémité ; son manche est en plomb. Il mesure 0.11 c. de long, la lame est de la même longueur. Un trou existe à l'extrémité du manche et la lame y adhérerait par un rivet mobile se dressant et se reployant dans la longueur du manche.

Une pointe de javelot brisée dans ses deux extrémités et à quatre côtés, longueur 0.16 c., largeur 0.008 mil. de côté sauf à la naissance de la tête où il a 0.010 mil. et à l'extrémité où il n'a que 0.004 mil.

Quatre autres objets en fer me sont inconnus, l'un a son emmanchure brisée et se termine en crochet l'autre est une petite barre de fer longue de 0.015 c., large de 0.008 mil. sur le côté, un troisième est une petite lame longue de 0.05 c., large de 0.025 mil., le quatrième se compose de deux espèces d'anneaux dont l'un est replié sur lui-même, longueur 0.08 c., largeur 0.03 c.

Les clous sont innombrables ; j'en signale un qui est long de 0.24 c., épais à la naissance de la tête de 0.01 c. carré, tête large de 0.024 mil. Je mentionne également un bloc de minerai plombifère du poids de 203 grammes

6° *Le squelette*. Il est de taille moyenne, le fémur mesure 0.39 c., le tibia 0.30 c., un coup de pioche ayant en partie brisé le crâne, je n'ai pu prendre l'angle facial, en tout cas le front est proéminent, la machoire est complète ; toutes les dents se présentent, à part une incisive supérieure qui a été perdue du vivant du sujet. Je l'ai déjà dit, à la dureté du crâne à la circonférence de la tête, nous avons cru reconnaître quelqu'un de nos ancêtres gaulois ; Alains, Suèves ou Bretons.

7° *Objets divers*. Charbon de chêne, coquilles de cardium ou huître comestible, écorce de chêne non consommée, bille en silex servant probablement à broyer le grain, pavés d'hypocauste de 0.19 c. carrés, pavé quadrillé en carrés de 0.004 m. sur 0.003 mil. pavés de 0.35 c. sur 0.26 c., pavé de fermeture de 0.60 c. de côté, tuiles à rebords de 0.44 c. sur 0.29 comprenant les rebords ; il y a une ornementation de deux lignes demi-circulaires parallèles, à une extrémité de quelques-unes seulement, c'étaient peut-être les tuiles du bord de la toiture ; stuc colorié en vert, rouge, jaune, blanc et gris ; le rouge et le blanc se joignent ensemble et leur ligne de jonction est quelquefois dissimulée par un liseret blanc qui les divise en carrés de différentes couleurs. Ossements de toutes sortes, quelques-uns complètement calcinés, défenses de sanglier, dents de chevaux, incisive de 0.055 millimètres de long, débris de verre, terre brûlée. Tous les restes de victuailles ainsi que les poteries proviennent de l'appartement F où j'ai placé la cuisine ; trois instruments en silex, grattoirs et racloir apportés sans doute par les Gallo-Romains. Les monnaies font défaut.

J'ai à mentionner une remarque que m'envoie M. Letrône et que je n'ai pu faire moi-même. Dans les notes de M. Letrône, son père, on lit ces lignes : « J'ai vu dans plusieurs endroits et

dans une partie où la muraille conserve une plus grande hauteur et se trouve faire partie de la clôture de la cour, j'ai vu les traces de cordons de briques. Dans les parties moins endommagées il y en avait cinq rangs en superposition. » La cour dont parle M. Letrône n'existe pas ; c'est le vestibule B où j'ai retrouvé le ciment de la mosaïque. Depuis M. Letrône les murs qui émergeaient ont été rasés plus profondément et voilà pourquoi je n'ai pu constater la présence des cordons de briques.

V

CONCLUSION

Tels sont les résultats des fouilles de la Mutte et les hypothèses dont elles sont l'origine. Le dernier mot en est-il dit. Non. Il est vrai que la maison de maître nous est connue autant qu'elle pourra l'être. Mais les deux enceintes doivent renfermer des constructions qui, si on les relève parleront encore et donneront sans doute de nouveaux éclaircissements, peut-être confirmeront les idées que j'ai émises dans le cours de ce rapport ; je ne puis donc que répéter avec notre savant collègue, M. Duval.

... *Pendent opera interrupta minœque Murorum ingentes.*
et avec Victor Hugo

Des Héros peuplent ces décombres
Si ce ne sont plus que des Ombres
Ce sont des ombres de géants.

Je remercie en terminant le propriétaire de ces ruines M. le Baron de Mour de l'extrême bienveillance dont il a fait preuve pour l'exécution de ce travail ; je remercie également la Société qui, sur le rapport favorable de MM. de La Sicotière et Libert a bien voulu me venir en aide dans ce travail. Je ne saurais enfin oublier M. Rigault, fermier de la Mutte et maire de Saint-Bômer qui s'est de tout point montré plein d'obligeance dans le cours de ses travaux.

H. GODET,

Curé du Pas-St-Lhomer.

LE LIÈVRE DE BESDON

1649

Sont-ils gros, sont-ils gras, sont-ils ronds, ces Anglais !

L'espèce, de nature, est fort tendre à l'engrais ;
Depuis plus de cent ans échappés de leur antre,
Ils se vautrent chez nous dans l'herbe jusqu'au ventre
Et sur leurs vieux lauriers dorment, l'estomac plein.
On les a bien chassés au temps de Duguesclin ;
On croyait qu'ils étaient rentrés dans leur étable,
Mais ils sont revenus depuis le connétable.
Ils se trouvent si bien nourris dans nos pâtis
Qu'ils y veulent rentrer dès qu'ils en sont sortis ;
De partout et d'instinct leur narine gourmande
Se retourne toujours vers la terre normande.
La Pucelle leur fit grand'frayeur tout d'abord.
Ses cendres sont au vent et Talbot n'est pas mort,
Mais Rouen, ne pouvant résister davantage,
Vient de capituler. Talbot est en otage.
Faudra-t-il déguerpir tout de bon, cette fois ?
Bellesme a composé, Mortagne est aux abois
Et Jean, duc d'Alençon, qui mène la campagne,
Jure qu'avant l'hiver il reprendra Mortagne.

Les Anglais sont têtus, mais remplis de bon sens.
Résister ? disent-ils, oui, nous sommes deux cents,
Mortagne n'a jamais subi de rude épreuve,
La citadelle est forte et la muraille est neuve,

Le duc a quarante ans, à cet âge il ne faut
 Qu'un mouvement d'humeur pour monter à l'assaut.
 Préservons-nous du choc d'où jaillit l'étincelle.
 Quand ils prirent Jargeau, le duc et la Pucelle
 Ne badinèrent point avec la garnison,
 Ceux qu'on ne tua pas furent mis en prison.
 Bellême s'est rendu sous Matagot lui-même
 Et nous pouvons très-bien faire comme Bellême,
 D'ailleurs en ce pays nous sommes les derniers,
 Conservons notre vie et sauvons nos deniers.

— Bonnes gens, dit le Duc, votre sagesse est grande
 Et passe d'un bon bout la prudence normande ;
 J'aime bien mieux vous voir partir demain matin
 Que de passer ici l'été de Saint-Martin.
 Nous sommes des chrétiens et non des bêtes fauves ;
 Je vous accorde à tous la vie et bagnes sauvés
 Et, si vous voulez bien vous en aller demain,
 Nous vous reconduirons pour vous mettre en chemin.

C'est ainsi qu'en amis les choses se réglèrent
 Et dans l'après-midi les Anglais s'en allèrent
 Tristement, sans songer à faire les héros.
 Les plus lestes marchaient les premiers, les plus gros
 Fermaient la marche, l'air contrit ; les bons apôtres
 Tout naturellement plus tristes que les autres,
 Soupiraient et tournaient la tête bien souvent
 Vers leur gîte, les yeux rouges, le nez au vent,
 Pour consoler un peu leur narine gourmande
 Et glaner un parfum de cuisine normande.

Sont-ils dodus ! sont-ils joufflus ! sont-ils ventrus !
 En ont-ils assez bu, les nourrissons intrus,
 Du lait de ta mamelle, ô ma mère patrie ?
 C'est de ton vermillon que leur joue est fleurie ;
 Ils ont dans tes trésors volé leur embonpoint.
 Du pommeau de la selle au moule du pourpoint
 Leur bedaine flottante oscille et se promène.

Le dernier de la bande est un vrai phénomène. [chair,
 Est-ce un homme ? est-ce une outre ? est-ce un tonneau de
 Un muid, près d'éclater sous ses cercles de fer ?
 Est-ce un Momon railleur façonné par les nôtres ?
 Non ce n'est qu'un Anglais, plus ventru que les autres.
 Il a pris pour monture un bon gros percheron,
 Mais le pauvre animal lâche un petit juron,
 Hennit jaune, proteste et quelquefois chancelle
 Quand son maître l'enfourche et tombe sur la selle.

L'homme s'appelait-il Falstaff ? — Peut-être bien.
 Le cheval avait-il un nom ? — Je n'en sais rien.

Falstaff est essoufflé, grogne, ahanne et murmure,
 Il n'a pu qu'à grand'peine agraffer son armure ;
 Sachant que l'estomac garde aussi sa rancœur
 Et se console moins aisément que le cœur,
 En attendant l'eau claire et la tisane d'orge,
 Falstaff s'en est fourré jusqu'au nœud de la gorge,
 Aux dépens du bourgeois, sans se faire prier,
 Il a dix fois vidé le coup de l'étrier.
 Maintenant, trotinant vers la terre étrangère,
 Sur le cheval pensif le cavalier digère.

Les autres cependant marchent, la garnison,
 Par le chemin de Caen s'en va vers l'horizon.
 Les français sont bruyants ; le gros des Anglais boude ;
 On ne rompt point les rangs, on se serre le coude,
 On se garde ; l'Anglais est tenace au soupçon,
 — Les français sont loyaux et Jean, duc d'Alençon,
 Est la plus fine fleur de la chevalerie,
 Mais les francs archers ont leurs jours d'étourderie.
 Justement, les voici courant comme des fous !
 Ils appréhendent leurs arcs et vont tirer sur nous.
 Trahison ! trahison ! Ducs, chevaliers ou prêtres,
 Normands et Percherons, les français sont des traîtres !
 — Vous en avez menti. Percherons et Normands,
 Même avec les Anglais tiennent à leurs serments ;
 Mais ils sont compagnons de Saint-Hubert, un lièvre

Qui déboule les tente et leur donne la fièvre.
 Or, voici que heurté du choc d'un cavalier,
 Un bouquin tout-à-coup s'échappe d'un hallier.
 En chasse ! archers, voici des provisions fraîches !
 Lardez ce bon rôti d'avance à coups de flèches.
 S'il pleuvait quelques traits sur vous, seigneurs Anglais,
 Il s'étaient destinés au lièvre, excusez-les.
 — Trahison ! trahison ! nous comprenons la ruse,
 Mais, coup pour coup, Normands, excuse pour excuse !
 Ah ! vous nous attaquez ! mille et mille pardons,
 Excusez-nous, seigneurs, si nous nous défendons.
 — Soit, messieurs les Anglais, si vous voulez vous battre,
 C'est bien. La partie est égale, un contre quatre.
 Puisque nous nous quittons, grâce au ciel, il vaut mieux
 Avec un coup de dent nous faire nos adieux
 Qu'avec un faux baiser qui fait mentir la lèvre,
 Nous chasserons plus tard.

C'était l'avis du lièvre.

Et l'on en vint aux coups.

Les français étourdis,
 Au lieu d'un contre quatre étaient un contre dix ;
 Le nombre eût écrasé le courage inutile
 Si quelqu'un prudemment n'eût veillé dans la ville.
 Était-ce, à cette époque il n'avait point failli,
 Le duc ? ou Jean Labbey, qui depuis fut bailli ?
 Était-ce Denisot, son lieutenant ? Qu'importe !
 Celui qui le premier sortit, sauva l'escorte.
 On se battit sans doute encore quelque temps,
 Mais on refit la paix. Contents ou mécontents,
 Les Anglais expulsés reprirent la campagne
 Et les Français vainqueurs rentrèrent à Mortagne.
 Sans rancune ? — Peut-être et certes, sans remords.

La bataille finie, on enterra les morts.

Non pas tous cependant. Si j'en crois la légende,
 Falstaff n'engraissa point la frontière normande ;

Falstaff parmi les morts ne fut pas reconnu,
 On ne chercha jamais ce qu'était devenu
 Cet Anglais d'un si riche embonpoint ; la patrie,
 Pour un ventre perdu ne fut pas amoindrie.

Après avoir trotté tout bas, tout bas, tout bas,
 Sommeillant à demi, Falstaff allait au pas.
 L'esprit est paresseux quand l'estomac travaille.
 Il entendit le bruit strident de la bataille,
 Confusément d'abord ; quand il ouvrit les yeux,
 Il se vit tout à coup en péril sérieux.
 Les Français poursuivis gravissaient la montagne
 Tandis que le secours descendait de Mortagne.
 Débonnaire ou héros, prudent ou hasardeux,
 Le cavalier trainard est pris entre les deux.

L'homme instinctivement rassemble sa monture,
 Rapproche les talons et pique à l'aventure.
 Le cheval réveillé passe entre les deux camps
 Comme un trait. Il galope et fuit à travers champs,
 Au hasard, vers l'abri de la forêt prochaine.
 Quand ils sont arrivés près du tronc d'un vieux chêne,
 Les fugitifs, sentant venir l'ombre et la nuit,
 S'arrêtent essouffés, prêtant l'oreille au bruit.

Le chêne dominait un petit monticule.

— Ne pourrait-on rien voir avant le crépuscule ?
 Dit à part soi Falstaff à la fois excité
 Par la peur et saisi de curiosité.
 Équilibrant un peu son torse qui chancelle
 Il parvient à se mettre à genoux sur sa selle,
 Il s'accroche aux rameaux du chêne et vient à bout
 D'aller jusqu'à la fourche et d'y tenir debout.

Il écoute... il regarde... il regarde... il écoute...
 Quel est ce bruit dans l'herbe ? On le poursuit sans doute...
 A cheval ! A cheval ! Il faut fuir promptement !
 Falstaff fait un si brusque et si lourd mouvement

Que dans le creux de l'arbre il s'enfonce, ô merveille !
 Comme un bouchon trop mince au fond d'une bouteille.
 Le pauvre homme ! Il s'était cru trop vite en danger,
 Il s'était effrayé pour rien, le bruit léger
 Qu'il avait entendu dans l'herbe qui s'agite
 Était le pas du lièvre à la quête d'un gîte
 Moins précaire et plus sûr que celui du matin.

Le mieux gité des deux fut l'homme, c'est certain.
 Cent fois plus ignoré que sous l'herbe ou le marbre
 Sous l'écorce vivante et muette de l'arbre
 Le mort resta caché deux siècles environ.
 Il y devint squelette et quand le bucheron
 Fit son œuvre, il trouva des os et de la rouille.
 Il heurta du tranchant cette triste dépouille
 Et, comme il ébrêcha sa bêche tout d'abord
 Fit avec un juron l'építaphe du mort.

Et le cheval ? On dit qu'en voyant disparaître
 Dans l'arbre le fardeau maudit qui fut son maître,
 Il fut tout à la fois malheureux et surpris.
 Il jeta vers le ciel des regards attendris,
 Tendit le col, flaira le chêne, fit la moue
 Et sur la rude écorce égratigna sa joue.
 Alors, ayant payé sa dette au sentiment,
 Il hennit de plaisir et de soulagement,
 Puis, secouant au vent son harnois et sa selle
 Sous ses quatre sabots fit jaillir l'étincelle
 Et dans le fond des bois follement emporté,
 S'enivra de repos, d'ombre et de liberté.
 S'il en sortit parfois ce fut au clair de lune
 Dans les nuits de printemps et pour chercher fortune.
 Cet étalon robuste, en ces temps reculés,
 Fut le père commun de nos Gris-Pommelés.

Voilà, me direz-vous, une mince aventure
 Pour être racontée à la race future ;
 Le pays en a vu bien d'autres. Fils pieux,
 Sommes-nous donc aussi naïfs que nos aïeux

Qui, pour nous rappeler leur petite victoire.
 Firent au temps jadis bâtir un oratoire ?
 La Vierge est mutilée et l'autel est détruit.
 Pour quelques Anglais morts, c'est faire bien du bruit.
 N'est-il pas superflu d'encombrer nos annales
 Du récit enfantin d'anecdotes banales ?
 Après quatre cents ans que nous font aujourd'hui
 Ce lièvre et ces Français plus étourdis que lui ?

Messieurs, n'oublions pas qu'il sort de nos légendes
 De petites leçons qui valent bien les grandes.
 Souvenons-nous qu'aux jours d'angoisse et de péril
 Il n'est envers le ciel de recours puéril.
 Pour un homme tout seul, le bon Dieu se dérange
 Et vers lui tout exprès il fait descendre un ange ;
 La Vierge est tutélaire aux vœux des innocents
 Et les plus humbles sont les plus reconnaissants.
 Appel chaste et discret au voyageur qui prie,
 La Mariette, aux yeux de la Vierge Marie,
 Valait au moins, — les dons des pauvres sont sans prix, —
 Notre-Dame d'Amiens, de Chartre ou de Paris.
 La prière du cœur prime celle des lèvres.

Souvenons-nous aussi, Français coureurs de lièvres,
 Chasseurs impénitents, braconniers obstinés,
 Qu'il ne faut jamais rire avec les gens bornés,
 Souvenons-nous qu'en guerre, où rien ne se hasarde
 Le soldat le plus sage est celui qui se garde.

Souvenons-nous, hélas ! c'est notre sort commun,
 Que l'ennemi nous bat quand il est dix contre un.
 Léonidas mourant, en nos jours de détresse,
 N'empêche plus Xercès de ravager la Grèce.
 Je sais que le secours nous vient on ne sait d'où ;
 Le Français semble presque excusé d'être fou
 Et nous sommes debout quand on nous croit par terre.
 Mais si nos bons aïeux ont vaincu l'Angleterre
 D'autres envahisseurs sont-ils moins odieux ?
 Souvenons-nous ; faisons ce qu'ont fait nos aïeux

Et si quelque bandit, parasite intraitable,
Ventre déboutonné, s'attarde à notre table,
Laissons-le se crever et digérer en paix,
Mais, dans le brouillard gris de ses rêves épais,
Puisse-t-il voir surgir de la terre française,
Pendant qu'en son pourpoint thésaurisant à l'aise,
Le ventre et l'estomac flottent à l'abandon,
— Le spectre cuirassé du Chêne de Besdon.

TABLE

Des Matières contenues dans ce volume.

1^{er} Bulletin.

	Pages.
Bureau et Commission de publication. — Liste des Membres de la Société.....	I
Le Collège de Ceaucé, vers 1684, par M. A. SALLES.....	1
Philologie, par M. Gustave LE VAVASSEUR	41
Quelques mots sur un Seigneur de la Boutonnière, par M. Henry DU MOTEY.....	59
Livres nouveaux	65

2^e Bulletin.

Philologie (suite), par M. Gustave LE VAVASSEUR	81
L'Eglise de Notre-Dame-sur-l'Eau, près Domfront, par M. LEFAVRAIS	97
L'Eglise d'Orville, par M. A. DALLET.....	101
Un Officier Normand au XVIII ^e siècle, par M. Henry DU MOTEY....	109
Documents inédits : — Procès-verbal de l'incendie du Château de Longni (1682). — Communication de M. BRESLIN, maire de Longni.	121
Chronique.....	127

3^e Bulletin.

Philologie (suite), par M. Gustave LE VAVASSEUR	145
La Propriété dans le Perche, par M. le Marquis DE LA JONQUIÈRE.	161
Documents inédits : 1 ^o Lettres Patentes de confirmation de l'Hôpital de Longny (Août 1766); 2 ^o Fondation de l'École de Macé (1743);	
3 ^o Testament de Claude Du Moulinet, abbé des Thuilleries (1728).	169
Bibliographie	179

4^e Bulletin.

Séance publique annuelle : Procès-verbal, par M. H. BEAUDOIN, Secrétaire de la Société.....	193
Discours de M. DE LA SICOTIÈRE, Président. — La Conversion de Rancé.....	197
Rapport sur les travaux de la Société pendant l'année 1884-1885, par M. Gustave LE VAVASSEUR, Secrétaire Général.....	219
Le Mariage de Françoise de Farcy, avec Adrien De Corday, par M. l'abbé J. ROMBAULT.....	229
Le Chanoine de Bayeux (Poésie), par M. le Vicomte DE BROC	237
Etude sur la Villa Romaine de la Mutte, en Ceton, par M. l'abbé H. GODET.....	241
Le Lièvre de Besdon (Poésie), par M. Gustave LE VAVASSEUR	255

..... 1
 JONQUIÈRE. 5
 de l'Hôpi-
 lace, 1743; 6
 ries, 1728. 12
 13

UPOIN,
 138
 on de
 197
 -1885,
 219
 , par
 229
 237
 albé
 ... 241
 ... 255

.....

11

This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

Widener Library



3 2044 100 871 581